This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08163743 5

Digitized by Google

Digitized by Google

ANNEX

VET

Digitized by Google

Digitized by Google

PHILOSOPHIE.

PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

PHILOSOPHIE.

PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE.

Digitized by Google

Digitized by Google

PHILOSOPHIE.

PSYCHOLOGIE

EXPÉRIMENTALE,

PAR

L. E. BAUTAIN,

CHANOINE HONORAIRE DE STRASBOURG, PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE ET DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES, DOCTEUR EN THÉOLOGIE, EN MÉDECINE, ÈS LETTRES, ETC.

TOME PREMIER.

ASTOR LIBRARY NEW-YORK

STRASBOURG,

CHEZ DERIVAUX, LIBRAIRE ÉDITEUR, RUE DES HALLEBARDES, 23.

PARIS,

CHEZ LAGNY FRÈRES, LIBRAIRES, RUE BOURBON-LE-CHATEAU, 1.

M. DCCC. XXXIX.

Digitized by Google

STRASBOURG, IMPRIMERIE DE G. SILBERMANN.

Digitized by Google

A M. l'Abbé G. A. Carl,

Docteur en médecine et ès lettres, chef d'institution, etc.

Cher Adolphe,

A quel autre qu'à toi pourrais-je maintenant dédier ces volumes, qui ouvrent la publication du grand ouvrage auquel ma vie est employée depuis vingt ans ? Tu as été le premier disciple et le premier fruit de la doctrine

Digitized by Google

qu'il expose, doctrine qui a fait notre force, notre consolation et notre bonheur. C'est elle qui a uni nos coeurs en éclairant nos intelligences. Elle nous a conduits et soutenus à travers les vicissitudes d'une vie encore jeune et déjà bien éprouvée. Elle a été notre flambeau dans l'étude de l'homme et de la nature, quand nous voulions nous dévouer au soulagement de l'humanité souffrante. Elle nous a encore prêté son secours, lorsque nous nous sommes élevés aux spéculations sublimes de la Théologie; elle a resuscité, illuminé la foi de notre enfance, et par elle Dieu nous a inspiré le désir de nous consacrer à son saint ministère.

Tu sais, cher ami, d'où lui est venue cette vertu, et à qui nous en devons rendre grâces. J'ai toujours confessé, que ce qu'on veut bien appeler ma philosophie, n'est que la parole chrétienne scientifiquement expliquée. Mon enseignement ne vaut que par là, et s'il a produit quelques fruits, c'est parce qu'il est

Digitized by Google

profondément chrétien. Voilà pourquoi il a pu gagner à Dieu plusieurs âmes, et m'a valu la plus douce et la plus belle des récompenses sur terre, de vrais amis, tendres, fidèles, dévoués, des frères en Jésus-Christ, dont tu es le premier, et auxquels mon cœur est uni par les liens indissolubles de la foi, de l'espérance et de l'amour.

L. Bautain.

Strasbourg, 19 *septembre* 1838.

Digitized by Google

L'impression de cet ouvrage était assez avancée, quand l'auteur a dû partir pour Rome. Après avoir déféré lui-même au jugement du Saint-Siége ses précédents écrits, il ne savait s'il achèverait la publication commencée. Il a consulté à Rome des personnes graves par leur caractère comme par leur position, et il lui a été dit que, fort de ses intentions droites et de sa soumission à l'Église, il devait continuer son œuvre, en s'empressant de déposer ses nouveaux écrits aux pieds du souverain Pontife. C'est ce qu'il fait en ce moment dans toute la sincérité de son âme, déclarant qu'il est prêt à retrancher de cet ouvrage, ainsi que des autres, tout ce qui *pourrait paraître contraire, de quelque manière que ce soit, à la doctrine de l'Église.* L'auteur était catholique avant d'être philosophe, et il ne veut être philosophe qu'à la condition de rester catholique.

Strasbourg, 29 septembre 1838.

Digitized by Google

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. [1]

De l'enseignement de la philosophie en France, au dix-neuvième siècle.

La société en France présente aujourd'hui un spectacle bien extraordinaire, celui d'un édifice violemment ébranlé, et qui, n'étant plus soutenu sur le sol que par quelques points d'appui et des étais artificiels, paraît comme suspendu en l'air, et prêt à tomber en ruines

[1] Cette préface a été publiée seule en 1833 avec l'avertissement suivant :

Le discours, que nous offrons aujourd'hui au public, était destiné à servir d'introduction à un *Manuel de Philosophie*, auquel nous travaillons et qui paraîtra plus tard. Des circonstances particulières nous ont décidé à publier cette introduction d'abord ; et en outre, comme elle expose nettement notre manière de voir, nos convictions en philosophie, les principes d'où nous partons, la méthode que nous suivons, l'esprit et le but de notre enseignement ; nous avons aimé à faire au public cette déclaration de principes, afin qu'on nous reconnaisse pour ce que nous sommes, et qu'on nous juge sur nos paroles. Notre enseignement a été l'objet

Digitized by Google

au premier choc. Une multitude de travailleurs s'empressent à faire des fondations nouvelles: ils s'agitent sous l'édifice et dans l'obscurité; mais par malheur ils ne s'entendent pas; ils se disputent, s'opposent l'un à l'autre, et ne songent pas que l'édifice, en croulant, les ensevelira sous ses ruines. Image trop fidèle de notre position présente! Nos institutions sociales sont encore debout, mais on ne sait plus sur quoi elles posent : car tous les prin-

de jugements si divers, si contradictoires, que nous avons cru nécessaire de le montrer en résumé tel qu'il est. On verra dans ce discours ce que nous croyons, ce que nous pensons, ce que nous désirons. Puissent nos lecteurs le croire et le désirer avec nous!

Strasbourg, le 2 février 1833.

Cette préface retrouve ici sa place. Quant au *Manuel* que nous avions annoncé, il est devenu un cours complet de philosophie, dont nous donnons, cette année, au public la première partie, la *Psycologie expérimentale*. Nous espérons excuser ainsi, et peut-être justifier, aux yeux des lecteurs bienveillants, le retard de l'accomplissement de nos promesses. Quelques passages de ce discours ont été modifiés, afin de rendre notre pensée plus claire; plusieurs autres ont été adoucis ou supprimés, par le désir que nous avons de dire la vérité, autant qu'il est possible, sans blesser personne.

Digitized by Google

cipes ont été mis en doute. C'est pour cela que chez nous aujourd'hui toutes les questions sont des questions de principes. Chacun demande des principes, sentant bien que les choses ne peuvent se soutenir sans base; ou plutôt chacun veut fournir des bases, faire des principes. Il y a peu d'hommes de nos jours qui n'aspirent à la gloire d'être fondateurs. Il semble que nous ne vivions que d'hier, que le monde vienne de sortir du chaos, et que chaque raison ait la mission de l'organiser; et, comme il arrive toujours quand la raison humaine ne veut plus croire qu'à elle-même, le monde et la société sont livrés à ses disputes. Nos travailleurs se combattent au lieu de s'entre-aider: ils cherchent bien plus à empêcher ou à détruire l'œuvre de leurs adversaires, qu'à jeter un fondement solide. Il faut absolument que l'édifice soit assis sur leur base, ou qu'il s'écroule. Périsse la société plutôt qu'un principe! Tel est le cri des partis; et savent-ils ce qu'ils entendent par un principe?

Nos institutions sont encore debout. Mais sur quoi reposent-elles? Nous sommes censés avoir une religion, puisque dernièrement en-

Digitized by Google

core la religion catholique a été déclarée celle de la majorité des français; ce qui suppose que la majorité des français en a une. Nous nous reconnaissons, du moins officiellement, peuple chrétien. Qu'en est-il en réalité? La religion suppose la foi, une foi vive et éclairée. Où la trouve-t-on? L'édifice extérieur de la religion subsiste encore en France : mais comme il est miné!.... Que de pierres ont été retirées des fondements! Il serait déjà renversé s'il n'avait d'appui que sur la terre, s'il n'était soutenu d'en haut. Je demande s'il est possible d'imaginer une plus grande confusion que celle qui règne de nos jours dans ce qu'on appelle les *principes religieux*, en dehors de l'église catholique. Qu'est-ce que la religion pour tous ceux qui dédaignent l'héritage sacré des ancêtres, repoussent les traditions anciennes et ignorent l'esprit et le but du christianisme? Chacun vous l'expliquera à sa manière; les uns comme une illusion pieuse, peut-être même une duperie; les autres comme une doctrine utile, répondant assez au besoin du cœur et à l'intelligence de l'homme, mais qui doit être entendue, expliquée d'une certaine façon, et ils

Digitized by Google

se mettent à dogmatiser; d'autres comme un mélange de vérités et de fables accumulées et confondues par les siècles, et dont il faut faire le triage pour en prendre ce qui vous convient. D'autres enfin, et ce sont ceux en qui l'esprit du siècle n'a pas entièrement éteint le flambeau de la foi, mais qui repoussent la lumière ou la craignent parce qu'elle les gêne, ceux-là respectent intérieurement la religion qu'ils regardent comme une condition nécessaire de l'ordre social; ils participent à son culte autant qu'il faut pour satisfaire à leur conscience, pas assez pour compromettre leur raison aux yeux du monde, en paraissant croire à des vérités que le monde repousse. Déterminez, si vous le pouvez, quels sont les principes religieux de ces diverses classes d'hommes; cherchez en quoi vous pourrez les accorder; essayez de rapprocher ceux qui veulent encore quelque chose de religieux, et vous vous convaincrez, par la discussion des opinions, que chacun prétend fonder l'édifice à sa manière, et qu'en définitive il y a autant de religions que de têtes pensantes. Et voilà où nous en sommes en France, sur ce qui im-

Digitized by Google

porte le plus à la conservation et au progrès intellectuel de la société comme au bonheur des individus! A part une petite minorité de chrétiens vraiment fidèles qui ont foi en la Vérité et pratiquent ce qu'elle leur enseigne, il n'y a dans les hommes du siècle, même en ceux qui sentent le besoin de religion, que pensées vagues, opinions contradictoires, incertitudes, obscurité, confusion et finalement indifférence ou désespoir.

Où en sommes-nous sous le rapport de la moralité? Y a-t-il aujourd'hui des principes moraux généralement reconnus, comme devant servir de règle à la société et aux particuliers? La morale chrétienne est toujours regardée par le grand nombre comme la plus pure et la plus sublime : mais on se contente de l'admirer, sans la croire obligatoire dans la pratique, parce que sans la foi au dogme, dont elle ressort, elle n'a point de sanction. Demandez donc à ces hommes ce qu'ils mettent à la place; quels sont les principes de leurs actions, les mobiles de leur conduite; ce que c'est que le bien, le mal, le juste et l'injuste; et vous allez voir surgir mille opinions con-

Digitized by Google

tradictoires, qui dans leur dernière expression se réduiront toutes à un seul point, l'intérêt quel qu'il soit de celui qui les propose. L'égoïsme dévore la société actuelle; tout le monde le voit, le dit et s'en plaint. On n'entend que lamentations sur la corruption des hommes du temps, qui, n'ayant plus d'autre motif de conduite que leur avantage, sont toujours prêts à violer la justice pour se satisfaire, et desquels on ne peut espérer rien de grand, rien de stable, parce qu'il n'y a en eux ni générosité, ni dévouement. Et pour qui voulez-vous que l'homme se dévoue, quand il n'aime que lui? Est-ce pour son semblable, un homme comme lui? A quel titre, puisqu'il est son égal? Il y aurait déraison de le faire: ce serait tout au moins un luxe de générosité. Est-ce pour la société? Qu'est-ce que la société pour celui qui n'y voit que des individus réunis pour faire mieux leurs affaires? Alors viennent les grandes phrases philosophiques: il faut se dévouer à la justice, à la vérité, au bien absolu, c'est une dictée de la conscience, c'est le grand *impératif catégorique*: faire le bien pour le bien, voilà ce qui convient à

Digitized by Google

la dignité de l'homme, voilà ce qui fait la véritable grandeur, l'héroïsme, etc. etc. Tout cela est très-bien : mais où sont les héros qu'a faits le grand impératif catégorique? Où sont les hommes généreux, les grands hommes qu'a produits la philosophie du jour? Il en est de ces sublimes théories comme de toutes les autres; c'est le *moi* qui en est le point de départ et l'aboutissant. Quand on fait tout sortir de l'homme, on ramène inévitablement tout à lui. Il faut donc convenir que dans la société actuelle, telle qu'elle va, en dehors du cercle des vrais chrétiens qui savent comment il faut vivre, parce qu'ils savent ce qu'il faut croire, il n'y a vraiment point de principe fixe de moralité, et par conséquent aucune semence féconde de vertu; ou plutôt il n'y a plus qu'un seul principe des actions humaines, c'est le *moi*, l'intérêt propre, l'égoïsme se déguisant sous toutes les formes, même les plus gracieuses, les plus lumineuses, mais restant au fond ce qu'il est, un serpent. Il a beau se cacher sous les fleurs, et se parer de brillantes couleurs : même quand il séduit par les apparences et fascine par son regard, le froid mor-

Digitized by Google

tel qu'on ressent à son approche trahit son poison.

Aussi le monde lui-même commence-t-il à n'être plus la dupe des systèmes de morale des philosophes. Les épreuves successives qu'il en a faites, l'ont désenchanté. La morale de l'intérêt, suivie dans la pratique, est au moins désavouée dans la spéculation; et les théories sentimentales ou stoïques de la sympathie, de la bienveillance universelle, de l'humanité, de la philanthropie, de la raison absolue, de la liberté pure, de l'indépendance morale, n'ont plus guère pour partisans que quelques savants qui en parlent dans leurs leçons ou dans leurs livres, et s'en inquiètent peu dans la réalité de la vie. Nous trouvons donc les mêmes contradictions, la même incertitude dans la morale que dans les opinions religieuses. Notre société, chrétienne d'origine et de nom, ne l'est plus par le fait; elle n'a ni la foi, ni la science, ni la vertu du christianisme.

Que serait-ce si nous voulions examiner à fond l'état politique de la société? Sur quelle base est-elle assise aujourd'hui? D'où vient le pouvoir et quel est son but? D'où tire-t-il son

Digitized by Google

autorité? De qui reçoit-il sa sanction? Questions qu'on ne peut résoudre ou que chacun résout à son gré, puisque les principes les plus opposés dominent tour à tour, tantôt se combattant ouvertement pour se détruire, tantôt s'embrassant comme pour s'unir, et ne formant qu'une confusion. La vérité est que nous ne savons plus où nous en sommes, ni où nous allons. La société marche au jour le jour, comme chacun. On est content pourvu qu'on vive. La vie publique n'est pas mieux réglée que la vie privée. La législation est dominée par les intérêts, par les passions des partis; et l'administration, sans principes fixes, s'abandonne aux circonstances, et subit la nécessité du moment. Donc en politique comme en morale, comme en religion, lutte des opinions, combats de mots, et confusion de tous les principes.

Cependant au milieu de ce bouleversement d'idées, de ce cahos d'opinions, de l'agitation désordonnée qui en est la suite, l'âme humaine, faite pour le bien, le réclame sans cesse, et son intelligence, toute obscurcie qu'elle est par les nuages de tant d'erreurs, cherche encore la

Digitized by Google

vérité. Jamais les hommes n'ont été moins satisfaits en général de leur état, plus avides de changement, sans prévoir ce qu'ils gagneront à changer. Un malaise vague et indéfinissable les travaille. De là tant d'essais pour arriver à un mieux quelconque; tant d'efforts infructueux et qui nous épuisent en de vaines expériences. Comme il n'y a point de principes de vie dans la société actuelle, comme l'homme ne croit plus qu'à lui, il est aussi réduit à lui-même. Son activité n'est que l'exaltation d'un moment; car elle n'a point d'objet réel, et ne sait où se diriger. Il désire, il veut, il veut pour lui; mais il ne sait pas ce qu'il veut, ni où le prendre. Aussi dans la vie publique comme dans la vie privée, rien n'est lié, suivi, rien n'est constant: tout va par sauts, par saccades, par mouvements brusques et comme au hasard. C'est une autre toile de Pénélope, où l'on défait la nuit ce qu'on a fait le jour; et cependant on veut fonder, on veut tout refaire à neuf, on ne prétend à rien moins qu'à bâtir pour l'éternité. Les chartes, les constitutions, les lois, les organisations, etc., doivent être à toujours, et le toujours va périr

Digitized by Google

demain. Où trouver le remède à un tel mal, après que nous avons abusé de tous les moyens offerts par la Providence pour la conservation et la prospérité des peuples? Nous voulons de l'ordre, mais sans subordination; nous voulons de la paix, mais sans repos; nous voulons de la stabilité, et nous repoussons cela seul qui est éternel. Le plus grand malheur de notre siècle, c'est que la foi religieuse lui manque; et elle lui manque parce qu'on a séparé la foi de la science, parce qu'on les a déclarées incompatibles, sinon contraires. De là l'espèce d'aversion, de dégoût qu'il éprouve pour tout ce qui se rapporte à la foi, et le dédain ou l'indifférence avec laquelle il entend toute parole qui se présente sous cette forme et avec ce caractère. C'est de la science qu'il veut; c'est donc par la science qu'il faut lui parler. L'enseignement scientifique doit devenir le canal salutaire par où un peu d'eau vive sera versée dans les cœurs brûlants et desséchés. La philosophie, voilà notre dernière ressource pour revenir à la vérité, quand la foi est morte. C'est la planche de salut dans le naufrage des croyances, au milieu de la mer

Digitized by Google

du doute. Par la philosophie surtout, c'est-à-dire, par l'étude approfondie de lui-même, de ses facultés, et de ses rapports avec ce qui est au-dessus de lui comme avec ce qui est au-dessous, l'homme d'aujourd'hui peut être ramené à croire aux vérités religieuses, parce qu'elle lui en donnera l'intelligence ou au moins le pressentiment.

Mais ici se présente une grave difficulté. La philosophie, disons-nous, peut surtout nous secourir dans l'état présent des esprits. Mais de quelle philosophie voulons-nous parler? Où trouver cette école de la sagesse? Dans quel livre a-t-elle déposé son symbole? Je vois en France beaucoup d'institutions où l'on enseigne quelque chose qu'on nomme de la *philosophie*; je connais beaucoup de livres qui portent le titre de *philosophie*, et plusieurs hommes qu'on appelle *philosophes*. A laquelle de ces institutions, auquel de ces livres ou de ces hommes adresserons-nous ces jeunes gens du siècle, que l'éducation littéraire a préparés à des études plus sérieuses, qui ne se contentent plus de phrases et d'images; mais qui sentant le besoin de connaître les hommes et

Digitized by Google

les choses, s'inquiètent dans leur esprit de ce qu'ils sont, pourquoi ils sont, et de ce qu'ils doivent être? La jeunesse d'aujourd'hui, mêlée peut-être trop tôt au mouvement de la société, ne reste point étrangère aux grandes questions qui l'agitent. On peut presque dire que dans notre siècle il n'y a plus de jeunes gens, et c'est un malheur; car les hommes n'ont plus le temps de mûrir, ils se mettent à l'œuvre avant d'être formés. Mais enfin les choses sont telles, et il faut tâcher d'affaiblir le mal, si nous ne pouvons le guérir, en dirigeant cette activité immodérée de l'esprit dans une voie convenable et vers un but légitime. Il faut offrir à ces jeunes âmes avides de science, et qui la cherchent partout avec l'ardeur et la générosité de leur âge, une doctrine forte, substantielle, vivante, qui éclaire leur intelligence en même temps qu'elle parlera à leur cœur, et y fécondera les germes des grandes actions et des vertus humaines. Il faut leur donner des idées et des émotions, les faire sentir et voir, en élevant leur regard et leur désir par un haut enseignement vers la vérité et le bien. Encore une fois, où les adresserons-

Digitized by Google

nous? A quelle école de philosophie faut-il les envoyer?

Trois écoles se partagent aujourd'hui, quoique inégalement, l'enseignement philosophique de l'université de France: ce sont, l'école de *Condillac*, l'école *Écossaise* et l'école *Éclectique*. Puis en dehors de l'université, dans les établissements d'instruction, destinés à préparer à l'église ses ministres, là où l'on est resté étranger à la marche du siècle, et c'est presque partout, on retrouve l'ancien *Rationalisme scolastique*; et là où quelque chose du mouvement actuel des esprits a pénétré, on reconnaît la pensée et la tendance d'une doctrine nouvelle qui s'est intitulée: *Philosophie du sens commun*. Voilà, en peu de mots, la statistique de l'enseignement philosophique en France.

La doctrine de Condillac, si en vogue à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci, compte aujourd'hui peu de partisans. Elle a beaucoup perdu depuis que la tendance au matérialisme s'est arrêtée, et qu'un nouvel

Digitized by Google

esprit, contraire à celui du dix-huitième siècle, a prévalu au sein d'une société toute renouvelée dans son existence intellectuelle et morale. Malgré l'incrédulité ou l'indifférence religieuse du siècle, il est évident que de nos jours on tend au spiritualisme: toutes les doctrines qui s'y rapportent, religieuses ou non, prennent le dessus; et, bien qu'il y ait de grands écarts, de monstrueuses aberrations, c'est encore une consolation pour l'ami de la vérité et de l'homme, de le voir revenir de la dégradation du matérialisme à une opinion plus noble de lui-même, de le voir prendre une direction plus digne de l'humanité. La philosophie de Condillac, mise en pratique générale, ou réalisée par les mœurs populaires, nous eût précipités inévitablement dans la barbarie, dans l'état sauvage; non que l'auteur de cette doctrine ait voulu ou prévu ces conséquences : il ne voyait probablement pas toute la portée de son système. Comme tant d'autres alors, il spéculait dans son cabinet, sans s'inquiéter de la pratique et de ses résultats. Quoi qu'il en soit, les tristes fruits de ces spéculations en ont dégoûté les hommes de

Digitized by Google

l'époque actuelle, et aujourd'hui la philosophie de la sensation a peu d'adeptes, surtout parmi la jeunesse pensante. Ceux qui la prônent ou l'enseignent encore sont des hommes du siècle passé, qui l'ont étudiée dans leur jeune âge, qui l'ont professée par leurs écrits ou dans leurs cours, et tiennent ainsi naturellement à ce qu'ils ont pensé, dit et écrit. Encore ont-ils beaucoup modifié le système du maître, dont la base a été ruinée, et que ses conséquences ont totalement discrédité. La doctrine de la *sensation transformée* est entièrement abandonnée, même par les admirateurs de Condillac et de sa méthode. Le traité des sensations n'est plus regardé que comme une hypothèse plus ou moins ingénieuse, mise à la place d'une observation sérieuse de l'être humain. L'homme-statue n'est plus à la mode; et on comprend aujourd'hui que pour connaître l'homme et le développement de ses facultés, il faut l'étudier, l'observer, et non l'inventer ou l'imaginer; il faut le voir tel que la nature le fait, et non le faire de toutes pièces. Nous serions vraiment embarrassés de dire ce qu'un esprit qui veut philosopher sérieuse-

Digitized by Google

ment, peut trouver dans les doctrines du sensualisme. De Dieu, et de tout ce qui dépasse l'homme, il n'en est pas question; et en effet, ce n'est ni par les sens, ni par des sensations que la lumière de ces hautes vérités nous arrive. Quant à l'homme considéré en lui-même, je ne sais trop ce qu'il est pour les philosophes de cette école. Ils parlent beaucoup des facultés de l'homme, fort peu de sa nature; et parmi ses facultés ils ne considèrent guère que celles qui sont le plus immédiatement en rapport avec le corps, et qui en dépendent davantage, savoir : la sensibilité physique, la mémoire, l'imagination et les opérations inférieures de l'intelligence qui servent à transformer, suivant le système, les sensations et les images en pensées abstraites et en notions générales. Là, s'arrête la puissance de *l'idéologie*, comme on l'a appelée; le dernier terme de ses efforts est d'expliquer comment se fait une abstraction; et elle croit naïvement avoir expliqué l'homme, quand elle a rendu raison, d'après sa méthode, de la manière dont il forme une généralité. Quant aux actes supérieurs de l'intelligence, tels qu'ils se développent dans les vues du gé-

Digitized by Google

nie, dans la conception des idées universelles, dans les hautes intuitions intellectuelles, dans la contemplation de l'idéal et des idéaux, elle ne les soupçonne même pas. C'est un monde inconnu qu'elle ne découvre point au milieu du brouillard des sens. Elle ne peut dépasser l'atmosphère où elle est née; et si elle aperçoit dans son horizon quelques reflets de cette lumière supérieure; ou elle les regarde comme des illusions de l'imagination, comme des *hallucinations;* ou elle les explique intrépidement comme des effets complexes de la sensation, de la mémoire et du raisonnement, d'une manière aussi spirituelle et aussi satisfaisante que certains naturalistes en religion expliquent les mystères, ou que les exégètes modernes rendent raison des miracles.

Que sera-ce donc si, outrepassant l'intelligence, nous voulions descendre dans les profondeurs de l'âme et y sonder l'abîme de la volonté, le foyer de la vie, au point le plus intime, le plus impénétrable du moi humain, là où toutes les impressions aboutissent, où tous les ébranlements retentissent, d'où partent toutes les irradiations vitales, d'où jail-

Digitized by Google

lissent toutes les manifestations de la vie morale, où siège la liberté? Voilà les mystères dont les hommes d'aujourd'hui, avides de savoir, demandent raison. Ils veulent connaître l'homme dans la profondeur de sa nature, et non à sa surface; ils veulent le voir dans l'exercice intérieur de ses puissances et de ses plus nobles facultés, par lesquelles il entre en rapport avec ce qui lui est supérieur, et non pas seulement dans les relations accidentelles de son organisme, dans les impressions fugitives de ses sensations, et dans les petites opérations de sa raison, transformant les images en notions, les notions en images, et jouant avec les mots qu'elle compose et décompose à son gré. Ils veulent apprendre ce qu'ils sont au milieu du monde, et ce qu'ils y ont à faire, quels rapports nécessaires les lient à tout ce qui existe autour d'eux, et les lois qui résultent de ces rapports. Ils veulent savoir d'où est venu tout ce qu'ils voient, et ce que tout cela deviendra, eux surtout: car rien n'intéresse plus l'homme que l'homme. Ils veulent enfin de la science et de la sagesse, c'est-à-dire, une philosophie qui leur enseigne ce qu'il faut vouloir

Digitized by Google

et ce qu'il faut faire. La doctrine des sensations ne peut répondre à tant d'exigences. L'homme d'aujourd'hui avec ses besoins moraux plus profonds, sa conscience plus éclairée, ses idées plus vastes, ses vues qui tendent toujours à l'universel, ses pressentiments sublimes, son activité ardente, l'homme d'aujourd'hui n'est plus son homme ou sa statue : il ne peut se reconnaître dans une machine à sensations, dans un mannequin idéologique, ou dans une masse organisée pour sentir.

Voyons si l'école Écossaise présentera plus de ressource à celui qui cherche la science et la sagesse.

Cette doctrine, ou plutôt cette manière d'étudier l'homme, d'origine étrangère, comme son nom l'indique, a été importée en France par un homme d'une raison forte, d'un sens droit, et qui jouit d'une grande autorité dans nos affaires publiques [1]. C'est dans une chaire de la faculté de Paris que les opinions de Reid et de Dugald Steward ont été d'abord expo-

[1] M. Royer-Collard.

Digitized by Google

sées, et c'est par quelques élèves de l'école normale que cet enseignement s'est étendu. Il a produit du bien, nous le reconnaissons. Il a achevé le *Condillacisme* qui dépérissait; il a débarrassé l'étude de l'homme des hypothèses et des suppositions; il a remis l'observation psychologique en honneur, et ainsi il a contribué à augmenter la masse des matériaux philosophiques. Mais qu'il ait présenté une doctrine vaste et profonde, une doctrine analytique et vivante qui éclaire l'intelligence, remue l'âme, dirige la volonté? Non, il ne l'a point fait, il ne pouvait le faire, comme l'exposé rapide de ce qu'il est va nous le montrer.

La maxime fondamentale de l'école Écossaise est de n'admettre en philosophie que ce qui peut être constaté par l'expérience, ou déduit de faits bien observés. C'est la méthode expérimentale de Bacon, transportée sur le terrain psychologique. Le champ de l'expérience, c'est ici la *conscience* humaine, qui est en même temps le grand instrument de l'observation, l'*organum* infaillible. Le regard de l'homme se replie sur lui-même, pour se contempler dans le miroir de son entende-

Digitized by Google

ment. Il se voit, s'observe dans toutes les opérations de son activité intérieure, et il note comme vérités les phénomènes qui apparaissent sur cette scène du dedans; ou autrement, comme on dit dans cette école, les faits qui tombent sous l'aperception de la conscience. Toute la philosophie se trouve donc concentrée, en définitive, dans la conscience propre de chaque philosophe, puisqu'il ne doit admettre que les faits de sa conscience, ou ce qu'il aura vérifié par son expérience personnelle des observations d'autrui. La tâche de chacun est d'augmenter le nombre des faits bien observés sur chaque question, sans se presser de généraliser ou d'induire. Ce sont des matériaux préparés pour l'avenir; et il faudra des siècles d'observation pour obtenir une induction certaine. Malheur à ceux qui se hâtent de conclure! Ils font avorter la solution des problèmes, et en même temps qu'ils se consument en d'inutiles travaux, ils retardent le mouvement de la science, en l'embarrassant de préjugés, de vaines opinions et de théories fragiles.

Les faits de la conscience se distinguent en

Digitized by Google

deux espèces : les uns qu'on appelle *primitifs,* parce qu'on ne peut les résoudre en d'autres faits antérieurs; les autres qui sont regardés comme secondaires, parce qu'ils rentrent dans les premiers ou s'expliquent par eux. Les docteurs écossais et français de cette école ont singulièrement multiplié le nombre de ces faits primitifs, ou *premiers principes* de l'entendement humain, comme ils les nomment. Ce sont les articles de foi ou les dogmes de leur philosophie. Tout fait, qui résiste à leur analyse, est salué du nom de premier principe. Ils font en psychologie tout juste ce qu'on fait dans les connaissances naturelles, où l'on regarde comme élément tout corps qu'on ne peut décomposer, où l'on déclare simple ce qu'on n'a pu diviser. Du reste, la méthode de Bacon devait donner partout des résultats semblables, qu'on l'appliquât aux faits de la nature physique ou à ceux du monde spirituel. Les lois ou les principes, qu'elle pose comme obtenus par l'observation et l'induction, ne sont jamais que des faits plus généraux qu'elle ne peut résoudre en d'autres faits, ou des propositions abstraites avec peine et

Digitized by Google

plus ou moins exactement des phénomènes connus de l'observateur, et qui n'ont de valeur que pour ces cas. Qu'on procède ainsi dans la connaissance du monde matériel, il n'y a pas de mal; on tire toujours quelque utilité de cette doctrine empirique, appliquée à l'exercice des arts mécaniques et au développement de l'industrie. Mais il ne faudrait pas appeler science des descriptions qui au fond n'expliquent rien, ni surtout prétendre faire de la philosophie de cette manière. Des monographies de facultés, qui ne tiennent pas plus entre elles que les traités de nos cours de physique ou les chapitres de nos livres de physiologie, ne donnent pas la science de l'homme; car elles ne nous apprennent rien de son principe, de sa nature, de sa loi, de sa destination; et, en définitive, c'est cependant l'idée que l'homme se forme de lui-même, qui le détermine dans l'exercice de sa liberté, et qui fait sa moralité.

Toutes ces questions, les questions vitales de la philosophie et les seules, après tout, qui intéressent sérieusement l'homme d'ici-bas, sont insolubles pour l'école Écossaise; ou, si

Digitized by Google

elle se hasarde à affirmer quelque chose en ces matières, comme elle prétend tirer tous ses principes de la conscience individuelle, et qu'elle repousse comme préjugé tout ce qui viendrait à l'homme d'ailleurs que de lui-même, ses assertions n'ont aucune portée objective, aucune force métaphysique: car, ainsi qu'on le lui a objecté, notre manière de connaître dépend des formes de nos facultés, des conditions de notre organisation, des lois de notre esprit, lesquelles étant purement subjectives, ne peuvent le transporter au delà des bornes de sa subjectivité, ni l'autoriser à affirmer la vérité de l'être en lui ou hors de lui.

C'est ce que les docteurs français ont compris, après avoir connu les travaux de Kant; et ceux qui n'ont pas eu le courage de sortir du cercle étroit, que la méthode Baconnienne traçait autour d'eux, se sont contentés de marcher sur les traces de Reid et de Dugald-Steward, commentant et amplifiant leurs travaux, analysant, disséquant comme eux les phénomènes de la conscience, mais laissant dans le vague, dans le doute, dans l'obscurité tous les grands problèmes philosophiques.

Digitized by Google

C'est tout au plus s'ils osent affirmer que l'homme a une âme. Peut-être s'aventureront-ils jusque-là, en vertu de ce qu'ils appellent le principe de la substance, loi primitive de notre esprit qui nous porte à supposer un *substratum*, que nous ne voyons pas, à toute qualité que nous percevons! Mais quelle est la nature, la dignité de cette substance? Est-elle nécessairement analogue à la qualité que nous lui attribuons? Une substance matérielle ne pourrait-elle pas, comme Locke l'a demandé, soutenir des qualités spirituelles; ou autrement, la faculté de penser ne pourrait-elle pas aussi avoir été accordée à la matière? Les faits observés jusqu'à présent, a-t-on répondu, ne nous ont point encore fourni assez de données, pour qu'on puisse en conclure légitimement ce qui fait la différence de l'esprit et de la matière. Disons seulement que ce qu'on appelle âme est une force, une substance pensante, sans rien préjuger sur sa nature..... Mais d'où vient cette force, où va-t-elle? Quel est le but de son activité? Pourquoi est-elle unie à son corps actuel? Que deviendra-t-elle, après la dissolution de la forme sous laquelle elle

Digitized by Google

apparaît? Tous ces problèmes (les vrais problèmes de la philosophie) sont déclarés insolubles par l'école Écossaise : elle les regarde comme des questions oiseuses, parce que dans sa méthode, il n'y a aucun moyen de les résoudre.... et cependant la direction de l'humanité sur la terre dépend de la solution de ces questions! L'homme, à moins de renoncer à sa dignité d'être intelligent, ne peut pas ne pas chercher à acquérir une conviction en ces choses, qui lui importent plus que tout le reste. Que lui parlez-vous de morale, s'il ne croit pas à sa nature spirituelle et à son immortalité, s'il ne sait s'il est matière ou esprit? Comment imposerez-vous une loi, un devoir, une obligation à un être qui ne connaît point de supérieur, qui s'aime naturellement pardessus tout, et qui ne sait si quelque chose de lui survivra à son existence d'un moment? Quelle direction pouvez-vous marquer à sa vie, quel but proposer à sa volonté, s'il ignore son origine et sa fin; et comment saura-t-il où il faut aller, s'il ne sait d'où il vient? Nous concevons que l'école Écossaise, pour être fidèle à son principe, répudie les questions

Digitized by Google

d'origine et de fin. Comme Newton, elle refuse de s'occuper de la nature des choses, parce qu'elle ne veut point faire d'hypothèses; *hypotheses non fingo*, et elle regarde comme hypothèse en philosophie tout ce qui n'est point fait de conscience, ou tout ce qui ne s'en déduit pas nécessairement. Mais nous concevons aussi pourquoi cette école, distinguée du reste par son bon sens, par sa patience d'observation, par ses nombreux travaux, excite aujourd'hui si peu d'intérêt et a une influence à peine aperçue, au milieu du grand mouvement qui agite la jeunesse intelligente. C'est que cette jeunesse demande à la philosophie des vues, des idées, des sentiments que la contemplation stérile du *moi* ne peut produire.

L'Éclectisme s'est présenté pour les lui donner. Long-temps il les lui a promis : voyons s'il a tenu parole.

La théorie Écossaise qui arrête l'homme dans le cercle étroit de sa conscience et le condamne à se dessécher dans la considération de

Digitized by Google

lui-même, ne pouvait suffire aux esprits méditatifs, qu'un instinct sublime pousse sans cesse à scruter les mystères de l'homme et de la nature; et si ces esprits ne connaissent point la voie qui mène dans ces profondeurs, ou si le flambeau leur manque pour y descendre, cherchant la vérité et ne sachant où la trouver, ils vont la demander aux hommes de tous les temps, ils ramassent à grande peine, à travers les siècles, leurs réponses si diverses, souvent si obscures, pour en extraire laborieusement quelques traits de lumière, quelques traces de science et de vérité. Ceux-là ne s'en rapportent plus à la conscience individuelle : ils prétendent interroger la conscience du genre humain. C'est à son témoignage qu'ils en appellent, et ils vont cherchant le vrai dans les ouvrages des philosophes et dans les annales des peuples. Cette tendance de joindre à l'observation individuelle, à l'expérience de la conscience particulière, l'exploration de tous les systèmes anciens et modernes, a produit dans ces derniers temps la doctrine *éclectique*, professée avec éclat et avec un rare talent à la Faculté de Paris, sous l'influence bien mar-

Digitized by Google

quée des spéculations allemandes les plus nouvelles.

L'Éclectisme, au dix-neuvième siècle, est ce qu'il a été dans tous les temps, un syncrétisme, un recueil d'opinions ou de pensées humaines qui s'aggrègent sans se fondre; ou autrement, un assemblage de membres et d'organes pris çà et là, ajustés avec plus ou moins d'art, mais qui ne peuvent constituer un corps vivant. La vérité, a-t-on dit, n'appartient à aucun système; car elle ne serait plus la vérité pure et universelle, si elle se laissait formuler dans une théorie particulière. Ce n'est ni dans les ouvrages de tel philosophe, ni dans les opinions de tel siècle ou de tel peuple qu'il faut chercher la philosophie; c'est dans tous les écrits, dans toutes les pensées, dans toutes les spéculations des hommes, dans tous les faits par lesquels se manifeste et s'exprime la vie de l'humanité. La philosophie n'est donc pas à faire; ce n'est point le génie de l'homme qui la fait, elle se fait elle-même par le développement actuel du monde dont l'homme est partie intégrante : elle se fait tous les jours, à tout instant, c'est la marche progressive du genre hu-

Digitized by Google

main; c'est l'histoire. La tâche du philosophe est de la dégager des formes périssables sous lesquelles elle se produit, et de constater ce qui est immuable et nécessaire au milieu de ce qui est variable et contingent. C'est fort bien. — Mais pour faire cette distinction, pour opérer cette séparation, il faut un œil sûr, un regard ferme et exercé; il faut le critérium de la vérité, de la nécessité; il faut une mesure, une règle infaillible; et où la philosophie Éclectique ira-t-elle la prendre? Ce n'est point dans une doctrine humaine, puisqu'aucune de ces doctrines ne renferme la vérité pure, et que c'est justement pour cela qu'il faut, selon vous, de l'Éclectisme. Ce n'est point dans la conscience, dans la raison individuelle, puisque l'une et l'autre ne sont que des faits particuliers et que le jugement privé est sans autorité objective. Aussi en appelle-t-on à la *Raison universelle*, à la *Raison absolue!* Et ce serait très-bien encore, si cette Raison absolue se montrait elle-même sous une forme qui lui fût propre, et nous donnait ainsi la conviction que c'est elle qui nous parle. Mais il n'en va pas ainsi dans l'étude des choses naturelles. Là, la Raison

Digitized by Google

universelle ne nous parle que par des raisons privées; là, *il y a toujours des hommes entre elle et moi.* C'est toujours un homme qui s'en déclare l'organe, l'interprète, et quand le philosophe vous dit : Voici ce que dit la Raison absolue. Cela ne signifie rien, si non : Voici ce que moi, dans ma conscience et ma raison propre, j'ai jugé conforme à la Raison universelle.

L'Éclectisme ne possédant point ce critérium si nécessaire de la vérité, il ne se peut que son enseignement ne soit obscur, vague, incohérent. Il n'a point de doctrine proprement dite. C'est un tableau brillant, où toutes les opinions humaines doivent trouver place. Vraies ou fausses, elles expriment une pensée de l'homme, et ainsi elles ont droit aux égards du philosophe. Il ne faut point les juger par leurs conséquences morales; utiles ou nuisibles, bienfaisantes ou pernicieuses, elles ont toutes, à les considérer philosophiquement, la même valeur : ce sont des formes diverses de la vérité une. Mais si toutes les doctrines sont bonnes, en tant qu'expressions formelles de la raison de l'homme, toutes les actions le seront également, comme manifesta-

Digitized by Google

tions de son activité libre. Il n'y a ni ordre ni désordre pour un être intelligent qui ne connaît point de loi, ni de fin. Le crime est un fait comme la vertu. Bien qu'opposés dans leurs résultats pour l'individu et la société, ils se ressemblent en ce qu'ils expriment l'un et l'autre un mode de la liberté ; et voilà seulement ce qui leur donne une valeur philosophique. Les actions humaines n'ont d'importance, qu'à proportion qu'elles aident ou entravent le développement de l'humanité, qui doit toujours aller en avant, n'importe en quel sens ou vers quel terme. Conduite par la raison universelle, elle ne peut s'égarer, parce qu'il n'y a pas deux voies de perfectionnement. Il ne s'agit que d'être, d'exister et de se mouvoir. Les sociétés ne savent pas plus où elles vont que les individus : elles naissent et périssent, manifestant pendant leur durée une portion de la vie générale, et servant de point d'appui aux générations futures, comme celles-ci sont sorties elles-mêmes de ce qui les a précédées. Elles jouent leur rôle sur la scène du monde, et elles passent. Un siècle, si perverti qu'il paraisse, porte en soi sa justification : c'est qu'il était destiné à re-

Digitized by Google

présenter telle phase de l'humanité. L'impression pénible qu'il produit sur nos âmes, est une affaire de sentiment ou de préjugé. Vu philosophiquement et en lui-même, il n'est pas plus mauvais qu'un autre, et devant la vérité, il vaut dans son existence les siècles de vertu et de bonheur. C'est l'événement qui décide du droit; c'est le succès qui prouve la légitimité. La justice est dans la nécessité : car tout ce qui existe est un fait, et tout fait est ce qu'il doit être, par cela seul qu'il est.

Telles sont les désolantes conséquences de la philosophie Éclectique, dans la science comme dans la morale. Voilà où aboutit le grand mouvement philosophique de notre siècle; c'est là qu'il est venu se perdre, laissant dans les esprits qu'il a agités, et comme dernier résultat, d'un côté une espèce d'indifférence pour la vérité à laquelle ils ne croient plus, parce qu'à force de la leur montrer partout, ils en sont venus à ne l'apercevoir nulle part; et d'un autre, dans la conduite de la vie, avec une grande prétention au sublime, au dévouement, avec tous les semblants de l'héroïsme, un laisser-aller aux passions, l'aversion pour tout ce qui gêne

Digitized by Google

et contrarie, l'abandon à la fatalité, la servitude de la nécessité sous les dehors de l'indépendance. Cette philosophie si riche en promesses, mais si pauvre en effets, comme l'histoire le dira, est jugée aujourd'hui; et ce n'est plus à cette école qu'une jeunesse généreuse ira chercher de grandes idées, des sentiments profonds, de hautes inspirations.

Nous voici amenés aux écoles placées en dehors de l'enseignement universitaire, et plus spécialement destinées à préparer à l'Église ses ministres. Il semble qu'ici la philosophie ne puisse manquer de s'accorder avec les principes et l'esprit du christianisme, et qu'ainsi elle devra être, comme science de l'homme, une doctrine préparatoire aux hautes vérités de la foi ou une démonstration de ces vérités.

Il est à remarquer d'abord, que ces écoles ne sont à peu près fréquentées que par les aspirants au sacerdoce, surtout les cours de philosophie qui se donnent ordinairement en langue latine. Ainsi, en supposant qu'elles jouissent d'un bon enseignement philosophique, les avantages en seraient bornés aux élèves

Digitized by Google

du sanctuaire. Les jeunes gens du monde n'y vont pas : ils les regardent comme arriérées de plusieurs siècles, comme ne répondant plus aux besoins du temps et aux lumières de l'époque. Ils sont persuadés qu'on n'y entend qu'un jargon barbare, qu'on n'y enseigne que de vaines abstractions et des arguties scolastiques.

L'enseignement philosophique ecclésiastique se distingue aujourd'hui en deux écoles; l'une, qui comprend presque tous les cours établis dans les séminaires, est restée attachée à l'ancienne méthode, et nous pouvons l'appeler *Scolastique;* l'autre qui occupe encore peu de chaires, mais qui a compté beaucoup de partisans dans le jeune clergé, se fait appeler *Philosophie du sens commun,* et prétend même être la vraie philosophie catholique. Nous les examinerons l'une et l'autre : car, bien qu'elles n'aient guère d'influence que sur les clercs, ce serait encore un bienfait immense, si elles contribuaient à en faire de vrais philosophes; puisque ces élèves sont appelés à devenir les instituteurs des peuples, et seront chargés un jour, par une mission spéciale, d'annoncer aux hommes les plus sublimes vérités, et de

Digitized by Google

leur donner les premières leçons de la sagesse.

Ce qu'on appelle aujourd'hui *Philosophie scolastique* n'est point, à proprement dire, un corps de doctrine, un système de science : c'est surtout une méthode logique, un procédé dialectique pour discerner et réfuter l'erreur, plus que pour découvrir la vérité. Cet enseignement n'a rien de commun avec les systèmes modernes; ceux qui le donnent, ou ne les connaissant point, ou ne voulant point s'en occuper [1]. Il est resté au dix-neuvième siècle à peu près ce qu'il était au dix-septième; et c'est un spectacle singulier, au milieu du progrès général des connaissances humaines, de voir la Philosophie scolastique garder ses anciennes allures, son vieux langage, ses formes usées, ne marchant point avec le siècle, ne voulant se mêler en aucune manière avec lui,

[1] Depuis cinq ans que ces lignes ont été écrites, il y a eu du changement. En plusieurs endroits, l'enseignement philosophique des écoles ecclésiastiques a été amélioré, et on y a joint l'étude des mathématiques et des sciences naturelles.

Digitized by Google

bien qu'au fond elle participe à son esprit plus qu'elle ne croit : car, tout en gardant les formes et le langage du moyen âge, elle n'en a plus la foi, ni la science. Elle est *Cartésienne* dans son esprit, et c'est ce qui explique sa sécheresse et sa stérilité.

La Scolastique du moyen âge, toute raisonneuse qu'elle était, s'appuyait sur la foi en la parole traditionnelle et sacrée. Elle puisait dans cette parole toutes les vérités fondamentales sur Dieu, l'homme et le monde; elle y puisait les *principes* de ses raisonnements, tout en se réservant de les justifier par l'argumentation. Quoi qu'on puisse dire de ce mélange de foi et de syllogistique, toujours est-il que la raison ne s'appuyait point sur elle-même, qu'elle recevait ses prémisses de plus haut; et qu'ainsi ces prémisses subsistaient, les principes étaient respectés, reconnus nécessaires même au milieu des aberrations du raisonnement.

Mais il vint un temps où la raison, fortifiée par l'exercice et s'exaltant en elle-même, ne voulut tenir les principes que d'elle, prétendant poser par sa propre force les fondements

Digitized by Google

de la science métaphysique; et alors commença ou plutôt reparut cet engouement pour ce qu'on appelle *connaissance naturelle,* dans laquelle l'homme, abandonnant les voies supérieures de la science, se sépare de la tradition et s'émancipe de la foi. Il prétend, comme philosophe, n'admettre que ce que sa raison aura examiné, jugé, démontré; et comme chrétien, il se réserve la faculté de croire, indépendamment de sa science, tout ce que la religion lui enseigne. Illusion déplorable! par laquelle il a cru satisfaire en même temps aux exigences de sa conscience et à l'orgueil de sa raison, et qui a ruiné tout ensemble sa science et sa foi: sa science, parce qu'elle n'a plus eu de principe; sa foi, parce que depuis ce moment elle n'a cessé d'être en lutte avec sa science. C'est Descartes qui a opéré définitivement cette scission entre les vérités philosophiques et les vérités religieuses; c'est lui qui a osé le premier proposer un doute général, au milieu de l'enseignement du christianisme. Cette supposition du doute méthodique, car ce n'est qu'une supposition, était déjà une protestation contre l'autorité de cet enseignement;

Digitized by Google

c'était un acte anti-chrétien. Mais comme l'esprit humain ne peut rester dans le doute, après avoir annulé toutes les convictions qu'il tenait de la parole divine et de la foi de ses pères, Descartes essaya d'y suppléer par son esprit propre, et de reconstruire par sa pensée l'édifice de ses connaissances qu'il venait de renverser par elle. Il fallut bien employer les vieux matériaux pour le nouvel édifice; car il n'est pas donné à l'homme de rien créer: mais on changea la base. Jusque-là on était parti de l'idée de l'Être et de la foi en Dieu. Ne voulant plus de la foi, l'homme partit de lui-même; de son *moi*, de son existence démontrée par la pensée : *Je pense, donc j'existe.*

Ce n'est pas sans motifs que le Cartésianisme a été repoussé pendant cinquante ans par les écoles où régnait encore l'esprit vraiment catholique. Elles pressentaient ce qui devait arriver, savoir : qu'il détruirait la foi, en la faisant regarder comme inutile ou non nécessaire à la science, et comme contraire à la dignité de la raison philosophique. Et cependant au bout d'un demi-siècle, la doctrine de Descartes avait envahi presque toutes les

Digitized by Google

écoles chrétiennes, lesquelles, commençant à douter méthodiquement avec lui et ne voulant plus admettre en métaphysique que ce qui pouvait être justifié par l'examen critique de la raison, devinrent rationalistes à leur insu, et travaillèrent, pour leur part et comme en aveugle, avec les ennemis de l'église, à l'ébranlement et au démolissement de la société européenne, fondée par la foi catholique, et qui s'est écroulée à la fin du dernier siècle. Nous voilà aujourd'hui occupés à rebâtir avec ses ruines!

Ce n'est point le lieu d'exposer en détail l'enseignement scolastique de nos jours. Il suffit de reconnaître son point de départ, pour s'expliquer son état de langueur, son impuissance. C'est un Rationalisme mesquin, bien plus étroit que celui de l'école Écossaise, puisqu'il renferme l'homme, non pas dans la sphère de sa conscience où il y a encore beaucoup à voir, mais dans le cercle resserré de sa raison, dans la formule du syllogisme. La pensée, dit-on, voilà l'attribut distinctif de l'homme, sa grande prérogative; et c'est pourquoi on le définit un *animal raisonnable*; et son âme une *substance*

Digitized by Google

pensante. Or, l'opération la plus éminente de la pensée, c'est le raisonnement; et la forme nécessaire du raisonnement, c'est le syllogisme. L'essentiel est donc de bien connaître l'artifice du raisonnement, la construction et la décomposition du syllogisme. Donc la syllogistique est la meilleure méthode pour acquérir la science de Dieu, de l'homme et de la nature; comme aussi la vraie manière de communiquer la science ou de convaincre, c'est la dialectique, l'argumentation. Il suit de là que l'enseignement philosophique de cette école se réduit à la logique, et encore à la partie la plus technique de la logique. Les problèmes les plus importants sont résolus à coup de syllogisme; et les majeures des arguments, dans lesquelles sont contenues les conclusions qu'on veut obtenir, sont reçues de confiance, soit comme évidentes par elles-mêmes, soit comme appartenant au sens commun, soit même comme vérités traditionnelles : car ici tout est mêlé et confondu. On suppose le plus souvent ce qui est en question : car la raison ne pouvant se faire ses principes à elle-même, est bien obligée d'en supposer ou d'en admettre

Digitized by Google

qu'elle ne fait pas. Voilà ce qu'on appelle de la philosophie dans la Scolastique moderne. Là le plus grand philosophe est celui qui dispute le plus intrépidement à tort ou à raison; ou plutôt c'est celui qui débite le mieux les arguments tout faits que lui fournit son livre ou que son maître lui dicte. Il ne s'agit point dans ces écoles de traiter à fond les questions; il s'agit de raisonner pour ou contre. C'est pourquoi on s'entoure d'un grand attirail de dialectique qui cache le vide, et on supplée par l'appareil des formes au manque de science et d'idées. Aussi quoi de plus aride, quoi de plus fastidieux que cet enseignement, au dire même de ceux qui sont obligés de le suivre!

Reste à considérer la doctrine du *Sens commun*, laquelle, à en juger seulement par ses effets, ne se présente pas d'une manière favorable : car, malgré le rare talent de son auteur et de ses partisans les plus zélés, elle n'a fait que soulever intempestivement les questions les plus difficiles, soit en religion, soit en politique, et elle a eu le malheur de

Digitized by Google

semer la discorde là où se devraient trouver l'union, la paix et la charité.

Et d'abord, qu'est-ce que le sens commun dans le langage de cette école?

Le sens commun[1], dit-on, est le sens ou le sentiment commun à tous les hommes, ou du moins au plus grand nombre; ce qui revient à dire que le sens commun est le sens commun.

Qu'est-ce qui prouve que le sentiment du plus grand nombre soit toujours le bon sens; ou autrement, que la manière de voir et de juger de la multitude soit dans tous les cas la meilleure? L'expérience montre-t-elle que la vérité et la sagesse aient toujours été le partage du grand nombre? Les minorités auraient-elles toujours et nécessairement tort, par cela qu'elles ne sont pas la majorité? Dans ce cas, et dans tout conflit de l'opinion du plus grand nombre et de l'opinion du nombre moindre, ne serait-ce pas la majorité qui, à la fois juge et partie, se décernerait à elle-même et de plein droit le triomphe? Ne serait-ce pas,

[1] *Catéchisme du sens commun*, p. 11.

Digitized by Google

en définitive, le sens commun qui s'adjugerait la gloire du sens commun?

On appelle aussi sens commun [1], la raison générale ou universelle qu'on oppose à la raison privée, laquelle, dit-on, parce qu'elle est faillible, est incapable d'avoir par elle seule la certitude d'aucune vérité; tandis que la raison générale étant nécessairement [2] infaillible, c'est par elle seulement que nous pouvons obtenir science et certitude.

Mais, tout en reconnaissant que la raison individuelle est faillible, qu'elle se trompe souvent, s'ensuit-il qu'elle se trompe toujours, nécessairement et sur toutes choses? De ce qu'elle peut errer, faut-il qu'elle erre sans cesse? De ce que l'homme a par sa liberté le pouvoir de faire le mal, est-ce une nécessité qu'il ne fasse que le mal? La raison humaine pourrait-elle dévier, si elle n'était capable de rectitude? Mais à quel signe l'homme reconnaîtra-t-il qu'il est dans le vrai? Qui lui dira que ce qui lui paraît vrai n'est pas une illusion; que ses

[1] *Essai sur l'indifférence*, etc.; *Catéchisme du sens commun*, p. 11.

[2] *Essai sur l'indifférence*, etc., vol. II, p. 81.

Digitized by Google

sens, son esprit propre, son sentiment intime ne l'abusent pas? Qui le lui dira? La lumière naturelle qui le met en rapport avec les objets naturels, les lois de sa raison qui président à sa pensée, la conscience qu'il a de son sentiment intime. Qui vous assure qu'il fait jour en plein midi, si ce n'est votre œil et la lumière? Attendrez-vous, pour l'affirmer que vous ayez consulté le grand nombre?

Tout cela, dit-on, ne donne pas de certitude absolue; j'en conviens. Mais vous-même qui croyez avoir cette certitude, qui vous tenez assuré du moins de n'être point dans l'erreur, quel est votre garant, quel est votre critérium de la vérité? Le témoignage de la raison générale qui, dites-vous, ne peut tromper. Qu'est-ce donc que cette raison générale à laquelle vous accordez si libéralement le privilége de l'infaillibilité? Est-ce la raison de tout le monde, ou au moins du plus grand nombre? Elle se compose donc de la totalité ou de la majorité des raisons particulières. Mais celles-ci, vous les reconnaissez faillibles, et de plus vous les déclarez incapables de science, de vérité, de certitude. Est-ce donc que des rai-

Digitized by Google

sons faillibles, en se réunissant, constitueraient une raison infaillible? Est-ce en rassemblant toutes les incertitudes des raisons privées, que vous obtiendrez une certitude générale; et la collection des erreurs de tous les hommes finirait-elle par former la vérité? Encore une fois, qu'est-ce que la raison générale infaillible? N'est-ce qu'une abstraction, un être de raison? Alors elle n'a qu'une valeur individuelle; elle est le produit de l'esprit propre, le fruit d'une pensée humaine. Est-ce une réalité, une entité, un être *sui generis*, une idée à la Platon, un prototype de la raison humaine, qui plane au-dessus de toutes les raisons privées, les éclaire, les anime, les dirige, etc. Alors on demandera comment vous êtes arrivé à la connaissance de cet être mystérieux, par quel moyen extraordinaire vous recevez ses illuminations, et surtout comment vous pouvez être assuré que cette raison idéale vous parle et vous instruit?

La raison générale [1], dit-on, se manifeste par le témoignage du genre humain. C'est par la parole de tous les hommes qu'elle déclare

[1] *Essai sur l'indifférence*, vol. II, p. 81, 96, 129.

Digitized by Google

ses oracles. Le consentement commun ou le sens commun est pour nous [1] le sceau de la vérité. Ce qui a été cru par tous, partout et toujours, est nécessairement vrai.

Soit ! Il ne s'agit plus que de constater ce témoignage du genre humain sur les vérités les plus importantes pour l'homme, sur les vérités qui sont au-dessus des faits naturels et humains; il ne s'agit plus que de bien établir ce que tous les hommes ont cru toujours et partout. Qui fera ce relevé? Quel sera l'individu qui, se portant devant ses semblables, comme l'organe du sens commun, comme le témoin et l'interprète des croyances générales de l'humanité, osera leur dire : Voilà ce que tous les hommes ont cru et ce que vous êtes obligés de croire? S'il parle en son propre nom, c'est une raison privée qui infirme par le vice de sa faillibilité la manifestation de la raison générale ; s'il parle au nom d'une puissance surhumaine, il n'a que faire d'aller quêter des voix à travers les siècles : il n'a besoin ni de la majorité, ni de la généralité du genre hu-

[1] *Essai sur l'indifférence*, vol. II, p. 20.

Digitized by Google

main. Qu'il prouve sa mission extraordinaire par des moyens, par des faits extraordinaires, et alors qu'il annonce à la terre avec autorité ce qu'il a vu et entendu.

Eh oui! dit-on, c'est justement ce que nous voulons [1]: une autorité universelle à laquelle tous les hommes obéissent, en qui tous doivent avoir foi et qui soit tout ensemble l'unique fondement de vérité et l'unique moyen d'ordre et de bonheur. Entendons-nous ici sur les mots sacrés d'*autorité* et de *foi*. Voulez-vous dire que c'est la Vérité elle-même qui parle, par ce que vous appelez le sens commun? S'il en est ainsi, il n'y a pas à hésiter; il faut croire. Mais jusqu'à présent ceux qui se font gloire d'être chrétiens étaient persuadés qu'anciennement Dieu avait parlé aux hommes par ses prophètes, et dans les derniers temps par son Fils unique; ils ont cru qu'ils ne devaient recevoir comme parole authentiquement divine, que celle qui leur était proposée par l'autorité instituée divinement à cet effet; ils ont réservé leur foi pour la parole de la vie éternelle, ainsi proclamée de-

[1] *Essai sur l'indifférence*, vol. II, p. 89.

Digitized by Google

puis dix-huit siècles ! La Providence aurait-elle changé de voies et de moyens? L'Église ne serait-elle plus dépositaire des oracles divins, et seule infaillible? Le genre humain tout entier serait-il investi de la même puissance, aurait-il les mêmes droits à notre foi? C'est donc une nouvelle autorité que vous proposez, un nouveau genre de foi que vous nous demandez; et comme votre critérium de la vérité vous paraît plus général et plus sûr, vous affirmez aussi que le témoignage de l'Église tire sa force de son accord avec le témoignage du genre humain; ou autrement: que la foi catholique n'est que le sens commun dans les choses de Dieu[1].

L'autorité de la raison générale n'est-elle qu'une autorité humaine, constatant des faits naturels et humains? Alors nous sommes pleinement d'accord. Toutes les raisons sont de la même nature, soumises aux mêmes lois; toutes reçoivent les éléments de leurs pensées d'un même monde, par des sens et des organes semblables; il est donc clair que chaque raison

[1] *Catéchisme du sens commun*, p. 66.

Digitized by Google

doit, dans son état normal, s'accorder avec la pluralité des raisons, juger en général des mêmes choses de la même manière. L'avis du grand nombre a donc une autorité respectable dans tous les cas où il ne s'agit que de faits naturels, d'intérêts sociaux. Mais qu'on ne me donne point cette autorité comme infaillible, pas même dans sa sphère! Qu'on se contente de ma croyance, mais qu'on ne réclame pas ma foi pour une opinion humaine! La croyance est un acquiescement de ma raison à la parole de mon semblable, et elle peut se former de toutes sortes de manières; c'est une affaire de confiance ou de discussion. Le témoignage d'un grand nombre d'hommes, de tous les hommes, si vous voulez le supposer, peut me porter à admettre telle proposition, dont encore, par ce moyen seul, je n'aurai pas la science. Mais la conviction ou la certitude, qui peut en résulter, n'est point de la foi: car la foi vient de Dieu et ne se rapporte qu'à Dieu; elle est divine dans son principe comme dans son objet. Si donc vous voulez que j'aie foi, présentez-moi une autorité qui ne soit celle ni d'un homme, ni d'un grand nombre d'hommes,

Digitized by Google

ni de tous les hommes : car ce ne serait jamais que de l'humain ; mais une autorité surhumaine qui porte en elle-même le caractère authentique de sa supériorité, et qui, à ce titre, s'impose légitimement à l'homme comme manifestation de Dieu même.

C'est au reste ce qu'on a senti quand, pour étayer la raison générale, on a tenté de la rattacher à Dieu et de la confondre avec ce qu'on appelle la *Raison suprême*. Par là, on a voulu lui communiquer l'autorité infaillible qu'elle ne peut puiser en elle-même, si générale qu'elle soit. Il ne restait donc qu'à *diviniser* la raison de l'homme pour pouvoir légitimement imposer la foi en la parole de l'homme ; et, entraîné par l'esprit de système, on n'a point reculé devant cette apothéose ! Voilà donc encore une fois la raison placée sur l'autel ! Ses dictées sont proclamées comme des oracles ; et tous, sous peine de folie ou d'impiété, nous devons lui apporter l'hommage de notre foi ! C'est encore une prostituée qu'on présente à notre adoration ; mais cette fois c'est la prostituée des siècles, celle qui a enfanté, dans son commerce adultère avec l'esprit d'erreur, toutes

Digitized by Google

les doctrines bâtardes, tous les systèmes monstrueux, toutes les opinions désordonnées qui ont troublé le monde; hideuse progéniture du mensonge qui a infecté l'esprit humain au moment funeste de sa séduction et de sa dégradation. Et c'est cette raison séduite et dégradée que nous confondrions avec ce qu'on appelle la raison de Dieu! Car on lit quelque part cette phrase inconcevable: « Noble émanation « de la substance de Dieu, notre raison n'est « que sa raison, notre parole n'est que sa pa« role [1]. » Si c'est là le dernier mot du système, certainement son auteur ne l'a pas compris; il aurait reculé devant l'abomination du Panthéisme. C'est à cet abîme que sa doctrine aboutit, aussi bien que l'Éclectisme. Comme lui, elle fait peu de cas de l'homme individuel, elle déprime la raison particulière pour exalter la raison générale; comme lui, elle déclare absolue, nécessaire, infaillible cette idole de l'esprit propre; comme lui aussi, elle prétend l'imposer aux hommes comme *l'unique fondement, le sceau de la vérité* [2], comme le

[1] *Essai sur l'indifférence*, vol. II, p. 93.

[2] *Ibid.*, vol. II, p. 19 et 20.

Digitized by Google

principe de la science et de la certitude. C'est la voix de Dieu se révélant infailliblement par la raison générale! C'est Dieu lui-même incarné, pour ainsi dire, dans le sens commun de tous les hommes! Alors, je le demande, qu'est-ce que Dieu, qu'est-ce que l'homme, que sont-ils l'un pour l'autre? Oublions-nous donc que l'homme d'aujourd'hui n'est plus l'homme primitif, que son âme et son esprit ont été pervertis, qu'il naît dégradé par un vice originel? Et c'est cette intelligence tombée, c'est cette raison esclave du temps et de l'espace, jouet de toutes les vicissitudes du monde, qu'on identifie avec la Sagesse éternelle!... C'est la parole d'une telle raison qu'on met au niveau de la Parole de Dieu!

Et qu'on ne nous accuse pas d'abuser des expressions de l'auteur, pour lui imputer ce qui ne lui appartient pas! Non; car on lit textuellement dans son livre les propositions suivantes: «Notre raison est la raison de Dieu, «notre parole n'est que sa parole [1].» On y lit: «Qu'est-ce que la raison si ce n'est la vérité

[1] *Essai sur l'indifférence*, vol. II, p. 93.

Digitized by Google

« connue [1]. » On y lit: « Dieu est, parce que « tous les hommes attestent qu'il est [2]. » Donc c'est la raison qui fait Dieu par son attestation! On y lit: « Une science est un ensemble d'idées « et de faits dont on convient [3]. » Donc ce sont les conventions de la raison qui font la science et la vérité! On y lit: « La raison privée ne « peut avoir que des opinions: les dogmes ap- « partiennent à la société [4]. » Donc c'est la raison générale qui fait les dogmes, comme la raison privée fait les opinions! Or, je le demande, n'est-ce pas là faire l'apothéose de la raison humaine? N'est-ce pas la déclarer la source du bien, du vrai, du juste, de tout ce qui est sacré, infini, éternel? N'est-ce pas la mettre à la place de Dieu même? Non, encore une fois, il n'est pas possible que l'auteur ait vu toute la portée de son système. Il a voulu donner aux hommes du siècle une philosophie universelle ou catholique; et faute d'une science profonde de Dieu et de l'homme, à laquelle

[1] *Essai sur l'indifférence*, vol. II, p. 92.
[2] *Ibid.*, vol. II, p. 77.
[3] *Ibid.*, vol. II, p. 21.
[4] *Ibid.*, vol. II, p. 129.

Digitized by Google

l'imagination la plus brillante et le talent le plus admirable ne peuvent suppléer, il leur a présenté une doctrine vaine et dangereuse, qui n'est en vérité ni philosophique, ni catholique.

Elle n'est point philosophique : car,

Il n'y a point en elle de principe de science et elle ôte tout moyen d'en acquérir, puisque interposant sans cesse un témoignage humain entre l'homme et la vérité, elle lui en ferme l'accès.

Elle détruit la possibilité de l'évidence, puisque le témoignage général, qui est déclaré le moyen nécessaire [1] pour parvenir à la connaissance de la vérité, peut nous porter à *croire*, mais ne peut en aucun cas nous faire *voir*. Or, qu'est-ce que la science sans l'évidence?

Elle dégrade l'intelligence humaine, faite pour contempler la vérité; elle l'aveugle, pour ainsi dire, en la réduisant au témoignage, comme principe unique de la certitude.

Imposant ce témoignage comme infaillible,

[1] *Essai sur l'indifférence*, vol. II, p. 81.

Digitized by Google

comme une autorité suprême et sans appel, à laquelle chacun est tenu de se soumettre sans réserve et dans tous les cas, sous peine d'être déclaré[1] fou, ignorant, inepte, elle attente à la plus noble prérogative de l'homme, à sa liberté, par laquelle il a le pouvoir d'accorder ou de refuser son assentiment à ce qu'on lui propose.

Ainsi la doctrine du sens commun détruit le moyen de la science, rend l'évidence impossible, dégrade l'intelligence, fait violence à la liberté morale..... Est-ce là une doctrine philosophique?

Elle n'est non plus catholique; car d'abord, comme doctrine spéculative:

Elle tend à substituer à la seule autorité vraiment infaillible, qui est celle de Dieu, une autorité humaine, celle du sens commun ou de la Raison générale.

Elle réclame, pour cette autorité purement humaine, la foi qui n'est due qu'à la parole divine, et ainsi elle tend à isoler l'homme du ciel, en substituant à la première de toutes les

[1] *Essai sur l'indifférence*, vol. II, p. 20.

Digitized by Google

vertus surnaturelles, la foi en Dieu fondée sur la Parole de Dieu, une croyance humaine en la parole humaine.

Elle tend à confondre les révélations spéciales et les traditions sacrées avec une prétendue révélation générale, que Dieu aurait faite de Lui-même dans tous les temps, dans tous les lieux, à tous les hommes; en sorte que cette révélation générale, qui se fait constamment par le sens commun, par la raison de tous, serait le *critérium* pour juger de la révélation spéciale, laquelle serait estimée en raison de sa conformité avec le sens commun, dont elle tirerait sa valeur et sa sanction. La *foi catholique*, a-t-on dit, *n'est que le sens commun dans les choses de Dieu*[1].

Comme doctrine pratique, elle ne s'accorde pas mieux avec la Morale chrétienne; car,

Bien loin que l'enseignement évangélique donne l'assentiment commun pour règle de conduite, il recommande au contraire d'éviter la voie large où marche le plus grand nombre.

Il affirme que la sagesse du siècle (et c'est

[1] *Catéchisme du sens commun*, p. 66.

Digitized by Google

bien là le sens commun ou la raison générale); il affirme que cette sagesse est folie devant la Sagesse éternelle, comme aussi la Sagesse d'en haut est folie aux yeux du monde.

Il parle de la croix, scandale aux Juifs, folie aux Gentils! La doctrine de la croix était donc contraire au sens commun, puisqu'elle lui paraissait une folie; elle révoltait la raison du grand nombre, puisqu'elle lui était un scandale!

Et ceux qui ont professé la foi chrétienne en face des nations et l'ont scellée de leur sang, les martyrs qui, si nombreux qu'ils soient, étaient encore en minorité au milieu de la foule des Païens, ils n'auraient donc été que des insensés!

Enfin le divin Maître demande à ses disciples si, dans les derniers temps, il trouvera encore de la foi sur la terre. Est-ce que, tant qu'il existera des hommes sur cette terre, le sens commun peut manquer, la raison générale défaillir? Son autorité ne doit-elle pas plutôt augmenter avec les générations et les siècles? N'aura-t-elle pas atteint son plus haut point à la fin des temps? Et cependant, suivant la pa-

Digitized by Google

role Évangélique, la foi alors sera au plus bas degré! La foi catholique n'est donc pas le sens commun; ou, si elle l'est, il viendra un temps où la presque totalité des hommes ayant perdu la foi, il n'y aura plus de sens commun; son autorité du moins ne sera plus infaillible; il ne sera plus le *sceau de la vérité.*

Il est à regretter que le célèbre auteur de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion,* en nous montrant avec tant de force que cette indifférence est devenue aujourd'hui presque universelle dans le monde, se soit ôté à lui-même le moyen de la blâmer et de la combattre. De quel droit sa raison privée s'oppose-t-elle à la raison générale du siècle? Prétend-il que son sens particulier prévale contre le sentiment du grand nombre? S'il le prétend, que devient son système? Et s'il ne le prétend pas, pourquoi a-t-il fait son livre?

Du reste, cette doctrine, malgré le talent remarquable avec lequel elle a été présentée, malgré le luxe d'érudition dont elle est chargée et tous les charmes du style dont on l'a ornée, a excité peu d'intérêt, a trouvé peu de sympathie dans les hommes du siècle, qui veu-

Digitized by Google

lent de l'évidence et non de l'autorité, qui veulent voir la vérité par eux-mêmes et non la recevoir sur le témoignage d'autrui. Ils n'ont point cru qu'on pût faire de la philosophie par commission, que le sens commun dispensât de savoir, et que la raison de tout le monde fût chargée de penser pour la raison de chacun. C'est dans les écoles ecclésiastiques qu'elle a produit le plus d'effet. Elle annonçait une philosophie fondée sur le *principe d'autorité,* sur la *foi,* une philosophie *Catholique ;* et cette philosophie de foi devait être en même temps l'expression de la Raison universelle ; et on pouvait l'acquérir par un moyen simple, facile, à la portée de tous, *le sens commun.* Et ce sens commun, qui appartient à tous et qui est donné sans travail à chacun, était proclamé la source unique de la science, de la certitude, le critérium infaillible, le sceau de la vérité ! Ces magnifiques promesses étaient faites avec assurance par un homme d'un grand talent, d'une raison forte, d'une imagination ardente, dont la parole est énergique, éclatante, souvent passionnée !.... Est-il étonnant qu'elles aient entraîné une jeunesse simple, peu expérimentée,

Digitized by Google

sans connaissance des hommes et du monde? C'est ici surtout que la doctrine du sens commun peut être jugée par ses conséquences; conséquences déplorables dans la pratique et si évidemment contraires à l'esprit Catholique, que nous nous abstiendrons de les exposer [1].

Voilà donc tout ce que nous offrent les écoles philosophiques de notre temps! Je ne parlerai pas ici des ouvrages de quelques hommes distingués [2], où l'on trouve des vues étendues, des idées lumineuses, des pensées brillantes. Ce sont des productions remarquables de l'esprit humain, et nous en devons profiter. Mais elles ne présentent pas un corps de doctrine, un cours d'enseignement positif; et c'est ce qu'on réclame aujourd'hui. D'ailleurs nous n'avons pas prétendu, dans ce discours, faire l'his-

[1] Ces lignes ont été écrites en 1833, au moment où une grande partie du jeune clergé paraissait le plus engouée de M. de La Mennais et de son école. La conduite et les écrits du chef de cette école depuis ce temps n'ont que trop justifié nos paroles.

[2] MM. J. de Maistre, de Bonald, Azaïs, Ballanche, Riambourg, etc., etc.

Digitized by Google

toire de la philosophie du siècle; nous voulions seulement donner un aperçu de l'état actuel de l'enseignement philosophique en France. Or, il n'était pas difficile de constater son insuffisance, son impuissance à satisfaire aux besoins des hommes de l'époque, à répondre à leurs justes désirs; dégoûtés qu'ils sont du vague, de l'incertitude, de l'incohérence des théories humaines. Dans la spéculation comme pour la vie sociale, on demande aujourd'hui quelque chose de fixe, de certain, de nécessaire, sur quoi on puisse poser. On est las de commencer et de recommencer toujours, pour ne finir jamais. On veut le progrès; mais un progrès qui laisse quelque chose derrière soi, et qui, tout en frayant l'avenir, ne rompe pas avec le passé et ne compromette point le présent. On veut, en un mot, une science véritable, la science de l'homme, de ses rapports nécessaires, de ses lois; on veut une sagesse qui ne passe point. Où trouver l'une et l'autre? Ce ne sera ni dans la sensation transformée de Condillac, ni dans la stérile idéologie de ses disciples. Elles ne se trouvent point dans les observations psychologiques de l'école Écos-

Digitized by Google

saise, qui n'a de puissance que pour saisir des phénomènes, des ombres. Elles ne sont point dans l'Éclectisme, qui confond le vrai et le faux, le juste et l'injuste, fait de la vérité avec toutes les erreurs, et de la sagesse avec toutes les folies. Les trouvera-t-on enfin dans les prétendus oracles du sens commun, que chaque prêtre de ce dieu inconnu explique à son gré? dans le témoignage infaillible de la raison générale, dont chaque raison privée se fait l'interprète? Non, certainement non. Il n'y a dans tout cela ni science de l'homme, ni amour de la sagesse, dans le vrai sens de ces mots. Il n'y a que des opinions, des théories, des systèmes: c'est toujours l'homme qui parle à l'homme, et ainsi tout ce qu'il enseigne est variable, incertain, transitoire comme lui. Aussi toutes ces prétendues philosophies, sous quelques formes qu'elles paraissent, n'arrivent point à fonder dans les âmes des croyances, des convictions qui aillent jusqu'à la foi. Elles s'emparent de la raison, elles envahissent l'esprit, exaltent l'intelligence, mais elles n'ont point d'accès au cœur..... Elles ne donnent point le goût du bien, la sagesse; elles n'atteignent point

Digitized by Google

la volonté qui reste en dehors du cercle de leur influence, et continue d'agir, d'après ses mobiles vulgaires, à peu près comme si ces théories n'existaient pas. Tel est le sort de toutes les doctrines humaines! Elles surgissent, bruissent un instant, puis s'effacent et s'évanouissent comme une vague dans l'Océan.

Où donc aujourd'hui puiser des croyances, et chercher des convictions? Car jamais on n'a eu plus besoin de croire qu'en ce siècle, où l'on affecte de ne croire à rien pour ne croire qu'à soi. On le dit tout haut, et avec une espèce de désespoir, au milieu de l'angoisse du doute. On estime heureux ceux qui croient, on voudrait pouvoir croire, et on ne sait à quoi se prendre! On aimerait à concilier la dignité de l'intelligence qui réclame des idées, de la science, avec le cri du cœur qui veut de la foi. Ceux d'entre les hommes de nos jours qui aiment la vérité pour elle-même et qui la cherchent sincèrement, ceux-là, nous en sommes sûrs parce que nous l'avons éprouvé nous-mêmes, seraient tout prêts à croire, s'ils pouvaient justifier leur foi aux yeux de leur esprit et confirmer leurs croyances par la science.

Digitized by Google

Telle est aujourd'hui la noble mission de la philosophie, qui sera digne de son nom si elle la remplit; car alors, et seulement alors, elle mènera vraiment l'homme à l'amour de la sagesse.

Croire! Mais à quoi? Ce n'est point à la parole de l'homme, puisque tout ce qui est humain est contestable, variable, incertain. Il nous faut quelque chose de nécessaire, d'universel, d'absolu; il nous faut de l'éternel, c'est-à-dire des principes qui ne fléchissent point, des vérités premières qui ne passent point. Qui nous les donnera, si la nature ne peut les fournir, si l'intelligence humaine ne peut les produire? Celui-là seul qui est au-dessus de la nature et de l'humanité, parce qu'il les a faites. Celui-là qui a tout créé par la vertu de sa Parole, et qui imprime constamment ses lois éternelles sur la poussière mouvante du monde, comme dans les pensées fugitives et dans les œuvres périssables de l'homme. La Parole du Dieu des êtres s'est fait entendre primitivement à la société naissante..... L'homme ne parle que parce que Dieu lui a parlé. Chez tous les peuples, l'origine des arts, des sciences,

Digitized by Google

de la législation, de la civilisation, remonte à la divinité, et suppose son intervention par la parole. Chez tous se conservent des traditions antiques, plus ou moins pures ou altérées, qui transmettent aux générations, d'âge en âge, des faits primitifs, des vérités révélées au genre humain. C'est par cette révélation que toute science, toute connaissance a commencé; bien plus, c'est par elle seulement que l'esprit humain a pu se développer: car comme l'œil ne s'ouvre et ne voit que par l'influence de la lumière physique, ainsi l'intelligence, l'âme, œil spirituel fait pour contempler la Vérité, a besoin d'être excitée, pénétrée, éclairée par la lumière des esprits, soit que cette lumière lui arrive immédiatement, soit qu'elle se communique par la parole; et d'où pourrait-elle venir, cette lumière pure, sinon de la source, du foyer de toute lumière? Encore une fois, toutes les traditions s'accordent à affirmer que l'homme, créé par une puissance supérieure, a aussi été instruit par cette puissance, par Dieu ou par des dieux; et c'est à cette éducation primitive, à cette instruction fondamentale, continuée et perfectionnée par des moyens

Digitized by Google

providentiels, qu'il doit tout ce qu'il possède de vérités sur la terre, tous les principes de religion, de morale, de science, de législation, qui fondent et conservent les sociétés: trésor du ciel, véritable patrimoine de l'humanité, dont elle vit, même quand elle l'ignore ou le rejette: car l'ordre et la civilisation ne peuvent subsister qu'appuyés sur ces bases éternelles.

Ceci posé, la question est de savoir comment nous pourrons recueillir et constater ces *vérités principes*, pour les obtenir pures et sans mélange des pensées de l'homme.

On trouve dans les traditions de tous les peuples des traces de ces premières vérités, nous le reconnaissons; mais nous voyons aussi, qu'à ce fond de vérité s'ajoutent beaucoup d'opinions, d'imaginations, de préjugés et d'erreurs. Il faudrait donc d'abord séparer le pur de l'impur, dégager le vrai du faux, le fond de la forme. Qui opérera ce dégagement? Ici se présente de nouveau l'autorité du *sens commun*; mais c'est justement ce sens commun qu'il s'agit de trouver, de reconnaître, de constater. D'ailleurs l'erreur peut s'emparer de la majorité; elle a toujours été et sera toujours

Digitized by Google

plus ou moins générale parmi les hommes en ce monde; et, en définitive, ce serait encore la raison particulière qui devrait discerner entre ces deux généralités de vérité et d'erreur.

Puis, comment supposer que chaque homme (et tous ont besoin de savoir sur quoi sont fondées les lois de l'ordre et de la justice), comment supposer que chacun ira fouiller les annales des peuples, étudier leurs traditions, pour en extraire ce qu'il devra croire et admettre comme principe? Qui aura le temps, les moyens, la faculté de faire cet énorme travail? Et s'il était vrai que les hommes ne pussent obtenir la vérité qu'à ce prix et par cette voie, ne faudrait-il pas désespérer de l'immense majorité du genre humain? Presque tous seraient condamnés à l'ignorance ou à l'erreur en ce qu'il leur importe le plus de connaître; ils n'auraient d'autre ressource, pour trouver le vrai, que de s'en remettre à un homme comme eux, qui, leur apportant le résultat de ses élaborations et de sa critique et se posant comme interprète de la révélation primitive et divine, risquera toujours de substituer son esprit particulier à l'esprit de Dieu,

Digitized by Google

et de mêler ses vaines pensées aux paroles éternelles.

Mais, grâces à la divine Providence, tout cet appareil de moyens humains n'est pas nécessaire. Nous pouvons nous élever à la Vérité pure, sans monter par ce ruineux échafaudage; et la Sagesse divine, en nous mettant à la main un moyen simple et facile de trouver la vérité, nous a dispensés de ce luxe d'érudition.

Dieu a parlé à l'homme! Car, encore une fois, l'homme ne parlerait pas, s'il n'avait entendu la Parole, si son divin Auteur ne lui avait parlé le premier. Cette Parole sacrée et primitive qui a appris à l'homme son origine et l'a instruit de sa loi, nous a été conservée dans le monument le plus antique et le plus authentique de l'histoire. La Critique historique prouve que les traditions sacrées des nations et des peuples sont sorties de cette source: et il est encore incontestable pour le philosophe que ces traditions ne contiennent rien de vrai qui ne s'y retrouve. C'est la Révélation faite aux patriarches et plus tard à Moïse et aux prophètes d'Israël, qui a versé dans l'ancien

Digitized by Google

monde toutes les vérités, tous les principes qui ont fondé et développé la civilisation. C'est de là qu'est sortie l'idée de l'Être, de Celui qui Est, l'idée du Dieu Un; idée pure et sublime que l'homme ne pouvait concevoir que sous l'influence de l'Être et de sa Parole, et que sa pensée brisa en mille fragments, que son esprit refrangea en mille rayons, que son imagination travestit sous mille formes, quand son âme détournée de sa source ne transmit plus à son intelligence la seule Lumière qui peut lui faire connaître les choses du ciel.... Le polythéisme païen n'est qu'une dégénération du Théisme hébreu : la pluralité part de l'unité et la suppose. C'est de là qu'est sortie la législation primitive de la famille et de la société; et le Décalogue est la première table de lois où l'homme social ait vu d'une manière positive à qui il appartient, ce qu'il doit faire et ce qu'il doit éviter. La Parole sacrée a donc été, comme dit Clément d'Alexandrie, et comme S. Paul l'avait dit avant lui, le premier pédagogue de l'humanité. Elle l'a instruite, guidée, préparée dans une seule nation, jusqu'à ce que le temps fût venu où elle pût s'adresser

Digitized by Google

à tous les peuples, à tous les hommes. Si le monde ancien a été civilisé, autant qu'il pouvait l'être, par la tradition hébraïque, le monde moderne s'est élevé, constitué, développé sous l'influence de la Parole évangélique, qui n'est que l'explication, la continuation, le complément de l'ancienne tradition. Or, je le demande, y a-t-il une seule vérité nécessaire ou même utile au perfectionnement de l'homme et de la société, que le Christianisme n'ait proclamée et qu'il n'enseigne? Que savait-on de Dieu, de l'homme et du monde avant qu'il n'eût illuminé les esprits? Qu'on se reporte par la pensée aux temps qui l'ont précédé; qu'on considère même la nation juive, éclairée cependant par la loi mosaïque, conduite si providentiellement et néanmoins dominée toujours par la chair, les sens et l'imagination, toujours penchant vers l'idolâtrie, et prête à renier, par le fait, le grand dogme de l'Unité de Dieu! Qu'on considère les nations, toutes aveuglées par les ténèbres de leur entendement où luisait à peine un rayon de la tradition, s'abandonnant aux folies du polythéisme, mettant Dieu dans la nature ou la

Digitized by Google

nature en Dieu, et se le représentant sous toutes les formes, même les plus abjectes! Et pendant que le vulgaire offrait ses vœux et son encens à ces dieux de bois et de pierre, pendant qu'il adorait les fantômes de son imagination et les passions de son cœur, que faisait la Philosophie? Elle ramassait çà et là les restes altérés de la tradition; elle consultait les oracles des sanctuaires; elle explorait laborieusement l'homme et la nature; et à peine si au milieu des nuages de tant d'erreurs, de la poussière de tant de systèmes construits à la hâte et aussitôt renversés, elle put s'élever au pressentiment vague de l'unité de Dieu, ne soupçonnant rien de sa nature et ne pouvant déterminer ses rapports véritables avec l'homme et le monde. Qu'est-ce que la science païenne a enseigné de positif sur l'humanité, son origine, son état présent, sa loi, sa destination ici bas et au delà? Dans les temples, des mythes, des allégories que chacun expliquait à son gré, des fables plus ou moins ingénieuses! Chez les philosophes, des conjectures, des hypothèses des opinions, entre lesquelles les esprits les plus forts n'osaient dé-

Digitized by Google

cider[1] ! Et il en était de même du monde, dont la sagesse humaine ne comprenait ni la raison, ni la fin !

Le Christianisme a résolu tous ces problèmes. Il a merveilleusement continué la grande œuvre de la restauration de l'humanité, celle de l'éducation morale et intellectuelle du genre humain, commencée après sa chute. Jamais la voix de la Vérité n'a manqué à l'homme, et elle ne lui manquera jamais. Cette voix, qui lui a parlé au commencement du temps et qui a continué de lui parler par l'enseignement prophétique, est celle qui lui a parlé au milieu des temps ; elle est toujours la même, malgré la révolution des siècles; elle annonce toujours, au milieu des choses qui passent, celles qui ne passent point. Ce n'est pas la voix d'un homme: car l'homme n'apparaît qu'un instant sur la scène du monde et disparaît. Ce n'est point la voix de tous les hommes : tous, au contraire, ont besoin de l'entendre et de l'écouter. C'est une voix surhumaine que

[1] *Harum sententiarum quæ vera sit, Deus aliquis viderit: quæ verisimillima, magna quæstio est. Cicer. Tuscul. quest. Lib. I*, § 23.

Digitized by Google

le ciel envoie à la terre. Elle a parlé dans l'Eden; elle a parlé dans le désert de Sennaar; elle a parlé sur le mont Oreb, au Sinaï, au Jourdain, sur le Golgotha..... Elle a parlé et elle parle, pour l'instruction des rois et des peuples, au Capitole du monde chrétien. C'est la voix de Dieu même !

Et afin que les accents de cette voix, en retentissant à travers le monde par les échos des siècles, ne fussent point altérés et confondus, ils ont été fixés par l'Écriture; et ce dépôt sacré a été transmis d'âge en âge, avec un religieux respect, par un peuple de l'ancien monde qui subsiste encore aujourd'hui au sein de la société moderne, comme une ruine indestructible; puis, par une autorité permanente, à qui Dieu a confié les mystères de l'ancienne et de la nouvelle alliance. C'est dans ce Livre, le Livre par excellence, qu'est renfermée la Parole de vérité. Si ce livre est l'expression de la Vérité, il doit contenir les principes du Bien: car le *Vrai* est la manifestation du *Bien*, comme le *Beau* est la splendeur du *Vrai*. Nous cherchons les vérités premières, les principes nécessaires de la philosophie. Où les trouverons-nous

Digitized by Google

mieux qu'à cette Source céleste qui a fécondé le champ de la science dans les premiers temps, et dont les eaux, toujours pures et continuellement ravivées dans leurs cours, ont répandu la vie, l'abondance et la joie dans toutes les parties du monde qu'elles ont traversées et où elles ont pénétré? Oui, nous l'affirmons avec confiance, tout homme qui veut une philosophie sérieuse, et surtout qui est décidé à ne pas reculer devant les conséquences, quand il aura acquis l'évidence des prémisses, tout homme qui ne cherche point dans la philosophie autre chose que la philosophie même, c'est-à-dire la science et la sagesse, pour celui-là il n'y a plus d'autre ressource aujourd'hui que d'entrer franchement dans le système chrétien. Ce système, le plus ancien de tous, puisque son origine remonte à celle de l'homme, les domine tous; et le voilà encore debout au milieu des opinions humaines ruinées, malgré les efforts impuissants de tant de générations qui l'ont attaqué en passant et dont la fureur s'est continuellement brisée contre sa base! Ce système est le plus vaste de tous, car il embrasse l'histoire de l'humanité, les destinées du ciel

Digitized by Google

et de la terre. Il a élevé le regard de l'homme à des hauteurs que son œil n'aurait jamais atteintes; il l'a fait plonger jusque dans les profondeurs des mystères divins. Seul il a donné à l'homme la connaissance de l'homme; il lui a révélé sa véritable nature; il lui a appris ce qui fait vraiment en lui l'humanité, et comment cette humanité, tombée du trône, peut de nouveau reprendre sa couronne, sa puissance et sa gloire. C'est de toutes les doctrines, la plus forte, la plus vivante: car son influence ne s'est pas bornée, comme celle des systèmes humains, à quelques hommes, à quelques écoles, à quelques peuples; mais elle a pénétré, remué, changé des millions d'hommes dans tous les siècles et dans tous les lieux: influence universelle ou Catholique, qui triomphant dans sa marche calme et patiente, du temps et de l'espace, montre par là même d'où elle tire son origine, où elle puise sa vertu; et à laquelle ses ennemis même sont forcés de rendre hommage, quand ils avouent que le Christianisme a renouvelé la face du monde! Ainsi cette doctrine ne fût-elle qu'une doctrine humaine (ce qui serait plus inconce-

Digitized by Google

vable que tous ses mystères), elle serait encore la plus profonde, la plus vaste, la plus cohérente, la plus lumineuse, la plus pure; donc la plus philosophique qui ait jamais été annoncée aux hommes.

Eh bien! comme philosophe, c'est avec ces titres à la main que je propose aux hommes du siècle les principes du Christianisme comme bases de la science, comme fondements de la vraie sagesse. Je leur demande de faire taire pour un temps les préjugés anti-religieux qu'on aspire aujourd'hui avec l'air, et de se résoudre à examiner ce qu'ils ont peut-être jugé avec légèreté, ou rejeté sans examen. Ils se doivent à eux-mêmes cette satisfaction, afin d'en finir une fois avec le Christianisme d'une manière ou de l'autre, afin d'en reconnaître la sagesse ou la folie.

Je présente le Code de la doctrine chrétienne à ceux qui ont de la foi, comme à ceux qui n'en ont pas, et je leur dis: Il n'y a pas une question philosophique, un peu profonde, qui ne trouve sa solution dans ce Livre; il n'y a pas une vérité, objet de l'étude des philosophes, qui n'y soit annoncée, exposée. Et je

Digitized by Google

ne prétends pas qu'on me croie sur parole: je ne viens pas ici dogmatiser, moi qui ne reconnais ce droit à aucun homme. Je ne m'autoriserai pas du caractère sacré du Livre pour dire: Voici la parole de la Vérité, et ainsi toute science doit s'y trouver! Car c'est justement ce qui est en question; et je n'oublie pas que je parle surtout à des hommes qui ne croient point, qui doutent pour le moins, et qui veulent être ramenés à la foi par l'intelligence. Ajoutez à cela que presque tout ce que la jeunesse voit, entend, apprend, la porte à la méfiance, au doute, à la critique, au mépris de la parole religieuse, à l'incrédulité: car ce que cette jeunesse estime le plus, ce qu'on lui présente comme la chose la plus noble, la plus désirable, la plus excellente, la science, est malheuresement de nos jours en hostilité ouverte avec l'enseignement chrétien. Elle se fait gloire de lui rester étrangère, de le regarder avec indifférence, sinon avec dédain, pendant que cet enseignement, de son côté, en se séparant trop de la science humaine, se laisse accuser d'être en arrière de l'époque, et de ne connaître ni les hommes ni les besoins du siècle.

Digitized by Google

A ces hommes, à ce siècle, la vérité ne s'impose plus d'autorité: elle n'est admise aujourd'hui que par la lumière de l'intelligence ou la persuasion du cœur. Jamais l'homme n'a été plus jaloux qu'en notre temps, des prérogatives de son intelligence; jamais il n'a été plus fier du privilége de sa liberté; et cependant, il faut le dire, jamais peut-être il n'a été plus dépourvu d'une science véritable au milieu de tant de connaissances; jamais peut-être il n'a été moins libre avec tant d'institutions libérales. La preuve, c'est qu'il en est encore à demander à la Philosophie les principes de la science, de la morale, de la société, de la liberté; et c'est parce qu'il les a demandés en vain à la philosophie humaine, que nous lui présentons une Philosophie fondée sur des principes divins, et dans laquelle les réponses à ces questions ont été successivement inscrites par l'histoire depuis l'origine du monde. Puisqu'il est las des pensées des hommes, qu'il retourne donc à Dieu! qu'il considère le plan de la Providence sur la société humaine, se déroulant de siècle en siècle..... Qu'il apprenne de Dieu même ce qu'est l'homme

Digitized by Google

au milieu des existences qui l'entourent, et alors il connaîtra sa force et sa faiblesse, ses droits et sa loi, le besoin général de son être, comme les besoins particuliers de chaque période de son existence!

Or, les besoins propres à notre siècle réclament par-dessus tout, la lumière, la science comme conditions de la foi [1] et de la convic-

[1] On nous a reproché de tourner dans un cercle vicieux, demandant la science pour ramener les hommes de nos jours à la foi et réclamant la foi comme base de la science. La difficulté n'est qu'apparente; elle vient du mot *foi* qui est pris dans un double sens et pour exprimer deux choses bien différentes, à savoir, la foi humaine et la foi divine. La première, qui est proprement la *croyance*, est l'adhésion naturelle et candide de notre esprit à la parole de l'homme; avant que nous puissions juger cette parole et à cause de la confiance que nous inspire celui qui parle. C'est celle-là qui est posée ici comme la condition nécessaire de la connaissance; comme le point de départ de tout enseignement; car si l'ignorant ne commence par croire à celui qui l'instruit, il n'y a point d'instruction possible pour lui. La foi divine est l'adhésion à la parole de Dieu, en vertu d'une lumière surnaturelle qui touche et éclaire le cœur. Au-dessus de la lumière de la foi, il n'y a pour l'homme que celle de la vision pure de la Vérité, but final et complément de l'humanité. Nous disons donc que celui qui veut arriver à la vraie science doit admettre d'abord avec une foi humaine, et comme objet de croyance naturelle la parole sacrée, de

Digitized by Google

tion. Il faut donc aujourd'hui que la Parole sacrée se montre dans tout son éclat, qu'elle frappe tous les yeux par les rayons de sa vérité; il faut qu'elle se lève comme un soleil nouveau sur notre horizon obscurci, et qu'elle l'inonde des flots de sa lumière; il faut que son esprit vivifiant souffle sur les cœurs desséchés, sur les raisons arides, sur les entendements devenus stériles, et y féconde encore les germes de la science éternelle, qui y dorment

même qu'en commençant l'étude des mathématiques, il faut nécessairement admettre l'unité arithmétique et le point géométrique malgré leurs mystères. Puis, cette parole étant posée comme principe, et c'est ce qui se fait dans presque tous les hommes par l'enseignement religieux dès le bas âge, il faut la suivre dans ses développements, dans ses conséquences, dans toutes ses applications à la vie de l'homme et de la nature; ce qui nous donnera la *démonstration* ou l'exposition de tout ce qui est en elle, comme l'arbre se fait connaître par ses fruits. Ainsi la science peut exciter, réveiller ou justifier la foi en la Parole de Dieu dans des âmes qui ne l'ont jamais eue, qui l'ont perdue ou en qui elle s'est obscurcie, affaiblie; et le plus grand nombre des hommes de nos jours sont dans l'un ou l'autre de ces cas. Ce qui ne veut pas dire qu'on ne puisse plus avoir de la foi que par la science. Il en est autrement, grâces à Dieu; aujourd'hui comme toujours, le don divin se communique à tous et par toutes les voies.

Digitized by Google

comme dans la mort. Comment s'opérera cette résurrection, et quel sera le moyen que la Providence emploiera, pour préparer l'humanité défaillante à cette nouvelle effusion de son esprit? Ah! sans doute, il n'appartient pas à l'homme de déterminer ce moyen! Qui sondera les abîmes de la Sagesse divine! Mais nous ne pouvons point ne pas voir ce qui se manifeste si clairement, et ne point proclamer ce que nous voyons, savoir: que la Philosophie, qui dans les derniers temps a servi à détourner l'homme de Dieu, servira à le ramener à Dieu; qu'après avoir éteint la foi dans les cœurs, elle doit préparer les voies pour l'y faire renaître; qu'elle doit défaire tout ce qu'elle a fait, et refaire tout ce qu'elle a défait; qu'elle rendra au Christianisme autant de services qu'elle lui a suscité d'obstacles; qu'elle deviendra, en un mot, l'auxiliaire fidèle, le coopérateur le plus zélé de la Religion chrétienne, dont elle a été le plus cruel ennemi et le plus ardent persécuteur. Ainsi s'accomplira la justice réparatrice, qui emploie à détruire le mal cela même qui l'a produit: ainsi se justifiera la Providence qui tourne finalement à l'avantage

Digitized by Google

de la Vérité et à l'accomplissement du Bien les instruments les plus énergiques de l'erreur et du mal!

Oui, telle est, en notre siècle, la mission de l'enseignement philosophique! Il doit, de nos jours, comme aux premiers temps du Christianisme, convertir de savants païens: car, il faut bien le dire, nous sommes redevenus païens. Les hommes éclairés d'alors, ceux auxquels les hautes doctrines de Platon et de Zénon avaient inspiré le désir de la vérité, l'amour de la vertu, furent comme forcés de devenir chrétiens, par désespoir de trouver ailleurs les objets éternels de leur désir et de leur amour. Ainsi les a attirés et conquis l'éternelle Vérité! Ainsi prend-elle encore aujourd'hui les hautes intelligences, les cœurs généreux! C'est par le même attrait qu'elle les rapproche d'elle peu à peu, les laissant graviter long-temps autour de son centre, jusqu'à ce que la force qui les y porte, ait vaincu la résistance qui les en éloigne, jusqu'à ce que l'amour et la lumière aient triomphé de leurs ténèbres et de leur aversion. L'aboutissant inévitable de tous les efforts, de tous les élans,

Digitized by Google

de toutes les agitations de l'intelligence humaine, c'est le Christianisme. Plus elle se débat pour l'éviter, et plus elle s'en rapproche. Le Christianisme s'est établi sur la terre après l'Éclectisme; c'est encore après l'Éclectisme qu'il triomphera : car l'Éclectisme prouve au moins une chose; l'épuisement de l'esprit propre et le besoin d'une doctrine universelle, qui ne peut être celle d'un homme, et c'est pourquoi on la demande à tous. De nos jours aussi on demande la vérité à tout le monde, parce qu'on a reconnu le vide des opinions de chacun. On n'en appelle à tous les hommes, que parce qu'on ne veut plus s'abandonner à aucun homme. Or, cette universalité, cette infaillibilité, que nous cherchons partout, n'appartient qu'à Dieu. C'est en vain qu'on tourmentera les doctrines humaines, pour en arracher ce qu'elles ne contiennent pas. C'est en vain qu'on en appellera à la raison générale, pour la forcer à rendre témoignage de ce qu'elle ne comprend pas. Le seul témoignage valable en cette occurrence, le seul qui porte en lui sa vertu et qui ait droit de s'imposer aux hommes, c'est le témoignage de la Vérité

Digitized by Google

même, c'est celui de Dieu; et c'est pourquoi la Philosophie, après qu'elle a essayé vainement tout ce que l'homme peut inventer pour trouver la Vérité sans la Vérité, après avoir voulu fonder, édifier sans Elle, ne recueillant de ses labeurs que de la confusion et du découragement, est obligée de revenir à Dieu comme à la Source unique de la science et de la sagesse. Or, ce témoignage de Dieu, dont les vestiges se retrouvent dans toutes les annales du genre humain, est déposé authentiquement dans la Parole sacrée. C'est donc en cette Parole que la Philosophie doit puiser ses principes; c'est sur ce roc qu'elle doit s'appuyer pour élever l'édifice d'une vraie science, et jeter les fondements d'une doctrine impérissable: car, « Depuis trois mille ans que les hommes cher-« chent par les seules lumières de la raison le « principe de leurs connaissances, la règle de « leurs jugements, le fondement de leurs de-« voirs, qu'ils cherchent en un mot la *science* « et la *sagesse*, il y a toujours eu sur ces grands « objets, autant de systèmes que de savants, et « autant d'incertitudes que de systèmes [1]. »

[1] M. de Bonald, *Recherches philosophiques*, c. 1.

Digitized by Google

La Parole sacrée, disons-nous, doit fournir au vrai philosophe, les principes, les vérités fondamentales de la sagesse et de la science; mais c'est à lui qu'il appartient de développer ces principes, de mettre ces vérités en lumière: en d'autres termes, de les démontrer par l'expérience, en les appliquant aux faits de l'homme et de la nature; donnant ainsi à l'intelligence l'évidence de ce qu'elle avait d'abord admis de confiance, ou cru obscurément. Il s'agit donc de retrouver dans l'homme, dans l'histoire de l'humanité et du monde les preuves de ce que le Livre des révélations nous dit du monde et de l'homme; il s'agit de faire concourir avec la Parole de Dieu les trois moyens de connaître, que la Providence nous a départis, et qui ressortent de la position même de l'homme sur la terre, savoir: les sens, par lesquels nous observons le monde des phénomènes; la raison, qui tire les conséquences de nos observations, juge la parole et les faits de l'humanité; le sentiment intime et la conscience qui éclairent notre intérieur et nous mettent en rapport avec les agents mystérieux qui parlent à l'âme et inspirent la volonté. Au fond de toute

Digitized by Google

science, quelle qu'elle soit, il doit y avoir une *vérité-principe* qui ne se démontre pas; de même que dans tout être, à la base de son existence, comme *substratum* impérissable de ses propriétés et de sa forme, se trouve quelque chose de nécessaire ou de divin. Mais ce principe ou ce germe qui porte dans sa puissance toute l'existence future, ne la manifeste que par un développement successif, et c'est par ce développement qu'il se démontrera avec les trésors de vie qu'il renferme. Ainsi de la Parole divine, principe de la science; elle nous est donnée comme un germe intelligible, comme une idée-mère. Par la foi ou par l'adhésion volontaire elle s'implante dans notre âme et y jette ses racines; mais en même temps qu'elle descend dans la profondeur du cœur, elle tend à s'élever, à se développer dans l'esprit; elle tend à s'y former, à s'y exposer et pour ainsi dire à s'y épanouir en une multitude de conséquences qui manifestent toutes les vérités qu'elle portait en elle: et ce développement harmonique, qui constitue la science, nous donne, par la parole de la doctrine, l'évidence et la conscience de ce que

Digitized by Google

nous avions déjà senti ou goûté au fond de nous-mêmes par le cœur. En invoquant l'appui de la Parole sacrée, nous ne repoussons donc ni la science ni le raisonnement ni l'observation: bien au contraire, nous leur donnons une base solide, impérissable, qui subsistera après que les cieux et la terre auront passé.

Et ainsi la Philosophie, se sentant soutenue, pourra pousser avec plus de confiance ses investigations dans le champ de la nature; elle étudiera l'homme dans ses puissances et ses facultés, avec plus de méthode et de succès quand elle saura, par une voie supérieure, ce que l'homme est au fond, dans sa vraie nature, dans le foyer de sa vie. Alors se comblera cet abîme auquel la psychologie expérimentale nous amène et au bord duquel elle nous laisse, son flambeau s'éteignant quand nous voulons y descendre avec elle. Dieu seul a pu nous apprendre notre origine et ce que nous sommes en nous-mêmes: car nous sommes son ouvrage et son image. Lui seul voit le fond de notre être, il n'y a que son regard qui plonge dans cette profondeur mystérieuse, et sa Parole seule peut en faire jaillir la lu-

Digitized by Google

mière. Pourquoi donc s'obstiner à repousser cette lumière, quand on n'en a pas d'autre? L'Éclectisme moderne s'est montré singulièrement préoccupé quand, convoquant toutes les doctrines et les interrogeant tour à tour, il a refusé d'entendre la plus grave de toutes; il a dédaigné le Christianisme qui lui aurait répondu par une voix de soixante siècles. Il semble pourtant, qu'à ne le considérer que comme un fait ou sous le rapport historique, ce suffrage, qui est celui de tant de millions d'hommes et pour lequel un si grand nombre a donné son sang, était bon à prendre, n'eût-ce été que pour l'honneur de l'impartialité philosophique? Nous serons moins exclusifs. Tout en posant la tradition sacrée comme base de la Philosophie, nous ne repousserons aucun autre moyen de connaître; nous appelons au contraire à notre aide toutes les sciences humaines, et principalement celle que l'homme peut acquérir de lui, par l'observation de lui-même. A cette psychologie transcendante que la Révélation seule peut fonder, parce qu'elle seule peut dire ce qu'est l'âme, le principe vital dans l'homme, nous voulons

Digitized by Google

joindre une psychologie expérimentale, qui doit recueillir et examiner tous les phénomènes de la vie intérieure, tous les faits de la réflexion, de la conscience, du sens intime: et nous avons la certitude de retrouver, dans ces résultats de l'observation psychologique, la pleine justification des données supérieures. Le témoignage de la conscience individuelle ne nous suffit pas: nous en appelons à la conscience de l'humanité, manifestée par son développement, écrite dans l'histoire. Nous interpellons aussi la raison générale, non comme autorité infaillible ou comme juge, mais comme témoin. Nous n'excluons pas même l'histoire des opinions et des erreurs humaines; sachant qu'au fond de toute erreur il y a une parcelle de vérité, et qu'on peut l'en dégager par un feu épurateur, dans le creuset de la vraie science.

A l'étude de l'homme sous toutes ses formes, dans toutes les périodes de son existence et par tous les moyens, nous demandons qu'on associe celle de la nature: car les choses visibles sont les ombres des choses invisibles; et les lois physiques ont leurs prototypes dans le

Digitized by Google

monde métaphysique. La parole qui a tout fait, le Verbe, sans lequel rien de ce qui existe n'a été fait, a imprimé son caractère en toute créature, dans l'homme comme dans l'insecte, dans la sublimité des cieux comme dans les profondeurs de la terre, dans le cèdre du Liban comme dans l'hysope. Nous devons donc, par l'observation des phénomènes de la nature à tous les degrés, dans tous les ordres, sous toutes les formes, retrouver les lois constantes qui règlent cette nature et ce qui vit en elle; et dans ces lois démontrées par l'expérience, nous devons recueillir les traces de la Parole éternelle qui les a établies, qui les maintient, et qui se révèle ailleurs à notre intelligence d'une manière moins médiate et plus pure. Enfin, de même qu'en observant l'homme, nous pouvons apercevoir dans le rayonnement de ses puissances, dans le développement et l'exercice de ses facultés, dans ses actes et dans ses œuvres un reflet de la Vie divine, puisque l'homme est l'image de son Auteur, et c'est pourquoi la science de l'homme est comme la préface ou l'introduction de la science de Dieu: de même, dans les formes de la nature exté-

Digitized by Google

rieure et sous ses voiles, nous verrons briller, quoique d'un éclat moins vif, les idées de la divine Sagesse. Nous retrouverons, dans les manifestations si diverses de la vie, au sein du monde, par les existences de tous les degrés, une ébauche toujours plus dégradée, une ombre toujours plus obscure de ce qui anime l'homme. La nature nous apparaîtra comme un grand symbole, où les faits visibles rendent témoignage des invisibles, l'esprit éclatant de toutes parts à travers la matière qui l'emprisonne; et dans lequel l'intelligence, éclairée par une lumière analogue à sa noble nature, aperçoit comme un second resplendissement de la gloire de l'Éternel, refrangée dans un prisme moins pur, et se manifestant en couleurs plus nuancées et plus ternes. La science de la nature sera donc à la science de l'homme, ce que la science de l'homme est à celle de Dieu.

En résumé, connaissance approfondie de l'homme et de la nature, appuyée sur la Parole qui nous dit l'origine de la nature et de l'homme; application des *vérités-principes*, que cette Parole nous fournit, à l'histoire du monde et de l'humanité, voilà la noble tâche

Digitized by Google

imposée à la Philosophie: tel est son point de départ, la méthode qu'elle doit suivre pour arriver à des resultats certains; tel est l'esprit qui doit l'animer, pour qu'elle devienne digne de son nom. Et si l'on venait nous dire, qu'il ne convient pas à la dignité du philosophe d'admettre tout d'abord, comme principe, une parole qu'il n'a pas vérifiée, nous répondrions qu'il faut bien commencer par admettre quelque chose, à quelque école qu'on appartienne, et qu'il n'y aura jamais d'explication philosophique possible sans une donnée quelconque, posée en commençant, mais qui doit être justifiée ensuite par l'explication même. Les uns s'appuient sur des hypothèses, d'autres sur des faits de conscience; d'autres encore sur des abstractions de leur esprit, qu'ils prennent pour des réalités, pour des vérités. Condillac suppose une statue organisée, dans laquelle il met tout ce qu'il y veut trouver. L'école Écossaise se fonde sur des faits qu'elle appelle primitifs, ce qui la dispense d'en rendre raison. L'Éclectisme suppose que la vérité est en tout, ou que tout est vérité. La doctrine du sens commun admet une raison générale comme

Digitized by Google

autorité infaillible, etc. Ne nous sera-t-il pas permis, à nous, de poser en principe ce qu'il y a de plus respectable, de plus profond et de plus sublime à la fois dans l'histoire de l'humanité, à savoir: la Parole de l'origine des choses, la Parole qui a fourni dans tous les temps les vérités fondamentales de l'ordre et de la société; celle enfin qui a été conservée providentiellement dans le monde pour y proclamer toujours, et en raison des besoins et du développement de l'humanité, la doctrine la plus pure, la plus lumineuse, la plus analogue à l'homme qui ait jamais été annoncée sous le soleil: doctrine, qui de l'aveu même de ses antagonistes, a le plus contribué à l'accroissement des lumières et aux progrès de la civilisation? Il me semble que la vertu de cette doctrine a été assez démontrée par ses effets, pour qu'un philosophe puisse, sans compromettre sa dignité, admettre comme principe de la science, une parole qui a produit tout ce qu'il y a eu de plus excellent sur la terre depuis l'origine du monde.

D'ailleurs que risquons-nous dans cette voie? Je suppose que nos observations soient

Digitized by Google

incomplètes, que nos applications ne soient pas toujours exactes, que nos déductions ne soient pas assez rigoureuses et que nous ne démontrions pas assez clairement les rapports des vérités chrétiennes avec les faits de l'homme et de la nature! Ce serait un travail imparfait, une tentative manquée : mais la Vérité n'en serait point compromise, et il n'y aurait danger d'erreur pour personne. Les principes subsisteront dans toute leur force, avec la solidité qu'ils doivent à leur origine et à la sanction des siècles. Les faits observés resteront sur le terrain de la science, comme des matériaux ébauchés, prêts à être employés par des mains plus habiles.

Jeunes hommes, qui aimez le bien, qui cherchez le vrai, dont l'âme veut sentir, dont l'intelligence veut voir, et qui espériez en la Philosophie; voici un homme de votre siècle qui a cherché laborieusement la Vérité et le Bien, et qui est enfin parvenu à en retrouver la source! Voici un philosophe qui vient vous proposer une voie nouvelle, pour arriver à la science; nouvelle, parce qu'elle n'est plus frayée de nos jours, quoiqu'elle soit aussi an-

Digitized by Google

cienne que le monde! Y a-t-il encore de la foi chrétienne dans votre cœur? il doit tressaillir à cette annonce! Quoi de plus doux que de voir sa foi justifiée par la science? Quoi de plus consolant, que de pouvoir admirer par l'intelligence ce qu'on a goûté et pressenti par l'âme? La foi de votre premier âge est-elle étouffée par les illusions des sens, les prestiges de l'imagination, les égarements de la raison, par les passions du cœur..... comme l'étincelle dort sous la cendre? Ah! je l'espère, et Dieu sait si je le désire, elle sera réveillée par le souffle de l'Esprit de Vérité! Comme vous, j'avais cessé de croire: je voulais l'évidence du vrai, sans la forme, sans l'expression de la Vérité: Je voulais la voir pure, en Elle-même, sans voile; et je ne songeais pas qu'elle m'eût accablé de son éclat. Je l'acceptai enfin, telle que Dieu nous l'a donnée! j'ai cru et j'ai vu..... Écoutez donc une voix amie qui vous appelle à la foi par la science. Ah! du moins, si elle n'a pas le bonheur de vous y conduire, et de contribuer à vous remettre en possession du plus grand de tous les biens, elle vous laissera, j'en suis sûr, la conviction

Digitized by Google

que, de toutes les doctrines qui ont paru sur la terre, le Christianisme est la plus profonde, la plus vaste, la plus sublime, celle qui renferme la plus pure sagesse et la plus haute science, la plus philosophique en un mot; et qu'ainsi, s'il y a une parole de Vérité dans le monde, c'est là qu'il faut la chercher!

Digitized by Google

Digitized by Google

COURS DE PHILOSOPHIE.

INTRODUCTION.

DE LA PHILOSOPHIE EN GÉNÉRAL.

SECTION PREMIÈRE.

Définition de la philosophie.

§ 1.

Il peut paraître singulier qu'au dix-neuvième siècle, où chacun se pique d'être philosophe et où l'on parle de la philosophie comme de la chose du monde la plus commune, on en soit encore à faire sérieusement cette question : qu'est-ce que la philosophie? Demandez-le cependant aux diverses écoles, anciennes et modernes, aux sectes, aux partis, à tous ceux qu'on appelle ou qui se disent philosophes, et vous n'aurez peut-être pas deux réponses qui s'accordent. Pour les anciens, la philosophie était la science universelle, la *science des choses divines et humaines* (*Cic. de offic.*). Pour les modernes, elle n'est que la science de la nature ou seulement la connaissance des objets naturels et de leurs propriétés (sciences naturelles, philosophie de la nature); selon les uns, elle est la science de l'idée (idéalisme transcendental); suivant

Digitized by Google

d'autres, c'est la connaissance de la formation des images et des notions dans l'entendement (théorie des sensations), ou bien, c'est l'art de combiner les images, de construire la pensée avec méthode, l'art de raisonner (dialectique, syllogistique). Ceux-ci en font une pure spéculation, une affaire de raison; c'est, disent-ils, la connaissance générale de l'homme et du monde. Ceux-là veulent qu'elle soit pratique et toute d'application: c'est le talent de se conduire dans le monde et d'y réussir; d'autres encore la veulent usuelle: c'est l'art d'exploiter le monde et d'en jouir. Enfin la philosophie de nos jours est matérialisme et spiritualisme, naturalisme et rationalisme, déisme et panthéisme; elle est physiologie, idéologie, psychologie, cosmologie, physique et logique, morale et politique; elle est tout, excepté elle-même; car pour elle, elle est tout simplement comme son nom l'indique: *amour de la sagesse.*

§ 2.

En toute langue les noms sont les signes représentatifs de leurs objets. Si donc la philosophie est l'amour de la sagesse, toute la science philosophique devra se trouver dans le sens de ces deux mots et pouvoir en être déduite. Mais il paraît que le sens profond et complet de ces deux termes, ainsi que le rapport qui les unit, ne se conçoit pas facilement, puisque depuis Pythagore qui, dit-on, les a employés

Digitized by Google

le premier, jusqu'à nous, on n'a pu s'accorder sur l'objet de la science, ni sur ce qui caractérise le vrai philosophe. Essayons après tant d'autres de résoudre ces problèmes, et laissant de côté les systèmes et les opinions, revenons au simple énoncé de la chose.

§ 3.

Le principe subjectif de la philosophie est *l'amour*. L'amour tend vers un *objet :* cet objet est désigné par le mot *sagesse*, et la sagesse est pour notre esprit l'expression du *bien*, du *vrai* et du *beau* par les existences et leurs lois. La tendance du philosophe se dirige donc vers le Bien, la Vérité et la Beauté que présentent les phénomènes de la nature ou les réalités du monde; *philosopher*, c'est s'appliquer à la découverte des lois qui régissent l'univers, des conditions du développement des faits qui se montrent tant en *moi* que *hors de moi*, dans le monde physique, moral et métaphysique.

§ 4.

L'homme vivant au milieu du monde et de la société est soumis aux influences de tout ce qui l'entoure; il les reçoit passivement, sans pouvoir s'y soustraire ou s'en garantir; puis il réfléchit [1] activement

[1] Nous prenons activement le verbe *réfléchir* dans son sens spirituel comme dans son sens physique.

Digitized by Google

ment les affections qu'elles produisent dans son *moi*, ou dans sa personne. L'action que le monde exerce sur lui et qu'il réfléchit, lui donne la conscience de lui-même, de ses facultés, de son pouvoir, de ses relations et de ses rapports, en même temps que la connaissance des objets qui l'excitent. Or, c'est la conscience du moi ou de la personnalité humaine, laquelle ressort primitivement de la réflexion active que l'homme fait en lui-même, qui le dispose à la recherche de la vérité.

§ 5.

Non-seulement l'homme réfléchit les impressions qu'il reçoit du dehors; mais il a le pouvoir de se réfléchir lui-même dans sa modification ou sa manière d'être du moment. Par cette seconde réflexion, il se pose en objet devant son œil intérieur, il se double pour ainsi dire, comme la première racine numérique se multiplie en s'élevant à sa première puissance. Or, c'est par un recueillement sérieux, par la considération attentive de ce qu'il éprouve à la suite des impressions reçues, que l'homme arrive non-seulement à la *conscience du moi*, mais encore à la conscience de cette conscience; qu'il se connaît *sachant* ou intelligent, qu'il se sait lui et son savoir; et c'est là la conscience philosophique. Science de l'homme vu dans ses rapports avec Dieu et avec ses semblables, ainsi que dans ses relations avec la na-

Digitized by Google

ture physique; science du *moi* et du *non moi*, du subjectif et de l'objectif unis par la vie, voilà le fruit des études philosophiques bien dirigées et bien faites. C'est par la conscience de lui-même, de sa puissance, de sa dignité et de sa liberté que l'homme parvient à la science de Dieu, de l'homme et du monde.

Ainsi :

Amour de la sagesse dans son principe subjectif;

Recherche de la vérité dans sa tendance et dans son acte;

Conscience du moi dans son premier effet;

Science du moi et du non moi dans son résultat ou à son terme.

Tel est le sommaire de la vraie philosophie.

Du Sujet de la philosophie.

§ 6.

Le sujet de la philosophie, c'est l'homme, le seul être de ce monde qui ait la conscience de lui-même et de ce qui l'affecte, le seul qui sache aimer ou refuser son affection avec motif. L'homme est aimant de sa nature comme il est libre et intelligent. Il aime dès qu'il vit, avant de connaître et de se connaître, avant qu'il soit capable de choisir l'objet de son affection. Il aime ce qui lui est semblable, analogue ou homogène. Il tend vers ce qu'il aime et parce

Digitized by Google

qu'il l'aime. Qu'est-ce donc qu'aimer? Qu'est-ce que l'amour?

§ 7.

L'amour, dans le sens universel du mot, est le principe créateur de toutes choses. Il est la source de la vie, la loi des intelligences, le lien sacré qui unit toutes les créatures du ciel et de la terre. L'amour spécial, humain, l'amour dans l'homme est l'expression du besoin foncier qu'il a de la vie; c'est la tendance du *moi* vers un *non moi*, le penchant du sujet vers un objet, afin de se l'unir ou de lui être uni. Gardons-nous de confondre l'*amour* qui appartient à l'âme, à ce qu'il y a de plus pur, de plus céleste dans l'homme, avec la *convoitise* de l'esprit, avec la *concupiscence* de la chair ou les appétits du corps. L'homme *appète* ce qui répond au besoin de sa vie physique, il *convoite* ce qui flatte son goût et s'y attache; mais il n'aime, il ne peut aimer véritablement que ce qui est homogène à sa nature psychique, analogue à son besoin foncier. La créature humaine ne saurait aimer que ce qui lui est égal ou supérieur, comme sa haine ne peut s'appliquer qu'à ce qui est à son niveau, ou à ce qui la dépasse.

§ 8.

L'amour humain a sa source dans le besoin profond de la vie, dans le sentiment que l'homme ac-

Digitized by Google

quiert de sa dépendance de la Source de toute vie; dans la conscience vague de sa limitation, de son impuissance à se suffire à lui-même, à vivre par lui et pour lui seul. Il n'y a pas de vie sans mouvement, sans action et réaction, sans communication. L'homme est-il dans l'abondance? Il tend à communiquer son bien-être, à en faire part à ses semblables pour se les attacher, pour s'en faire aimer; il ne jouit vraiment de ses biens matériels et spirituels qu'à cette condition. Est-il dans la pauvreté, dans le dénuement? Il cherche, il poursuit ce qu'il croit propre à le soulager ou à le satisfaire. Dans l'un et l'autre cas, c'est le besoin de vivre qui le presse: du besoin senti naît le désir, et du désir vient l'amour[1].

§ 9.

Mais si l'amour de la vérité est la condition de la science de la vérité; s'il n'y a point d'amour sans désir, ni de désir sans le sentiment intime et profond de la privation de quelque chose qui est essen-

[1] L'amour est-il l'amour de quelque chose ou de rien? De quelque chose certainement. — L'amour désire-t-il la chose dont il est amour? Il la désire. — Est-il en possession de la chose qu'il désire et qu'il aime, ou bien ne la possède-t-il pas? Vraisemblablement il ne la possède pas. — Vraisemblablement, dites-vous? Voyez plutôt s'il ne faut pas nécessairement que celui qui désire une chose manque de la chose qu'il désire, ou bien qu'il ne la désire pas, s'il n'en manque pas. Pour moi, je trouve cela tout à fait nécessaire. (PLAT. *Banquet*, trad. de V. Cousin.)

Digitized by Google

tiel à notre bien-être, de quelque chose que nous ne possédons point en nous-mêmes, que nous ne pouvons nous donner, qu'il faut attendre et recevoir d'ailleurs, il sera vrai de dire que la capacité de l'individu pour la science philosophique est en raison de son besoin senti et réfléchi, reconnu et avoué d'un bien qui lui manque; en raison de la conviction qu'il aura acquise que son existence réclame un soutien, que sa vie spirituelle ne peut se passer d'aliment; et il sera encore vrai de dire qu'il n'y a point de philosophie réelle, point de science philosophique possible, là où l'homme prétend se suffire à lui-même, puiser la science de la vérité en lui; là où l'orgueil dissimule le besoin, où l'égoïsme étouffe l'amour.

§. 10.

D'un autre côté, si le sentiment intime du besoin de quelque chose d'essentiel qui nous manque, si le désir et l'amour vague d'un objet inconnu, que nous appelons *Vérité*, *Sagesse*, sont les conditions nécessaires pour acquérir la science de la vérité et devenir philosophe, il faut croire qu'il y a dans ces conditions qui ressortent de la profondeur de l'être humain, une sorte de pressentiment de l'existence de la Vérité, une espèce de confiance ou de foi en la possibilité d'entrer en communication ou en commerce avec Elle, de la connaître et d'en être connu. Car il n'est point dans la nature de l'homme de dé-

Digitized by Google

sirer ce dont il ne sent aucun besoin, ni de rechercher ce qu'il ne croit pas pouvoir atteindre. S'il recherche la vérité, c'est qu'il a espoir de la trouver; s'il la désire, c'est qu'il en sent le besoin. L'amour serait donc le moyen terme entre l'ignorance et le savoir: désirer, aimer la vérité serait la condition *sine quâ non* pour arriver à la connaissance de la vérité [1].

De l'Objet de la philosophie.

§ 11.

Amour et science dans le *sujet* philosophique supposent un *objet* en rapport avec lui. Quel est cet objet? Qu'est-ce que cette existence mystérieuse dont le philosophe se dit amateur, qu'il recherche avant de la connaître, dont il attend la satisfaction de son besoin foncier, le complément de sa vie, la science, la

[1] Un dieu, dit Platon, ne philosophe point, il ne désire pas devenir sage, car il l'est déjà, et celui qui est sage n'a pas besoin de rechercher la sagesse, de philosopher. Ce ne sont point non plus ceux qui sont tout à fait ignorants qui philosophent, car c'est là le plus grand mal de l'ignorance, que n'ayant ni beauté, ni bonté, ni sagesse, elle porte l'homme à croire qu'il possède toutes ces choses. Quels sont donc ceux qui s'adonnent à la philosophie? Ceux-là qui ne sont point encore sages ni tout a fait ignorants, mais qui tiennent le milieu entre les deux, et ce sont ceux qui *aiment*. Car l'amour a la Beauté pour objet, et la Sagesse est ce qu'il y a de plus beau, d'où il suit que le véritable amour est amoureux de la Sagesse, que l'amour est philosophe, et ainsi le philosophe tient le milieu entre le sage et l'ignorant. (*Banquet*, trad. sur l'éd. de Deux-Ponts, p. 232.)

Digitized by Google

félicité? Qu'est-ce que la sagesse? Qu'est-elle en elle-même? Qu'est-elle par rapport à l'homme? Qu'est-ce que la sagesse de l'homme? C'est de la solution de ces questions fondamentales que ressort le plus ou moins de vérité, de dignité de la doctrine philosophique (1).

§ 12.

La sagesse, dit un philosophe ancien, est la *science des biens et des maux*. Elle nous enseigne à estimer les choses suivant leurs rapports de convenance ou de disconvenance avec nous; elle dit ce que nous devons rechercher et ce que nous devons éviter. C'est la sagesse subjective, la sagesse de l'homme appréciant les choses d'après l'effet qu'elles produisent sur sa personne, rapportant le monde à lui. Mais si l'homme et ce qu'il éprouve sont le terme de comparaison pour estimer ce qui n'est pas lui; si c'est en lui qu'il trouve la règle d'appréciation pour toutes choses, il est clair que l'amateur de la sagesse ou le philosophe devra avant tout s'appliquer à la connaissance de lui-même, s'étudier dans son esprit et dans sa forme, dans ses puissances et ses facultés, dans ses moyens et dans sa loi. La connaissance de soi-même serait donc le premier commandement philosophique; la première condition de la science du monde serait la science de l'homme : *Nosce te ipsum*.

Digitized by Google

§ 13.

Autre question! Qu'est-ce qui fait la relation des objets entre eux, ou qu'est-ce qui pose le rapport de convenance entre deux termes distincts, existant chacun dans sa forme propre, soit deux individualités ou deux personnalités, soit la créature humaine en face d'un objet physique? Qu'est-ce qui fait que ces deux termes s'accordent, se conviennent ou se repoussent? C'est sans doute la conformité de nature ou de substance, l'analogie des propriétés; et ainsi ce qui convient à l'homme, c'est ce qui lui est semblable, homogène, ce qui répond à son besoin foncier de vivre, de se développer, de se manifester dans sa puissance, d'agir et de subsister dans sa dignité personnelle. Dans ce cas, la sagesse de l'homme se montrerait dans le discernement, soit spontané, soit réfléchi, de ce qui est homogène à sa nature; elle consisterait dans un certain goût (*sapor, sapere*), dans une certaine satisfaction qu'il éprouverait à être affecté par tel objet plutôt que par tel autre, et dans le dégoût ou l'aversion qu'il sentirait pour ce qui peut lui être nuisible ou contraire. Ce goût instinctif du bon, ce discernement naturel du beau, ce tact des convenances au moral et au physique, est sans doute une prédisposition heureuse dans l'amateur de la sagesse, mais ce n'est qu'une prédisposition, une qualité subjective et qui ne peut être l'objet phi-

Digitized by Google

losophique, à moins que l'homme ne soit à lui-même sa sagesse, et que le *moi* ne soit le principe, l'objet et le terme de son amour.

§ 14.

Si donc le mot Philosophie n'est pas un vain nom, s'il implique la notion de deux termes, d'un sujet aimant et d'un objet aimé; il faut admettre l'existence de cet objet distinct de l'homme, *non moi* en face de son *moi*, mais en rapport avec lui et répondant à son besoin foncier, à son desir. Or, ce que l'homme désire naturellement, ce qu'il veut instinctivement, ce qu'il recherche et ce qui lui plaît toujours, c'est le bien et la vie, c'est ce qui porte le caractère de la bonté, de la vérité, de la beauté; et encore une fois, comment rechercherait-il naturellement le bon, le vrai et le beau, si leur prototype n'existait en puissance dans son intelligence, s'il n'en portait le caractère sacré dans son âme, dans son esprit, dans toute sa personne? Si aucune beauté particulière ne lui paraît parfaite ou sans défaut, si aucune ne répond complétement à l'idée vague qu'il a de ce qui est beau; c'est que l'idéal, l'archétype de toute beauté plane constamment devant lui, à savoir la Sagesse elle-même se réfléchissant plus ou moins purement, quoique à son insu, dans son miroir intérieur ou dans son entendement.

Digitized by Google

§ 15.

Si l'homme était encore tel qu'il a dû être à son origine, tel que son besoin radical et toujours subsistant atteste qu'il a été, tel que les traditions antiques le montrent dans son état primitif, un être pur et céleste, une créature intelligente et libre en face du magnifique spectacle de la nature, il n'y aurait pour lui qu'un seul objet d'amour, d'admiration et de contemplation; il n'aurait qu'une seule idée, et dans cette idée une la science de l'univers. L'objet serait la puissance créatrice, législatrice et conservatrice dans sa manifestation continue et dans ses œuvres; l'idée serait celle de l'univers et de ses lois; et la créature humaine, témoin intelligent de la manifestation divine et la contemplant dans ses effets, serait heureuse en raison de son rapport actif, direct et immédiat avec cette puissance, en raison de son amour et de sa science, en raison de sa philosophie.

§ 16.

Mais l'homme n'est plus aujourd'hui ce qu'il a été à son origine; il ne jouit plus des priviléges de sa céleste nature. Il y a contradiction, antagonisme, désordre dans sa personne, par suite d'une infraction libre de sa loi. Deux natures, deux éléments le constituent, l'un psychique et spirituel, l'autre phy-

Digitized by Google

sique et corporel. Chacune de ces deux natures a ses besoins; et le moi humain, l'homme, recherche ce qui leur est analogue. La loi de l'ordre a subordonné le corps à l'esprit; elle veut que le corps serve l'esprit, que l'esprit gouverne le corps et le règle dans ses appétits. Or, cette loi a été violée par l'homme primitif. Le rapport légitime entre l'esprit et le corps a été faussé, renversé; de là des tendances, des goûts et des affections contradictoires dans le même individu, de là, la scission de l'homme en deux parties, et la guerre intestine qui l'agite durant sa vie. Son corps, n'étant plus dominé par l'esprit, subit la loi de la matière et gravite vers la terre dont il est. L'esprit est attiré par la lumière, son élément et sa nourriture, il tend vers le ciel.... Et ces tendances opposées qui entraînent une même volonté, cette propension en sens contraire, cette double loi qui régit l'individu humain, témoignent que, double en lui-même, il subit l'influence de deux agents libres et opposés entre eux. Aussi, sous telle phase qu'on le considère, il apparaît toujours comme une existence problématique, contradictoire; car toujours il y a en lui lutte, déchirement et souffrance.

§ 17.

Ce n'est pas tout. Posé avec sa double nature au sein du monde physique et de la société, l'homme est soumis à l'action de tous les êtres moraux qui

Digitized by Google

coexistent avec lui, en même temps qu'il subit à chaque instant les influences des choses physiques. Il n'y a pas un atôme, pas une molécule dans la composition de son corps qui ne soit continuellement en contact avec tout ce qui l'entoure, avec l'air, la lumière, et par leur moyen avec les corps les plus éloignés. Il n'y a pas un moment de sa vie où son esprit ne se trouve en rapport avec d'autres esprits qui le dominent instantanément, ou sur lesquels il exerce son pouvoir. Tout ce qui l'atteint dans sa forme ou dans son esprit, tout ce qui le touche profondément ou superficiellement, l'affecte au moment même et le modifie, et tout ce qui le modifie lui est à la fois analogue et contraire, parce que la contradiction existe entre les éléments constitutifs de sa personne, en sorte que ce qui est en harmonie avec les besoins de son esprit et de son âme est étranger ou contraire à sa nature physique; et ce qui convient à cette dernière, ce qui flatte le corps et réjouit l'homme animal, est opposé à l'homme spirituel.

§ 18.

Toujours et nécessairement soumis à des influences diverses, à des actions contraires, l'homme les *sent*, les *réfléchit*, les *discerne*. Il admet ce qui répond à son désir, à son besoin prédominant, et repousse par la force de sa volonté ce qui lui répugne. Le développement de son moi, de sa personne, de toute

Digitized by Google

son existence physique, intellectuelle et morale se fait au prix de cette lutte et dans ce combat. Nous allons considérer rapidement cette évolution dans ses phases principales, afin de prendre en commençant une notion générale de l'homme, et pour pouvoir mieux apprécier en les saisissant à leur point de départ les diverses doctrines philosophiques, les *philosophies* diverses dont chacune répond plus particulièrement à un degré du développement humain, à une période de l'existence temporaire de l'homme (2).

§ 19.

L'homme en naissant ici bas est déjà en puissance tout ce qu'il pourra devenir, tout ce qu'il sera ou devra être en réalité dans le temps. Sa vie sur la terre est un déploiement de sa puissance, un déroulement de ses propriétés et de ses facultés, une évolution continuelle de son intérieur, en sorte qu'il s'expose successivement ou se pose au dehors, tel qu'il est au dedans. La *substance* se montre sous la *forme* ou comme accident; le *noumène* apparaît en *phénomène*, et cette exposition progressive se fait continuement d'après les lois et l'ordre de la nature, jusqu'à ce qu'ayant atteint son maximum, tout ce que l'individu humain pouvait manifester de lui, suivant les circonstances, ait apparu.

Digitized by Google

§ 20.

Or, le premier mouvement de toute évolution, le premier acte vital en toute créature physique ou métaphysique, est provoqué par une action extérieure et directe, par une influence objective et vivante à laquelle le sujet répond; puis ce mouvement est stimulé et entretenu par des influences analogues à la première; et c'est ainsi que l'homme et le monde, le subjectif et l'objectif agissent et réagissent constamment l'un vers l'autre, qu'ils s'excitent, se pénètrent et se modifient réciproquement.

§ 21.

L'homme naît revêtu d'une forme physique, ayant des besoins physiques, des organes relatifs à ces besoins, et en face d'objets qui s'y rapportent. Cette forme bien inférieure en dignité à sa nature spirituelle, lui est cependant unie par le lien de la vie. C'est une enveloppe de terre que l'esprit anime par sa présence; qu'il porte, ou plutôt qu'il traîne, et à travers laquelle il se manifeste. Tant que l'homme reste identifié avec son corps, enterré pour ainsi dire dans la matière, il n'a point la conscience de lui-même, de sa personne, de son moi: il ne vit à ce degré qu'en subissant les influences physiques et en réagissant instinctivement vers elles; il exerce son goût, son discernement, son activité naturelle dans le seul intérêt de son corps, il ne vit que par

Digitized by Google

le corps et pour le corps. C'est l'état de l'homme enfant, dominé par la loi de l'animalité ou par l'égoïsme animal.

§ 22.

L'homme physique et le monde physique en aspect l'un avec l'autre, agissent et réagissent continuellement l'un sur l'autre, sous les mêmes conditions et suivant les mêmes lois. Mais s'il est constant que tout ce qui modifie l'homme d'une manière agréable devient aussitôt un objet d'affection pour lui; s'il désire et recherche spontanément ce en quoi il espère trouver du goût, du plaisir; s'il y a une sorte de sagesse instinctive dans le discernement qu'il fait de ce qui peut lui convenir, soit pour le sustenter, soit pour le réjouir, il suit qu'il y a une *philosophie des sens et des sensations*, une philosophie de la matière ou *corpusculaire*. Le sujet philosophique est ici l'homme au premier degré de son développement, à l'état d'enfance. L'objet qui correspond à ce degré, c'est le monde terrestre et tout ce qui se rapporte aux besoins de la vie animale; et l'expérience de la convenance des productions naturelles avec les appétits de l'homme physique, cette expérience réduite en système et appliquée dans l'art de jouir, fait le *Sensualisme*, l'*Épicurisme*, le *Matérialisme*, et toutes ces doctrines ignobles et superficielles, qui tendent à retenir ou à ravaler l'homme au

Digitized by Google

niveau de l'animal, qui ont leur base dans la concupiscence de la chair, et leur terme dans la matière.

§ 23.

Le premier instant vraiment solennel dans la vie de l'homme, et qui détermine son mouvement dans la voie du progrès, est celui où la parole pénètre dans son entendement avec la lumière et l'esprit qu'elle porte en elle. Dès lors il commence à se distinguer de la nature objective, à la distinguer de lui; et alors aussi un nouveau besoin se manifeste ou se fait sentir, une nouvelle tendance se prononce, c'est le goût de la beauté. Beauté des couleurs, des formes, des proportions; accord, harmonie, unité dans la diversité, voilà ce que la nature physique nous offre par la richesse et l'éclat de ses produits. L'enfant les perçoit, les contemple et en est réjoui. L'adolescent les considère, les réfléchit et en tire une jouissance plus douce, plus intime et moins fugitive que celle des sensations purement physiques, puisqu'il peut retenir dans sa mémoire les images qui l'ont charmé, les rappeler à son souvenir, les colorier, les grouper et ajouter ainsi au plaisir de la première aperception celui de la renouveler à son gré.

§ 24.

Mais si l'esprit humain, à mesure qu'il se déve-

Digitized by Google

loppe, sent naître en lui le besoin, le désir et l'amour du beau, s'il le recherche instinctivement et s'y complaît, si les produits de la nature et de l'art lui présentent ce qui répond à cet amour, à ce désir; si par ses sens et par son imagination avide d'images il entre en relation avec le monde des images ou les images du monde, si le sujet et l'objet agissent et réagissent l'un sur l'autre suivant les mêmes conditions et les mêmes lois, il faut admettre la réalité d'une *philosophie de l'imagination*, comme nous avons reconnu tout à l'heure la réalité d'une philosophie des sens. Le sujet ici, c'est l'homme dans la période de l'adolescence, dans l'âge où l'imagination domine; c'est le jeune homme ou l'homme resté jeune dans son esprit. L'objet est la figure du monde, la nature vue en spectacle; et la perception, le goût, le discernement spontané ou réfléchi des beautés naturelles, appliqués et réalisés dans les arts d'imitation, font la *Poétique*, l'*Esthétique*, toutes ces doctrines brillantes, qui ont leur fondement dans le besoin de l'homme de voir, de contempler, d'admirer la belle nature, dans la *concupiscence des yeux;* et leur terme dans l'éclat et l'harmonie des formes naturelles. C'est le premier degré de l'initiation platonicienne par la culture et l'exercice du sens de la beauté.

Digitized by Google

§ 25.

Mais la Poétique, l'Esthétique ont leur temps dans l'existence de l'individu comme dans celle des nations et des peuples et peut-être du genre humain; car la loi de la vie est la même pour toute l'humanité. Si donc le développement spirituel de l'homme est bien conduit, la raison viendra prendre empire sur l'imagination, comme celle-ci s'est dégagée des sens. La raison, faculté de réflexion, de délibération et de jugement, se forme dans l'adolescent au moyen du langage, par le commerce avec ses semblables, par l'étude et l'observation, et devient ainsi l'organe d'une philosophie plus sérieuse. Elle arrête la fougue de l'imagination, elle en tempère le feu et l'éclat. Les images, tout à l'heure si séduisantes, se décolorent; le désenchantement commence, et à peine l'homme a-t-il prêté une oreille attentive aux dictées de la raison, qu'il acquiert la conscience d'un besoin nouveau, plus noble et plus général que les précédents, le besoin de l'ordre, de la justice ou du beau moral. Enfant, le sens des saveurs, le goût et le besoin de l'alimentation physique dominaient en lui; adolescent, c'était le sens de la vue, de la lumière, le besoin d'images, de tableaux, de spectacles. Dans le jeune homme qui se développe régulièrement, c'est le besoin de la parole. C'est ici le second degré de l'initiation platonicienne.

Digitized by Google

§ 26.

Arrivé à ce point, l'homme trouve en lui-même et hors de lui ce que son besoin réclame. En lui, dans son for intérieur, il entend une voix qui promulgue la loi de la justice, de l'ordre; il acquiert la conscience de cette loi par la réflexion, et elle lui devient évidente par l'expérience de la vie, par ses rapports multipliés avec ses semblables. Au dehors il trouve les lois humaines qui dirigent la société, les lois de la nature qui régissent le monde, et dans les unes et les autres l'expression de la loi suprême qui gouverne l'univers. Concourir au maintien ou au rétablissement de l'harmonie morale là où elle est troublée, exercer la justice au milieu de ses concitoyens, réaliser la loi de l'ordre en lui-même et dans le cercle de son activité, régler tout ce qui est soumis à son pouvoir et à son influence, telles sont les fonctions et la jouissance de l'homme en plein exercice de sa raison, arrivé à la pleine conscience de lui-même, de sa pensée et de sa volonté, de sa liberté, de ses droits et de ses devoirs; jouissance qui surpasse le plaisir de l'imagination, autant que celui-ci est supérieur aux plaisirs grossiers des sens.

§ 27.

Mais ici se trouve un écueil qu'il est important de

Digitized by Google

signaler. L'individu humain qui a atteint ce degré du développement intellectuel, n'est plus un homme vulgaire. Il est censé se connaître dans toutes les facultés de son esprit, par lesquelles il est en rapport avec le monde et la société; il doit connaître le monde et la société par l'action qu'ils exercent sur lui. Il a la conscience de sa dignité et de sa supériorité sur le monde par sa conscience même; il se sent appelé à le gouverner; il a la prudence du siècle, la mesure des affaires, l'esprit de conduite; il touche le point culminant qui sépare la sphère des réalités ou des phénomènes de celle de la vérité, le monde des images et des notions de celui des *idées*. Heureux si un rayon de la lumière d'en haut vient alors éclairer son entendement, ou si le souvenir de la parole religieuse se réveille et le porte à élever son regard au-dessus de lui-même et du monde: sinon, il s'enfermera en lui, dans son monde subjectif, dans son esprit propre, où il ne peut jamais connaître les existences dans leur nature et leurs propriétés, mais seulement dans les rapports et les relations qui existent entre elles.

§ 28.

Le danger de ce degré, c'est que le sujet *philosophant* s'y fait objet de lui-même, sujet-objet. Ce n'est plus dans les productions de la nature et de l'art, dans la beauté des formes, dans l'harmonie des

Digitized by Google

existences et de leurs lois qu'il pose son affection, qu'il trouve la satisfaction de sa vie; il sait qu'il vaut à lui seul plus que le monde : c'est dans son *moi* qu'il se complaît, qu'il se mire et s'admire; il devient amoureux de sa sagesse propre, idolâtre de son génie, de sa puissance, de ses productions. De cette contemplation opiniâtre de l'homme en lui-même sont sorties toutes ces doctrines graves et prétentieuses du *rationalisme*, dans lesquelles la raison se persuade qu'elle porte en elle la majeure absolue, le principe universel de la science, le critérium de la vérité, qu'elle peut remonter par induction jusqu'à l'origine des choses, ou déduire de ses notions pures, comme elle les appelle, une métaphysique certaine, une morale catégorique, qu'elle peut être à elle-même sa lumière et sa loi, se diriger par sa propre force dans les voies de la vie, et n'obéir qu'à elle: philosophie stérile, produit de la concentration de la volonté et de l'exaltation de l'esprit, fruit éphémère de l'orgueil de la vie (3).

§ 29.

L'homme n'est pas seulement une créature raisonnable, pensant et parlant : il est aussi aimant et intelligent. L'intelligence est essentielle à sa nature: elle est la puissance des principes et des idées, tandis que la raison n'est qu'une modification de l'esprit

Digitized by Google

dont le regard est abaissé et dirigé vers les choses sensibles. La raison est donc une faculté relative au monde phénoménique, et qui ne peut s'exercer que sous les formes et les conditions de l'espace et du temps. C'est une faculté mixte, tenant au monde intelligible d'un côté par son origine et par sa loi essentielle; tenant au monde physique, de l'autre, par les sens et leurs organes. Placée entre ces deux mondes opposés, elle participe de la nature de l'un et de l'autre; elle tend sans cesse à les accorder, à les harmoniser, et de là vient qu'elle s'exerce toujours au milieu des oppositions, ne pensant que pour juger, c'est-à-dire, pour discerner et décider entre les contraires. Elle est juge né dans le monde physique et dans la société; elle tient la balance pour concilier l'intérêt commun avec l'intérêt privé, les besoins de l'esprit avec les exigences de la nature animale.

§ 30.

L'exercice légitime de la raison dans la sphère de l'espace et du temps conduit l'homme au pressentiment de quelque chose d'absolu, d'universel, qui doit faire la base de ce qui est relatif et contingent. Ce pressentiment naît dans son âme, quand la Vérité l'a touchée de son rayon divin, et alors le besoin de la connaître se fait sentir. Alors aussi il lui faut des objets plus purs, plus nobles et plus vrais que tout ce

Digitized by Google

qu'il a connu jusque-là. Le pressentiment de la vérité lui donne une sorte de foi vague en l'existence d'un monde supérieur à celui où il vit actuellement, d'un monde où doivent régner la beauté, la vérité, le bien. Quel homme n'a pas trouvé parfois dans son intérieur, à des époques sérieuses et en certains moments de recueillement, les traces de ce mystérieux pressentiment et de cette foi obscure?

§ 31.

Mais si l'homme, arrivé à la connaissance de lui-même et du monde, n'est point encore satisfait; s'il éprouve un besoin intime auquel rien de périssable, rien de terrestre ne répond, s'il a foi en la vérité d'un monde supérieur et en la possibilité de le connaître, il faut admettre une philosophie qui corresponde à ce besoin, une philosophie de l'*intelligence*, et c'est le troisième degré de l'initiation platonicienne. Ici le *sujet* élève son regard au-dessus de lui-même et du monde, vers les régions célestes où il cherche son objet. Cet objet, c'est la Sagesse éternelle, manifestée dans le monde des intelligences; ce sont les idéaux qui vivent dans ce monde et se réfléchissent dans l'entendement humain épuré; et la théorie scientifique de l'*idée*, produit de cette réflexion intelligible, fait l'*Idéalisme*, le *Spiritualisme*, le *Panthéisme*, dans le vrai sens de ce mot; toutes ces doctrines spéculatives qui élèvent

Digitized by Google

l'homme au sommet de la science du monde objectif, mais qui le laissent dans l'ignorance de sa nature foncière et de sa position présente, dans l'ignorance de son origine, de sa loi, de sa fin et des moyens de l'atteindre (4).

§ 32.

Il faut donc encore une doctrine plus élevée et plus profonde, plus vaste et plus complète que celle dont nous venons de parler; une doctrine qui révèle à l'homme les mystères de l'homme; qui lui dise d'où il est et ce qu'il est dans la hiérarchie des êtres, dans l'ordre des existences, d'où viennent les contradictions qui le divisent en lui-même; une doctrine qui lui montre la voie unique par laquelle il peut avancer, se perfectionner, arriver à la science de la vérité, et par elle à la vraie liberté, à la paix véritable, à la vie foncière, garant de l'immortalité; une doctrine qui lui découvre les obstacles qui s'opposent à son progrès, les ressources qu'il porte en lui et les moyens qui lui sont offerts du dehors pour les surmonter. Or, cette doctrine par excellence, enseignant les plus hautes vérités dont l'homme est capable en ce monde, l'initiant aux mystères divins par la vertu de la Parole divine, c'est celle du Christianisme, par laquelle le philosophe devient en toute vérité disciple de la Sagesse.

Digitized by Google

§ 33.

Ici le sujet *philosophant* a la conscience vague de sa nature originelle; il se connaît dans sa puissance, dans sa liberté, dans sa dignité. Il jouit de la vie dans toute sa personne; dans son âme, par le désir et l'amour du bien; dans son esprit, par l'évidence de la vérité; dans sa raison, par la connaissance de la loi de l'ordre et de la justice. Son objet, c'est la sagesse suprême et ses lois; non plus la sagesse de la chair ou des sens, la sagesse de la pensée ou de l'esprit propre, la sagesse du siècle, du monde ou du temps, la sagesse humaine enfin; mais la Sagesse divine, idéal et prototype de toute sagesse, Beauté universelle, mère et modèle de toute beauté particulière, source de toutes vertus, et qui, à tous les degrés du développement spirituel de l'homme, est toujours, qu'il le sache ou qu'il l'ignore, l'objet de son amour et le but de ses recherches. Car c'est elle, cette Sagesse originale et primitive, qui fait la beauté du monde et de la nature, la justice des actions morales et des lois, la vérité de l'idée et de la science, la beauté de la vertu et de l'amour : c'est la *Monas* des déistes, la *Dias* de l'idéaliste, la *Sophia* des Grecs, la *Swadah* des Indiens, la *Chochmah* des hébreux, la Raison universelle des modernes (5).

Digitized by Google

§ 34.

De cet exposé il résulte que la philosophie, considérée sous le point de vue spéculatif, a plusieurs degrés, ou autrement, qu'il y a diverses manières de philosopher et d'être philosophe. En tant que science, la philosophie est une; car elle sort d'une idée une, comme l'arbre sort d'un germe. Mais l'arbre se pose en plusieurs moments; il présente dans son développement plusieurs parties distinctes, dont chacune a sa valeur propre et sa valeur relative, en raison de son rapport avec le tronc et la racine; et on ne peut les apprécier qu'en les considérant dans leur ensemble, dans leur rapport nécessaire entre elles et avec le tout. Il en est ainsi des doctrines philosophiques qui ont régné dans le monde. Quel que soit le degré du développement de l'esprit humain auquel elles se rapportent, elles ne sont jamais des spéculations vides, des opinions arbitraires, des jeux de l'esprit et de la pensée; il y a toujours en elles quelque chose de vrai, parce qu'elles correspondent à une manière d'être de l'homme et au besoin qui en résulte, parce qu'elles expriment la relation ou le rapport de l'esprit humain à tel degré avec l'objet qui lui est alors le plus analogue, à savoir:

Relation

Entre l'homme des sens et le monde sensible;

Digitized by Google

Entre l'imagination de l'homme et les images du monde;

Entre l'homme raisonnable et le monde rationnel, la sphère de la pensée et des opinions.

Puis, rapport

Entre l'homme moral et la société gouvernée par la loi morale;

Entre l'homme intelligent et le monde intelligible;

Enfin entre l'âme de l'homme ou l'homme psychique désirant et aimant la Sagesse éternelle, et la Sagesse se donnant à l'homme.

Et à tous ces degrés la science de l'homme, fruit de l'alliance qu'il contracte, est toujours en raison de la dignité de l'objet de son amour, puisque c'est l'action de l'objet qui, en pénétrant le sujet, lui donne la conscience de celle de ses facultés qui lui est analogue, en même temps que la connaissance distincte des propriétés de l'agent qui le stimule. Ainsi l'action de la lumière sur notre œil nous donne la conscience de notre faculté de voir; l'action de l'air sur les poumons nous apprend que nous avons la faculté de respirer. La parole humaine nous donne la conscience de notre faculté de concevoir le sens de la parole, de la penser et de la juger (6).

§ 35.

Mais si le résultat des études philosophiques, à tel degré qu'on les considère, est toujours la connais-

Digitized by Google

sance de nous-mêmes et de nos facultés, de ce que nous sommes en face du monde et de ce que le monde est par rapport à nous, il est clair qu'une doctrine vraiment philosophique doit présenter une analyse complète de la créature humaine. Elle devra expliquer l'homme, non partiellement, dans telle phase de son existence, apparaissant sous tel mode et avec telle faculté, mais intégralement, dans l'unité de sa personne, dans ses diversités accidentelles, dans ses rapports et ses relations avec les êtres qui la modifient. Elle devra nous le faire connaître, non-seulement comme une masse organisée pour sentir, vivre et se mouvoir, comme un miroir de réflexion reproduisant les images du monde, comme un animal raisonnable ou comme une intelligence servie par des organes; tout cela est de l'homme, à l'homme, mais n'est pas l'homme. Ce qui est proprement humain dans la créature humaine, homme dans la forme de l'homme, c'est sa nature immortelle, c'est le principe psychique, l'âme qui a le besoin de la vie, le sentiment et l'amour de la vie, avant que l'esprit ne connaisse et ne se connaisse. Elle devra enfin nous dire l'origine de l'homme, et puisque aucune créature n'a l'initiative de son existence, n'existe par elle-même, ne s'est vue naître et ne peut avoir l'évidence de son fond, il faut de toute nécessité que le philosophe reçoive ces données fondamentales de plus haut, qu'elles lui viennent d'une autorité supé-

Digitized by Google

rieure à l'homme, antérieure à l'humanité; il faut que par l'adhésion à la parole qui pose l'âme comme principe subjectif de l'existence humaine, comme foyer de ses facultés, l'amateur de la sagesse se dispose à la science psychologique, comme il faut adhérer à la parole qui pose le point mathématique, principe de la figure, pour être capable de la science des figures et de leurs rapports.

§ 36.

Il appartient encore à la doctrine philosophique de nous apprendre ce qui est bien ou mal, par rapport à l'homme et dans ses actions, bien ou mal non-seulement pour tel mode de son existence, sous telle condition, en tel cas, mais absolument, en soi, pour l'individu et le genre, pour l'humanité entière. Elle doit mettre l'homme en état de constater sa force et sa faiblesse, son pouvoir et son devoir; elle doit lui indiquer les moyens de s'harmoniser dans sa personne en s'affranchissant de l'influence des sens, du charme des images, en soustrayant sa raison à l'empire des préjugés, à l'illusion des sophismes, à la séduction des passions: elle doit le porter à élever son regard vers la région des idéaux où règnent la beauté, la vérité et le bien. Heureux le philosophe qui, parvenu à la pleine conscience de sa dignité, de sa puissance et de sa liberté,

Digitized by Google

sent et reconnaît sa dépendance de l'auteur de son être et de sa vie! Il devient un adorateur en esprit et en vérité.

Tel est, selon nous, le sens complet de la parole de l'oracle de Delphes *γνῶθι σεαυτόν*, connais-toi toi-même; telle est l'idée d'une doctrine vraiment philosophique.

Digitized by Google

NOTES.

(1) Pythagore fut le premier, dit-on, qui se fit appeler philosophe ou amateur de la Sagesse; et certes, la Sagesse était pour lui autre chose qu'un notion abstraite, un être de raison, une idée sans idéal, un nom sans objet, une disposition ou une modification purement subjective. Il l'aimait; il la concevait donc comme une existence réelle, véritable, distincte de lui, objective; autrement il eût aimé une chimère, ou n'eût aimé que lui-même, et alors le titre de philosophe n'aurait plus eu de sens. Il l'aimait comme la source de toute perfection, l'original de toute beauté. Il crut que l'homme pouvait entrer en rapport avec Elle, contempler sa lumière, recevoir ses inspirations, à la condition d'un renouvellement préalable de son entendement, de la purification de son esprit et de sa volonté. De là toute la discipline pythagoricienne, empruntée des temples de l'Orient, et ces initiations diverses dont le but était de dégager l'homme des affections terrestres, de le porter à élever son regard au-dessus des choses sensibles et périssables pour le remettre en commerce avec les choses intelligibles et éternelles, toutes comprises dans l'idée de la Sagesse. Il voulait amener l'homme par le désir du vrai à la Vérité elle-même, par l'amour du beau à la science, à l'évidence de la Beauté. Nous ne connaissons guère l'enseigne-

Digitized by Google

ment de Pythagore que par les traditions de la philosophie grecque. Platon en avait certainement recueilli des restes précieux; et sa doctrine, bien que moins grave et donnant davantage à l'imagination, est toute imprégnée des hautes idées pythagoriciennes. Il désigne en mille endroits de ses écrits cette céleste *Sophia*, cette Sagesse universelle, objet de son amour et de son admiration; elle plane constamment au-dessus de son intelligence, elle excite ses transports; elle l'inspire, elle vivifie sa parole. Elle est pour lui la source de la vérité, la beauté immuable et parfaite, la mère des idées pures, la forme universelle, etc.

(2) La loi qui préside au développement de l'individu humain durant son séjour sur la terre est aussi celle qui règle le progrès de l'espèce; en sorte que l'humanité dans son ensemble, les nations et les sociétés, présentent dans le cours de leur histoire les mêmes phases et parcourent les mêmes périodes que l'individu, ou plutôt l'individu suit nécessairement la loi du genre.

La connaissance de cette loi dans son effet et dans ses applications, indispensable dans l'étude philosophique de l'homme individuel, est encore d'une haute importance pour celle de l'homme collectif, pour expliquer l'histoire des nations, des peuples et des empires. Elle fournit une sorte de cadre, où les progrès de la civilisation d'un peuple se montrent comme les résultats de la période d'âge qu'il parcourt et comme fruits de l'éducation morale et intellectuelle qu'il a reçue. Elle donne une mesure d'appréciation pour les faits principaux qui sont comme des points culminants dans l'histoire, et qui en définitive partent toujours

Digitized by Google

de la volonté libre de l'homme parvenu à tel degré de la conscience de lui-même et de la connaissance du monde, et soumis à telle action prépondérante, excité et modifié par certaines influences; ce qu'on appelle la *force des circonstances.* Or, cette force n'est comprise, estimée à sa véritable valeur, que par celui qui sait distinguer ce qui est essentiel à la créature humaine, de ce qui n'est qu'accidentel et relatif à son état présent, par celui qui comprend les transformations que son être subit nécessairement par sa manifestation et son action dans le monde phénoménique. C'est ainsi que la philosophie devient vraiment le flambeau de l'histoire qui n'est, sans elle, qu'un récit d'événements, une collection de faits et d'images, une galerie de tableaux. Appuyée sur des principes puisés dans les traditions primitives et constatés par l'observation et l'expérience, la philosophie appliquée à l'histoire, et l'histoire éclairée par la philosophie, expliquent de concert l'homme-individu et l'homme-genre, l'homme physique et l'homme métaphysique, l'homme essentiel et l'homme accidentel, l'homme substance et l'homme phénomène.

(3) L'état du philosophe, s'enfermant dans la sphère de sa raison, est parfaitement représenté par la fable du beau Narcisse, qui, ayant aperçu son image dans le miroir des eaux, en devint amoureux et se dessécha dans la contemplation de lui-même. Ainsi l'homme qui se voit et se réfléchit dans son entendement, se dessèche aussi dans la vaine admiration de son esprit propre, et se consume d'amour pour son image à laquelle il ne peut s'unir. De là, la stérilité, l'aridité désolante de toutes les doctrines

Digitized by Google

purement rationnelles qui sont toutes marquées de ce triste caractère, sous quelque forme qu'elles se présentent.

Chez les anciens, il y a deux nuances principales de rationalisme, celui des stoïciens et celui d'Aristote. Le premier est tout ce que l'esprit humain, réduit à lui-même, peut produire de plus fort, de plus élevé, de plus imposant; il commande encore un certain respect malgré son délire. C'est l'autocratie, l'indépendance de l'homme proclamée sans restriction. Il est vrai que cette proclamation superbe n'a rien changé à son état naturel: l'homme est resté comme il l'a toujours été, sous l'influence de tout ce qui l'entoure, modifié par tout ce qui l'atteint. Soumis aux actions qui le stimulent, il ne vit qu'en les subissant et en y répondant. Mais on échappe par de grands mots aux difficultés de l'incontestable réalité; on admet un *fatum*, une *némésis*, une loi de nécessité qui régit le monde et que l'homme doit accepter librement; ou bien, et c'est le seul moyen de sauver l'indépendance spéculative, on englobe la volonté humaine et la liberté dans la nécessité de l'univers; on identifie le *moi* avec le *non moi*, et ainsi disparaît la personnalité, absorbée qu'elle est par l'universalité de l'existence. Le stoïcisme, plus pratique d'ailleurs que spéculatif, va se perdre dans le fatalisme, dans le panthéisme.

La doctrine d'Aristote, plus spéculative au contraire que pratique, n'est qu'un système d'abstractions, de formes vides avec lesquelles se joue la raison. Elle arrête l'homme dans les filets de sa propre pensée et lui fait accroire qu'il peut trouver la vérité en lui-même, parce que le monde phénoménique se réfléchit dans son esprit; et qu'il a le pouvoir de réfléchir cette réflexion, de la penser avec con-

Digitized by Google

science; c'est tout à fait l'homme que Platon dépeint enchaîné dans la caverne, et prenant pour des réalités et même pour des vérités les ombres qui se dessinent sur les murs de sa prison.

C'est de ce système logique, dont toute la vertu consiste à réduire des fantômes ou des images en abstractions, à poser ces abstractions en *notions*, à faire de ces notions des êtres de raison, puis à les comparer entre elles, à énoncer leur identité ou leur différence par des mots et au moyen d'une formule générale qu'on appelle syllogisme, et enfin à appliquer aux réalites tous les résultats de cette spéculation purement rationnelle, c'est de ce système étroit et tout subjectif qu'est sortie la maxime éminemment rationnelle et presque généralement adoptée dans la philosophie moderne, savoir : que *l'homme ne doit admettre comme vrai que ce qui lui est évident, ou ce qui est prouvé à sa raison par des raisons.* Cette maxime a eu une influence immense sur la société chrétienne, dont elle a entravé le progrès, en la jetant dans une fausse voie, en religion, en philosophie, en politique. L'unité religieuse a été brisée par l'usurpation de la raison dans le domaine de la foi. L'homme qui naît dans l'ignorance de tout, de Dieu, de lui-même et du monde, l'homme qui ne peut se connaître, lui et ce qui l'entoure, que par la parole et par son adhésion à la parole, le voilà qui prétend, en dépit de la loi de sa nature, savoir avant de croire, et il repousse tout ce qui dépasse sa compréhension! La raison de chacun est déclarée le seul juge de la vérité! L'idée de l'Être, base nécessaire, condition absolue de toute science n'étant plus regardée que comme une notion abstraite, un

Digitized by Google

être de raison, la science est restée sans principe fixe, sans base immuable ni hors de l'homme, ni dans l'homme. Elle a pris son point d'appui dans la conscience du moi, dans la raison spéculative ou dans la sensation; et la morale, qui en est toujours l'application, a ressorti du jugement et de la volonté de chacun. Ainsi la philosophie est devenue toute individuelle comme la pensée humaine, flottante et incertaine comme elle.

En politique, chaque individu s'arroge, au nom de sa raison, le droit de décider de la chose publique, de l'ordre, de la justice, du bien de l'État; et comment lui contester ce droit, à lui qui prétend juger la vérité même? Il se posera donc en législateur s'il le peut, en souverain même s'il en a la force; et s'il consent à reconnaître une autorité, ce sera celle qu'il aura lui-même établie, à la condition de la renverser quand elle ne lui conviendra plus. Tout cela est logiquement juste et ne peut être contesté dès que vous accordez à la raison individuelle le pouvoir de *fonder le principe* duquel toute loi, toute justice dérive. La souveraineté du peuple n'est que le rationalisme appliqué au gouvernement de la société. Qu'on veuille bien y faire attention, et l'on verra que sous toutes ces formes, si variées qu'elles paraissent, c'est toujours le même esprit, l'esprit d'orgueil, qui dit: Je suis *moi* indépendant, je me suffis à moi-même; la puissance est à moi, l'univers est pour moi; tout doit me revenir ou se rapporter à moi.

(4) Par le mot *idée,* nous n'entendons point les images ou les *espèces* des objets physiques, telles qu'elles se forment en nous par les sensations et leurs organes. Nous n'enten-

Digitized by Google

dons point non plus les *notions abstraites* de ces objets, acquises par le travail de l'esprit et qu'on appelle communément *idées générales*, ni même les notions pures que Kant appelle notions *à priori*, comme celles de l'espace et du temps; nous entendons par ce mot, suivant la doctrine de Platon et de saint Augustin, les types, les *reflexes* ou la représentation dans notre intelligence des objets *vrais* ou qui *sont*, quoiqu'ils ne soient point perceptibles à nos sens, représentation dont nous avons conscience, ainsi que de la présence de l'objet intelligible ou de l'*idéal* qui la produit. Ces objets véritables, ces idéaux appartenant au monde intelligible répondent à notre intelligence comme les objets réels ou les phénomènes du monde physique répondent à nos sens, à notre imagination, à notre raison; ou autrement, l'homme entre en rapport avec le monde métaphysique en y dirigeant le désir et le regard de son âme, comme il entre en commerce avec la sphère naturelle par la vision organique. L'âme, selon Platon, est un œil fait pour voir la vérité, et elle peut la contempler soit en elle-même, dans son éclat pur, comme l'aigle regarde le soleil, soit dans ses reflets, dans ses images et comme dans son ombre. Dans le premier cas, elle communique directement avec la lumière pure qui excite en elle la *réminiscence* de ce qu'elle a vu dans un état antérieur à son état présent. Cette réminiscence se formule en *idée* dans son intelligence, et l'*idée* qu'elle portait en elle sans qu'elle en eût conscience, devient le fondement de la science, le germe dont elle se développe. Dans le second cas, l'âme cherchant la vérité dans les régions inférieures, ne la voit qu'en images et comme en énigmes; elle conçoit en elle les copies de ces

Digitized by Google

images, et ainsi elle acquiert la connaissance des choses, non en tant qu'elles *sont*, mais en tant qu'elles *existent* et comme elles apparaissent et se réfléchissent dans son entendement. De là, la différence immense entre savoir et connaître, entre la science proprement dite et la connaissance. Celle-ci part de la perception organique; elle suppose la réflexion active, la conscience empirique, la pensée, le raisonnement, l'exercice de toutes les facultés rationnelles; celle-là part de la vision intuitive ou même de la contemplation immédiate de son idéal, elle est le fruit du regard simple de l'âme, de la réflexion passive, de la conscience psychique, en un mot de l'adhésion à la Vérité, de la foi en Elle.

On voit que Platon et son école croyaient à la nécessité du concours d'un agent objectif pour former dans notre esprit l'*idée*, principe de la science. Ils croyaient que cet agent, en nous pénétrant de sa vertu, féconde notre intelligence, comme le rayon solaire féconde le germe déposé dans la terre; ou comme la lumière physique, répercutée par les objets physiques, en reproduit l'image dans notre œil et dans notre entendement. La doctrine platonicienne a évidemment une grande affinité avec certains points de la doctrine chrétienne, entre autres avec ce que celle-ci enseigne de l'action mystérieuse qui prépare l'homme à la foi et ce qu'elle appelle motion intérieure, opération de la grâce. Il semblerait que dans les vues de la sagesse divine, qui dispose tout avec douceur, le platonisme ait été une préparation au christianisme pour le monde païen. Platon veut élever l'homme au-dessus du monde et de lui-même; il veut le soustraire à la domination des sens et des images,

Digitized by Google

le faire sortir du cercle étroit de la pensée et du raisonnement, l'aider dans le travail de la purification de l'âme, afin que l'œil intérieur s'ouvre et puisse contempler les idéaux ou la vérité pure. Il veut le ramener à la pureté primitive, et son grand moyen pour atteindre ce but sublime, c'est le dégagement successif et volontaire de ce qui est sensible, concret, transitoire, périssable, afin que le rapport direct de l'homme-esprit avec le monde spirituel se rétablisse, afin que l'âme rentre en union avec ce qui est vrai, permanent, éternel. Théorie magnifique, où des vues élevées sont associées à des intentions pures, nobles, généreuses, mais qui laissent le disciple à lui-même, sans soutien, sans appui! Platon, tout en soupçonnant une chute primitive, ignorait la maladie profonde qui affecte l'humanité dans son état actuel. Il reconnaît bien que l'homme naît aveugle à la vraie lumière, et qu'il ne peut la voir si son œil intérieur n'est ouvert et épuré; mais il semble croire que cela dépend uniquement de la volonté de l'homme et qu'il n'a qu'à diriger son désir vers la Vérité pour en obtenir aussitôt l'évidence. Ce n'est ni par la purification active, ni par la spéculation ou l'intuition; en un mot, ce n'est point par son faire propre que l'homme peut entrer dans les voies de la Sagesse. Il faut que la Sagesse le prévienne, qu'elle le touche par son rayon, qu'elle le sollicite et l'attire par le fond. Il faut du côté de l'homme le sentiment intime de ce qui lui manque, de la privation, le besoin senti et réfléchi d'un appui extérieur qui vienne soutenir sa faiblesse; il lui faut l'*humilité du cœur* qui n'est autre chose que la conscience et l'aveu de ce besoin, et qui fait que l'homme obtient comme grâce ce qui manque à son bien-être et ce

Digitized by Google

qu'il a perdu. Telle est la première condition de la vraie initiation philosophique, et c'est la plus difficile. Du reste, on est souvent étonné en lisant les ouvrages de Platon et ceux surtout des Neo-Platoniciens, tels que Jamblique, Plotin, Proclus, etc., de trouver dans leur langage tant de ressemblance avec le langage chrétien. Les philosophes d'Alexandrie ont connu le christianisme, du moins par ouï-dire, mais ils ignoraient apparemment la parole de Celui qui a dit: sans moi, vous ne pouvez rien. Ou s'ils l'ont connue, ils ne l'ont point comprise: aussi leur doctrine, toute sublime qu'elle est, n'est qu'un panthéisme spirituel.

Quand la doctrine de Platon a été abandonnée pour celle d'Aristote, la *génération de l'idée* dans notre esprit et par conséquent l'*origine de nos connaissances*, leur valeur ou leur certitude sont devenues des mystères inexplicables, et la philosophie s'est égarée en une multitude de fausses voies pour arriver à la solution de ce grand problème: Comment l'homme peut-il connaître en lui, dans sa personne, ce qui n'est pas lui, ce qui vit et existe hors de lui? Après avoir employé tous les moyens de l'empirisme et du rationalisme qui ne peuvent jamais sortir du monde des phénomènes et des abstractions, force a été à la philosophie moderne d'en revenir à l'idéalisme; et c'est ce qu'elle a fait, d'abord timidement, vaguement, obscurément par les *idées innées* de Descartes, puis plus nettement par le spiritualisme de Mallebranche, digne émule de Platon, qui crut voir le prototype de toutes nos idées dans les *idées divines;* et par celui de Berkeley qui soutint que nos perceptions sont des modifications des idées de Dieu en nous. L'idéalisme moderne a bientôt quitté cette voie, ne se

Digitized by Google

croyant pas en droit (comme Kant l'a démontré) de conclure du subjectif à l'objectif, de ce qui apparaît dans l'homme à ce qui existe hors de lui; et cette réserve est tout à fait logique, dès qu'on isole l'homme au milieu du monde, qu'on le déclare indépendant, sans rapport nécessaire avec ce qui est et ce qui coexiste avec lui, dès qu'on le considère séparé des influences supérieures par lesquelles seules il subsiste, et abstraction faite de la Parole divine qui le révèle à lui-même et donne du sens au monde actuel. De cette manière on a confondu dans la spéculation l'idéal avec l'idée, le non moi avec le moi, et on a cherché la solution du problème dans ce qui n'est ni sujet ni objet, ni moi, ni non moi, mais l'indifférence entre l'un et l'autre ou leur *identité* absolue. Pour cela, les philosophes de l'école *transcendentale* ont dû faire dans leur esprit une espèce de cahos métaphysique, duquel, par l'énergie de leur parole, ils font sortir l'*idée* sans qu'il y ait besoin d'un principe objectif et générateur, comme la Genèse dit que Dieu créa le monde. De cette identification de l'*idéal*, principe objectif de la science avec l'*idée* qui en est le principe subjectif et qui est produite par l'idéal, suit la conséquence que l'homme en créant l'idée, crée l'univers; toutes les existences qui nous apparaissent distinctes de nous ne sont que nos propres modifications, nos pensées portées au dehors en vertu du développement de notre nature. En d'autres termes, l'univers est dans l'esprit de chacun, dans son idée, en lui; il sort de la profondeur du moi humain: c'est l'homme qui se développe ou s'objective à lui-même. N'est-ce pas, sous une autre forme et avec un autre langage, le Panthéisme des anciens, plus l'apothéose de l'esprit de

Digitized by Google

l'homme, qui du reste, à force de s'exalter et de s'universaliser, s'évanouit dans l'abstraction? Cette doctrine qui a son point de départ dans le criticisme de Kant, poussée par Hégel à sa dernière rigueur, a ramené toute la science philosophique à une *logique transcendentale*, la philosophie n'étant plus, dans ce point de vue, que l'histoire de l'*idée* et de son développement.

(5) Voici comment Platon parle de cette existence surnaturelle qu'il appelle *Sophia*, σοφια, Sagesse, Beauté éternelle.

Dans le banquet, Diotime, après avoir expliqué à Socrate comment celui qui veut apprendre à aimer, doit s'élever successivement de la considération de la beauté du corps à celle de la beauté de l'âme; puis voir la beauté morale dans les actions des hommes et dans les lois; passer de celle-ci à la beauté de l'intelligence et des sciences, jusqu'à ce que, arrivé à une vue plus générale de la beauté, il se dégage des liens de toute beauté particulière pour s'élancer dans l'Océan de la beauté une et universelle où il n'aperçoit plus qu'un seul idéal, une seule science, la science du Beau; alors, dit-elle:

« Celui qui, dans le mystère de l'amour, s'est avancé jusqu'au point où nous en sommes par une contemplation progressive et bien conduite, parvenu au degré de l'initiation, verra tout d'un coup apparaître à son regard une beauté merveilleuse; celle, ô Socrate, qui est le terme de tous les travaux précédents. Beauté éternelle, non engendrée et non périssable, exempte de décadence comme d'accroissement, qui n'est point belle dans telle partie et laide

Digitized by Google

dans telle autre, belle seulement en tel temps, en tel lieu, sous tel rapport; mais beauté qui n'a point de forme sensible, un visage, des mains, rien de corporel; qui n'est point non plus telle pensée, ni telle science particulière, qui ne réside dans aucun être variable ou différent d'avec lui-même, comme un animal, la terre, le ciel ou toute autre chose, mais qui est absolument identique et invariable, de laquelle toutes les autres beautés participent, de manière cependant que leur naissance ou leur distinction ne lui apporte ni diminution, ni accroissement, ni le moindre changement.... O mon cher Socrate, continue l'étrangère de Mantinée, ce qui peut donner du prix à cette vie, c'est la contemplation de la beauté éternelle.... Je le demande, quelle ne serait pas la destinée d'un mortel à qui il serait donné de contempler le beau sans mélange, dans sa pureté et sa simplicité, non plus revêtu de chair, de couleurs humaines et de tous ces vains agréments condamnés à périr; à qui il serait donné de voir face à face, sous sa forme unique la Beauté divine! Penses-tu qu'il eût à se plaindre de son partage, celui qui, dirigeant son regard vers un tel objet, s'attacherait à sa contemplation et à son commerce? Et n'est-ce pas seulement en contemplant la beauté éternelle, avec le seul organe auquel elle soit visible, qu'il pourra enfanter et produire, non des images de vertu, parce que ce n'est point à des images qu'il s'attache, mais des vertus réelles et vraies, parce que c'est la vérité seule qu'il aime? Or, c'est à celui qui enfante la véritable vertu et qui la nourrit qu'il appartient d'être chéri de Dieu; c'est à lui plus qu'à tout autre homme qu'il appartient d'être immortel » (*Banquet*, trad. de V. Cousin, p. 316).

Digitized by Google

Nous pourrions citer une multitude d'autres passages de Platon qui expriment la même admiration pour son idéal, pour la *sagesse divine*, ainsi qu'il l'appelle; comme aussi plusieurs endroits de Plotin, autre Platon, au dire de saint Augustin, et chez lequel le Platonisme paraît sous une teinte chrétienne. Qu'on lise son *Traité sur le beau*, principalement les dernières pages, et on ne pourra douter que le philosophe n'ait reconnu une existence pure, céleste, divine, comme principe, comme objet et terme de la vraie philosophie, existence qu'il appelait: «la *beauté intelligible*, la «*forme divine*, l'*entendement divin*, le lieu des idées di«vines, qui émane du Bien, dont le Bien est le Principe et «que le Bien répand ou étend autour de lui, comme un «habitacle, un tabernacle, un sanctuaire, en sorte que le «Bien est d'abord et le Beau ensuite.»

La *Swadah* des Indiens présente la même idée que la *Sophia* des Grecs. Ceux-là désignent par ce nom une existence formelle, émanée du pouvoir actif de Brahma; ils la conçoivent comme la forme ou le contenant de tout ce qui existe, comme la mère ou la nature universelle. Voici quelques passages qui l'indiquent:

«Alors (avant la création du monde), il n'y avait ni entité, ni monde, ni firmament, ni rien au-dessus du firmament, ni eau profonde et dangereuse. La mort n'était pas, l'immortalité n'était pas non plus, ni la distinction du jour et de la nuit. Mais lui, Brahma, respirait sans souffler, seul avec elle (*Swadah*) qui habitait en lui, soutenue par lui. Outre lui, rien de ce qui a été depuis n'existait; il n'y avait que ténèbres, tout était enveloppé de ténèbres, mais cette masse couverte d'une écorce fut créée par le pouvoir

Digitized by Google

de la contemplation. Le désir (Cama, l'amour) fut d'abord formé dans son esprit, et il devint la semence primitive de la génération.

« Je soutiens le soleil et l'Océan, le firmament, le feu et la lune, dit Swadah....., moi je suis la reine, la dispensatrice des richesses..... je possède la connaissance et surtout celle qui mérite l'admiration..... je suis universellement présente partout et je pénètre tous les êtres..... Celui qui mange la nourriture par moi comme celui qui voit, qui respire et qui entend par moi et qui cependant ne me conçoit pas, celui-là est perdu.... Entendez donc ce que je prononce et déclare.... Je manifeste celui-là même qui est adoré par les dieux et par les hommes.... Je rends fort celui que je choisis.... Je le fais brame, saint et sage... Je bande l'arc pour tous les démons ennemis de Brahma; je fais la guerre pour le peuple et je pénètre le ciel et la terre.... Mon origine est au milieu de l'Océan (de l'immensité), et c'est pourquoi je pénètre toutes les existences et touche au ciel par ma forme.... Enfantant tous les êtres, je passe comme le vent.... Je suis au-dessus de ce ciel, au delà de cette terre, et tout ce qu'est le grand Un, je le suis. (*Extrait de l'article sur les Védas*, ou *Écritures sacrées des Indous*, par Collebrock; *Recherches asiatiques*; vol. 8, p. 402 à 404. Voyez encore les *Religions de l'antiquité*, de Kreutzer, trad. par Guignault, t. I, p. 258; t. II, p. 602 à 606.)

Cette même idée qui correspond à un idéal divin, à une manifestation formelle et positive de Dieu hors de Lui est exprimée en hébreu par le nom de *Chochmah*. Les livres sapientiaux en parlent d'une manière admirable.

Digitized by Google

Chochmah ou la Sagesse vient de Dieu..... elle a été avec Lui toujours, avant les siècles.... elle a été créée avant tout, et la lumière de l'intelligence est dès le commencement. (*Ecclés.*, chap. I, v. 1 à 4).

« Le verbe de Dieu au plus haut des cieux est la source de la sagesse.... c'est le Très-Haut, le Dieu souverain dominateur qui l'a *créée* dans le Saint-Esprit, qui l'a vue, qui l'a nombrée et mesurée, et qui l'a répandue sur tous ses ouvrages (*ibidem*, v. 8, 9, 10).

Remarquons que le texte sacré nomme le souverain dominateur, son verbe et l'esprit comme auteur de la sagesse; et la sagesse est posée comme une existence objective en face de son Créateur.

Qu'est-ce que la Sagesse en elle-même?

« La vapeur de la vertu de Dieu.... l'effusion toute pure de la clarté du Tout-Puissant.... l'éclat de la lumière éternelle.... le miroir de la majesté de Dieu, l'image de sa bonté » (*Sag.*, chap. VII, v. 25, 26).

Qu'est-elle par rapport au monde?

« Elle le domine, le régit, atteignant avec force d'une extrémité à l'autre, et disposant tout avec douceur.... elle est la directrice des œuvres de Dieu.... toujours la même, elle renouvelle toutes choses » (*ibidem*, chap. VIII, v. 1).

Qu'est-elle à l'égard de l'homme?

« La mère de l'amour pur, enseignant la vraie science, celle de Dieu, de l'homme et de la nature; elle se répand parmi les nations dans les âmes pures.... elle forme les amis de Dieu, les voyants ou les prophètes. » L'auteur du *Livre de la sagesse* dit qu'il l'a aimée dès son jeune âge, qu'il a tâché de l'avoir pour épouse.... qu'il est devenu

Digitized by Google

amateur de sa beauté et que ne désirant qu'Elle, tous les biens lui sont venus avec Elle. (*Sagesse*, chap. VIII, v. 2.)

Il est clair qu'il est question ici d'une créature, de la première, de la plus divine, de la plus universelle des créatures, mais cependant créature, si noble, si divine qu'elle soit. S. Augustin l'appelle la *maison de Dieu* qui n'a pas été formée de terre, ni d'aucune substance terrestre, mais qui est toute spirituelle et participant de l'Éternité, quoiqu'elle ait été faite; car, dit-il, la sagesse a été *créée* avant tout, non cette Sagesse qui est coéternelle au Père, égale à Lui, par qui tout a été fait, la Sagesse créatrice (le Verbe); mais la Sagesse créature, qui, par la réflexion et la contemplation de la lumière infinie, devient elle-même lumière.... c'est pourquoi elle est dite être sagesse, quoique créée» (S. Augustin, *Médit.*, chap. XIX et XX).

Cette Sagesse, objet de l'amour du vrai philosophe, serait donc l'effet primitif, pur et universel de la manifestation de Dieu *extra se*. C'est Elle que S. Paul désigne quand il dit que ce qui était invisible en Dieu est devenu visible depuis la création du monde. Ce n'est point l'Être-Dieu, la substance-Dieu, Dieu dans son absolue *séité* qui serait devenu visible par la création. C'est l'*idée divine* posée par la puissance divine, qui est devenue visible à toute créature intelligente, faisant partie intégrante de l'univers. C'est dans cette idée divine, dans cette forme universelle, dans le *contenant* de tout ce qui existe personnellement ou individuellement, dans cette immensité enfin, que nous vivons, que nous respirons, que nous nous mouvons et sommes. Mais, si la Sagesse est l'idée de Dieu manifestée hors de Lui, si elle est l'immensité embras-

Digitized by Google

sant tout et atteignant avec force d'une extrémité à l'autre, il suit que l'image de cette existence divine dans l'intelligence humaine, le type de ce prototype sera l'idée la plus vaste et la plus féconde que la créature puisse concevoir, l'idée vraiment philosophique et mère de la science, puisque son idéal, ou la sagesse, renferme tout objet de science. Ainsi la Sagesse, idée divine posée par le Verbe, devient l'idéal de la créature intelligente; et le type de cet idéal dans l'entendement humain devient pour lui la source de la science. A cette *Sophia* de Pythagore, Sagesse divine ou manifestation positive de la puissance créatrice, Beauté éternelle selon Platon, mère universelle suivant Plotin, et objet mystérieux de l'amour de tous, quelques philosophes de nos jours ont substitué ce qu'ils appellent la *Raison universelle*, la *Raison absolue*. Répudier un nom antique n'est cependant point une chose indifférente, car en rejetant le nom, on court risque de rejeter l'idée qu'il représente, et avec l'idée, l'idéal dont elle est le type et la science qui en dérive. Or, s'il n'y a plus d'*idée* de la sagesse, si la sagesse objective n'est plus reconnue, il n'y aura plus d'amateurs de la sagesse, plus de philosophes, mais seulement des amateurs de la raison, de la pensée humaine, des hommes à opinions et à systèmes : il n'y aura plus de sages, mais des savants, des rationalistes, des logiciens.

Il n'est pas facile de déterminer ce que ces écrivains entendent par la *Raison absolue*. Elle nous semble jouer dans leur vague spiritualisme à peu près le même rôle que la *nature* dans le système matérialiste. C'est une abstraction mise à la place d'un être, et dont on fait ce qu'on veut dans

Digitized by Google

la spéculation, sans s'en embarrasser le moins du monde dans la pratique. Au fond, cette Raison universelle de nos modernes platoniciens, ou plutôt néo-platoniciens avec le mysticisme de moins et l'éclectisme en plus, nous paraît signifier dans leur manière de voir une espèce d'âme du monde, ou la pensée qui le dirige, l'activité qui le gouverne. C'est, dit-on, de la Raison universelle que part toute l'intelligence qui brille dans les œuvres de la création, et qui s'y manifeste par l'unité du plan, par l'ordre, par la beauté, etc., etc. C'est elle qui est la source de tout ce qui est beau, vrai et bien dans le monde; elle est le principe de toute vertu, de toute justice, de toute science. Les raisons personnelles ou individuelles ne sont quelque chose que par leur participation à son essence et par ses inspirations; elles n'en sont, pour ainsi dire, que des rayons, des modifications, en sorte qu'elles ne sont rien par elles-mêmes. Ce sont des instruments, des formes, des modes d'expression et d'action de la Raison universelle qui se révèle à elles immédiatement ou médiatement, et les met en mouvement, qu'elles le sachent ou non, qu'elles obéissent spontanément ou avec réflexion.

La Raison universelle des modernes nous semble donc une espèce de parodie de la *Sophia* des anciens; parodie qui en reproduit encore quelques traits, mais qui a bien moins de vie, parce qu'elle est moins conforme à la Vérité, à l'idéal sublime de la Sagesse; et de là vient la différence des philosophes de nos jours et des platoniciens d'autrefois. Ceux-ci, en aimant la sagesse, croyaient entrer en rapport avec une existence véritable, avec la source même de la Vérité et de la Beauté; ceux-là ne savent trop que

Digitized by Google

faire de la Raison absolue, et ils sont tout prêts à la regarder comme un *être de raison*, comme une abstraction. Aussi leur amour pour elle n'est-il pas bien ardent, et c'est pourquoi leur philosophie est si impuissante dans ses résultats et pour la pratique. Elle aboutit finalement à une espèce de Panthéisme idéaliste qui identifie dans la même idée, en ne les distinguant que comme des termes ou des moments de son développement, Dieu, l'homme et le monde; Dieu étant la raison dans l'homme, l'homme étant l'organe de la Raison-Dieu à laquelle nous participons tous par droit de nature, et le monde ou l'univers étant la forme ou la manifestation de l'un et de l'autre et de l'un par l'autre. Reste à savoir ce que c'est que la raison particulière de chaque individu, laquelle, dit-on, n'est rien en elle-même, mais seulement par sa communication ou plutôt par sa communion avec la Raison universelle. N'est-ce pas encore la Raison absolue, mais restreinte et sous une forme individuelle? Quand l'homme écoute et suit les inspirations de la Raison universelle, c'est la Raison universelle qui se parle à elle-même, qui s'écoute elle-même, qui s'obéit à elle-même; et dans le philosophe qui professe l'amour et l'admiration de cette divine Raison, c'est encore elle-même qui s'aime et s'admire! Alors je le demande, qu'est-ce donc que l'homme? N'est-il pas une illusion continuelle à lui-même, et son existence une pure fantasmagorie? Il croit avoir une raison et il se trouve qu'il n'en a pas, ce qu'il appelle sa raison n'étant qu'une espèce de miroir de la Raison universelle! Il s'imagine avoir une volonté, une liberté, et, en effet, il n'a ni l'une ni l'autre, il n'est qu'un instrument passif sous l'action de la Raison

Digitized by Google

absolue. L'homme n'est donc plus qu'une machine à raisonnement, une forme logique dont la Raison suprême se joue, par laquelle elle aime à s'exprimer diversement; et l'humanité entière est devant elle comme une espèce de prisme dans lequel la lumière éternelle se brise en mille couleurs; ou, si l'on veut, comme un miroir à facettes où elle se plaît à se réfléchir sous mille formes. Que deviennent dans cette hypothèse le droit et le devoir, la moralité, la vertu, la responsabilité? Tout cela périt avec la liberté, avec la personnalité; les pensées, les actions humaines sont, comme les mouvements et les formes de la nature, des modes ou des expressions de l'Absolu, le moi humain s'abîme dans le grand tout. Tel est l'aboutissant fatal du rationalisme moderne.

(6) Il y a quelque chose de vrai dans tous les systèmes philosophiques, si divers ou même opposés qu'ils soient entre eux, et c'est pourquoi tous ont trouvé des partisans et des disciples qui ont pu y adhérer de bonne foi, comme à la vérité même; car l'homme est fait pour la vérité, et il en a un tel besoin qu'il ne peut être trompé que par ce qui en a l'apparence. *Semper specie recti decipimur,* dit le poëte. L'erreur, d'ailleurs, n'est point quelque chose de positif ou d'absolu: comme négation ou restriction de la vérité, elle la suppose, elle l'implique; et on peut affirmer qu'au fond de toute erreur il y a une vérité. Ceci nous explique encore les deux excès dans lesquels la spéculation philosophique va donner alternativement. Tantôt elle est exclusive, *einseitig,* comme disent les Allemands; elle veut tout voir, tout comprendre dans une théorie qui n'est

Digitized by Google

qu'un point de vue et qui ne se rapporte qu'à un mode ou à une faculté de l'homme. C'est le vice des systèmes que nous avons passés en revue, le sensualisme voulant tout tirer de la sensation, le rationalisme tout faire avec la raison, et l'idéalisme tout expliquer par l'idée. Tantôt elle est trop large, trop facile, trop accommodante, et sous prétexte qu'il y a du vrai dans toutes les opinions, dans tous les systèmes, elle les accepte tous; mais ne pouvant les fondre et les réduire à l'unité parce qu'il y a en eux des principes contradictoires et des éléments hétérogènes, elle en fait un amalgame où il y a de tout et où l'on trouve tout ce qu'on veut. C'est l'éclectisme rationnel qui, quoi qu'on dise, n'est jamais qu'un syncrétisme et ne peut pas être autre chose. Pour obtenir un véritable éclectisme, c'est-à-dire pour retirer exactement ce qu'il y a de vérité dans toutes les doctrines humaines, il faudrait pouvoir discerner le vrai de chacune; par conséquent, en éliminer tout ce qu'il y a de faux. Il faudrait épurer préalablement les opinions; et les éléments de la vérité une fois dégagés de leurs enveloppes ou de leurs scories, du mélange qui les altère, se rejoindraient naturellement, pour en reconstituer la grande unité. Mais où est la mesure nécessaire pour faire ce discernement, cette séparation? Avez-vous une loi qui vous rende capable de juger sûrement? Possédez-vous un critérium infaillible du vrai et du faux? Avez-vous à la main une pierre de touche des opinions; un moyen certain d'épuration; un réactif sûr qui sépare nettement le mélange, dégage la vérité et précipite l'erreur? A ces conditions seulement on peut faire un véritable éclectisme; car on ne peut distinguer l'erreur, la juger que par la connaissance de la

Digitized by Google

vérité, et c'est ce qui montre la vanité de la prétention de l'éclectisme, quand il se donne comme le moyen unique de trouver le vrai. S'il n'est pas guidé par une doctrine de vérité, son choix n'a point de règle, il prend au hasard; et s'il possède cette doctrine, pourquoi la chercher au milieu de l'erreur?

Digitized by Google

SECTION SECONDE.

Division de la philosophie.

§ 37.

La vraie philosophie, avons-nous dit, est amour de la sagesse dans son principe subjectif, à son point de départ; et science du *moi* et du *non moi* dans son résultat ou à son terme. C'est ce résultat que l'enseignement philosophique est chargé d'exposer et il peut le faire de deux manières. Ou il présentera la philosophie comme une doctrine scientifique, ou il l'exposera comme un système de connaissance. Dans le premier cas l'enseignement suivra la méthode *analytique* ou *déductive;* et la distinction des parties ou la division, qui se montrera d'elle-même, sera rigoureuse. Dans le second cas, la méthode sera celle de l'*induction*, de la *synthèse;* et la division sera plus ou moins arbitraire, à moins qu'elle ne soit éclairée et guidée par une analyse préalable et bien faite.

§ 38.

Si la philosophie est comprise et enseignée comme une science, la doctrine partira de l'*idée* de son objet dont elle suivra le développement dynamique ou naturel; elle sera nécessairement une histoire,

Digitized by Google

une genèse, une déduction exacte de ce qui est renfermé dans l'idée. C'est ainsi que la doctrine mathématique part de l'idée du point, principe du rayon et de la ligne, de l'angle et de la figure, et dans l'exposition elle ne doit point confondre les termes posés successivement par le développement du point, ni intervertir l'ordre naturel ou généalogique des produits. Ainsi la doctrine psychologique doit partir de l'*idée* de l'homme et le suivre dans son développement graduel, tel qu'il se pose lui-même dans le temps avec sa forme, ses puissances, ses facultés et sous l'influence de la vie et de ses lois. Renverser cet ordre hiérarchique, c'est fausser l'idée et la science de l'homme.

§ 39.

Chez les anciens, la philosophie ne faisait point une branche particulière des études et elle n'était pas l'objet d'un enseignement spécial. Les philosophes s'appliquaient à la considération des phénomènes naturels et à la recherche de leurs causes, aussi bien qu'à l'étude des lois morales et des vérités métaphysiques. Ils cherchaient à s'élever par voie de synthèse à l'idée une de l'univers. Au moyen âge, quand l'enseignement philosophique fut réduit à l'explication des ouvrages d'Aristote, on divisa la doctrine en trois parties principales : la *Logique*, la *Métaphysique* et la *Morale;* et cette singulière division qui

Digitized by Google

n'est point fondée en nature, ni conforme à l'ordre de la science, a cependant prévalu dans les écoles pendant plusieurs siècles (1).

§ 40.

Commencer l'étude de la philosophie par la Logique, c'est prendre la science à rebours et débuter par la fin. La Logique n'est pas seulement la connaissance du mécanisme de la pensée, ni l'art de bien penser; elle est aussi et d'abord la science des lois de la pensée, la science de la pensée même. Penser, c'est grouper des notions, des images et des signes; c'est construire avec des matériaux des tableaux ou des systèmes plus ou moins conformes aux originaux que la nature nous présente. Il faut donc connaître les lois de la pensée pour pouvoir en expliquer la construction et pour apprécier exactement la justesse de la pensée d'autrui énoncée par le discours. Il faut, en outre, savoir ce que c'est que la puissance de concevoir et celle de penser propres à l'homme, sous quelles conditions elles s'exercent légitimement, comment l'homme peut connaître en lui ce qui existe hors de lui, etc. Il faut donc, pour faire de la Logique d'une manière sérieuse, avoir déjà étudié l'homme dans son organisme, dans son esprit, dans ses rapports naturels avec le monde; il faut être versé dans la Psychologie expérimentale,

Digitized by Google

et n'être point étranger à la Physiologie. Il faut encore, avant de s'occuper de la Logique, avoir étudié la nature psychique et morale de l'homme, au moins dans ses premières manifestations, dans ses phénomènes les plus ordinaires, puisque l'homme aime et veut avant de connaître, et qu'il connaît avant de penser et de raisonner.

§ 41.

Il est en outre fort difficile de dire ce que c'est que la Métaphysique dans le système Aristotélicien, puisque la raison ou la faculté de penser, qui y est confondue avec l'âme, ne communique qu'avec le monde physique et en reçoit tous les matériaux et les éléments de ses opérations par l'entremise des sens et de leurs organes. Le maître a dit, et presque tout le monde a répété après lui, que la Métaphysique est la science de l'être en général; et Dieu sait combien de rêveries et d'absurdités on a débité sur l'être considéré *in abstracto*. La science de l'être suppose l'idée de l'être. Le germe de cette idée est inné à tout homme. C'est l'Être lui-même, Celui qui est et qui seul fait être, qui l'a posé dans l'homme en le créant à son image. Mais elle ne se développe dans notre esprit qu'autant que l'idéal l'excite lui-même par son action directe ou indirecte, immédiate ou médiate. C'est à l'action de Dieu en nous que nous

Digitized by Google

devons la conscience et la connaissance de l'existence de Dieu hors de nous.

§ 42.

La division de la doctrine philosophique en Logique, Métaphysique et Morale n'est plus guère usitée aujourd'hui, si ce n'est en quelques écoles spéciales, qui la conservent comme tradition du moyen âge. Mais jusqu'à présent, on n'y a point substitué une autre division qui ait été généralement reçue, parce qu'on n'a point été d'accord sur le principe, ni sur l'objet et le but de la science philosophique. Depuis Descartes, et surtout depuis Locke, la Philosophie a été presque exclusivement concentrée dans ce qu'on appelle de nos jours la *Psychologie expérimentale*, comme avant eux elle avait été réduite à la Logique. Dès lors la division est restée flottante et plus ou moins arbitraire. L'étude de l'esprit humain et de ses facultés par la seule voie de l'expérience dépendant de l'observation de chacun, chacun aussi a fait son système d'après sa manière d'envisager l'esprit et de s'expliquer l'ordre de ses opérations (2).

§ 43.

C'est de l'objet même de la science, tel qu'il se présente à la considération et à l'investigation de l'homme, que doit sortir la division de la doctrine.

Digitized by Google

Or l'objet de la science philosophique est le *moi* et le *non moi*, c'est-à-dire, l'univers, l'homme et leur Principe; c'est le rapport de ce Principe avec l'homme et le monde; le rapport de ces deux termes avec leur Principe; puis le rapport de l'homme avec le monde, et enfin le rapport de l'homme avec ses semblables. Voilà une première distinction nettement indiquée, d'après laquelle la doctrine philosophique se divise en trois grandes parties, savoir:

1° La doctrine de l'*Être absolu*, du Principe universel, Dieu dans sa manifestation par la création: c'est l'*Ontologie* ou la *Métaphysique pure et transcendante;* c'est la science des principes qui fournit les prémisses nécessaires à toutes les autres sciences.

2° La doctrine de l'*être spirituel mais relatif* et conditionnel, de l'homme considéré dans la dualité de sa nature ou dans son individualité et dans son développement au milieu du temps et de l'espace; c'est l'*Anthropologie.*

3° La doctrine de l'*être physique* ou du monde connu, considéré dans son unité et dans sa diversité : c'est la *Cosmologie.*

Ainsi Ontologie, Anthropologie et Cosmologie, telles sont les trois grandes sections de la science philosophique (3).

§ 44.

L'Ontologie ou la doctrine de l'Être, base néces-

Digitized by Google

saire de la Philosophie, doit s'appuyer sur la Parole sacrée, qui peut seule nous dire de ce qui est et a été avant le temps et au-dessus de l'espace. Si ce fondement lui manque, la Métaphysique transcendante n'est plus qu'une doctrine hypothétique, qui ne présente que des systèmes flottants, de vaines abstractions. Elle doit partir de la foi au nom sacré de l'Être qui est de lui-même, qui se connaît lui-même, qui a la vie en lui et qui s'est manifesté hors de lui comme Principe créateur de tout ce qui existe.

Elle doit montrer que l'acte créateur est un acte parfaitement libre, une pure expression d'amour de la part de l'Être qui est *amour;* et qu'ainsi le produit immédiat de cet acte, la créature première, universelle, qui *fut créée avant les siècles*, et toutes les existences qui sont de la même nature, doivent être des créatures libres, intelligentes, soumises à la seule loi de l'amour.

Elle doit montrer encore que les créatures, bien qu'essentiellement intelligentes et libres, sont néanmoins, en tant que créatures, dépendantes pour leur conservation du Principe qui les a posées et animées de sa vie; qu'ainsi avec la liberté personnelle d'un côté, et la dépendance nécessaire de la Source de toute vie de l'autre, la possibilité du refus de l'obéissance ou de l'abus de la liberté est donnée, et avec elle la possibilité du mal et de la mort.

Digitized by Google

§ 45.

La seconde partie de la Philosophie, l'Anthropologie, devra pénétrer jusqu'au principe subjectif de l'homme, le considérer dans la racine de son individualité ou dans la dualité de sa force radicale, dans la dépendance où il est de Celui qui l'a créé et le conserve, et dans les conditions et les premiers produits de son développement spirituel. Ce sera la *Psychologie pure*, la science de l'âme. Puis, elle devra examiner les facultés qui ressortent de l'union de l'âme avec le corps, lesquelles dépendent à la fois de la nature psychique qui en est le principe, et de la forme physique à laquelle l'esprit est uni et qui lui transmet, par les voies diverses de l'organisme, les matériaux sur lesquels il exerce son activité. Ces facultés constituent la sphère rationnelle où l'homme se manifeste comme un être raisonnable et libre, voulant, pensant et parlant; elles sont l'objet de la *Psychologie expérimentale.*

§ 46.

La science de l'homme ne le considère point seulement en lui-même, mais encore dans tous ses rapports. Or, l'homme est en rapport avec ce qui est et ce qui existe, avec ce qui lui est antérieur et supérieur, avec ses égaux et ses semblables et avec ce qui lui est inférieur ou subordonné. C'est de lui

Digitized by Google

que partent ou à lui qu'aboutissent toutes les lignes vitales qui l'unissent au monde et qui lient le monde à lui. L'objet ou l'agent qui atteint l'homme et qui par son action sollicite sa réaction, pose toujours la ligne primordiale et fondamentale du rapport et trace ainsi la voie et la règle de la réaction. De chaque partie théorique expliquant chacun des trois rapports principaux de l'homme avec Dieu, avec ses semblables et avec le monde, devra donc ressortir une doctrine pratique, tendant à régler l'activité naturelle de l'homme, à donner une direction légitime à sa réaction, au développement de son esprit, à l'emploi de ses forces et de sa vie. De là trois nouvelles sections dans l'Anthropologie.

§ 47.

Ainsi, pour reconnaître et constater le rapport à la fois nécessaire et libre entre Dieu et l'homme, entre l'homme et Dieu, il faudra rechercher comment l'homme arrive à la conscience de l'action mystérieuse qui pénètre dans son for intérieur; comment il acquiert la *certitude* de cette action et l'idée de l'agent qui la produit, du *non moi* qui opère dans le *moi;* en d'autres termes comment du sentiment réfléchi de l'action divine naît la foi en l'agent divin qui excite ce sentiment, comment l'homme s'élève par la foi en Dieu à l'idée de Dieu, et comment par sa réaction libre, partant du fond

Digitized by Google

de sa volonté, il entre vraiment en rapport vivant avec l'idéal. Il faudra examiner ce rapport dans son va et vient, dans la part qu'y prend chacun des deux termes, et par là nous acquerrons une vue plus claire, une conviction plus profonde de ce qui fait la base de la religion, savoir ce que Dieu est nécessairement pour l'homme, et ce que l'homme peut et doit être à l'égard de Dieu. De ce rapport bien déterminé se déduira la loi de la créature spirituelle et libre, la loi d'amour qui comprend tous les devoirs de l'homme envers son Créateur, ou la Morale surnaturelle. On appelle *Théodicée* cette partie de l'Anthropologie.

§ 48.

Pour apprécier le rapport de l'homme avec ses semblables, il faut examiner les moyens par lesquels des créatures intelligentes et libres agissent et réagissent l'une sur l'autre, comment par l'affection, par la parole et par la pensée, l'homme-esprit éveille, féconde et développe l'homme-esprit, d'abord dans l'enfant au sein de la famille, puis dans le citoyen au milieu de la société.

De ce double rapport de l'individu avec ses semblables et de ceux-ci avec lui, se déduit la loi de justice et d'équité qui veut que chacun vive et reçoive, soit de la famille, soit de la société, ce qui est nécessaire à son existence et à son bien-être, à la

Digitized by Google

charge de rendre à la société et à la famille en raison de ce qu'il a reçu d'elles. On nomme *Ethique* ou Morale naturelle, la partie de l'Anthropologie qui détermine les droits et les devoirs des hommes entre eux.

§ 49.

Pour apprécier les relations de l'homme raisonnable avec le monde matériel qui lui est subordonné et les résultats de ces relations pour lui et pour le monde, on examine les moyens par lesquels il arrive à la connaissance de la nature extérieure et ce qu'il en peut connaître par ces moyens tant subjectifs qu'objectifs, tant physiologiques que psychologiques.

De ces relations de l'homme spirituel avec le monde sensible au moyen des sens et de leurs organes se déduisent les règles à suivre dans l'exercice de son activité naturelle à l'égard du monde, par laquelle en tant que créature raisonnable, il a le pouvoir et le devoir de dominer, de gouverner et de perfectionner la nature physique en lui et hors de lui. C'est ici qu'on voit fonctionner les lois de la pensée qui ne sont que les lois de la nature extérieure réfléchies dans notre entendement, et réglant le travail de la raison pour l'explication des phénomènes, comme elles dirigent le travail de la nature qui les produit. La connaissance des lois de

Digitized by Google

la pensée et de leur juste application fait l'objet de la *Logique*, dernière partie de l'Anthropologie.

§ 50.

Ainsi, en résumé, la doctrine philosophique ou la Philosophie spéculative se divise en trois grandes parties.

L'Ontologie.

L'Anthropologie.

La Cosmologie.

L'Ontologie ou la Métaphysique transcendante, la plus haute comme la plus profonde des sciences, a sa base dans la Parole divine qui annonce à l'univers la vérité de l'Être; et c'est d'elle que toutes les autres sciences tirent leur principe.

L'Anthropologie part des données que lui fournit l'Ontologie sur l'origine et la nature de l'homme. Elle considère l'âme humaine dans sa racine et dans son développement purement spirituel, comme *Psychologie pure;* dans son développement mixte par son union avec le corps, comme *Psychologie expérimentale.*

Elle explique le rapport de l'homme avec son auteur dans la *Théodicée,*

Le rapport de l'homme avec ses semblables dans l'*Ethique* ou Morale,

Et ses relations avec les choses sensibles et rationnelles dans la *Logique.*

Digitized by Google

Quant à la *Cosmologie*, science de la nature physique en général, où l'homme se trouve encore compris comme être organique et dont il est la fin par l'application de toutes les connaissances naturelles à la conservation et à l'entretien de son existence, nous ne la traiterons point *ex professo*. Nous nous contenterons d'y jeter de temps en temps un coup d'œil en exposant les autres parties.

§ 51.

La voie que nous venons de tracer est celle de la science. Partant de l'idée de l'Être acquise par la foi en l'Être, elle en déduit la connaissance des existences et de leurs lois, depuis les plus hautes et les plus parfaites, jusqu'à celles qui se trouvent au dernier échelon de la création.

Mais si de l'idée de l'Être l'esprit humain peut descendre jusqu'au dernier anneau de la chaîne des existences, il doit pouvoir aussi, en se tenant toujours d'une main ferme à cette chaîne vivante qui descend du ciel, remonter des existences inférieures à des existences plus hautes, des phénomènes sensibles aux lois rationnelles et intelligibles, de la Physique et de la Psychologie expérimentale à la Logique et à l'Éthique.

Ici l'induction trouve son terme, et la raison, livrée à elle-même, est arrêtée devant un abîme qu'elle ne peut franchir. Il faut s'élever à la con-

Digitized by Google

naissance de l'âme, de sa nature, de son immortalité; à celle de l'intelligence, de la génération de l'idée, de la liberté métaphysique; et le monde phénoménique n'offre point de données dont on puisse déduire rigoureusement ces vérités; il ne montre aucune voie par où l'esprit puisse arriver à les connaître. L'homme éprouve cependant le besoin invincible de les savoir. Ce besoin témoigne qu'un rapport foncier existe entre la vérité et lui, et il y a dans sa conscience un fait vraiment primitif qui le constate. C'est dans ce fait, qui sert de base à la Psychologie pure, et qu'elle décrira avec soin, que se trouve le point de contact et d'union entre le monde terrestre et le monde céleste. C'est là qu'est la preuve irrécusable de l'*existence* de Dieu si laborieusement cherchée dans la nature inférieure et dans les lois de la raison, la preuve la plus profonde du rapport de Dieu avec l'homme.

§ 52.

Si nous avions l'intention de faire un livre où la science dût être exposée analytiquement et dans toute sa rigueur, nous suivrions la division qui vient d'être tracée. Partant du Principe universel, de l'Être, source de l'existence et de la vie, nous descendrions à travers les degrés de la création par cette échelle merveilleuse qui unit le ciel et la terre. Dans ce cas nous n'aurions égard, dans notre marche,

Digitized by Google

qu'à l'*idée* et à son développement. Mais nous donnons un Cours d'enseignement; et ainsi nous devons prendre en considération l'état intellectuel des hommes auxquels nous parlons. En général ceux qui commencent à étudier la philosophie ne sont point capables des spéculations sublimes de la Métaphysique. La méthode de l'enseignement doit donc être accommodée à leur faiblesse. Nous leur parlerons d'abord de ce qui les touche de plus près, de ce qui les intéresse le plus, d'eux-mêmes et de la partie d'eux qu'ils peuvent saisir plus facilement par l'observation. Après avoir exposé la Psychologie intellectuelle et morale, d'après les données de l'expérience et de l'observation, nous étudierons les rapports essentiels de l'homme avec Dieu, ses semblables et le monde, ce qui nous conduira à la Logique, à la Morale et à la Théodicée. L'Ontologie ou la Métaphysique transcendante, science de l'Être universel, considéré en lui-même et dans sa manifestation par les êtres créés, fera le couronnement de l'édifice.

Que Dieu daigne nous aider à le construire, cet immense édifice dont sa Parole est le fondement, et que nous mettons, comme temple de la science, sous l'invocation du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Digitized by Google

NOTES.

(1) Aristote paraît avoir été le premier chez les anciens, parmi ceux du moins dont il nous reste quelque ouvrage, qui ait traité des matières philosophiques didactiquement et dans un ordre systématique. Dans le grand nombre de ses écrits, il y en a qui se rapportent exclusivement à la Logique, d'autres à la Morale, d'autres traitent plus spécialement des choses physiques ou naturelles; et enfin il y a quatorze livres qu'on appelle *métaphysiques*, soit qu'on ait voulu exprimer par cette dénomination le rang qu'on leur a donné dans le classement des œuvres de l'auteur, soit qu'on ait eu l'intention de désigner la nature des objets dont ils parlent, savoir: des principes, des causes, de la science fondamentale et de ses conditions; objets qui ne tombent point sous les sens, qui sont au delà de la sphère physique.

Quoi qu'il en soit, ce nom de Métaphysique est resté dans les écoles modernes, comme désignant une partie distincte de la Philosophie, qui a été divisée en trois parties, la Logique, la Métaphysique et la Morale. Ainsi s'est établi au moyen âge l'ordre des études philosophiques, entièrement calqué sur l'esprit systématique qui règne dans les écrits du philosophe de Stagyre; et bien que son autorité ait toujours été combattue et souvent dominée par celle de Pla-

Digitized by Google

ton, elle a cependant fini par l'emporter dans les écoles, à cause de sa méthode didactique qui facilite l'enseignement. Une autre raison plus décisive a fait prévaloir sa doctrine, c'est que, faisant sortir toutes les connaissances humaines des sens et de l'expérience qui s'y rapporte, ne reconnaissant point la dignité de l'*idée* et ne voyant dans les *universaux* que des généralités, des abstractions obtenues par le travail de l'esprit, elle s'accordait mieux que la haute tendance de Platon avec le degré de civilisation des hommes du moyen âge. La société chrétienne d'alors, à peine sortie de la barbarie, joignant à une foi naïve et robuste quelque teinture des lettres humaines, ressemblait à un enfant qui entre en adolescence et qui s'empresse d'exercer en tout sens sa raison novice, disputant de tout et contre tous, uniquement pour le plaisir d'argumenter et d'avoir raison. Il en était ainsi dans les écoles de philosophie de ces temps. On y disputait plus qu'on n'y étudiait; il s'agissait moins de reconnaître et d'approfondir le vrai que de réfuter le faux ou ce qui paraissait l'être; on argumentait ou raisonnait à perte de vue, sans s'enquérir de la valeur des principes puisés à des sources bien différentes et que trop souvent on confondait dans une même vénération, savoir: les Écritures sacrées d'un côté, et les ouvrages d'Aristote et de ses commentateurs de l'autre.

Platon, qui voulait que l'homme se préparât par la purification à la contemplation des idées, prototypes des réalités ou des choses sensibles, a bien mieux compris qu'Aristote ce qui fait l'objet de la Métaphysique. Celui-ci, confondant ce qui est en dehors, au delà de la nature physique, avec la forme générale des données phénoméniques,

Digitized by Google

substitua les abstractions de son esprit aux idées universelles, dont il a fait des catégories de la pensée. Rien de plus illusoire, de moins vrai que ces prétendus objets métaphysiques! Ce ne sont que des entités logiques, résidus de la généralisation; des formes vides et mortes, sans substance, sans valeur intrinsèque, qui n'existent que dans l'entendement, espèces de fantômes que la raison forme avec des images dont elle résume les caractères communs, et qu'elle représente par les signes du langage. Encore une fois, cette prétendue Métaphysique n'a aucun fondement véritable, parce qu'il n'y a rien d'objectif, soit réel, soit idéal qui y réponde. C'est tout simplement une théorie de formes; c'est de la logique posée en l'air; et l'enseignement qui l'expose n'est autre chose qu'une explication plus ou moins arbitraire de termes abstraits, c'est-à-dire de la grammaire.

Du reste, cette division des études philosophiques et la méthode didactique qui lui est inhérente, s'est conservée dans les universités jusques vers la fin du dix-huitième siècle. C'est en Allemagne qu'on s'en est écarté d'abord. En France, il n'a pas fallu moins qu'une révolution, qui a tout changé, pour détruire cette routine. En Angleterre, elle subsiste encore, comme tant d'autres institutions du moyen âge, sauf dans les universités de l'Écosse, où elle a été remplacée par la méthode Baconienne qui y a formé ce qu'on appelle aujourd'hui l'*École écossaise*.

(2) Il est à remarquer que tandis que les écoles ont continué à suivre l'ancienne division de la philosophie et qu'elles ont continué à employer la méthode dialectique

Digitized by Google

et la langue latine qui en est devenue inséparable, déjà dès le seizième siècle, tous les hommes éminents qui ont écrit sur les questions philosophiques et dont les ouvrages sont restés comme des monuments de la philosophie moderne, ont abandonné cette division et se sont mis à étudier l'homme et la nature sans s'inquiéter s'ils faisaient de la Logique, de la Morale ou de la Métaphysique. Ce qui est encore remarquable, c'est qu'ils ont renoncé complétement à la méthode argumentative, et que là où la langue vulgaire s'y est prêtée, ils l'ont employée pour exposer leurs vues et les résultats de leurs recherches. Ainsi en Angleterre, Bacon qui a donné l'élan à ce qu'on appelle en ce pays la *Philosophie naturelle*, et qui a ouvert la voie où marchent aujourd'hui toutes les sciences expérimentales, Bacon n'a écrit ni sur la Logique, ni sur la Morale, ni sur la Métaphysique. Il a proclamé la méthode nouvelle qu'il proposait de substituer à l'ancienne, le nouvel *organum*, l'instrument de découverte qui devait détrôner le syllogisme. Il a fait la statistique des sciences à son époque, il a montré ce qui leur manquait, en quoi elles étaient susceptibles de progrès; et ses ouvrages, écrits en latin, mais non sous la forme scolastique, sont semés d'observations pleines de sagacité sur l'homme en général, sur ses facultés, sur ses moyens de connaître, sur les causes de ses erreurs, etc.

En France, Descartes, qu'on peut regarder comme le père de la philosophie moderne, a abandonné entièrement la voie de l'ancienne scolastique. Il a écrit un traité sur les principes, une dissertation sur la méthode, des méditations sur Dieu, l'homme et le monde, et il a fait traduire lui-même la plupart de ses ouvrages en langue vulgaire. Mallebranche

Digitized by Google

le plus pieux et le plus sublime peut-être des philosophes modernes, a écrit sur la *Recherche de la vérité*, et dans cet ouvrage où il agite toutes les questions philosophiques, son style, qui ne se ressent en rien des formes de l'école, est un modèle de pureté et d'élégance. Depuis ce temps, tous les livres de philosophie composés en France et qui ont eu quelque réputation, ont été écrits en français, et dans aucun ne se retrouvent ni la méthode, ni le langage de l'école. Qu'on passe en revue la littérature philosophique depuis deux siècles, et on verra que dans toutes les contrées de l'Europe, il y a divergence, sinon opposition sous le rapport de la méthode, du langage et du but entre ce qui était donné dans les écoles comme enseignement de la Philosophie et ce qui se disait, s'écrivait et se publiait dans le monde savant comme vues et systèmes philosophiques. Est-ce à dire que tous ces systèmes présentaient la vérité plus purement et avaient plus de valeur intrinsèque que ce qui était enseigné dans les écoles? Non, sans doute. L'enseignement des écoles était insuffisant; il faisait du mal négativement en entravant le progrès de l'intelligence. La Philosophie du siècle, plus vivace et plus hardie, a trop souvent semé l'ivraie avec le bon grain dans le champ de la science. L'ivraie s'est développée; les esprits ont été faussés, égarés, ils sont devenus insensés, tout en se croyant forts et sages. Cette opposition, du reste, s'est presque entièrement effacée au commencement du dix-neuvième siècle, quand par suite des révolutions sociales qui ont changé la face de l'Europe, les écoles ont été elles-mêmes renouvelées.

Il serait encore difficile aujourd'hui de dire quelle est la

Digitized by Google

division de la philosophie la plus généralement reçue. La plus usitée en Allemagne est celle de *Philosophie spéculative* et de *Philosophie pratique.* Cette division, juste au fond, parce qu'elle se rapporte aux deux grandes phases sous lesquelles on peut considérer la vie humaine, comme vie de l'intelligence et comme vie de la volonté, a cependant l'inconvénient d'être vague; et dans la doctrine il est impossible de séparer nettement les deux parties, parce qu'elles se supposent l'une l'autre, la spéculation et la pratique se compliquant perpétuellement dans la vie de l'homme.

Dans la patrie de Bacon et de Locke, et surtout en Écosse, la science de l'esprit humain est traitée à peu près comme la science des choses physiques, et même dans le langage vulgaire le nom de Philosophie s'applique aux sciences naturelles. On examine les diverses facultés de l'esprit humain, chacune à part, sans s'inquiéter de son rang relativement aux autres, des rapports nécessaires qui les lient entre elles et à leur principe commun. On observe des phénomènes, on constate des faits pour en induire des lois, et on tâche d'appliquer ces résultats de l'induction à l'usage de la vie. C'est une histoire naturelle psychologique, dans laquelle il y a beaucoup d'observations justes et utiles, mais point d'*idée,* point de doctrine et partant, point de *méthode.*

Il en va de même en France, depuis la chute du Cartésianisme. La philosophie spéculative du dix-huitième siècle a vécu sur le fond de Locke, importé en France par Voltaire et singulièrement amoindri par la pensée étroite de Condillac; et quand, il y a vingt ans, on a senti le besoin de sortir des voies mesquines du sensualisme et de s'élever

Digitized by Google

au-dessus de l'empirisme des sens, on s'est mis à la suite de l'École écossaise qui plaît singulièrement aux esprits positifs, mais qui ne peut satisfaire ni les hautes intelligences, ni les âmes ardentes. De là la tendance de ces dernières vers les spéculations allemandes, qui a conduit les meilleurs esprits au panthéisme spirituel, à l'éclectisme, puis au scepticisme; et c'est ainsi qu'au milieu du mouvement philosophique de notre siècle, et avec tous les travaux qu'il suppose, nous n'avons point encore de doctrine philosophique arrêtée, parce que nous n'avons pas un point de départ fixe et reconnu, une idée fondamentale admise par tous; nous n'avons pour l'enseignement public ni ouvrage philosophique, ni division de la Philosophie, ni méthode généralement reçus. La doctrine Écossaise a des aperçus, des observations, des descriptions dont l'appréciation et la combinaison sont abandonnées à l'arbitraire de chacun; et l'école éclectique fait l'histoire, non pas de l'homme pour lui apprendre à se connaître dans sa nature et dans ses rapports, mais des opinions et des systèmes remarquables de chaque époque, reconnaissant qu'il y a partout de la vérité et de l'erreur, et laissant à chacun le soin de discerner l'une et l'autre. Il est clair qu'à ces deux espèces d'enseignement toute doctrine rigoureuse est impossible et toute division indifférente, et cependant une instruction vraiment scientifique doit partir d'un principe un, d'une idée fondamentale; elle demande une division de parties sortant de l'idée même et nécessitée par les lois de son développement; elle réclame un ordre sévère, une méthode analytique.

Une réflexion, en passant, sur l'usage de la langue latine

Digitized by Google

que nous avons dite inséparable de la méthode scolastique. Cette langue, outre qu'elle est la base des études classiques, puisque c'est par elle surtout que le monde moderne tient au monde ancien, est aussi la langue de l'Église fondée à Rome par les deux grands apôtres S. Pierre et S. Paul. La langue latine ou romaine est donc intimement unie à l'Église, elle s'est conservée dans l'Église et se propagera avec elle jusqu'à la fin des temps. C'est dans les langues grecque et latine, vivantes lors de l'établissement du Christianisme, qu'ont été formulés par les apôtres et les Pères apostoliques les dogmes de la foi et ce qui se rapporte au culte de l'Église chrétienne. Ces formules dogmatiques, liturgiques, sacramentelles, renferment l'esprit des vérités divines, la vertu des mystères sacrés. Elles conservent les traditions antiques, la doctrine et la science profonde des Pères; elles fournissent l'expression orale et littérale des prières et des louanges que l'Église chrétienne adresse à Dieu, de tous les pays de la terre. La langue latine est morte avec le peuple qui la parlait; elle est restée comme un grand monument du peuple roi. C'est maintenant une forme délaissée par l'esprit du siècle, soustraite aux intérêts et aux vicissitudes du monde; et voilà justement pourquoi elle est éminemment propre par sa fixité et son immobilité à conserver pur et intègre le sens des vérités divines dont le dépôt est confié à l'Église. Malheur à celui qui tenterait d'introduire aujourd'hui dans le sanctuaire telle langue vivante que ce soit! L'antique doctrine en serait nécessairement altérée; les vérités sacrées ne seraient plus professées uniformément, modifiées qu'elles seraient par des expressions diverses, par des idiomes et des constructions

Digitized by Google

grammaticales toujours changeantes. La précision, la rigueur de l'énoncé dogmatique s'affaiblirait, s'évanouirait dans les nuances subtiles des traductions. Le sens divin des paroles sacramentelles, l'union dans le sacrifice et la prière se perdraient avec la langue lithurgique, avec la doctrine, avec l'unité de la foi; et l'Église dépositaire de la lettre et de l'esprit des écritures, ainsi que des traditions apostoliques, envahie par l'esprit du siècle, participerait à l'instabilité, aux agitations et aux fluctuations de la pensée humaine et du temps.

Que la langue latine soit donc enseignée avec soin aux élèves du sanctuaire et dès leur enfance, car pour eux c'est la langue-mère; qu'on l'emploie dans l'exposition scientifique des dogmes et de la lithurgie, c'est une nécessité, puisque les dogmes, la lithurgie et tout ce qui s'y rapporte ont été primitivement formulés dans cette langue, que c'est dans la langue latine que l'Église romaine a donné et donne ses décisions doctrinales. Encore une fois, il faut une langue fixe, invariable pour conserver ce qui ne varie point; il faut pour transmettre à travers les siècles des vérités éternelles, une langue qui participe en quelque chose au caractère immuable de l'Éternité.

Mais il n'en est point ainsi de l'enseignement philosophique qui est un enseignement humain, exposant une doctrine, une science humaine, fruit de la spéculation et de la réflexion de l'homme, et ainsi toujours relative au degré de son développement et à l'état de la civilisation. La philosophie n'est point une chose faite, achevée, qui doive ou qui puisse rester stationnaire, immobile. Elle doit, au contraire, se perfectionner avec l'homme qui est essentielle-

Digitized by Google

ment perfectible, avancer avec l'humanité qui est progressive, et ainsi la doctrine d'Aristote qui convenait à son siècle et aux époques qui lui ont ressemblé, bien qu'elle contienne des vérités qui sont de tous les temps, est surannée aujourd'hui, stérile, insuffisante et insoutenable comme sa physique. Les hommes, quoique semblables au fond et de même nature, varient singulièrement par le développement de ce fond, suivant les temps et les lieux. Et certes, il y a une immense différence entre les hommes qui traitaient de la philosophie en grec et en latin, parce que le grec et le latin étaient leur langue maternelle, et ceux qui parlent français ou allemand au dix-neuvième siècle: il y a une immense différence entre la société et la science païennes, et la science et la société chrétiennes. Restreindre la connaissance de l'homme, de sa nature, de sa liberté, de sa destinée et de ses devoirs à ce que l'antiquité païenne en a pu comprendre, c'est vouloir empêcher le progrès de l'humanité, étouffer l'intelligence, arrêter l'éducation morale et intellectuelle des peuples.

N'est-ce pas faire un anachronisme gratuit que d'employer de nos jours la langue latine pour instruire de jeunes français de ce qu'ils sont, en tant que créatures intelligentes et libres, et de ce qu'ils doivent être comme hommes de leur pays et de leur siècle? C'est réduire l'enseignement philosophique, si important pour le jeune homme au moment où il va entrer dans la société et prendre une part active à la vie civile, à de vagues généralités, à des définitions convenues, à d'insignifiantes banalités. Considérer l'homme *in abstracto*, disserter sur l'homme en général, est chose peu instructive, peu intéressante. C'est l'homme

Digitized by Google

vivant que la Philosophie doit lui expliquer, l'homme de chaque époque, l'homme avec les lumières, les vertus et les vices de son siècle, et c'est pourquoi elle ramène chacun à l'observation de lui-même pour se connaître. *Nosce te ipsum*, connais-toi toi-même, sera toujours la première condition de la vraie Philosophie. La Philosophie latine, comme on la nomme vulgairement, ne s'applique guère à l'observation psychologique; elle n'en admet point, dans le cours de son enseignement, les résultats précieux; elle n'a point égard à l'état et aux progrès de la société. On explique un thême formulé depuis des siècles et qui ne souffre pas de variations notables; on étudie l'homme dans cette formule morte, on en parle dans une langue morte, et l'enseignement se réduit à expliquer comment l'homme est un *animal raisonnable* qui pense et qui parle. Qu'est-ce que l'animal-homme? Qu'est-ce que cet attribut essentiel qu'on appelle raison? Que devient cet attribut quand le sujet ou l'animal meurt? Qu'est-ce que la pensée, la parole? Questions que cette espèce d'enseignement n'explique point et n'expliquera jamais. Aussi le jeune homme sort-il de l'école, l'esprit embarrassé de vaines définitions, tout obstrué par des distinctions arbitraires qu'il ne peut accorder entre elles et qui n'ont aucune utilité pour la pratique de la vie. Il en sort profondément dégoûté de toute science spéculative, désespérant de la philosophie ou la cherchant dans ce qui est le plus contraire à ce qu'on lui a enseigné jusque-là sous ce nom.

(3) La philosophie étant à la fois amour et science, science de l'homme et de ses rapports nécessaires avec son

Digitized by Google

Créateur, avec ses semblables, avec le monde, il ne sera pas inutile de déterminer ici le sens du mot *rapport* qui se présentera fréquemment dans la suite de cet ouvrage.

Rien n'existe isolément dans l'univers. Il y a entre toutes les créatures des liens imperceptibles aux sens, des rapports, des relations vivantes. Aucune créature ne vit par elle et pour elle. Par cela qu'elle existe simultanément avec d'autres créatures dans une même forme générale que nous appelons *monde*, il est clair qu'elles participent toutes à la vie de ce monde, qu'elles y sont éclairées de la même lumière, en relation avec les mêmes objets, chacune suivant son degré et sa constitution, qu'elles se développent dans le même espace où chacune fait son temps. L'activité naturelle de chaque créature est entretenue par l'activité de toutes les autres; son existence dépend du commerce réciproque de toutes, de la continuité de ce commerce, de l'action et de la réaction entre chaque *moi* et tous les *non moi*. Le rapport qui lie les créatures entre elles est donc, à proprement dire, l'effet de l'action vitale exercée par chacune et de l'influence qu'elles ont les unes sur les autres en vertu de cette action.

L'homme, créature intelligente et libre, a le pouvoir de poser des rapports particuliers ou personnels entre lui et telle créature de son espèce, et il a la conscience de ces rapports. Tout rapport actuel suppose deux termes vivants, non créés par la raison, mais qui existent et qu'elle est obligée d'admettre comme des données nécessaires pour qu'il y ait possibilité de rapport; deux termes distincts et *opposés*, quoique non contraires l'un à l'autre, ne se repoussant ou ne s'excluant pas l'un l'autre, mais qui se trouvent en face, en aspect ou *contre-posés*, qui tendent

Digitized by Google

l'un vers l'autre, agissant l'un sur l'autre et qui sont entre eux comme *actif* et *passif*, celui-là donnant, celui-ci recevant.

Le rapport s'établit donc en deux moments, par deux actions distinctes d'abord et successives, puis simultanées; par deux mouvements en sens opposé, dont l'un part de l'agent et aboutit au patient; dont l'autre, qui est la réaction, part du patient et tend vers l'agent.

L'action *primordiale* a l'initiative du rapport, c'est elle qui le fonde. De là l'autorité qu'elle exerce sur l'être qui la subit; elle s'impose à lui, et là où elle est reçue, elle communique la vie et l'aliment de la vie.

L'action du patient ou la réaction est *secondaire*. Provoqué par l'acte excitateur, le sujet y répond instinctivement, ou y correspond volontairement; et ce n'est qu'alors, quand la correspondance spontanée ou réfléchie a eu lieu, que le rapport entre deux existences vivantes est complet ou productif. Du reste, les créatures sont toujours et simultanément actives et passives les unes à l'égard des autres: c'est ce qui fait le procédé vital, ou, comme on dit, la circulation de la vie dans toutes les sphères, dans tous les mondes, dans chaque existence particulière du monde. Je dis la circulation de la vie; car la vie n'appartient à aucune créature; il n'y a qu'un seul Être qui ait la vie en Lui, de Lui, par Lui-même, et c'est Lui qui la répand continuellement dans toute la création : il n'y a qu'un seul Père.

Appliquons maintenant ces vérités générales à l'homme actuel, vivant sous une triple forme, dans les trois éléments constitutifs de sa personne; dans son corps, par la relation où il est avec le monde physique; dans son esprit, par

Digitized by Google

les rapports où il se trouve avec le monde moral, avec le monde social; dans son âme ou dans son être psychique par son rapport avec le monde intelligible et divin, et nous verrons que sous ces trois formes l'acte vital suit constamment une seule et même loi.

Les influences naturelles ou physiques saisissent l'homme dès son entrée dans le monde, et il les subit durant toute sa vie, qu'il le veuille ou ne le veuille pas. Il est passif à l'égard des deux agents principaux de la nature, l'air et la lumière, et il est obligé, sous peine de mort, de répondre constamment à leur action, de compléter incessamment le rapport entre lui et eux. La vie, dont il jouit, est un don; il l'a reçue et il la reçoit à tout instant sous deux formes qui en sont les véhicules les plus énergiques, et il réagit instinctivement et continûment vers ces deux influences, pressé qu'il est d'aspirer, de respirer, de voir et de vivre. C'est cette action et cette réaction répétée entre l'air, la lumière et les autres agents physiques d'un côté, et notre organisme de l'autre, le *va et vient* de la vie, qui fait le procédé vital physique, et tous les phénomènes de l'état de santé et de l'état de maladie ressortent de la manière dont s'opère cette action réciproque; comme aussi tous les moyens de médiation n'opèrent que par elle. Le rapport physique entre l'homme et la nature extérieure est donc constitué par l'action vitale respective des deux termes, par la participation de l'homme physique à la vie générale dont dépend sa vie particulière.

Mais l'organisme n'est que la demeure et l'instrument de l'esprit qui se développe dans cette forme et au sein de la société sous l'influence de la parole, comme le corps se

Digitized by Google

développe au sein de la nature et sous l'influence atmosphérique. L'homme, adressant la parole à son semblable, pose la possibilité d'un rapport spécial et immédiat entre eux; et celui qui l'écoute, passif d'abord à l'égard de la parole, complète le rapport en y répondant positivement, ou bien il le refuse. Il y a encore ici action vitale, *va et vient* entre deux individus, participant l'un et l'autre à la vie qui est dans la parole, de laquelle dépend le développement de l'esprit et de la raison.

A mesure que ce développement s'opère, la position de l'homme change non-seulement à l'égard de son semblable, mais aussi vis-à-vis de la nature extérieure et du monde qu'il habite. L'homme qui se civilise, cultive la terre par son travail, il en facilite la fécondation, il la gouverne par sa raison, par sa force morale qui finit toujours par triompher de la force brute. Sans la main de l'homme, sans son labeur, la terre resterait fermée aux influences célestes, elle ne produirait que des fruits âpres et sauvages. De l'action de l'air et du soleil et de la réaction de la terre, aidée par la coopération de l'homme, ressortent les grands phénomènes de la vie physique qui changent la face du globe, et où l'homme, en même temps qu'il travaille pour la satisfaction plus complète de ses besoins, en dirigeant avec art et prévoyance le déployement des forces de la nature, concourt encore à l'embellissement de la terre, à l'augmentation de la richesse et acquiert ainsi droit de propriété sur les fruits de ses travaux. La terre ne produit donc que par la fécondation d'une influence supérieure, par son rapport vivant avec les vertus célestes.

Si maintenant nous considérons l'homme entrant dans

Digitized by Google

un rapport direct d'amour ou d'affection avec une créature de son espèce, nous verrons naître l'ordre moral comme vie de famille, et l'ordre social comme vie publique. L'une et l'autre se fondent par un acte primordial, par l'amour; et elles s'entretiennent par l'action double et simultanée de l'objet et du sujet qui complète le rapport. La société comme la famille n'est dans le bien-être, dans l'ordre, en état de santé et de prospérité qu'autant que l'action vitale ou le rapport entre les membres est harmonique, qu'autant que les deux actions se balancent et se confondent dans une même vie. Ici se présente la question fondamentale de toute société, savoir: ce qui peut légitimer l'autorité exercée par un homme sur son semblable, intelligent et libre comme lui. Ce n'est point le lieu de traiter à fond cette grave question; nous ne la toucherons que dans son rapport avec le sujet qui nous occupe en ce moment.

Dans la famille, et dans les sociétés politiques qui lui ressemblent parce qu'elles n'en sont qu'une extension naturelle, la source de l'autorité légitime est la *paternité*. Le père étant l'auteur de la famille, en est aussi le préposé dans l'ordre hiérarchique, le chef suivant la nature. Le droit paternel est à la fois divin et humain; humain, en tant que fondé en nature, et partant de l'amour de l'homme pour une créature humaine; divin, parce que le père transmet la vie qui vient originairement de la source de toute vie et qu'il la transmet suivant les lois sacrées de la vie; de là l'expression de *piété filiale*, pour désigner la réaction libre et positive du fils vers le père. La volonté paternelle, posée par la parole du père, trace la règle de la vie du fils; et la réalisation de cette volonté, en tant

Digitized by Google

qu'elle est elle-même conforme à la Volonté suprême, exprime d'une manière vivante le rapport entre le chef de la famille et sa race; d'où résulte l'union, la prospérité, la stabilité de la famille, sa durée, sa longue vie sur la terre. Il en est ainsi d'une *nation* qui n'est qu'une grande famille sortie d'une même souche. La législation est composée en grande partie par les traditions des ancêtres, et les aînés sont les chefs de tribu.

Quant à ces réunions d'hommes qu'on appelle *peuples*, dont les ancêtres n'ont été en rapport direct par les liens du sang ni entre eux, ni avec le fondateur de leur association, et qui, par conséquent, n'ont point de traditions communes, l'autorité se légitime d'une autre manière. Que ces hommes se soient associés librement pour se constituer en corps politique ou que les circonstances les aient réunis, toujours est-il qu'il leur a fallu un chef, soit conquérant ou imposé par la force des choses, soit élu, pour poser la condition fondamentale du corps politique et de la vie sociale qui doit en résulter. Conquérant ou élu, cet individu, par le fait même de sa prépondérance, a dû réunir dans sa personne les qualités propres au dominateur d'un peuple; car, d'un côté, s'il a pu soumettre ses semblables, c'est qu'il était plus fort ou plus habile; et s'il a été choisi, c'est qu'il méritait de l'être, car ce n'est point le choix populaire qui fait le roi, ce n'est point le peuple qui donne ou octroie les qualités royales; il reconnaît ou croit reconnaître ces qualités dans un individu, il le désigne et le proclame chef. Le peuple ne dit pas: je te fais mon roi; il dit: voici mon roi. L'acceptation de celui-ci, son consentement libre à être chef du peuple, fait la pre-

Digitized by Google

mière condition du corps social; la déférence du peuple envers le chef choisi ou accepté, l'hommage libre qu'il rend à son autorité, complète le rapport entre les deux termes contractants. L'action et la réaction vitale commence, le *va et vient* s'établit et le corps politique s'organise, se constitue. L'équité ou l'exacte distribution de la justice est le devoir du chef, devoir sacré qui ressort à la fois de son rapport avec le peuple et de sa dépendance d'une puissance supérieure à celle du peuple et à la sienne. C'est par l'accomplissement de ce devoir que son autorité se légitime. L'autorité une fois constituée, l'obéissance aux lois et au gouvernement devient obligatoire pour le peuple. Il doit réagir par la soumission, et lorsque l'action et la réaction sont en harmonie, lorsque le rapport du chef aux sujets et des sujets au chef est vivant, affectueux, le corps social est en santé, et la vie y est active, régulière, productive.

C'est de l'accord ou de la désharmonie de ces deux actions que proviennent tous les grands phénomènes de la vie politique.

Le rapport qui lie les citoyens entre eux est le même au fond; c'est toujours le rapport du supérieur à l'inférieur, de celui qui donne à celui qui reçoit. De deux hommes en relation actuelle et directe, il y en aura toujours un qui l'emportera sur l'autre, soit par la force du corps, soit par la force morale, par la raison, par l'intelligence, par la volonté. Le plus fort sera par le fait, l'appui, le soutien ou l'oppresseur du faible; et celui-ci s'attachera à son patron, ou repoussera l'oppression s'il le peut; il cherchera à lui échapper. Soutien, bienveillance et protection, d'un

Digitized by Google

côté; confiance, affection et reconnaissance de l'autre; voilà la loi qui lie les citoyens entre eux, loi de justice fondée en nature, loi vitale qui maintient le corps en santé, en harmonisant les positions diverses et les oppositions.

Ajoutons que la vie foncière de l'homme, la vie vraiment humaine a son siége dans l'âme, dans la substance psychique, base de toute personnalité, et que c'est d'une puissance, d'un agent supérieur à l'homme, qu'il reçoit l'aliment de cette vie. Or, la seule puissance vraiment supérieure à l'âme humaine, est celle qui l'a créée et qui la conserve par l'influx continuel de la vie; d'où il suit que le devoir le plus sacré de l'homme, devoir qui ressort de sa loi et de son droit naturel, consiste dans sa réaction libre et positive vers l'action supérieure, dès qu'il reconnait cette action, dès qu'il en a acquis la conscience, afin de compléter ainsi librement le rapport entre son Principe et lui. Il doit répondre par le cœur, par l'amour, à l'amour qui se donne; il doit correspondre à l'acte créateur et conservateur. Tel est le sens philosophique du grand précepte qui renferme tous les autres: tu aimeras Dieu de toute ton âme, de toutes tes forces et par-dessus toutes choses; précepte peu compris, mal apprécié et encore plus mal appliqué. Là aussi est le point de départ ou le principe de la religion dans le cœur de l'homme. L'initiative de ce rapport fondamental appartient à Dieu, qui, comme dit S. Jean, nous a aimés le premier; et il n'est pas plus au pouvoir de l'homme de se dérober à son action vivifiante et conservatrice, que dans l'ordre physique, il ne peut se soustraire à l'action de l'air. Mais il peut refuser sa réaction sciemment ou par négligence, et il ne le fait que trop souvent,

Digitized by Google

soit par ignorance, par légèreté ou préoccupation, soit par orgueil ou par malice. Dans ce cas, il vit de la vie animale et raisonnable, mais il ne connaît pas la vie psychique; il est en rapport avec la nature et ses semblables, mais non avec Dieu; il est comme mort, ou plutôt il n'est pas né au monde intelligible, et son esprit ne comprend rien aux lois de ce monde, aux vérités métaphysiques, à la nature des choses. La loi de l'amour, appliquée à un objet invisible, à ce qui ne tombe pas sous nos sens, lui paraît une folie, ou elle lui pèse comme un joug. Il en est opprimé, et semblable à la plante vénéneuse qui tourne en poison le rayon solaire, il corrompt en lui le don divin. De là le malaise, le dégoût, l'espèce de fièvre morale qui tourmente tant de jeunes hommes de nos jours; de là l'irritation, l'agitation, les angoisses de l'insensé qui prétend vivre sans Dieu, qui dit dans son cœur: Il n'y a pas de Dieu.

Digitized by Google

PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE.

PREMIÈRE PARTIE.

PSYCHOLOGIE INTELLECTUELLE.

CHAPITRE PREMIER.

Ce que c'est que la Psychologie.

§ 1.

La Psychologie est la science de l'âme humaine. Comme toute science, elle tend à expliquer son objet : expliquer une chose, c'est montrer son origine, sa nature, sa loi, sa fin, ainsi que les moyens par lesquels elle tend à accomplir cette fin. L'âme, en se développant, se pose en puissances et en facultés : elle est le principe subjectif, le centre d'où part toute l'existence humaine. Unie au corps, elle constitue la personnalité de l'homme, dont elle est le foyer, et quoiqu'elle anime le corps, elle ne peut commencer à vivre que par une excitation objective qui lui arrive à travers les milieux physiques et organiques dont elle est enveloppée.

Expliquer un objet, ce n'est pas seulement le décrire, en signaler les caractères les plus saillants, afin qu'on puisse le distinguer et le reconnaître au milieu des objets coexistants. Expliquer, c'est rendre raison d'un fait, c'est

Digitized by Google

dire comment ce fait a été amené, produit: donc ses antécédents; ce qu'il porte en lui, ce qui le constitue : donc ses éléments; ce qui peut sortir de lui ou ce qu'il produira à son tour: donc ses conséquents. Tout ce qui existe dans le monde a sa cause, sa nature, sa loi, sa destination. La science, pour être complète, pour être digne de son nom, doit être adéquate à son objet; elle doit reproduire par le discours tout ce qui se fait dans la réalité, tout ce qui a lieu dans la nature. Or, la nature, par son développement, fait une *explication* continuelle, et ainsi elle enseigne sans cesse, en sorte que la science comme l'art doit avant tout la regarder, l'écouter, puis représenter dans son langage ce que la nature dit et fait dans le sien. Toutes nos démonstrations scientifiques ont donc leur modèle dans la nature qui produit sans cesse par l'enchaînement des causes et des effets, lequel part en définitive de principes supérieurs qui dominent tous les faits et la nature elle-même. L'homme ne pense ainsi les choses en lui que parce qu'elles se font dans le même ordre hors de lui; et la justesse, la rectitude de sa pensée dépend de cette conformité.

L'âme humaine, telle qu'elle existe dans le monde, nous apparaît comme un fait dont nous devons chercher la cause. D'où vient-elle? Comment est-elle arrivée ici-bas? Pourquoi sous cette forme et dans cet organisme? Où était-elle avant de descendre sur la terre, et pourquoi est-elle soumise au mode d'existence qu'elle affecte aujourd'hui? Quelle est la nature de l'âme; quelles sont ses puissances, ses facultés, ses fonctions? Comment se développe-t-elle en union avec le corps et sous quelle condition? Dans

Digitized by Google

quels rapports se trouve-t-elle avec ce qui l'entoure, et quels en sont les résultats? Quelle est sa destination ici-bas, le but de son développement, la voie de son perfectionnement? Ce perfectionnement est-il borné au monde actuel ou se continue-t-il au delà? Que devient l'âme au sortir de ce monde, quand elle est séparée du corps qu'elle anime maintenant? Quelle transformation subit-elle après la mort? Où va-t-elle et quelle est sa fin dernière? Problèmes psychologiques que la science doit au moins agiter, si elle ne peut les résoudre. Elle ne sera vraiment science de l'âme, que si elle a des lumières à donner sur toutes ces questions, même quand elle ne les sonderait point jusqu'au fond, et ne pourrait tout expliquer. Il ne peut donc pas en être de la psychologie comme des sciences dites naturelles. Celles-ci peuvent, sans inconvénient, n'être qu'une histoire de la nature, c'est-à-dire, une description de faits particuliers qui se résument en d'autres faits plus généraux, qu'on appelle lois, lesquelles doivent régir dans leur exercice certains agents inconnus, nommés forces, principes, fluides, propriétés vitales, qui sont posés comme des x, sans qu'on cherche à rendre raison de leur nature. Nous sommes plus exigeants pour les faits intellectuels et moraux. Par le sentiment intime qui les éprouve, par la conscience qui les constate, nous communiquons avec la sphère plus haute dont ils dérivent, et comme ces faits sont nous-mêmes sous nos diverses modes d'existence, nous ne pouvons point nous contenter d'une simple description de phénomènes et de qualités. Il ne nous suffit point de savoir comment les faits de notre âme se produisent, nous voulons en connaître la cause et le but; car

Digitized by Google

nous avons besoin de savoir d'où nous venons, ce que nous sommes et où nous allons. L'homme ne peut se regarder comme un phénomène transitoire; il croit instinctivement à la perpétuité de son être, et il ne conçoit pas la possibilité de l'anéantissement. Une philosophie sérieuse ne peut donc s'arrêter à la superficie de la vie; il faut qu'elle entre avec le flambeau de la psychologie dans les entrailles de l'âme humaine, afin que l'homme apprenne à se connaître dans ce qu'il y a de plus profond en lui; et que ses convictions sur ce qu'il lui importe le plus de savoir se forment ou plutôt se consolident; car presque toujours elles ont déjà été posées en lui sous la forme de la croyance par l'enseignement religieux, et c'est ce qui leur donne la base la plus ferme.

L'âme est pour son développement dans la même condition que toutes les forces qui agissent dans ce monde; elle ne peut se manifester qu'à travers le corps et par des moyens matériels; en sorte qu'en elle, comme partout ici-bas, la vie, la lumière ou l'acte, sortent toujours de la mort, des ténèbres, de l'immobilité; ce qui donne à penser sur l'état de ce monde dans lequel la mort et les ténèbres prépondèrent d'abord; et où chaque naissance, chaque production, est le résultat d'une lutte, d'un triomphe de la lumière et de la vie. Le progrès y coûte aussi cher que la naissance, et il n'y a d'avancement possible qu'au prix d'un combat non interrompu, que par un brisement continuel de liens et d'entraves. Dans tous les règnes de la nature, la vie est d'abord dans les chaînes de la matière, opprimée et comme étouffée par elle. L'étincelle ne jaillit du caillou que s'il est frappé; la chaleur s'en dégage par le

Digitized by Google

frottement et la compression; toutes les puissances chimiques dorment dans la gangue minérale, jusqu'à ce que par la contrition, la dissolution ou la pression de la masse qui les emprisonne, elles puissent entrer en contact, se pénétrer et manifester leur énergie. Notre terre ne vit et ne produit que si elle est dissoute par l'eau, échauffée, dilatée par le rayon solaire; et le champ que la main de l'homme cultive, ne devient fécond, que quand il est ouvert par le soc et brisé par la herse. La vie du végétal est enfermée dans l'écorce dure de la graine; elle y est avec toutes ses vertus, avec les caractères de son espèce, avec ses feuilles, ses fleurs, ses fruits, sa semence. Mais si l'enveloppe n'est déchirée, le germe reste inerte et la vie captive. Il en est de même de la vie animale; elle dort dans son germe, au sein de la matière non fécondée; la fécondation est un acte libérateur qui rompt ses chaînes, l'arrache à l'inertie, et l'entraîne au dehors.

Ainsi de l'âme de l'homme. Elle est aussi une semence, mais une semence céleste, comme dit S. Jean, un germe divin, et comme tel elle porte en elle les caractères de son espèce, les vertus et les qualités de l'homme. Comme le grain de blé, elle est jetée sur la terre dans une écorce terrestre; elle y dort, jusqu'à ce que la fécondation s'opère en elle, jusqu'à ce que le Soleil des esprits la pénètre et la vivifie; alors elle végète quelque temps comme tout ce qui commence à vivre, puis elle grandit, s'accroît par la nourriture, se développe, manifeste ses puissances et ses facultés; et elle finit, comme la plante, par s'épanouir dans la floraison, par se compléter dans la fructification qui renferme le gage de sa perpétuité. Mais à l'âme, comme à la

Digitized by Google

plante, comme à tout être vivant, il faut une influence extérieure pour la vivifier, pour la nourrir, pour la soutenir et la diriger; il lui faut après la fécondation la culture ou l'éducation: *Vos agricultura Dei estis.* L'homme a été semé dans l'ignominie, il se levera dans la gloire; et son enveloppe grossière et périssable sera transformée en un corps brillant et incorruptible (*Epit. aux Corinth.*, chap. XV).

L'âme est le foyer de la personnalité humaine. En elle réside la vie propre de l'homme, qui fait son individualité, ce par quoi les âmes sont impénétrables à leur manière, un individu ne pouvant s'identifier avec un autre; chaque âme, comme une monade indestructible, occupant sa place dans l'espace infini. Cette monade n'est ni vide ni inerte, une fois qu'elle est excitée par la vie. C'est une semence d'homme, c'est le germe immortel de l'humanité, tout plein des virtualités du genre. En outre c'est l'âme de tel homme, c'est-à-dire de l'humanité spécifiée, individualisée dans un être particulier, et unie à un corps par la génération, laquelle s'opérant par des facteurs individuels, la marque aussi de leurs caractères et lui imprime pour ainsi dire leur cachet; en sorte que dans chaque âme qui naît en ce monde, il y a d'abord le fond commun de l'humanité, puis les modifications imposées par l'état général du genre humain à tel degré de son développement, celles qui viennent de la race, de la famille, et enfin des parents qui concourent à l'amener à l'existence. De là toutes les prédispositions qu'elle apporte avant d'être en relation avec le monde extérieur; et ces virtualités passeront successivement en acte, en réalisation, à mesure qu'elle se posera au dehors sous l'influence continue des agents et des circonstances au milieu desquels

Digitized by Google

elle est appelée à vivre. Mais remarquons bien qu'elle n'a pas plus l'initiative de sa vie qu'elle n'a eu celle de sa création; son développement au physique comme au moral n'est jamais qu'une réaction. Ainsi il faut deux choses principales pour que l'âme se manifeste en puissances et en facultés: d'abord un fond qu'elle apporte avec elle, qu'elle porte en elle, où se trouve la raison de ce qu'elle peut devenir, le principe subjectif de son développement futur; puis, afin que ce fond soit exploité, mis en culture, il faut une action du dehors qui pénètre l'âme à travers le corps et ses organes, par les sens, par toute son enveloppe, et l'excite à la réaction. Alors commence le procédé vital de l'âme qui là, comme partout où il y a vie, provient de l'acte et du réacte, de la pénétration réciproque du subjectif et de l'objectif. La vie de chaque créature est donc toujours quelque chose de mixte, de complexe; elle est le résultat d'un rapport, et tout rapport par sa nature est double ou dualité, puisqu'il provient de la pénétration de deux termes, du flux et du reflux de l'un dans l'autre, de deux lignes d'action identifiées.

§ 2.

Il y a deux manières d'étudier l'âme humaine, et ainsi deux espèces de psychologie. La première part de l'*idée* de l'âme, et elle en déduit toute sa constitution spirituelle, depuis sa forme la plus pure et ses puissances les plus hautes, jusqu'à ses fonctions inférieures, qui ressortent de son union avec le corps. Cette méthode, qu'on appelle *transcendante* ou *à*

Digitized by Google

priori, est la plus scientifique, parce qu'elle est toute analytique, c'est-à-dire conforme à la génération des facultés et à leur hiérarchie naturelle; mais, par sa sublimité et à cause de sa rigueur, elle est moins propre à l'enseignement élémentaire. Elle suppose au-dessus d'elle une science métaphysique, explicite ou implicite, qui lui fournit l'*idée* de l'âme humaine, principe de son développement. La psychologie ainsi faite s'appelle *psychologie pure* ou *transcendante*.

Il n'y a point de science proprement dite, sans une *idée* qui lui serve de principe; en d'autres termes, la science doit partir de l'idée de son objet, et exposer analytiquement tout ce qu'elle renferme. Ainsi se constitue primitivement la science mathématique, comme science des nombres ou comme science de l'étendue. Les nombres supposent l'unité; elle les produit tous, non par addition, aggrégation, juxta-position ou par abstraction, comme on l'explique communément, mais par une génération naturelle, laquelle, comme toute génération, se fait par la multiplication. Il faut deux facteurs à la multiplication comme à la génération, et la question métaphysique la plus haute, en ce qui concerne les nombres, est de savoir comment la première dualité est sortie de l'unité: car l'unité en elle-même ne multiplie pas. Qu'est-ce donc que l'unité arithmétique, admise par tous les hommes sans qu'ils songent même à se l'expliquer et sans laquelle il n'y aurait ni nombre, ni numération, ni science des nombres? Est-ce un homme, un arbre, un objet quelconque? Mais ces objets ne sont des

Digitized by Google

individus que par l'unité à laquelle ils participent malgré leur état complexe; ils ne sont pas l'unité elle-même. Nous n'acquérons point l'idée de l'unité par les sens; car les sens ne perçoivent rien de un; tout est composé pour eux, et ils ne peuvent saisir que de l'étendue divisible. L'idée de l'unité n'est pas un produit de l'abstraction; car nous ne pouvons penser sans elle, et abstraire, c'est penser: bien plus, la conception simple d'un objet suppose l'idée de l'unité déjà présente dans l'entendement. C'est donc une idée nécessaire, absolue, universelle dont nous portons le germe en nous, et qui se développe avec notre entendement, lequel est lui-même la forme une de notre âme, et ne peut rien concevoir qu'en unité, parce que l'âme étant une et simple, tout ce qu'elle éprouve, sent et opère, doit prendre en elle la forme de l'unité, et en revêtir le caractère. Voilà pourquoi l'unité est une condition absolue de l'exercice de notre esprit.

La science géométrique repose aussi sur une idée simple et universelle, dont elle se déduit analytiquement. Ayant pour objet l'étendue, ses modes et ses rapports, elle doit expliquer d'abord l'origine de l'étendue; elle va la prendre à sa source, dans son principe, dans le point mathématique. Le point est conçu comme simple, indivisible, sans dimension aucune, et l'étendue doit en sortir. Comment ce qui n'a pas d'étendue peut-il produire l'étendue? Comment ce qui est sans dimensions peut-il en donner? Comment le simple peut-il enfanter le composé? Même énigme que tout à l'heure, même contradiction apparente, et cependant si le point n'est admis, il n'y aura ni étendue, ni forme, ni géométrie. D'où vient à l'homme l'idée du

Digitized by Google

point? Certes, il ne l'acquiert pas par les sens; car nulle part ils ne saisissent quelque chose d'indivisible. Ce n'est pas non plus par abstraction; car nous aurons beau abstraire par la pensée, diviser par l'imagination, nous n'arriverons jamais à un point que nous ne puissions diviser encore, puisque nous concevons la divisibilité indéfinie de la matière. Voilà encore une idée dont l'origine ne peut être rapportée ni à la sensation, ni à l'abstraction; et c'est pourquoi elle est marquée du caractère d'absoluité, de nécessité, d'universalité, comme tout ce qui vient du monde intelligible et se forme en nous sous son influence.

Il en devrait être ainsi pour chaque science, et ce qui distingue la vraie philosophie et les philosophes dignes de ce nom, c'est de chercher toujours à s'élever aux *idées* des choses, pour les voir dans leurs principes comme dans leur perfection, et expliquer la réalité par comparaison avec l'idéal dont elle dérive. Mais ici, sans doute, il y a un écueil, et trop souvent la spéculation philosophique vient s'y briser, c'est de prendre un produit de la raison ou de l'imagination pour une *idée*, c'est de mettre une abstraction ou une image à la place de l'idéal, et de cette donnée fausse ou incomplète on déduit un système aussi vain que le principe dont il part. Reste donc cette question: Comment l'esprit de l'homme peut-il s'élever aux *idées* vraies des choses? Ce n'est point le moment de la traiter à fond. Nous allons seulement donner, en passant, une indication.

Toute la philosophie platonicienne se résume dans la doctrine des *idées*. L'idée pour elle n'est point l'image ou le fantôme d'un objet qui affecte les sens. On ne peut, au contraire, l'acquérir qu'en se dégageant des sens, de l'i-

Digitized by Google

magination, de toute la partie inférieure de l'homme, afin d'entrer en rapport par l'acte le plus sublime de l'intelligence, par la contemplation, avec les *idéaux* ou les choses qui *sont*, dont les objets sensibles ne sont que les ombres. Celui qui a créé le monde a conçu les choses dans sa Sagesse avant de les réaliser par sa parole, et ainsi, au fond de toutes les existences il y a une idée divine qui leur donne l'essence et leur forme générique. L'intuition supérieure, par laquelle l'esprit humain saisit l'*idée*, est ce qu'on appelle le coup d'œil ou la vue du *génie*. Une seule vue de ce genre donne de grandes lumières à l'humanité, parce qu'elle lui donne une idée, et qu'il n'y a rien de plus vivant et de plus fécond que l'idée, tant pour la science que pour la pratique.

Mais il y a pour les hommes un moyen plus facile et plus sûr de communiquer avec les idées éternelles. Dès l'origine et dans la suite des temps, Dieu s'est manifesté aux hommes. Il en a éclairé quelques-uns d'une lumière surnaturelle; il leur a révélé les vérités universelles, sans lesquelles la société, la science et la vie humaine sont impossibles, et ceux-ci ont dû les annoncer à leurs semblables. Ces hommes choisis ont donc été prophètes ou apôtres, et comme les hommes de génie qui ont pu saisir quelques-unes de ces vérités par l'intuition intellectuelle, ils ont dit simplement, positivement, dogmatiquement ce qu'ils avaient vu ou entendu. Leur parole s'est répandue sur la terre par la tradition, et de là tout ce que nous trouvons d'idées supérieures et de vérités nécessaires chez les peuples, à tous les degrés de civilisation, avec des formes propres à chacun et plus ou moins altérées, défigurées par les sens,

Digitized by Google

l'imagination, la raison, les passions des hommes et des siècles, comme l'eau d'une même source prend une couleur et des goûts divers, suivant le terrain qu'elle traverse. Voilà les deux principaux moyens par lesquels, en tous temps, les hommes ont pu arriver à l'*idée*; et c'est un grand bien, quand ces deux moyens concourent à la même fin, la plus grande manifestation de la vérité, comme deux miroirs qui augmentent l'éclat de la lumière par une réflexion réciproque.

Descartes avait pressenti ce que doit être l'idée; mais il ne vit pas comment l'esprit peut s'y élever; et s'efforçant de la saisir par le travail de la pensée, par la spéculation rationnelle, tout en ayant l'intention de remettre l'esprit humain en rapport avec les idées des choses par un procédé psychologique, il dévia au point de départ, et devint, sans le vouloir, le père du rationalisme moderne. Il avait entrevu le principe, et il s'est égaré dans l'application, par la méthode. Sa tendance philosophique est tout entière dans la maxime générale qui préside au travail de son esprit, et qu'il pose comme le critérium de la vérité, savoir: tout ce qui est renfermé clairement dans l'idée d'une chose se doit affirmer de cette chose. Ce qui suppose, que pour avoir la science d'une chose, il faut d'abord en avoir l'*idée*, de laquelle doivent sortir par l'analyse toutes les vérités qui y sont contenues. C'est en effet le procédé de la raison, quand elle a une *idée* pour principe. Descartes entendait si bien les *idées* dans le sens transcendant, qu'il les déclare innées quant à leur origine, c'est-à-dire se formant dans l'entendement humain par une autre voie que les sens, l'imagination et l'abstraction; mais il

Digitized by Google

n'a point saisi le procédé psychologique de leur formation. Ce mot d'*idées innées* a soulevé des montagnes de discussions, et la plupart de ceux qui ont pris parti pour ou contre, n'ont compris ni la question ni Descartes.

Mallebranche, dont le génie philosophique a été réveillé par celui de Descartes, a poursuivi la trace de l'*idée*, marquée faiblement sur la voie de son prédécesseur. Sa philosophie, comme celle de Platon, peut être ramenée à la doctrine des idées. Voir tout en Dieu signifiait, pour lui, apercevoir la vérité dans les idées divines, principes des existences et de la science, que l'intelligence peut contempler au moyen d'une lumière supérieure. Ceux qui se sont moqués de ce grand homme dans le siècle suivant, n'ont pas même soupçonné ce qu'il a voulu dire. Ils n'étaient pas capables de comprendre la tendance sublime du philosophe chrétien.

La psychologie transcendante est fondée sur l'*idée* de l'âme, dont elle doit tirer par l'analyse la science de l'âme et de ses facultés. L'idée de l'âme doit donc lui être donnée comme principe par une science plus haute, la Métaphysique, qui est, à proprement dire, la science des principes, ou la science des sciences ; et la métaphysique reçoit les principes, ou les idées universelles par deux voies, la contemplation du génie et la révélation divine. Tout en profitant des lumières plus ou moins éclatantes que le génie philosophique a répandues sur l'objet de notre science, et sans négliger ce que l'intuition supérieure de l'intelligence peut nous apprendre du principe de la psychologie, nous croyons cependant plus sûr et plus

Digitized by Google

fructueux de nous attacher par-dessus tout à la Parole révélée, où le divin domine l'humain; tandis que dans les enseignements du génie, si sublimes qu'ils soient, l'humain l'emporte sur le divin. Nous sommes fermement convaincu que l'homme ne *sait* ce qu'il est dans son âme et dans son corps, ou n'a l'*idée* de sa vraie nature et par suite la conscience nette de sa personnalité, que parce que la parole de Dieu le lui a dit dès l'origine, et que chez tous les peuples comme dans tous les temps, le bon sens, la moralité et la philosophie des hommes, ont toujours été en raison de la manière dont ils ont participé à la lumière de cette révélation, et dont ils l'ont acceptée et comprise. Notre métaphysique est donc fondée sur la Parole éternelle qui, dans notre conviction et comme nous le montrerons ailleurs, est le principe nécessaire ou la condition *sine qua non* du développement intellectuel et moral de l'humanité, par conséquent de la science et de la civilisation. De la métaphysique, telle que nous la concevons, dérivent toutes les autres parties de notre enseignement philosophique.

§ 3.

La seconde manière d'étudier l'âme humaine est moins profonde et plus facile. Son point de départ est opposé à celui de la première. Au lieu de considérer l'homme d'abord dans la racine de son existence, dans le fond de son âme, dans l'idée de sa nature, elle l'examine dans sa vie la plus extérieure,

Digitized by Google

dans son existence sensible, dans les premiers développements de son intelligence à travers les organes du corps. Cette méthode, qui ne procède qu'à l'aide de l'expérience, est moins rigoureuse que l'autre. Cependant elle est aussi fondée en nature : car elle suit, sinon l'ordre hiérarchique, au moins l'ordre du développement temporaire des facultés. On l'appelle *psychologie expérimentale.*

C'est depuis Descartes que la psychologie expérimentale a pris rang parmi les connaissances humaines et est devenue l'objet d'une étude spéciale. Bacon en avait décrit la méthode; mais on ne l'employa d'abord que dans la science de la nature, à laquelle elle donna une direction nouvelle. Appliquée à l'étude de l'homme intellectuel et moral, cette méthode, tout en produisant d'excellents résultats sous plusieurs rapports, s'est montrée insuffisante sous d'autres, et tout à fait impuissante quand on a voulu la rendre exclusive et faire la science par elle seule. Alors est arrivé ce qu'on voit presque toujours chez les hommes : d'un excès on est tombé dans un autre. Tandis qu'auparavant on prétendait tout connaître *à priori*, s'élevant d'abord à l'*idée* ou à ce qu'on prenait pour elle, puis en déduisant la science par le raisonnement et au moyen du syllogisme; depuis Bacon, ou au moins depuis que la méthode inductive a été accréditée, on n'a plus eu de confiance que dans l'*a posteriori.* L'observation des faits, la comparaison de leurs caractères et l'induction ont été déclarées les moyens infaillibles, l'unique voie pour décou-

Digitized by Google

vrir la vérité, et tout ce qui n'a pu être constaté ou justifié de cette manière a été réputé chimérique, imaginaire, et repoussé avec dedain sous le nom d'*hypothèse.* De là la tendance et l'esprit des sciences modernes qui, à mesure qu'elles ont fait plus de progrès dans le champ de l'expérience, à mesure surtout qu'elles ont donné plus de résultats avantageux dans l'ordre naturel et pour le bien-être ou l'agrément de la vie physique, ont pris davantage la spéculation en mépris, et s'éloignant de plus en plus des idées supérieures et de la science métaphysique, ont fini par n'être plus que des doctrines empiriques, plus ou moins arbitrairement systématisées, et toujours relatives à des faits et à des circonstances données. Aussi n'y a-t-il plus d'unité entre elles, parce qu'elles manquent de principes communs, parce que les diverses branches du savoir humain ne se rattachant plus à un même tronc, ne tenant plus à une même racine, ne sont plus animées d'une même vie. L'unité et l'universalité de la science n'existe plus que de nom, plutôt comme un souvenir que comme une réalité, dans la forme extérieure de l'institution scientifique qui a conservé la dénomination d'*université.* Il est arrivé alors dans la sphère de la science ce que nous voyons dans la société, où il n'y a plus que des individus. Chaque science particulière n'a pu même se constituer en unité. Les différents objets dont elle traite sont passés successivement en revue, sans qu'il y ait entre eux un lien vivant, une connexion nécessaire. L'ordre que suit l'enseignement (car encore faut-il un ordre quelconque) dépend du bon plaisir de celui qui enseigne. La physique, par exemple, expose tout ce que l'observation a pu

Digitized by Google

constater sur les agents généraux de la nature, le calorique, la lumière, le magnétisme, l'électricité, le galvanisme, etc.; et elle s'inquiète peu de ce que sont ces fluides les uns par rapport aux autres, et si dans la nature ils ne sont point subordonnés entre eux, comme les diverses propriétés d'un seul agent. La chimie n'a aucune vue d'ensemble, et ne consulte guère l'ordre de la production naturelle dans les combinaisons artificielles qu'elle fait avec les molécules des corps. Tout système lui est bon, pourvu que les applications soient fructueuses. L'histoire naturelle groupe les animaux, les végétaux, les minéraux d'après tel ou tel caractère plus ou moins général, plus ou moins extérieur. La médecine comprend dans sa sphère plusieurs enseignements qui sont rarement en harmonie. La physiologie, la pathologie et la thérapeutique, qui devraient s'appuyer sur les mêmes principes et conspirer au même but, se combattent presque toujours, ou tout au moins ne s'accordent pas.

L'homme est devenu à son tour l'objet d'une science toute expérimentale, et on a prétendu le connaître uniquement par l'observation et l'induction. Il est certain que l'existence humaine est un fait très-complexe qui tombe à la fois sous une double observation, sous l'observation externe par sa forme organique, par la partie physique de sa personne; sous celle de la conscience et de la réflexion par sa vie intérieure, par les modifications et les actes de son esprit, de sa volonté, de son âme. Il est donc très-utile de l'observer, de l'explorer dans toutes ses parties et de faire de chacune de ses facultés l'objet d'une considération spéciale et détaillée. Aussi cette ma-

Digitized by Google

nière d'étudier l'homme, fort en faveur dans ces derniers temps, a-t-elle changé la face de la science au point que la psychologie, à peine connue des anciens, est devenue une des branches les plus importantes de la philosophie. Après les écarts du moyen âge, après les vaines imaginations qui avaient été presque partout substituées aux principes des sciences, et surtout dans la science de l'homme, c'était beaucoup que d'être ramené à l'examen des faits, à l'observation de la nature. On est parvenu en effet par ce moyen à une connaissance plus étendue et plus variée du développement de l'esprit humain et de ses facultés. L'école Écossaise s'est surtout distinguée dans cette voie par sa patience, par son bon sens, par sa bonne foi. Elle a fait à peu près tout ce qu'on peut faire avec cette méthode; mais bien qu'elle ait ajouté au domaine de la science une multitude de faits bien constatés, d'aperçus ingénieux et d'inductions exactes, elle n'a cependant donné aucune vue d'ensemble sur l'homme; elle a laissé indécises, sans réponse, toutes les grandes questions d'origine, de nature et de fin, et par conséquent on ne peut pas même dire qu'elle ait fondé une école philosophique, puisqu'il n'y a en elle ni système ni direction. Elle a fait tout simplement l'histoire naturelle de l'esprit humain, comme on fait de nos jours celle des animaux et des plantes, et dans le point de vue où elle s'est placée, elle ne pouvait faire autre chose. Nous profiterons de ses travaux; car les faits bien constatés et bien décrits sont toujours utiles à la spéculation. Mais guidé par une psychologie transcendante, qui nous a tracé d'une manière exacte l'ordre généalogique des facultés de l'âme, nous suivrons un ordre plus rigou-

Digitized by Google

reux dans l'exposition de notre psychologie expérimentale. Un lien d'unité pourra s'établir entre les diverses parties de la doctrine, et tous les faits se rattacheront à un ensemble de science, dominé par l'*idée pure* de la nature de l'homme et par la vue nette de son développement.

§ 4.

Prenant donc l'être humain tel qu'il se présente à notre observation, en nous et hors de nous, dans son existence complexe, nous le considèrerons d'abord par ses dehors, dans ses relations avec le monde sensible au milieu duquel il se développe par son corps. Nous étudierons ce développement, produit du commerce continuel de son âme, de son principe subjectif avec la nature extérieure. Nous verrons son esprit entrer en exercice par l'excitation des objets sensibles et ne pouvant fonctionner dans la sphère de l'espace et du temps sans en subir les conditions et les lois : — Psychologie intellectuelle. Nous considérerons ensuite sa volonté en rapport avec les agents physiques et moraux, et manifestant sous leur influence les puissances et les facultés dont elle est douée : — Psychologie morale. Nous ne nous élèverons à la Psychologie pure, qu'après avoir constaté tout ce que l'expérience des sens et le témoignage de la conscience peuvent nous faire connaître de nous-mêmes, qu'après avoir épuisé tout

Digitized by Google

ce que la réflexion et l'induction rationnelle peuvent tirer de ces données.

La psychologie expérimentale est la connaissance de l'âme humaine, en tant que cette connaissance peut être obtenue par l'expérience et constatée par nos moyens naturels de connaître. Ces moyens sont les sens extérieurs par lesquels nous percevons ce qui se passe dans le monde des corps; et le sens intérieur, la conscience et la réflexion qui saisissent ce qui se passe en nous. Toute la partie de la vie intellectuelle et morale de l'homme qui est perceptible aux sens et à la conscience, est donc du domaine de la psychologie expérimentale. Elle étudie l'âme dans son commerce avec le monde extérieur et dans l'exercice des facultés qui en ressortent, exercice qui est caractérisé par ce qu'on appelle le *sens commun*, le bon sens, quand il est régulier ou conforme à l'ordre habituel. Mais tous les états et actes de l'âme, qui échappent aux sens et à la conscience et n'offrent plus de prise à la réflexion, sont du ressort de la psychologie transcendante. Le propre de ces états est justement que l'homme y soit enlevé à la connaissance de lui-même, qu'il perde momentanément ce qu'on appelle la *présence d'esprit* ou la *conscience du moi*, et ainsi tout moyen d'observation interne est ôté par le fait. Il y a deux phases dans la vie de l'âme suivant les mondes avec lesquels elle communique. Dans l'état que nous appelons *naturel*, parce que c'est celui où nous nous trouvons le plus souvent (et c'est pourquoi il paraît au sens commun l'état normal), l'âme est en relation avec le monde physique

Digitized by Google

par ses sens, par la lumière et tous les agents physiques; avec ses semblables et la société par le langage et par sa raison. Ici elle a pleine conscience d'elle-même et elle peut se rendre compte par la réflexion de ce qu'elle éprouve, de ce qu'elle fait. C'est le côté clair de la vie actuelle. Mais il y a une partie obscure, qui n'est plus éclairée par la lumière des sens ni par celle de la conscience, et cependant l'âme n'y est pas moins vivante. Elle vit peut-être alors avec plus d'intensité que dans l'état réputé normal, bien que le monde et les êtres avec lesquels elle est en relation ne soient point perceptibles à ses sens extérieurs, et qu'elle ne puisse plus se réfléchir. Ainsi dans le sommeil profond la conscience disparaît et nous vivons sans connaître ce qui se passe en nous, ou n'en n'ayant qu'une connaissance vague et confuse, comme de quelque chose qui nous serait étranger, comme d'un *non-moi*. Dans la plupart de nos rêves, nous nous voyons en objectivité, et nous avons si peu la conscience du moi ou au moins elle est si faible, qu'au réveil nous doutons si c'est bien nous, et il nous faut toujours un certain effort de réflexion pour rentrer dans la conscience de nous-mêmes. Que devient l'âme dans cet état mystérieux? Avec quel monde, avec quels êtres est-elle en communication? Elle est évidemment soumise à des influences extérieures, puisqu'elle sent, conçoit, imagine, pense, parle, désire et veut, comme les rêves le prouvent. D'où viennent les songes, qu'il ne faut pas confondre avec les rêves; et dans les songes les bonnes ou mauvaises inspirations, les visions, les avertissements, les lumières qui sont quelquefois transmises à l'âme et qui se rapportent à sa position dans l'état de veille? Ces faits,

Digitized by Google

qui ne peuvent être niés comme faits, quelle que soit l'explication qu'on en donne, montrent que notre âme peut entrer en commerce avec un autre monde que celui des sens, monde sur-naturel ou sous-naturel, comme on voudra l'appeler, qui par son action produit en elle des états et excite des actes dont la conscience lui échappe et qu'ainsi elle ne peut saisir et analyser par la réflexion.

Il en est de même de ces états sublimes de l'intelligence où l'homme, éclairé par une lumière supérieure, aperçoit des vérités et conçoit des idées qui surpassent sa raison comme ses sens. Le génie scientifique qui contemple la vérité, le génie de l'artiste transporté par la vue de l'idéal, sortent de l'état purement naturel ou ordinaire de l'humanité; ils sont emportés au delà de la sphère du sens commun. C'est pourquoi ils passent souvent pour n'avoir pas le bon sens, et quelquefois le vulgaire les accuse de folie.

Le caractère de cet état est aussi la suspension plus ou moins complète de la conscience, et l'impuissance de la réflexion, au moins pendant le temps de la contemplation ou de l'inspiration. Il y a une espèce de transport, de ravissement qui enlève l'homme à lui-même pour l'unir momentanément à quelque chose de supérieur, et l'identifier pour ainsi dire avec ce qui le domine. Aussi dans ces moments ne sait-il jamais bien ce qu'il veut faire ni ce qu'il fait. Tout plein de l'influence qui le pénètre, il n'est point maître de lui; sa vie est toute absorbée par ce qu'il sent, par ce qu'il voit; et quand il parvient à en exprimer quelque chose, c'est comme une force, plus forte que lui, qui se fait jour à travers ses or-

Digitized by Google

ganes, et qui les meut souvent presque sans sa volonté; tel un instrument qui se prête à la main qui le touche et ne rend des sons que par son impulsion. De là, ce qui nous paraît fortuit, capricieux, bizarre dans l'inspiration du génie; c'est un vent qui souffle, sans qu'on sache d'où il vient ni où il va. Il faut le suivre avec foi, s'abandonner à son entraînement; il s'échappe, quand on veut le saisir, et rien ne lui est plus contraire que la réflexion. Où est l'âme dans ces instants? Avec quel monde, avec quels êtres est-elle en rapport? Questions qui ne sont pas de la compétence de la psychologie expérimentale, puisqu'elles se rapportent à des états sur-naturels, où l'observation de soi-même devient impossible ou au moins très-difficile.

Il en est de même de l'état où l'âme peut entrer par la prière, c'est-à-dire, par l'élévation de son désir, de sa volonté, de son amour vers Dieu. La religion est ce qui nous lie ou nous relie à Dieu, notre principe et notre fin; tout en elle doit tendre à ce but, et ainsi il n'y a de vie vraiment religieuse dans une âme, qu'autant qu'elle entre en rapport avec Dieu. Or, ce rapport, bien que les sens et la raison y contribuent pour leur part, ne s'établit cependant foncièrement que par l'acte le plus pur de l'intelligence, comme dans la contemplation, et plus souvent encore par le cœur, par l'âme même, comme dans l'amour divin. Que la prière soit contemplative ou affective, quand elle est vive, profonde, elle présente toujours ce caractère qu'elle enlève l'homme à lui-même, le transporte, suspend la réflexion et même la conscience; et plus l'esprit propre se perd, plus l'homme s'oublie et cesse de se voir, plus aussi il s'approche de Dieu, plus son rapport avec Dieu de-

Digitized by Google

vient simple et profond, plus la vie de l'âme est intense. Dans cette manière d'être de l'âme, il se passe des choses qui sont plus du ciel que de la terre, comme le prouve la vie des Saints. C'est à la psychologie transcendante qu'il appartient de considérer ce côté surnaturel de l'existence humaine.

Enfin il y a des états singuliers où les phénomènes psychologiques les plus extraordinaires se produisent, et qui ainsi méritent l'attention du philosophe tout autant que celle du médecin. On les a appelés du nom général de *somnambulisme*, expression inexacte ou au moins superficielle, puisqu'elle ne désigne qu'un caractère extérieur de la situation. Dans cette manière d'être, la partie spirituelle de l'homme semble plus dégagée du corps, exaltée au-dessus des organes dont elle dépend moins; elle exerce ses facultés, accomplit ses fonctions sans leur secours, et paraît plus indépendante des conditions de l'espace et du temps. Ainsi des somnambules voient à de grandes distances et à travers des milieux opaques; ils aperçoivent dans l'intérieur du corps les causes des maladies, indiquent les remèdes convenables et la place où ils se trouvent; ils pénètrent les pensées les plus secrètes de leurs semblables; ils semblent quelquefois converser avec des êtres d'un autre monde, etc. Ici plus encore que dans les états précédents, la conscience est suspendue, et il n'y a aucun souvenir au réveil, ou quand l'esprit revient à lui-même. Comme dans le sommeil, ces personnes se voient objectivement, et de même que les enfants qui n'ont point encore la conscience du moi, elles parlent d'elles à la troisième personne; quelquefois même elles se partagent en deux, et aucune des

Digitized by Google

deux n'est appelée *je* ou *moi;* mais c'est l'*une* qui voit l'*autre* et qui en parle. Voilà encore une face de la vie transcendante ou sur-naturelle de l'humanité. Dans tous les temps, chez tous les peuples on rencontre des faits de ce genre. Les maladies où ils se produisent le plus fréquemment; car c'est toujours un état maladif, causé par la rupture de l'équilibre entre l'âme et le corps; ces maladies étaient regardées par les anciens comme ayant quelque chose de sacré, de sur-naturel, *morbus sacer,* et de nos jours encore chez certains peuples, ceux qui en sont affectés passent dans les familles pour des êtres privilégiés, portant bonheur à ceux qui les entourent, comme si par eux il y avait une communication plus particulière avec un monde supérieur.

Qu'on rapproche de ces considérations ce que l'histoire nous rapporte des religions de l'antiquité, des superstitions païennes, de leurs mystères, de leurs initiations, des oracles, des augures, de la divination, des sybilles, de la fureur religieuse, de l'enthousiasme qui saisissait les prêtres et les prêtresses et les poussait à se déchirer, à s'entretuer, à verser le sang, etc., et on verra dans ces faits autant de preuves de cet état sur-naturel dont nous parlons, qui s'est manifesté de diverses manières dans tous les temps, et que la psychologie doit chercher à expliquer par la méthode transcendante, puisqu'il échappe à la conscience et à la réflexion de ceux qui l'éprouvent.

Le psychologue étudie l'homme en lui et hors de lui, dans son semblable. Son observation est double, interne et externe. Il observe ses semblables au moyen des sens et dans les formes et les faits par lesquels ils manifestent ce

Digitized by Google

qui est en eux, à savoir les actions, les paroles, la physionomie, le geste et toute l'habitude du corps en mouvement ou en repos; car l'esprit de l'homme ne peut pas pénétrer directement l'esprit de l'homme; il ne le saisit que médiatement dans son expression et il pressent ou juge analogiquement ce que son semblable sent, pense et veut par ce qu'il éprouverait ou ferait lui-même en pareilles circonstances. La connaissance que nous pouvons acquérir des autres par ce moyen est donc toujours relative à celle que nous avons de nous-mêmes, et par conséquent elle est singulièrement influencée par notre manière d'être, de sentir, de voir, par notre caractère et nos habitudes. Les actions sont en général les signes qui déclarent le plus sûrement l'intérieur des hommes; les paroles sont plus facilement trompeuses, à cause de leur obscurité ou de la dissimulation. La physionomie et surtout les yeux fournissent de bons renseignements à l'observateur; ils trahissent aisément ce qui est au dedans, et il faut beaucoup de sang-froid et un grand effort de volonté pour les en empêcher. Le psychologue peut encore s'aider efficacement de l'histoire ou du récit de la vie des peuples, de la description des actions et des mœurs des hommes dans tous les temps, dans tous les lieux, à tous les degrés de civilisation. Son expérience propre se fortifie alors de celle des siècles, et il ne risque plus de voir l'humanité dans un homme, dans quelques hommes; il peut la considérer dans ses caractères les plus généraux et dans l'ensemble de son développement. C'est ce qui a donné lieu à la *philosophie de l'histoire*, science aussi moderne que la psychologie, et qui devait naître avec elle. Mais tous ces moyens

Digitized by Google

extérieurs n'ont point d'efficacité ou produisent peu de résultats sans le moyen principal, l'observation interne, laquelle opère par le sens intime, par la conscience, par la réflexion. C'est une chose extrêmement difficile que de s'étudier soi-même pour saisir dans un fait psychologique dont on est le sujet, tous les éléments qui le composent, toutes les nuances qui s'y trouvent, et déterminer exactement la part du subjectif et de l'objectif; car nos états comme nos actes résultent de l'un et de l'autre; c'est toujours notre âme, notre volonté, notre esprit, nos facultés combinés avec des influences et des circonstances externes. Par le sens interne nous avons la perception confuse du résultat, et tant que nous sommes occupés à sentir le fait, nous ne songeons point à l'observer. L'observation est même impossible au moment même du sentiment, parce que l'âme étant une, ne peut donner son attention à deux objets à la fois; et l'effort qu'elle ferait pour considérer ce qu'elle sent, l'empêcherait de sentir, ou au moins affaiblirait l'impression. Quand nous nous regardons nous-mêmes au dedans, nous nous séparons en deux, nous nous faisons sujet-objet, et par conséquent la vie de l'âme n'est plus simple; elle se divise en se repliant sur elle-même pour se connaître, et par suite de la situation où elle se met, elle ne peut plus se voir telle qu'elle a été au moment de l'impression, et dans le premier temps de sa réaction. La conscience implique un retour du moi sur lui-même, un commencement de réflexion qui ne vient jamais qu'après coup, et ainsi l'observation, pour être plus sûre, doit arriver immédiatement après le fait senti, au premier acte de conscience, afin de saisir le sujet encore sous l'impres-

Digitized by Google

sion de l'objet, et avant que la disposition où il l'a mis n'ait disparu.

C'est donc plutôt sur le souvenir que sur le fait éprouvé au moment même, que porte l'observation psychologique. Les conditions subjectives, pour qu'elle soit efficace, sont d'abord la délicatesse du sens intime et la vivacité de la perception qui l'accompagne, perception bien plus subtile que celle des sens externes, à cause de la fugacité de son objet que nous ne pouvons fixer comme la chose matérielle soumise à nos organes. Le phénomène intérieur est presque toujours instantané et souvent indépendant de la volonté. Puis, il faut que la mémoire conserve fidèlement et vivement l'empreinte du fait; c'est ce qui s'opère par la conscience que nous en prenons, en ramenant le regard de l'esprit sur l'impression pour la considérer. En troisième lieu vient la réflexion, c'est-à-dire le regard de l'esprit arrêté volontairement et plus ou moins longtemps sur le fait pour l'analyser dans ses éléments, en constater les circonstances et les conditions, en discerner tous les caractères afin de le comparer avec des faits semblables ou analogues et d'en tirer une induction. Tout ce travail s'applique à un souvenir, lequel est plus ou moins vivace, plus ou moins exact; car ce n'est qu'une image et comme une ombre du passé, et notez encore que l'attention dans ce cas est toute ramenée au dedans, qu'elle doit être fixée sur un objet spirituel, qui la plupart du temps ne peut être représenté en image, qui souvent est à peine exprimable par un signe, savoir un sentiment, un désir, le mouvement d'une passion, le jeu d'une habitude, l'entraînement d'un penchant, un acte de la volonté, ou une pensée, une opération de l'es-

Digitized by Google

prit, l'acte d'une faculté intellectuelle. Ce travail doit se faire au milieu des influences multiples du monde qui sollicite sans cesse l'esprit par les sens et par mille distractions ; il doit se faire dans le mouvement perpétuel de l'imagination, plus active encore que la nature extérieure pour nous distraire, et qui amène devant l'œil intérieur une succession continuelle de fantômes, dont chacun cherche à attirer le regard ; il doit se faire enfin au milieu de toutes les modifications de notre âme, toujours agitée par quelque désir, par quelque passion ou intérêt, préoccupée par des systèmes, des préventions, des préjugés, voyant, jugeant, pensant sous toutes ces influences. C'est dans ce tourbillon du dehors et du dedans que nous devons faire nos observations psychologiques et appliquer la plus subtile analyse. En vérité, quand on y réfléchit, on est effrayé, presque découragé de tant d'obstacles, et on est tenté de croire à l'impossibilité de la psychologie expérimentale. Elle est cependant possible, comme l'expérience le prouve; mais la vue de toutes ces difficultés doit nous empêcher d'accorder à ses résultats une confiance sans limites, et nous sommes obligés de reconnaître et d'avouer ici comme ailleurs l'insuffisance de la science purement humaine.

Du reste, dans la pratique de la vie, par l'habitude du monde et le commerce de la société, les gens d'esprit acquièrent souvent, et comme à leur insu, une connaissance très-subtile des hommes, qui leur donne ce qu'on appelle l'esprit de conduite, ou la prudence du monde, le tact, le savoir-faire. Tous ceux qui, par leur position, ont intérêt à bien connaître leurs semblables, y réussissent ordinairement, les courtisans, les diplomates, les gens d'affaires,

Digitized by Google

et surtout les femmes, qui sont presque toujours obligées de suppléer par l'adresse, par la finesse, à la force et au pouvoir qui leur manquent. Il en résulte une certaine connaissance expérimentale de l'âme humaine très-utile dans les diverses situations de la vie, bien qu'elle ne s'élève jamais au point de vue scientifique. On pourrait appeler cette connaissance *psychologie des gens du monde.*

§ 5.

Avant de considérer l'homme en face de la nature extérieure et dans ses rapports multiples avec le monde et les existences qu'il contient, il convient, pour bien expliquer le rapport qui unit les deux termes, de commencer par les envisager chacun séparément. Nous dirons d'abord ce que nous entendons par le monde et par la nature; comment nous concevons qu'ils agissent sur l'homme ou ce que c'est que l'*esprit de la nature* par lequel elle le stimule et le pénètre; puis nous montrerons comment de la réaction de l'homme vers la nature et son esprit, résulte le développement de l'*esprit humain.*

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Du monde, de la nature et de l'esprit de la nature.

§ 6.

Qu'est-ce que le monde? Selon le sens vulgaire du mot, le monde est l'ensemble, la totalité des existences naturelles tant générales que particulières. C'est l'espace qui les contient; c'est la lumière qui les investit de son éclat et qui les rend visibles; ce sont les éléments et tous les résultats de leurs combinaisons, toutes les productions terrestres. C'est l'homme tel qu'il apparaît ici bas, avec ses besoins et ses facultés, gouvernant la terre et jouissant de ses produits.

Il y a peu de mots dont la signification soit plus vague et qu'on emploie en des sens plus divers que les mots *monde* et *nature*, et cependant ces expressions reviennent à chaque instant dans le discours et dans les livres. Pour le plus grand nombre, le monde est l'univers tout entier; conception vague, propre à l'homme des sens qui trouve la mesure de ce qui est et même du possible dans ce qu'il connaît. Le monde, dans ce cas, veut dire *notre* monde; et notre monde n'est qu'une partie de l'univers. Il n'y a qu'un univers et il y a plusieurs mondes. Considéré d'une manière générale et abstraite, le mot *monde* signifie un en-

Digitized by Google

semble, une totalité finie, une capacité déterminée, une sphère où sont renfermées d'autres existences qui en dépendent et dont le développement est soumis à des lois constantes. Un monde implique nécessairement de l'unité et de la variété, de l'ordre dans la multiplicité, une fin et des moyens qui y sont proportionnés. Envisagé d'une manière spéciale, le monde peut être pris dans un sens physique et dans un sens moral. Le monde physique est le système des êtres que nos sens peuvent atteindre, avec tous les phénomènes qui résultent de leurs rapports et les lois qui les régissent. Ce système est l'objet de la science physique, comme les anciens l'entendaient, ou de la Cosmologie, et c'est à l'expliquer soit dans sa formation primitive, soit dans l'ensemble de sa construction, soit dans les faits généraux et particuliers qu'il présente, que cette science s'applique, sous le nom de Géognosie, Géologie, Minéralogie, Physique spéciale, Chimie, etc. C'est avec le monde ainsi entendu, que l'homme entre en commerce par ses sens; les objets naturels qui le composent agissent sur l'âme humaine au moyen des organes du corps, et par l'intermédiaire des agents les plus généraux et les plus subtils de la nature.

Le monde moral est aussi un système, une totalité, mais d'êtres intelligents et libres, soumis à une même loi et vivant en commun dans des rapports d'ordre, de justice, de convenance. C'est ce qu'on appelle la *société.* Il y a autant de mondes en ce sens qu'il y a de sociétés constituées. Dans une même nation, dans une même cité, il peut y avoir plusieurs mondes; car chacun par ses liaisons, ses sympathies, ses relations tend à se faire son monde ou sa

Digitized by Google

société. Chaque homme, naissant au sein de la civilisation, à quelque degré qu'elle soit, se trouve, par le fait même de son existence en contact avec le monde moral et sous l'influence de la société qui le reçoit. Son esprit sera excité, impressionné dès l'origine par l'esprit de cette société, comme il sera dirigé et protégé dans son développement par les lois qui la gouvernent. Il naît spirituellement dans l'atmosphère d'un monde moral dont il subit les influences, de même qu'il naît physiquement dans telle région, sous tel climat dont il absorbe la lumière, l'air, les fluides. Il n'est donc indifférent ni pour le moral ni pour le physique de naître en tel endroit ou en tel autre. L'homme sera tout autrement disposé dans son existence corporelle et pour sa vie morale, selon le monde qui l'aura originairement impressionné. Il reste dans sa complexion, dans son tempérament, dans sa constitution spirituelle des formes primitives qui ne s'effaceront jamais, et dans lesquelles toute la vie ultérieure de l'individu sera moulée, façonnée. L'éducation et l'instruction, qui viennent pardessus, quand elles sont analogues aux impressions premières, et elles le sont toujours si elles résultent spontanément de l'action de la société où l'homme s'accroît et se forme, creusent encore et déterminent ces formes d'une manière plus arrêtée, et chacun est ainsi préparé pendant ses années d'enfance pour la sphère où il doit agir. Il n'entre, à proprement dire, dans le monde qu'à l'âge adulte, quand il est capable de participer activement à la vie sociale, de s'y poser pour lui, d'y fonder une famille, d'y exercer une fonction et de rendre à la société et aux individus ce qu'il en a reçu et en reçoit encore. Quitter le

Digitized by Google

monde, c'est se mettre, autant qu'il est possible, en dehors des relations sociales, pour se dispenser d'en suivre le train, et d'en remplir les obligations; ou plutôt c'est passer d'un monde dans un autre, d'une société plus vaste dans une société plus étroite; car l'homme peut rarement vivre sans une société de famille, de position ou de choix, à moins de se retirer dans le désert, comme les solitaires de la Thébaïde, pour n'avoir plus de rapport qu'avec Dieu.

Le mot *monde* a encore un sens plus profond, qu'il doit à l'Évangile. Telle est la signification de ces paroles : Si vous étiez du monde, le monde vous aimerait; mais comme vous n'en n'êtes pas, il vous hait et vous persécute, etc. Le monde est tout entier dans le mal... Ayez confiance, j'ai vaincu le monde... Celui qui veut être mon disciple doit renoncer au monde et à lui-même.... L'esprit du monde est opposé à l'esprit de Dieu, etc. Ces paroles s'appliquent certainement au monde où nous vivons, tant physique que moral, et cependant par le fait même de notre existence, par la nécessité de notre position, il nous faut vivre avec le monde, dans le monde et du monde. Ce que le Christianisme nous recommande, c'est de ne point nous laisser entraîner par l'*esprit* du monde; car il enseigne que le monde actuel et l'homme qui l'habite ont été dès l'origine infectés, viciés par un esprit de mal et de mensonge, qui en a faussé le développement. Cet esprit mauvais se manifeste par l'égoïsme qui domine toutes les créatures du monde, en sorte qu'elles tendent naturellement à rapporter tout à elles-mêmes comme à un centre, ce qui établit la guerre entre elles, si une force supérieure n'intervient.

Digitized by Google

L'attraction moléculaire dans l'ordre physique, l'amour de soi dans l'ordre moral en sont la double expression; c'est la *loi naturelle* des existences terrestres. L'homme la suit instinctivement, quand il obéit à la nature animale. Il ne lui résiste que lorsqu'il commence à sentir, à reconnaître sa nature plus noble, qui l'élève au-dessus du monde physique et lui impose une autre loi, la loi de son âme qui, comme dit S. Paul, combat celle de ses membres, de son corps. De là le sens de la morale chrétienne, de ses préceptes, de sa discipline qui tendent à relever l'homme déchu, en rétablissant le vrai rapport qui devait exister entre ses deux natures, en remettant le corps sous la loi de l'âme: ce qui ne peut se faire complétement que par le triomphe de la justice et de l'amour sur l'égoïsme, par le renoncement au monde et à soi-même; ou, pour parler encore plus chrétiennement, par le dépouillement du vieil homme, de l'homme charnel et extérieur pour revêtir l'homme nouveau, l'homme intérieur et céleste, l'homme régénéré, dont Jésus-Christ est le modèle. Les faits confirment pleinement cette admirable doctrine; car personne ne niera que l'esprit du monde, ou ce qui domine la société, ne soit l'intérêt personnel, l'égoïsme et toutes les passions qui en dérivent. C'est la source du mal et de tous les maux parmi les hommes, et par conséquent, le remède est dans l'esprit opposé, l'esprit de justice et de désintéressement. Il n'y a de sûreté, de force et de vraie grandeur pour la société que par le désintéressement de ses membres, et qu'est-ce qui peut produire cette vertu, sinon l'oubli de soi-même d'un côté, et la charité pour ses semblables de l'autre? Voilà justement ce que l'Évangile enseigne au

Digitized by Google

monde depuis dix-huit cents ans. Sa morale n'est la plus excellente que parce qu'elle est la plus vraie, parce qu'elle *sait ce qu'il y a dans l'homme*, son origine, sa nature, sa dégradation, sa destination et les moyens de l'y ramener. Elle est fondée sur une métaphysique transcendante, la science profonde de Dieu, de l'homme et du monde.

§. 7.

Qu'est-ce que la nature? A cette question la réponse est moins facile. Suivant les uns la nature est le monde même au sein duquel nous vivons. Suivant les autres, la nature n'est pas le monde, mais l'esprit, la vie du monde; c'est une force secrète qui pose les existences, opère leur développement, les enfante et les détruit continuellement. Pour ceux-là la nature est un agent aveugle qui se meut au hasard. A ceux-ci elle paraît douée d'une certaine intelligence, avoir un but dans son mouvement. D'autres la font dépendre d'une puissance supérieure qui la dirige dans son action. Tout cela nous montre la notion générale et vague que le grand nombre se fait de la nature, et ce que quelques hommes plus réfléchis en pensent; mais ne nous apprend nullement ce que la nature est au fond et en elle-même, dans son idée, et c'est justement ce qu'il nous importe de savoir.

Le sens du mot *nature* est encore plus incertain que ce-

Digitized by Google

lui du mot *monde*, et les fausses explications qu'on en donne ont des conséquences plus funestes. Il y a peu de questions graves où la *nature* ne trouve sa place, là où on a besoin d'un grand mot à effet pour trancher la discussion. Que de phrases sententieuses dans la conversation et dans les livres, où la nature joue le principal rôle, sans qu'on sache vraiment ce qu'elle y vient faire, et ce qu'elle veut dire. Les livres des hommes sont menteurs, s'écrie Rousseau, la nature seule ne ment jamais. Qu'est-ce que cette nature qui ne ment point? La nature nous a faits ainsi, dit l'homme de plaisir, et nous n'avons rien de mieux à faire que de suivre ses penchants..... De quelle nature veut-il parler? Il ne faut pas contrarier le vœu de la nature... C'est le grand argument des adversaires du célibat ecclésiastique. Est-ce le vœu de la nature animale, ou celui de la nature intelligente, qu'ils ont si à cœur de respecter? La nature a tout fait et conserve tout, dit le physicien. Il faut seconder, aider la nature, répète le médecin.... L'artiste veut qu'on imite la nature; le poëte, qu'on suive ses inspirations; le moraliste, qu'on vive conformément à ses dictées, etc. Demandez à chacun ce qu'il entend par la nature, et vous n'aurez pas deux réponses qui s'accordent. Cependant au-dessus de cette confusion de phrases sonores et vides surnagent deux notions plus ou moins vagues, auxquelles pourront se rattacher ces interprétations diverses, celles de *forme* et de *force*. Pour les plus superficiels, la nature est la forme du monde et de chaque être; pour les plus profonds, c'est la force productrice qui les anime. Qu'est-ce que cette force générale et ces forces individuelles ? Dans quel rapport sont-elles entre elles, avec

Digitized by Google

ce qui leur est supérieur et inférieur? Sont-elles intelligentes ou aveugles, instinctives ou libres? Comment se combinent-elles pour former l'unité de la vie du monde? Voilà des questions qui se présentent nécessairement au philosophe et qu'il lui est impossible de résoudre au moyen de l'observation et par l'expérience seule. Aussi la physique moderne n'a point de réponse à y faire. Pour elle, la nature est une abstraction, un être de raison, une cheville qui représente un je ne sais quoi que nous ne pouvons atteindre, s'il existe; car ce n'est peut-être qu'une supposition de notre esprit. Elle ne reconnaît que des molécules ou des atômes qui s'attirent ou se repoussent en raison de leurs affinités, et de là la formation ou la dissolution de ces agrégats qu'on nomme *corps*. Qu'est-ce que ces affinités? Personne ne peut le dire; ce sont des faits primitifs auxquels la science est obligée de s'arrêter, faits tout aussi mystérieux que les crochets des atomes d'Épicure ou les qualités occultes du moyen âge. Mais les molécules elles-mêmes, d'où viennent-elles? Qui les a faites ce qu'elles sont, dans quel but, et quelle est la raison de leurs combinaisons si diverses? A cela les uns répondent sérieusement avec Épicure, qu'elles sont éternelles, et que l'univers avec son développement n'est que la série successive de leurs aggrégations fortuites. D'autres disent que la nature les a ainsi faites et ordonnées, et ils croient avoir donné une explication en mettant un terme obscur à la place d'un autre. La plupart vous affirment naïvement que cela ne les regarde pas; que la physique ne s'occupe que des phénomènes, et que pour toutes les questions qui dépassent les sens et leurs instruments, il faut s'adresser aux

Digitized by Google

métaphysiciens, lesquels, quand nous allons vers eux, nous disent à leur tour que la science ne pouvant s'appuyer que sur l'observation et l'expérience, si les physiciens n'ont rien saisi sur cette matière, il n'y a rien à décider, et qu'ainsi il faut se tenir dans le doute, jusqu'à ce que des faits observés autorisent une légitime conclusion; ce qui veut dire en définitive que la science moderne, qu'elle s'appelle physique ou métaphysique, décline toutes les questions profondes et s'arrête à la superficie des choses. Il semble que cette impuissance de trouver des solutions aux problèmes qui intéressent le plus vivement les hommes, et qui les ont occupés dans tous les temps, devrait lui faire soupçonner qu'elle est dans une mauvaise voie, qu'elle s'est fourvoyée par sa méthode, et qu'en s'obstinant comme elle le fait depuis deux siècles, à ne voir les choses que d'un côté et à ne recevoir la lumière que par les sens et sa propre raison, elle s'enferme dans un cercle étroit et obscur, s'aveugle elle-même pour tout ce qui est en dehors de ce cercle, et se sépare volontairement de la source la plus pure et la plus abondante de connaissance qui ait été ouverte à l'homme. Il est évident qu'il y a une lacune immense dans la science de nos jours. Toute la partie métaphysique du monde et de l'homme est enveloppée de ténèbres; on dirait qu'un voile épais est tombé entre ces hautes vérités et l'esprit humain. Aussi ne sait-il plus aujourd'hui d'où il vient, ce qu'il est, où il va; il ne connaît plus ses rapports avec ce qui est au-dessus de lui, avec ce qui est au-dessous; il ne voit que le présent, ce qui frappe ses sens, ce que ses mains peuvent toucher, ses instruments saisir, et il croit avoir beaucoup fait pour la science et pour la so-

Digitized by Google

ciété, quand il a tiré de l'exploration de la matière, de la considération de la nature, quelque fait applicable à l'amélioration de la vie terrestre, qui lui procurera à lui et à ses semblables plus d'aisance, ou de jouissance. La science, et par conséquent la raison qui la fait, est devenue la servante du corps et de l'industrie. A mesure que cette manière d'étudier se répand, que ce genre de connaissances devient plus général, le regard des hommes s'abaisse vers la terre, leur attention s'y attache, leur désir s'y fixe comme leur esprit; et ne croyant plus qu'à ce qui touche leurs sens et affecte leurs organes, ils deviennent sceptiques ou indifférents sur tout le reste. Aussi la plupart des savants formés à cette école, sont-ils *naturalistes, matérialistes, fatalistes, panthéistes.* Les plus éclairés flottent dans un vague déisme, qu'ils admettent volontiers en spéculation et qui ne les inquiète guère dans la pratique. Ce qui est déplorable, c'est que toutes ces opinions influent sur la conduite de la vie; car les hommes finissent toujours par vivre comme ils pensent. Combien il y en a, surtout parmi les savants de nos jours, qui vivent comme s'ils étaient fortuitement sur la terre, sans antécédents, sans loi supérieure, sans destination, ne songeant qu'à exploiter le monde en passant, pour l'intérêt ou le plaisir du moment, comme si ce moment devait durer toujours, ou comme s'il devait s'abîmer dans le néant; ils vivent comme s'il n'y avait point de Dieu pour eux, ou comme si eux-mêmes étaient Dieu.

Essayons donc de déterminer exactement le sens du mot *nature,* dont l'abus et la fausse interprétation peuvent conduire à de si graves erreurs.

Digitized by Google

§ 8.

Nous ne connaissons aucun objet en lui-même, mais seulement en nous par l'impression qu'il a faite sur nous, et au moyen de l'image que son action a formée dans notre esprit. Cette image participe comme type à la vérité de son original, et elle renferme en elle des *idées* en puissance : d'abord l'unité ou l'individualité de l'original, puis l'idée de sa base subjective, ou de sa substance et de sa forme propre en vertu de laquelle il est ce qu'il est, homme, animal, plante, etc., puis encore l'idée de la vie qui anime l'objet, celle de sa capacité pour la recevoir, et de son pouvoir de réagir vers elle ; l'idée de la nutrition, du développement, conditions nécessaires de toute existence individuelle. Toutes ces idées se trouvent à l'état de rudiment dans chacune de nos conceptions, et nous n'en acquérons la conscience que par la réflexion.

L'*idée* de la nature se dégage, comme toutes les idées, des *conceptions* ou *images* que l'impression des objets produit en nous et par lesquelles nous pouvons seulement les connaître ; car, comme nous le verrons plus tard quand nous expliquerons la perception sensible, nous ne saisissons point l'objet en lui même, mais la manière dont il nous apparaît en raison de sa constitution et de notre organisation, de sa situation et de la nôtre et des milieux inter-

Digitized by Google

posés. Ce dégagement de l'idée ne se fait point par abstraction. Les notions abstraites ont toujours quelque chose de borné, de contingent, de relatif, elles dépendent des faits observés et n'ont d'application rigoureuse qu'aux choses dont on les a tirées, et par analogie à celles qui leur ressemblent. Les idées, au contraire, ont un caractère d'absoluité, d'universalité qui les élève de prime abord au-dessus du concret, au-dessus de tout ce qui est contingent. Elles ne se forment point par addition, par aggrégation de qualités ou de caractères; elles naissent spontanément, quand l'excitation convenable est donnée; elles jaillissent pour ainsi dire du rocher de l'esprit, quand la verge divine l'a frappé. La parole d'intelligence a seule le pouvoir d'ouvrir ainsi l'entendement, et d'en faire sortir son plus noble produit. Jusque-là l'idée y reste latente, à l'état embryonique ou même y flottant comme les rudiments d'un organisme dans l'*œuf* qui les enveloppe, comme un sel dissous dans l'*eau-mère* qui le tient en suspension. Elle reste plus ou moins longtemps dans cet état d'élaboration, de préparation, de formation; l'entendement la couve, pour ainsi dire, ou la porte. L'art de l'enseignement est de l'en tirer, en aidant l'esprit du disciple à la poser dehors, en face de lui, afin qu'il en acquière la conscience, la connaissance. Socrate excellait dans cet art, et c'est pourquoi il disait en plaisantant qu'il continuait le métier de sa mère, qui avait été sage-femme. Il n'y a de véritable enseignement, d'enseignement vivant que celui qui fait naître l'idée, et non pas qui la donne, comme on dit communément; car un esprit ne peut pas donner une idée à un autre esprit. Il peut l'exciter, l'engendrer en lui

Digitized by Google

par la parole, mais il faut que l'autre la conçoive et l'enfante, pour qu'elle devienne sienne. L'instruction vulgaire transmet des mots, des images, des formes, des connaissances acquises. C'est un bagage intellectuel qui passe d'un camp dans un autre, qui peut s'acquérir et se perdre à peu près comme tout objet de commerce. Il n'y a d'action dans ce cas que sur les sens, la mémoire et l'imagination. L'entendement reçoit des signes, des formules; l'esprit en saisit tant bien que mal la signification convenue, et l'intelligence ne voit rien: il n'y a pas d'idée, et ainsi point de développement vivant, aucune possibilité de progrès.

§. 9.

Mais si l'idée d'une forme une, substantielle et propre au genre de l'objet, est la base de son image dans mon esprit, comme le prototype de cette idée est la base de l'objet qui existe hors de moi; si je ne conçois dans aucune existence rien qui puisse être antérieur à cette base; si c'est cette plastique de l'objet qui fait son caractère générique, le support de ses propriétés, le substratum de ses qualités, il sera vrai aussi de dire que c'est elle et non la matière palpable et visible qui fait la substance sous l'accident, le *noumène* sous le *phénomène*. La plastique de chaque être est son *extrême dedans*, la substance fixe, stable, indestructible; et *l'extrême dehors*, c'est le phénomène qui varie, la forme qui périt. Cette plastique, la même dans tous les individus du même genre, et

Digitized by Google

à laquelle le besoin de la vie est inhérent comme à tout germe, à toute forme créée, cette force centrale qui attire si puissamment l'esprit de vie et qui est la racine du développement de l'existence, voilà ce qui constitue la *nature* des êtres. La nature physique, soit générale, soit particulière, est donc en chaque créature la forme pure de la vie physique, ou la capacité de l'attirer et de la recevoir, unie au pouvoir de réagir vers elle.

§ 10.

Gardons-nous donc de comprendre dans une même notion ou de confondre dans notre pensée l'idée de la nature avec l'image du monde; ce serait confondre l'apparence avec l'être, la substance avec l'accident. Le monde, tel qu'il nous apparaît, est le produit de la nature par l'esprit qui l'anime, par la vie qui la féconde. C'est la nature objective ou passée en manifestation. La nature physique fournit les bases des existences physiques, elle en est la mère; mais ce n'est pas elle qui les anime, qui les fait ou les défait; elle est plus passive qu'active; elle reçoit, conçoit, produit, mais elle n'engendre pas. Il faut qu'une excitation externe la porte à s'ouvrir pour admettre la vie, puis à sortir d'elle pour se poser au dehors; et par conséquent son premier mouvement n'est jamais qu'une action secondaire, une réac-

Digitized by Google

tion. Aucune nature créée n'a l'initiative de son développement.

La *nature* est la base de toute existence, par conséquent ce qu'il y a de plus intime, de plus profond en elle, ce qui soutient tout le reste, comme le centre de la sphère, comme le point focal dans le rayonnement. On peut lui donner différentes dénominations, suivant le point de vue d'où on la considère, ou plutôt selon l'état dans lequel on la saisit. Comme base et substance, elle est l'abîme ou le fond d'où l'existence doit sortir, et dont elle ne sortira que par la stimulation de l'esprit, qu'après la pénétration de la vie. Jusque-là elle est à l'état latent, comme un foyer non allumé, comme une lumière non rayonnante. Nous la trouvons à cet état dans tous les règnes, dans le minéral comme molécule inerte et attendant la vie, ou comme base alcaline séparée de son acide; dans le végétal comme semence où la vie dort sous l'écorce; dans l'animal comme germe non fécondé; dans l'homme spirituel comme âme dormant encore dans les langes du corps, faute d'une parole vivifiante qui l'éveille. Dans cet état la nature est inerte, immobile, fixe; elle est enchaînée en elle-même et comme engloutie dans son fond; c'est un état de mort, c'est l'état qui précède la vie. Mais que l'esprit de vie la pénètre, que le rayon vivificateur vienne la remuer dans sa profondeur, alors tout en absorbant l'influence qui la féconde et en se l'assimilant par la vertu même de l'esprit qu'elle reçoit, elle entre en activité, elle tend à se développer, à s'accroître, à produire. Le dedans fait un mouvement en avant, progrédie, passe au dehors; le subjectif s'objective; la sub-

Digitized by Google

stance se manifeste en qualités, le noumène en phénomène. La nature se montre alors comme une forme qui conçoit, enfante, produit, nourrit; comme plastique, comme mère, *natura naturans*, et elle tend par tous ses efforts, par tous ses mouvements, d'un côté à attirer l'aliment dont elle a besoin pour soutenir ce qu'elle porte ou ce qui tient à elle, ce qui émane d'elle, assimilant sans cesse pour alimenter son fruit; et de l'autre elle pose de plus en plus au dehors, pousse toujours en avant vers le terme de la naissance, vers la plénitude du développement, afin que tout ce qui est caché en elle soit manifesté, que sa puissance se révèle tout entière et passe en actualité. C'est l'instinct et le mouvement de la vie. Chaque existence est ainsi produite dans le monde, et il y a en elle deux parties; l'une extérieure, phénoménique, qui se fait dans le temps; c'est la série des faits par lesquels sa nature passe insensiblement au dehors, ou s'objective; c'est la figure qui passe et le monde est cette figure. L'autre profonde, mystérieuse, toujours la même, bien qu'apparaissant sous des formes toujours diverses, ne pouvant être atteinte par les sens ni par leurs instruments, et n'étant accessible à l'esprit humain que par la vue de l'intelligence et par l'idée qui en résulte. C'est le centre dans la réalité, au fond de toute existence vivante; c'est le principe subjectif de l'individualité; c'est le point insaisissable, indéfinissable par lequel chaque être communique d'un côté avec l'infini qui l'a créé; de l'autre avec tous les êtres de son genre; c'est en un mot l'idée divine dans les créatures, ou la raison dernière de leur création et de leur existence. Aussi, comme tout ce qui est divin, la substance dans la créa-

Digitized by Google

ture est impérissable; elle ne peut ni diminuer, ni défaillir; c'est ce *qui est, το ον,* dans les choses qui passent. Par elle, tous les individus d'un même genre, d'une même génération sont unis, un entre eux selon leur nature, bien que distincts comme individualités, et détachés dans leur forme; car c'est une des propriétés immuables de l'essence divine d'être une et distincte; et chaque idée de Dieu, reflet de sa nature, porte en elle le type de l'adorable mystère de la triplicité dans l'unité. Tout individu a donc une double vie, une vie générale par laquelle il communique avec son principe générateur et avec son genre, et c'est surtout par ce rapport qu'il est nourri au fond, sustenté, conservé; une vie particulière, qui manifeste à sa manière la vie générale dont il est animé, qui réalise la nature qu'il porte en lui, ou l'idée divine dont il est une expression plus ou moins éloignée; car la suite des générations est le développement de l'idée du Créateur dans le monde et par la nature.

§ 11.

Quel est cet Esprit analogue à la nature sensible qu'il anime? En général qu'est-ce que l'esprit? On a cru répondre à cette question par une distinction tranchée entre l'esprit et le corps. On a dit: les corps ont de l'étendue, des dimensions, ils existent les uns à côté des autres dans l'espace; ils ont forme, couleur, figure, pesanteur, et l'esprit n'a aucune de ces propriétés, il ne ressemble nullement à ce qui af-

Digitized by Google

fecte les sens, à ce que nous percevons par leurs organes: puis de cette négation ou élimination, appuyée sur des notions purement empiriques, on a conclu que l'esprit est un être simple, c'est-à-dire, indécomposable, qu'il est subtil, actif, pénétrant, etc., ce qui revient à dire que l'esprit n'est pas le corps, parce qu'il ne présente pas les propriétés du corps. C'est tout ce que nous pouvons obtenir par l'induction et en partant des phénomènes. Il nous faut donc prendre une autre voie si nous voulons comprendre ce qu'est l'esprit en lui-même, quelle est son origine et son caractère.

Les explications données ordinairement pour faire ressortir la différence ou l'opposition de l'esprit et de la matière n'expliquent rien au fond, parce qu'elles tournent dans un cercle vicieux ou supposent connu ce qui est en question, la définition de l'esprit en appelant à celle du corps, et la définition du corps invoquant celle de l'esprit. Affirmer que les qualités de l'esprit ne sont pas celles du corps et réciproquement, c'est les distinguer par la surface, c'est dire ce qu'ils ne sont pas; ce n'est point faire connaître ce qu'ils sont. On retrouve ici la vue étroite, superficielle de l'école empirique; aussi les notions qu'elle donne de l'esprit et de la matière sont-elles vagues, incohérentes, contradictoires, stériles. Elles ne conviennent qu'à une certaine classe de faits, et les caractères qu'elle pose pour discerner et séparer les deux termes qu'elle suppose contraires, ne s'appliquent point à certains êtres, dont alors

Digitized by Google

la science ne sait plus que faire, ne pouvant leur assigner ni place ni nom. Tout ce qui est étendu, pesant, figuré, coloré, etc., est, dit-on, *matière;* et on déclare *esprit*, ce qui ne présente point ces qualités. Mais d'abord, qu'est-ce que ces qualités? Ne pourraient-elles pas être de purs phénomènes, relatifs à notre organisation, et produits en nous par des causes inconnues qui ne tombent point sous les sens? Et s'il en était ainsi, ne pourrait-on pas croire que c'est un esprit ou des esprits qui, par leur action sur le mien et au moyen des milieux qui nous séparent, produisent ces représentations dans mon entendement? C'était l'opinion des partisans des *causes occasionnelles,* de tous ceux qui ne pouvaient admettre l'action de la matière sur l'esprit et de l'esprit sur la matière. Puis, en supposant même que ces qualités soient inhérentes aux corps, pouvons-nous par elles saisir la nature du corps? Qu'y a-t-il sous l'étendue? Qu'y a-t-il dans la pesanteur; et quand ma main presse un solide par tous ses côtés, qu'est-ce qui lui fait résistance? L'impénétrabilité, dit-on, est un caractère essentiel de la matérialité: tout corps occupe sa place dans l'espace, et tant qu'il la tient, cette place ne peut être remplie par un autre. Nous demanderons alors si la lumière est un corps, la lumière dont tous les rayons se pénètrent, se croisent sans dévier de leur direction; nous demanderons comment le rayon lumineux traverse instantanément les corps les plus durs, tels que le cristal, le diamant. En outre, la lumière est-elle pesante, a-t-elle en elle-même une figure propre, affecte-t-elle une forme déterminée? Que ferons-nous de tous ces agents que la physique nomme fluides impondérables et dont quelques-

Digitized by Google

uns n'affectent jamais les sens, le fluide magnétique minéral par exemple? Que fera-t-on de ceux que la physiologie appelle fluide nerveux, fluide vital, esprits animaux, que nos sens n'ont jamais saisis, et de cette espèce de fluide ou d'éther, dégagé dans les opérations du magnétisme animal, et qui n'est perceptible qu'au sens particulier de ceux qui sont en crise? Comment appeler ces êtres, où les classer? Parmi les corps? Mais ils ne sont ni étendus, ni pondérables, ni colorés, ni figurés; ils ne présentent aucun caractère de la corporéité, et puisque vous ne reconnaissez les corps que par ces caractères, là où ils manquent, il ne doit plus y avoir de corps pour vous. Parmi les esprits? Mais pour vous il n'y a d'esprit que là où vous saisissez de la pensée, de la conscience, et ici vous ne trouvez ni l'une ni l'autre. A votre sens et selon vos définitions, ils ne seront ni corps ni esprits; que sont-ils donc? Descartes qui a basé toute sa philosophie sur cette distinction purement empirique, ne regardant comme esprit que ce qui pense, et ne voyant que matière, mouvement physique partout où la pensée ne se trouve pas, a été conduit, pour être conséquent avec lui-même, à refuser tout esprit à l'animal, qui n'a plus été à ses yeux qu'une pure machine mue par des impulsions externes, ou de la matière configurée mise en mouvement par le choc. Il a prétendu expliquer ainsi tous les instincts des bêtes, en dépit de l'expérience et du sens commun qui nous force de reconnaître dans les animaux une vie analogue à celle de l'homme, quoique d'un degré inférieur, et par conséquent un esprit animal qui anime et meut leur organisme, bien que sans conscience ni réflexion. Depuis

Digitized by Google

Descartes, toutes les écoles, sauf l'école allemande, ont répété ces prétendues définitions de l'esprit et du corps, et toutes aussi ont laissé sans solution une multitude de difficultés, semblables à celles que nous venons de signaler.

§ 12.

Une vérité fondamentale, reconnue dans tous les temps et chez tous les peuples, et que quelques raisons spéculatives ont pu seules révoquer en doute en face du sens commun du genre humain, c'est que l'univers, tel que nous le voyons, subsiste en deux natures ou en deux substances, et qu'il ne peut y en avoir ni plus ni moins. Ces deux natures ne sont point contraires ou ennemies dans leur essence, en ce sens qu'elles s'excluraient l'une l'autre dans leur fond ou tendraient à se détruire. Elles sont simplement contre-posées l'une à l'égard de l'autre, subordonnées entre elles et à leur principe vivificateur. Ces deux substances sont ce que la Genèse appelle le ciel et la terre. C'est d'un côté la substance ou la nature céleste, psychique, intelligente et intelligible; de l'autre la nature ou la substance terrestre, physique, matérielle, sensible.

La dualité de nature ou de substance se retrouve dans les croyances de tous les peuples. On l'appelle *ciel* et *terre*, quand on la considère dans l'universalité des cho-

Digitized by Google

ses ou dans le monde; *âme* et *corps* dans l'homme. Les philosophes ont cherché de tout temps à rendre raison de l'origine de ces deux termes et de leur rapport, et là, comme en presque toutes les questions fondamentales, ils ont expliqué l'obscur par le plus obscur, et sont arrivés souvent à des conclusions contraires au bon sens et qui à ce titre paraissent absurdes. Les uns n'admettant que ce qui tombe sous les sens, n'ont reconnu qu'une seule nature, une substance unique, le corps, la matière, et de là le matérialisme. Les autres voyant que les sens ne saisissent que des phénomènes, et qu'en définitive l'homme ne perçoit que ses propres modifications, n'ont plus admis comme réel, comme vrai, que ce qui affecte la conscience, donc encore une seule nature, une substance unique, l'esprit, d'où le spiritualisme. D'autres ont admis les deux substances, mais n'ayant aucune donnée sur leur origine, ils les ont déclarées coéternelles. De là l'opinion reçue dans l'antiquité sur l'éternité de la matière, opinion qui s'est résumée et complétée plus tard dans le système des deux principes, le manichéisme. Du reste la philosophie ancienne est extrêmement confuse et incertaine sur ce sujet. Tout en regardant la matière comme éternelle, la plupart, Platon entre autres, la croyaient cependant subordonnée à l'esprit intelligent qui devait la façonner, la mettre en œuvre et ils trouvaient même dans sa résistance à la main du Créateur la cause première du mal et du désordre qui se montre dans le monde. Le rapport des deux natures restait donc aussi obscur que leur distinction; ce qui poussait toujours à les confondre, c'est-à-dire, au Panthéisme. Il en a été de même chez les philosophes modernes, qui n'ont point pris

Digitized by Google

pour base de leur doctrine la parole chrétienne. Ils n'ont pu concevoir aucune idée nette des deux natures qui constituent l'homme et l'univers, et de leur rapport, ou bien ils les ont identifiées, ce qui a ressuscité le panthéisme matériel ou idéel; ou encore prenant leur distinction comme un fait, ils les ont mises sur le pied d'égalité, les balançant l'une par l'autre, et faisant constituer la vertu à les accommoder: c'est l'*homme raisonnable* de nos jours. C'est ce qu'on a appelé dans ces derniers temps la *réhabilitation de la chair.* On voulait émanciper le corps que le Christianisme avait asservi, lui rendre ses droits naturels dont on l'avait dépouillé pour faire régner l'âme sans partage; et rétablir ainsi les deux natures dans un rapport harmonique qui doit les conduire à leur perfection réciproque. Le système chrétien tout spiritualiste avait été, disait-on, aussi exclusif, et par conséquent aussi injuste que le matérialisme; il tendait à détruire le corps, comme l'autre ne tenait aucun compte de l'esprit. Ceux qui ont mis de telles assertions en avant ou qui les ont acceptées, ont montré qu'ils ne connaissaient à fond ni le Christianisme, ni l'homme, et c'est pourquoi ils imputent à l'un ce qui n'est point dans sa doctrine, et veulent imposer à l'autre un état qui ne peut lui convenir en ce monde. L'Évangile n'a jamais dit que les deux natures qui constituent l'homme soient ennemies entre elles, opposées dans leur essence, en sorte qu'elles tendent réciproquement à s'exclure ou à se détruire. Il est écrit, au contraire, que dans le principe Dieu créa le ciel et la terre, et ce n'était certainement pas pour les mettre en lutte, mais pour qu'ils exprimassent par leur harmonie son idée et sa puissance; et plus tard, quand Dieu crée l'homme,

Digitized by Google

il unit une âme à un corps tiré de la terre, et il répand son esprit sur le composé pour en faire un homme vivant. Or, par l'ordre même de la création des deux substances, le rapport hiérarchique et ainsi la dignité de chacune avaient été posés, soit dans l'univers, soit dans l'homme. Ce rapport devait subsister, et avec lui l'harmonie, la paix, le bonheur : époque primitive où il n'y avait ni mal, ni maladie, ni mort, ni combat des hommes avec la nature et entre eux, et que les croyances antiques de tous les peuples rappellent sous le nom d'âge d'or, de paradis, d'Eden, etc. Mais quand par suite de la volonté propre de la créature, l'ordre établi par le Créateur fut renversé, le rapport naturel entre les deux substances étant dérangé, la hiérarchie intervertie, le trouble se mit entre elles; leurs forces s'opposèrent l'une à l'autre au lieu de s'harmoniser; leurs esprits entrèrent en lutte, et la guerre naquit avec tous les désordres et toutes les calamités qui depuis ont bouleversé le monde physique et le monde moral. Si l'on n'admet point le fait fondamental d'un acte pervers de la créature, qui a détruit l'harmonie des deux natures dans l'homme et hors de l'homme en enfreignant la loi divine; si, en un mot, on rejette le péché originel et la chute qui l'a suivi, il est impossible de rien comprendre à l'état actuel de l'homme et du monde. Le Christianisme, dont la mission est de rétablir l'ordre divin sur la terre, en redressant ce qui a été perverti, et en abaissant ce qui s'est exalté, en relevant ce qui est tombé, en détruisant les oppositions, en guérissant toutes les douleurs, est appuyé tout entier sur ce dogme. Il suppose un mal moral primitif comme la médecine suppose la maladie. La doctrine évan-

Digitized by Google

gélique dit: Les deux natures qui sont en vous, âme et corps, ne sont point ennemies par leur essence, puisque Dieu les a faites l'une et l'autre, et les a unies par le lien sacré de la vie. Mais par l'abus de la liberté de la créature, la chair ou le corps s'est élevé contre l'âme; la nature terrestre, usurpant les droits de la nature céleste, l'a subjuguée, et l'homme naît depuis lors dans cette malheureuse condition, bouleversé en lui-même, et esclave de ce qu'il devait dominer. Tant que dure ce désordre, l'homme est dégradé, puisqu'il n'est pas dans sa loi véritable. Il ne peut être relevé que par le rétablissement de l'ordre divin dans sa personne, et pour cela il faut d'abord que cette existence fausse, où le corps prépondère, soit détruite; il faut que la chair révoltée, ou le corps de mort, comme l'appelle S. Paul, soit remis par la discipline sous le gouvernement de l'âme, et que l'âme rentre dans son rapport avec Dieu. Refaire l'homme primitif tel que Dieu l'a fait, en rétablissant l'harmonie entre les deux natures qui le constituent, telle est la fin de l'institution admirable du Christianisme, qui a commencé après la chute d'Adam, et qui ne sera terminée que par la réintégration du genre humain. La doctrine chrétienne est si loin d'admettre l'opposition essentielle de la nature céleste et de la nature terrestre, qu'elle pose au contraire en dogme la réhabilitation future de la chair par la résurrection, quand les deux natures, séparées pour un temps par la mort, se rejoindront après leur épuration complète pour reconstituer l'homme parfait; et le gage qu'elle donne de la résurrection de la chair pour tous les hommes, c'est celle du Christ, du Dieu-homme, revêtant de nouveau son corps, après être descendu

Digitized by Google

aux lieux inférieurs, remontant au ciel avec sa chair triomphante de la mort, et emportant jusque dans le sein de la Divinité l'humanité glorifiée.

§ 13.

Chacune de ces deux natures, quand elle est atteinte et excitée par une action vitale analogue à son degré, réagit vers la vie; et manifestant sa réaction par des effets qui lui sont propres, elle montre ce qu'elle est au fond et ce qu'elle peut; car la loi de la vivification est une et la même à tous les degrés, comme celle de la réaction et du développement. La substance sort d'elle-même sous l'action et la direction du rayon excitateur; elle pose quelque chose d'elle au dehors, elle évolue, irradie; et l'effet de cette réaction spontanée, toujours mystérieuse dans sa cause, ce quelque chose posé par la nature sous l'action de la vie fait, à proprement dire, l'*esprit* de la *nature* soit psychique, soit physique, l'*esprit* des êtres et de chaque être.

§ 14.

Si donc nous considérons ce qu'on appelle l'*esprit* dans l'ordre hiérarchique des existences et de leur développement, nous dirons qu'il est le premier produit de la nature, le résultat immédiat de l'action

Digitized by Google

qui la féconde et de sa sortie hors d'elle, de sa position au dehors, de son ex-position. Le produit de la nature céleste, de l'âme, qui reçoit la vie et son aliment immédiatement de la Source de toute vie, est un esprit céleste, une intelligence pure qui se connaît elle-même, qui a la conscience de son existence personnelle et de ce qui agit sur elle; et le produit de la nature terrestre, à laquelle la vie est transmise par un agent terrestre sous une forme propre à son espèce, est un esprit terrestre, animal, végétal, minéral, un esprit physique tendant à se développer, à se verser au dehors, à se manifester, mais ne pouvant jamais revenir sur lui-même, et ainsi n'ayant ni la conscience du *moi*, ni l'intelligence du *non-moi*.

•

Les esprits sont en raison des natures dont ils émanent, et comme il n'y a dans l'univers que deux espèces de natures ou de substances, il y a aussi deux grandes classes d'esprits, séparées génériquement ou en vertu de leur génération même, bien que chacune admette des degrés et des distinctions quant à la puissance, au développement et à la manière d'être. Les natures étant créées par Dieu, sont impérissables comme tout ce que Dieu fait. La substance céleste et la substance terrestre sont contre-posées l'une à l'autre, en commerce continuel et en union vivante par l'ordre même de leur création, mais toujours distinctes et ne pouvant jamais être réduites à l'u-

Digitized by Google

nité, identifiées. Nous ne pouvons donner d'autre raison de leur existence, sinon que toutes deux sont nécessaires pour constituer le monde, et qu'il nous est aussi impossible de concevoir l'univers sans le ciel et la terre, que l'homme sans une âme et un corps. La spéculation philosophique va toujours se heurter contre ces deux colonnes de la création, et elle s'y brise toutes les fois qu'elle n'est pas conduite et éclairée par une parole divine qui peut seule révéler à l'homme le mystère de toutes les origines, et sans laquelle, par conséquent, une métaphysique sérieuse est impossible. Or, cette Parole a posé nettement la dualité des substances dans l'univers et dans l'homme, leur opposition et leur harmonie: «Dans le principe, Dieu créa le ciel et la terre» (Gen., I, 1). Le *ciel* comprend toutes les natures psychiques et intelligibles, les âmes et les intelligences; la *terre* toutes les natures physiques, corporelles, matérielles. Depuis que la parole de la Genèse a prévalu dans le monde par la promulgation de l'Évangile et l'établissement du Christianisme, cette doctrine sur l'origine des choses a passé dans le sens commun des peuples et les systèmes de panthéisme, de matérialisme, de spiritualisme, de manichéisme, d'idéalisme qui dominaient la civilisation païenne, et la pénétraient de tous côtés par les institutions religieuses, morales et sociales, en sorte que les croyances des nations en étaient toutes imprégnées comme leurs mœurs; ces systèmes n'ont pu être reçus généralement parmi les populations chrétiennes, ils sont restés à peu près renfermés dans les livres ou dans les écoles des philosophes, et on ne les voit dans les temps modernes reprendre quelque crédit, exercer quelque influence que là où la foi chrétienne

Digitized by Google

s'obscurcit et chancelle. A mesure que la lumière du Christianisme s'affaiblit, s'éteint, les hommes retombent dans les ténèbres de leur raison propre, et aussitôt ces doctrines d'erreur apparaissent dans la lueur douteuse du crépuscule, comme des spectres qui n'ont de puissance que pendant la nuit, et s'évanouissent à la première clarté du jour.

La science fondamentale de l'humanité se forme donc presqu'à son insu et sans qu'elle y coopère beaucoup; patrimoine vraiment céleste, puisqu'il lui vient de son Père qui est au ciel, et dont elle vit dans son âme et dans son intelligence; car toutes les croyances, convictions et certitudes qui soutiennent et animent la civilisation en dérivent, comme nous voyons la pluie et la rosée qui humectent les cimes des montagnes, s'infiltrer insensiblement dans leurs flancs, d'où elles s'épanchent en ruisseaux dans les vallées et les plaines, pour y porter la fraîcheur et la vie. Dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral, tout ce qui est excellent vient d'en haut, et il est vrai à la lettre que nous n'avons rien de bon que nous n'ayons reçu.

Les substances étant inaltérables, les esprits qui en émanent subsistent entre eux, dans la même relation que les natures dont ils portent le caractère. Quel que soit leur développement, ils ne pourront jamais parvenir à l'identité; la dualité de l'esprit persistera éternellement comme la dualité de la substance. L'esprit intelligent ne peut donc en aucun cas devenir esprit physique, bien que par sa communication habituelle avec la nature physique, par son commerce presque exclusif avec la matière, il puisse et doive perdre de sa force, de son éclat, de sa pénétration, de son élévation. C'est ce qui se voit tous les jours dans

Digitized by Google

les hommes dominés par le corps, par les penchants et les influences qui s'y rapportent. L'esprit physique, animal ou végétal, qu'ils absorbent en grande quantité, opprime en eux l'esprit psychique; ils n'ont plus de sens pour les choses de l'intelligence, et ils deviennent presque incapables de penser et de vouloir dans tout ce qui n'intéresse pas leurs appétits grossiers. Cependant l'intelligence persiste toujours, au moins virtuellement, au milieu de cette dégradation; et il y a encore une immense distance entre l'homme le plus dépravé, le plus animalisé, mais ayant la faculté de penser et de parler, et l'animal qui en est dépourvu : l'esprit intelligent ne peut sortir d'une nature physique, si subtile qu'on la suppose; et la sécrétion de la pensée par le cerveau a été une des plus grandes absurdités du dix-huitième siècle. Les partisans de cette hypothèse, car c'est une pure hypothèse, ont confondu la condition de l'exercice de la pensée avec son principe ou sa cause; et de ce qu'on ne peut penser sans le cerveau et sans une disposition convenable de ses parties, ils en ont conclu que c'est le cerveau qui pense; conclusion aussi fondée que celle qui attribuerait à l'instrument et à sa construction la mélodie que l'artiste sait en tirer.

L'homme reste donc toujours un être moral et intelligent, même au milieu de la plus grande perversion de sa volonté et de l'obscurcissement le plus profond de son esprit. Cette permanence de sa nature, l'impossibilité de la changer ou de la perdre fait l'espérance de son salut pour l'avenir quand il s'égare ou se dégrade; puisque dans cette vie il y a toujours remède à son mal et possibilité de le redresser ou de le relever. Elle est le gage le plus solide

Digitized by Google

de son bonheur futur, quand il est dans l'ordre, comme aussi de son châtiment et de l'accomplissement de la justice, quand il enfreint la loi; car il ne peut point échapper aux conséquences de ses œuvres par l'anéantissement ou la transformation de sa nature.

De même l'esprit physique ne peut s'élever à la puissance de l'esprit intelligent, parce que la nature terrestre ne peut devenir nature psychique ou âme. Il lui a été dit comme aux flots de la mer : Tu n'iras que jusque-là. Il ne peut manifester que ce qui est dans la substance dont il émane. Abandonnée à elle-même, la nature physique tourne toujours dans le même cercle; comme un serpent elle se roule et se déroule sur elle-même, enfermée dans un enchaînement fatal de causes et d'effets, dans le cycle de la nécessité. Les animaux ne dépassent jamais la portée de leurs instincts; les plus industrieux ne font pas mieux aujourd'hui qu'il y a six mille ans, et les plus stupides en sont encore au même degré. On ne voit là aucun avancement, aucun progrès ni dans le genre, ni dans l'individu. S'il y a dans le monde, considéré d'une manière générale, quelque amélioration, elle est due à la liberté et à l'intelligence de l'homme qui, en s'appliquant à la nature physique, en dirige les forces, en exploite les ressources et les fait entrer comme moyens dans ses vues de perfectionnement et pour un but supérieur. Sans l'agriculture et l'industrie la nature reste brute, sauvage, elle produit avec luxe, mais en désordre. On sent que l'homme est nécessaire au milieu de cette confusion et que, comme il a fallu une puissante intelligence dans l'origine pour organiser le monde, il en faut encore une toujours présente

Digitized by Google

pour y maintenir l'ordre et en régler le développement. Ce n'est donc ni fortuitement ni arbitrairement que l'homme se trouve placé sur cette terre, et le gouvernement qu'il y exerce n'est ni un effet du hasard ni une conquête de la force, mais une disposition providentielle. Sans l'homme le monde n'aurait pas de sens, car il n'aurait point de but. Que dirons-nous après cela de ces prétendus *systèmes de la nature,* où l'on s'imagine expliquer la création de l'homme par le développement successif ou la transformation graduelle de la matière, en sorte que la molécule élémentaire, commençant à s'organiser, constitue d'abord l'être vivant au plus bas degré; puis elle se complique en se développant à travers les siècles, et de métamorphose en métamorphose elle pose l'un après l'autre tous les règnes de la nature, se faisant végétal, animal et enfin homme, ce qui ne peut manquer d'arriver quand elle est parvenue au plus haut degré de l'organisation animale, au degré le plus proche de la race humaine, qui est vraisemblablement celui de l'orang-outang? Nous dirons que ce sont de vaines hypothèses, aussi ridicules que superficielles; hypothèses, parce que l'imagination en fait tous les frais, et que l'observation n'a jamais saisi le passage d'un règne dans un autre, bien qu'elle puisse marquer jusqu'à un certain point la limite où les règnes paraissent se confondre; hypothèses ridicules, parce qu'elles sont en contradiction avec le sens commun du genre humain, qui n'a jamais admis qu'un animal pût devenir un homme, et qui croit à une différence essentielle et inaltérable dans leur nature; hypothèses superficielles, car elles voient tout l'homme dans son organisme, dans son existence physique, et lais-

Digitized by Google

sent de côté tous les grands faits de l'intelligence, de la liberté et de la moralité, qui lui assurent à jamais la supériorité sur les êtres qui l'entourent et l'empire du monde qu'il habite.

§ 15.

Voilà donc deux esprits, deux existences spirituelles bien distinctes l'une de l'autre, tant par leur principe que par la sphère où elles naissent, vivent et s'exercent. Les conditions de leur existence, les lois de leur développement sont les mêmes : leurs natures ne le sont pas; il y a une immense distance entre elles. L'esprit physique ne sera jamais un esprit intelligent; la nature dont il est, s'y oppose. L'esprit intelligent, bien qu'il puisse s'affaiblir en s'exaltant ou se dégrader par une alliance illégitime, ne peut jamais se renier lui-même, renier son origine ni sa nature. Il ne peut jamais perdre entièrement la conscience de sa dignité, de sa supériorité.

§ 16.

Si l'esprit est le produit de la nature fécondée et alimentée par un agent vivant de son degré, on ne peut point dire qu'il soit en lui-même *substantiel*[1], mais il est essentiel à l'être vivant, comme propriété nécessaire de la substance appelée à la vie. Aussi l'es-

[1] Il est bien entendu que dans toute cette explication de l'esprit, il ne s'agit que de l'esprit créé, et nullement de l'Esprit créateur ou de l'Esprit-Dieu.

Digitized by Google

prit n'a-t-il point de consistance en lui-même; il n'est point fixe, stable dans son existence comme les deux natures créées par Dieu. Il faut à tout esprit une base subjective et un terme objectif, un objet déterminé au dehors pour qu'il puisse se développer; et comme il est léger, actif, et que ce qui l'entoure le sollicite de mille manières, il passe facilement d'un objet à un autre, et se trouve ainsi diversement modifié.

L'esprit considéré en lui même est quelque chose de mobile, de vif, de pénétrant, de volatil. Il est sans cesse en mouvement, va et vient perpétuellement, s'agite, vagabonde, et ne peut trouver de repos et de fixité qu'en s'attachant à une base, à une substance où il s'organise et prend forme, ce qui tend à constituer une existence. Il en est de même sous ce rapport de l'esprit physique et de l'esprit intelligent.

L'esprit physique, minéral, végétal ou animal ne peut exister isolément, et quand il se trouve momentanément séparé de la substance à laquelle il appartient, il se répand au dehors, se dissémine, s'évanouit : car il est éminemment expansif; c'est pourquoi nous avons tant de peine à le contenir dans des vases clos, et encore n'y est-il jamais à l'état pur, mais toujours plus ou moins imprégné d'humidité ou tout à fait enveloppé d'eau. C'est ce que la chimie appelle gaz (*Geist*), et les acides ne sont que de l'esprit dilué et étendu. L'ancienne chimie les appelait aussi *esprits*, et cette dénomination est encore en usage dans la pharmacie et dans le commerce. Si l'esprit a besoin de la

Digitized by Google

base et s'agite pour la trouver, s'y fixant partout où il la rencontre, la base n'a pas moins besoin de l'esprit, et elle l'attire d'autant plus puissamment qu'elle est plus vide, plus desséchée, plus ardente. Leur union produit les *sels;* et tous les phénomènes chimiques proviennent des affinités et des répulsions soit des esprits et des bases, soit des bases entre elles ou des esprits entre eux. Plusieurs des grands phénomènes de la nature sont amenés en partie par la même cause, entre autres la fréquence des orages dans les climats brûlants ou dans la saison la plus chaude de l'année. Par l'effet de la chaleur tous les corps sont dilatés; ils exhalent plus abondamment, leurs esprits se volatilisent et se répandent dans l'atmosphère qui, se chargeant peu à peu de ces émanations de tous les règnes de la nature, n'est plus dans le même rapport avec l'économie animale. Alors le temps devient lourd, comme on dit vulgairement, les vapeurs se condensent en nuages, le milieu où sont plongés les êtres vivants s'épaissit, l'air respirable diminue et la chaleur devient insupportable. C'est un temps de malaise et d'angoisse pour tout ce qui respire. Cependant ces esprits si divers, arrivés à un certain point de concentration et se refoulant les uns les autres par leur expansion réciproque, entrent en lutte; les vapeurs qui les portent se choquent, les nuages se heurtent, et par la puissance de l'étincelle électrique qui en jaillit, une masse de vapeur repasse à l'état fluide, et se précipite, sous la forme de pluie ou de grêle, entraînant avec elle et rendant à la terre la surabondance d'esprits qui remplissait l'atmosphère. De là, la fécondité des pluies d'orage; la terre privée d'esprits, épuisée et desséchée par l'excès de la chaleur qui l'a fait

Digitized by Google

évaporer outre mesure, absorbe avidement l'eau vivifiante, et la végétation prend un élan vigoureux.

Dans le règne végétal et dans le règne animal, la reproduction ne s'opère que par l'union d'un esprit et d'une base, par la fécondation d'un germe au moyen d'un influx vivificateur. C'est le mâle qui transmet l'esprit; aussi est-il l'actif dans l'acte commun; il communique l'excès de vie dont il est surchargé, et il est dans le malaise, dans l'agitation, dans l'inquiétude jusqu'à ce qu'il ait trouvé une forme où il puisse la déposer, une substance à laquelle l'esprit puisse s'attacher. L'instinct sexuel est, avec le besoin de la nourriture, le plus fort mobile des êtres animés, parce qu'il assure la propagation de la race et que la nature veut la conservation du genre comme celle des individus.

Ces considérations s'appliquent à l'esprit intelligent, en tenant compte de la différence de la nature. Il n'est point l'âme ou la substance psychique; il en est le développement, le rayonnement, la manifestation; et quand il n'est point soutenu par elle, quand la base lui manque, il n'a point de consistance, il est privé de nourriture et s'épuise par sa propre activité, par son expansion. Il y a des hommes qui ont beaucoup d'esprit et peu d'âme; leur intelligence est vive, leur raison subtile, mais ils sentent peu profondément et leur volonté qui agit surtout par la tête et la réflexion, n'a point de racines dans le fond de leur être. La vie en eux est brillante, mais superficielle. Ils savent mieux décrire la vérité que l'aimer, parler du bien que le pratiquer. Cette disposition de l'homme vient en grande partie de l'éducation qu'il a reçue. Le développement de l'enfant est en raison de l'influence dominante qui l'ex-

Digitized by Google

cite et le pénètre. Si ceux qui l'instruisent ou le dirigent sont des hommes d'esprit, de raison, d'imagination, de sens, son âme réagira et se formera d'une manière analogue, et il deviendra apte à saisir toutes les choses qui se rapportent à son degré. Si aucune influence religieuse ne l'atteint, si la vertu de la parole divine n'entre point dans son cœur et n'en remue pas le fond, il ne réagira point non plus par le fond de son être, son développement ne sera pas foncier, et le feu divin qu'il porte en lui, le feu de l'amour et de la charité ne se dégagera pas. La substance psychique reste alors inerte dans son essence la plus intime; elle fleurit pour ainsi dire dans les opérations de l'intelligence, de la raison, de l'imagination et dans les affections et les passions qui s'y rapportent; elle vit d'une vie secondaire dans ses puissances, dans ses facultés, dans son corps; elle voit, imagine, pense, parle, mais elle sent peu au fond; la vie substantielle ne lui est pas donnée. Il en résulte que l'esprit de ces hommes n'a point de base, que leur développement intellectuel, quelque brillant qu'il puisse être n'est pas solide, et que, dans la pratique, leur raison spéculative comme leur raison morale manque de principes. Dans ce cas l'esprit devient un instrument d'autant plus dangereux qu'il est plus actif, plus éclairé, plus puissant; et comme il n'a point de direction supérieure, parce qu'il n'a pas de principes, n'étant point réglé, maîtrisé par une volonté dévouée au bien et soumise elle-même à une loi plus haute, il se fait lui-même sa voie et sa loi; il se pose des buts purement humains, toujours analogues à son orgueil, à son intérêt ou à sa concupiscence; et il s'agite à travers le monde, cherchant partout la base dont

Digitized by Google

il a besoin, et ne la trouvant nulle part, demandant à toutes les choses du dehors une nourriture et un repos qu'elles ne peuvent lui donner. Il est son propre tourment et il bouleverse tout ce qui l'entoure. Son désir, toujours inutilement satisfait et jamais rassasié, renaît sans cesse; sa vie est celle d'un esprit toujours en mouvement, toujours inquiet, sans fixité. Voilà ce qui rend si tristes, si malheureux beaucoup de jeunes hommes de nos jours, qui prennent la vie à dégoût et finissent par se l'ôter, parce qu'ils n'en savent que faire, dévorés qu'ils sont par une activité sans objet et sans règle. Leur développement moral n'a point été en harmonie avec leur développement intellectuel; on leur a donné beaucoup d'instruction, peu ou point d'éducation; et leur esprit excité de toutes manières, sans être discipliné par la parole divine, s'est exalté et a débordé pour ainsi dire sur le monde, croyant le dominer et le renouveler. Il est bientôt retombé sur lui-même, désenchanté de tous ses rêves de perfection et de gloire, refoulé violemment par les oppositions insurmontables de la réalité, et en même temps épuisé par l'emportement de son expansion et comme évanoui dans la vanité de ses pensées. Les esprits de ce genre n'ont de puissance que pour attaquer, bouleverser, détruire; il leur est impossible de rien édifier, car ils n'ont point de base, et on ne construit point sans fondement. Qu'on juge ce que doit devenir une société, quand la plupart des hommes qui la composent sont élevés de cette manière; quand elle porte dans son sein une multitude d'esprits ardents, d'autant plus irritables que l'instruction les a rendus plus subtils, pleins de vanité, toujours excités par l'ambition,

Digitized by Google

et ne connaissant d'autre mobile que la passion du moment. Un tel peuple entrera nécessairement en révolution, le jour où la majorité des esprits sera arrivée à ce point, que la base à laquelle la société avait tenu jusqu'alors ne leur suffira plus. Or, la base d'une société est toujours dans ses institutions religieuses et morales et dans les croyances qui s'y rapportent : là seulement est l'âme de la société. Les nations, ainsi que les individus, n'ont de conscience et de vertu qu'autant qu'elles reconnaissent une loi supérieure comme source de l'autorité, comme principe de l'ordre, comme règle de leurs actions; loi suprême que les hommes ne font pas et que Dieu seul peut imposer. Hors de ce fondement il n'y a pour elles ni fixité ni repos, et tous leurs efforts pour se constituer n'aboutiront qu'à entasser des ruines.

Ainsi les orages politiques ont les mêmes causes que les orages physiques, et ils se terminent ordinairement de la même manière, par des secousses et des bouleversements dont la vie va sortir plus énergique, si le peuple n'est point arrivé à son dernier jour ou n'approche point de sa fin, car les nations périssent comme les hommes. Il y a alors dans l'atmosphère sociale une multitude d'esprits sans base, par conséquent toujours remuants, qui y tourbillonnent avec impétuosité, et il est impossible que de leur choc il ne naisse des éclairs, des tonnerres, de la foudre. Les tempêtes politiques se résolvent ordinairement par une pluie de sang et c'est presque toujours le sang de ceux qui les ont excitées; comme si le calme ne pouvait renaître dans la société, que par la disparition de ces esprits d'agitation et de désordre.

Digitized by Google

L'esprit est tellement mobile, actif, expansif, qu'il a beaucoup de peine à se fixer quelque temps, d'autant plus qu'il est excité de mille manières par tout ce qui l'entoure. Il est toujours prêt à passer d'un objet à un autre, voltigeant pour ainsi dire sur la sommité des choses, et butinant en passant. De là, la curiosité ou l'amour de la nouveauté si vif dans les enfants, presque toujours entraînés par le mouvement de leur esprit qu'ils n'ont point encore la force de gouverner. Aussi combien il est difficile d'arrêter pendant quelques moments leur attention sur un même objet, surtout s'il s'y trouve quelque chose de métaphysique ou d'abstrait! Il faut le leur présenter sous des formes sensibles, en images, pour y fixer leur regard qu'un rien distrait. Cependant, si on ne parvient à empêcher cette dissipation de l'esprit, à contenir cette agitation, il est impossible de le développer; car l'action du maître devient inutile, quand la réaction du disciple manque, et on ne peut rien apprendre à fond, si l'on ne reçoit la parole d'enseignement, ou si l'on n'entre en rapport direct avec les objets par le rayon de l'intelligence. Les adultes eux-mêmes, les hommes accoutumés à observer et à penser, sont obligés de faire des efforts pour concentrer leur attention plus ou moins longtemps sur un seul point; c'est à grande peine, surtout au commencement du travail, qu'ils maintiennent le regard de leur esprit toujours prêt à s'échapper par les portes des sens ou à errer dans le champ de l'imagination. Il faut, pour devenir profondément attentif, un intérêt puissant ou une volonté ferme, et c'est surtout le besoin, la nécessité qui excite l'énergie de la volonté. La force de l'esprit dépend en grande partie de la force du caractère;

Digitized by Google

elle distingue les hommes posés, réfléchis, sérieux, des hommes légers, inconsidérés, sans consistance.

Dans le genre humain, c'est surtout l'homme qui est le représentant de l'esprit, et toute son existence, toute sa manière d'être s'en ressent. L'homme, en opposition avec la femme, est éminemment actif; actif par le corps et dans les fonctions qui caractérisent le sexe, actif par son intelligence et par sa volonté: c'est par la prépondérance de l'esprit et par les avantages qui en résultent, qu'il domine la femme au dehors, et est le chef de la communauté. Aussi toute sa vie se porte à l'extérieur, soit qu'il ait à pourvoir aux besoins de la famille, soit qu'il prenne part aux fonctions publiques, soit que l'amour de la science ou de l'art l'entraîne. Son mouvement naturel est de sortir du *moi* et de se répandre ou de rayonner autour de lui. C'est pourquoi il a besoin de la femme, dans l'ordre naturel, pour avoir un intérieur, un lieu de repos, quelque chose de fixe, un centre autour duquel il gravite et où il est sans cesse ramené. Il la cherche instinctivement dès qu'il commence à sentir en lui la surabondance de l'esprit. Elle l'attire puissamment, et quand une fois il s'est attaché à elle, elle l'absorbe, le maîtrise, maintient son expansion, règle son mouvement et le force de s'exercer d'une manière régulière et vers un but marqué, savoir la fondation et la conservation de la famille. Là est la vraie destination de la femme comme épouse et comme mère; toute sa force est dans l'*attrait* ou l'*attract*, parce qu'elle est centre; l'amour et la patience sont ses vertus. Le mariage est donc nécessaire dans l'ordre naturel, comme dans l'ordre politique, pour donner une base, de la fixité à la

Digitized by Google

famille et à la société; il est utile à l'homme dont l'esprit et la vie se dissiperaient, s'épuiseraient vainement sans la femme; il est utile à la femme dont la plastique ardente se dévorerait en elle-même, si elle ne possédait l'homme. La pureté, l'intégrité, la permanence de leur union sont des conséquences nécessaires de la nature même du mariage; car si un esprit nouveau vient s'attacher à une base qui a déjà le sien, il y aura lutte et désordre; ou si l'esprit qui appartient à une base s'en détache pour en chercher une autre, il reprend sa vie inquiète, agitée, et laisse sa base vide et en souffrance; ce qui des deux côtés va contre la fin du mariage qui est, outre la propagation de l'espèce, de neutraliser les deux sexes en les complétant l'un par l'autre. Qu'on remarque toutefois que nous n'affirmons l'utilité du mariage que dans l'ordre naturel et pour la stabilité de la société, la plupart des hommes étant dominés par la nature inférieure et y cherchant la satisfaction de leur besoin foncier. Quant à ceux qu'un esprit supérieur anime, ou qu'un amour plus pur entraîne, ce n'est ni dans les choses du monde, ni dans leur semblable, qu'ils doivent se poser pour trouver ce qui répond à leur désir; c'est à la Beauté immuable, à l'éternelle Vérité, au Bien suprême qu'ils tendent à s'unir; c'est à Dieu seul qu'ils peuvent s'attacher, parce que son amour peut seul remplir leur âme, et son esprit fixer leur intelligence. Ceux-là sont comme les anges du ciel, qui ne se marient point (S. Math., 22, 30); et comme les anges aussi, ils sont chargés de porter aux hommes la lumière divine et la parole de vérité. Il y en a, dit Jésus-Christ, qui se font eunuques pour le royaume du ciel (S. Math., 19, 12).

Digitized by Google

Encore un aperçu qui peut jeter quelque jour sur notre explication de l'*esprit*. Chez tous les peuples, dans toutes les religions, on parle d'un *monde des esprits;* on reconnaît des esprits bons et mauvais, de bons et de mauvais génies, des anges de lumière et de ténèbres, etc. Le Christianisme admet l'existence des anges, des esprits, et il en est très-souvent question dans les livres saints. Les anges de lumière y sont représentés comme souverainement heureux par leur rapport avec Dieu dont ils sont les fidèles ministres. Au contraire, les anges qui se sont révoltés contre le Créateur, sont dans une agitation continuelle qui fait leur supplice. Il semble qu'en se détournant de Dieu, ils aient perdu leur base, et par conséquent une forme fixe, en sorte qu'ils seraient lancés dans l'immensité, comme des esprits sans substance, en cherchant une partout et de toutes manières, et pouvant revêtir momentanément toutes sortes de formes illusoires ou d'apparences, justement parce qu'ils ont perdu leur forme propre et véritable. Toujours inquiets, toujours agités, souffrant et voulant faire souffrir les autres, dévorés par une activité impuissante qui revient sur elle-même parce qu'elle manque de forme et d'instruments, les esprits mauvais ne sont certainement point dans leur état naturel, ou tels que Dieu les a faits; ils errent dans l'air, sur la terre, autour de l'homme comme le lion rugissant qui demande une proie; ils cherchent partout des existences où ils puissent se fixer, par lesquelles ils puissent opérer, et c'est pourquoi ils dressent à l'homme mille piéges, le tentent et tâchent de le séduire par tous les moyens, pour s'emparer de son âme et de son corps.

Digitized by Google

§ 17.

Produit de la nature par la vertu de la vie, l'esprit de chaque créature est toujours une existence complexe, subsistant en deux éléments distincts. Propriété essentielle de la nature qui l'a posé, il lui reste attaché tant que celle-ci vit actuellement, et elle vit ainsi, tant qu'elle est en rapport actuel avec sa source et qu'elle en reçoit son aliment. L'esprit de chaque créature est moyen terme entre son fond ou sa nature, et le monde où elle vit; et dans les créatures les plus nobles, dans les êtres intelligents, il est le miroir où tout ce qui est hors d'elles et qui leur est analogue se représente et se réfléchit.

Qu'on fasse bien attention qu'il est ici question de l'*esprit* et non de l'*âme*. L'âme est une substance simple, une pure monade, et toutes les preuves qu'on donne ordinairement pour démontrer, comme on dit, la simplicité, l'unité de l'esprit, s'appliquent à la nature psychique, à l'âme. Malheureusement âme et esprit sont presque toujours pris l'un pour l'autre, et cette confusion qui fausse la doctrine psychologique à son point de départ, rend impossible une bonne explication des facultés de l'homme. Dans toutes les sphères, dans tous les règnes de la création, l'esprit est le rayon ou la manifestation de la substance. Or, la substance ou la nature d'un être se manifestant par la vie, et la vie lui étant communiquée par l'influence d'un agent extérieur qui lui est analogue, il

Digitized by Google

suit que l'esprit, produit de deux facteurs, en porte toujours en lui les éléments et doit les représenter dans leur union. De là l'immense diversité des esprits, chacun étant en raison de la base ou de la substance dont il sort, de l'agent fécondateur qui le développe et enfin de toutes les circonstances, et elles sont innombrables, qui peuvent influer sur le développement et le modifier. L'esprit est donc toujours complexe, et il ne peut pas ne pas l'être, puisqu'il est le résultat d'un rapport et procède de deux termes qui le constituent en se mêlant, en se pénétrant. Voyez l'esprit végétal, celui de la vigne par exemple, l'esprit de vin. La qualité du vin dépend de la nature du plant ou de la base, de la constitution du terrain où le plant puise sa nourriture, et de tout ce qui s'y rapporte, puis de l'action du soleil qui développe le cep et mûrit le raisin. L'exposition de la vigne ou la manière dont elle reçoit les rayons solaires, fait une immense différence pour la quantité et la qualité de l'esprit contenu dans le vin. Dans le règne animal, le produit de la génération est toujours en raison du père et de la mère, et du rapport qui s'établit entre eux. Chacun des parents concourt à ce rapport avec tous les caractères de son espèce et de son individualité, et tous ces caractères qui se fondent et se mélangent dans l'unité du nouvel organisme, s'y impriment et le déterminent. C'est surtout le père qui donne ce qu'on appelle la race, le pur sang, c'est-à-dire la vie ou l'esprit de l'animal; mais la mère y est certainement pour sa part, puisqu'elle fournit avec le germe la base et la forme, et que l'esprit ne peut se développer régulièrement que sous ces deux conditions.

Digitized by Google

Il en est de même dans le règne intellectuel. L'esprit humain proprement dit, non l'esprit animal qui ressort de l'organisme, commence seulement à se développer après que la parole humaine a pénétré l'âme de l'enfant; car dans cette parole il y a un esprit intelligent qui peut seul exciter le rayonnement primitif de l'âme en intelligence, suivant la loi générale que la réaction est toujours en raison de l'action qui la détermine. La parole fécondatrice pose nécessairement son esprit dans la base psychique qui la reçoit, et ainsi le nouvel esprit qui s'élève, l'esprit de l'enfant, dépend à la fois de sa nature psychique, de son âme, base de son développement intellectuel, et de l'influence qui la fait sortir d'elle-même, pour manifester ses puissances. L'esprit de chaque homme est donc en raison composée de sa nature ou du fond qu'il apporte en naissant, et de l'éducation qui lui a été donnée, de la parole qui l'a fécondé, développé, nourri. Si cette parole vivifiante manque, il n'y aura point d'intelligence, point d'esprit intelligent, ou au moins il sera faible, incertain, obscur, dominé par l'esprit animal; car il n'est pas possible qu'un homme vivant au milieu de la société, ne reçoive par le langage une stimulation spirituelle quelconque, et ne se développe intellectuellement de quelque manière. Mais le développement ne sera pas franc, parce que plusieurs influences hétérogènes y auront concouru, comme il arrive dans l'ordre physique, quand la génération a été viciée à sa source, ou adultérinée. On voit par là combien il est important de bien entourer les enfants dès le berceau, et pendant toute la durée de leur éducation. Ils deviennent en grande partie ce que sont ceux avec lesquels ils vivent habituellement;

Digitized by Google

ils sont pénétrés, modifiés constamment par leur action, et ils reproduiront en quelque manière leurs qualités et leurs vices.

Partout où il y a de la vie, il y a de l'esprit; et la vie ne se conçoit point sans un esprit générateur qui la communique et sans un esprit *naturé* ou sortant du sein de la nature fécondée qui le développe. Chaque base ou substance, une fois en jouissance de la vie, l'entretient en elle par la nourriture, et la nourriture lui est fournie par le principe ou la source dont elle est, et par le monde où elle est placée. Tant qu'elle est en rapport avec son principe, elle est sustentée par l'assimilation de l'aliment qu'il lui transmet, et elle sustente son esprit qui travaille au développement ou à la conservation de la forme ou de son organisme. Mais si ce rapport est interrompu, la nourriture n'est plus donnée, la réparation ne se fait point, l'esprit n'est plus alimenté, la forme défaille, se décompose, se dissout, et alors la nature cessant de rayonner ou de se manifester faute d'excitation convenable, le développement spirituel s'arrête en même temps; l'esprit s'échappe d'une forme qui ne peut plus le contenir ni le servir, sa force expansive, sa volatilité le pousse au dehors, la substance rentre en elle-même, l'existence se replie dans sa racine, dans sa base, et de cette séparation de l'esprit et de la base, qui entraîne nécessairement la dissolution de la forme produite par leur union, résulte ce qu'on appelle la mort. La mort n'est donc point l'anéantissement; car rien ne périt que la forme ou l'arrangement des parties. L'esprit persiste et va cherchant une nouvelle base et une nouvelle forme. La substance est indestructible, et elle attend une autre

Digitized by Google

fécondation, d'où sortira un esprit nouveau. Les molécules organiques ont changé de relation par la dissolution; mais elles subsistent, prêtes à être employées par le travail de l'assimilation à produire une autre organisation. Il en est de même dans l'ordre moral. Tant que l'âme est en rapport avec sa source, avec Dieu son principe, elle reçoit la nourriture substantielle qui lui est analogue, et l'esprit intelligent, alimenté et fortifié, s'accroît et se développe suivant sa nature; c'est une *âme vivante* et capable de communiquer la vie, parce qu'elle *a la vie en elle.* Mais quand ce rapport fondamental est brisé ou affaibli, alors ne recevant plus de nourriture, ou en recevant une qui ne lui convient pas, son intelligence s'affaiblit, s'obscurcit, et sa forme spirituelle ou son entendement se désharmonise. L'esprit se sépare pour ainsi dire de l'âme qui ne peut plus le régler, et entraîné par son instinct expansif, il erre sans direction, sans loi, sans but, et c'est alors que paraissent toutes les folies, toutes les vanités des pensées humaines, tout ce que peut produire un esprit mobile, abandonné à lui-même et à l'erreur. C'est un véritable état de mort pour l'être psychique, pour l'âme; elle rentre en elle-même; elle devient latente, engourdie, inerte, faute d'excitation convenable et d'une nourriture qui la répare. Elle passe donc aussi par la mort, toute immortelle qu'elle est, et, comme la doctrine chrétienne nous l'apprend, elle y est amenée par le péché qui la détourne de son principe, ou la sépare de Dieu; car, encore une fois, la mort qui ne fait jamais que briser un rapport, ne détruit point les deux termes qu'elle désunit.

L'esprit propre à chaque être est l'intermédiaire néces-

Digitized by Google

saire par lequel il communique avec le monde où il vit, et c'est pourquoi dans toutes les sphères et dans toutes les existences, l'esprit qui procède de deux termes, remplit toujours les fonctions de terme moyen. Ainsi, c'est par l'esprit que les excitations externes sont transmises au foyer, à travers les sens, leurs organes et les puissances intellectuelles; c'est par l'esprit que le foyer réagit à son tour vers ce qui l'impressionne, se verse au dehors; c'est par l'esprit que s'opère le mouvement de *va* et *vient*, d'action et de réaction qui constitue partout le procédé vital, dont l'harmonie fait la santé, et la disproportion la maladie. C'est par l'esprit que s'établit le commerce des substances entre elles, soit de la substance psychique et de la substance physique qui ne peuvent jamais entrer en contact immédiat, mais qui sont unies par la vie; soit des substances psychiques ou des âmes entre elles, qui dans leur état présent, ne se pénètrent qu'à travers leurs puissances et leurs formes. La parole est l'instrument principal de cette communication, et la parole n'est que de l'esprit enveloppé d'air et de son. L'esprit de celui qui parle agit sur l'esprit de celui qui écoute, et leurs âmes se sentent par la pénétration de leurs esprits. Ce *va* et *vient* intellectuel, cet acte et réacte des esprits fait le procédé vital des intelligences, par lequel la nature psychique se manifeste, en sorte que plus ce rapport est vivant, plus les intelligences s'excitent et s'éclairent réciproquement, plus aussi les âmes en se développant peuvent se sentir, se comprendre, s'aimer, s'embrasser, pour ainsi dire, et s'unir; ce qui concourt à amener la fin dernière de l'humanité sur la terre, annoncée par le Christianisme, et qu'il prépare depuis

Digitized by Google

le commencement du monde, à savoir la réintégration du genre humain dans son unité par l'esprit de Dieu et par l'amour : *sint unum!* C'est pourquoi la parole évangélique, instrument de la réconciliation universelle, parce qu'elle est la pure expression de la lumière et de l'amour du ciel, a dû être prêchée à toutes les nations, portée jusqu'aux extrémités de la terre; et tous, est-il dit, seront jugés par cette parole qui leur aura montré leur vraie destination en donnant aux hommes de bonne volonté la force et les moyens de l'atteindre. Aussi depuis la promulgation de la nouvelle loi, depuis l'établissement du Christianisme, la face de la terre a été renouvelée; la civilisation a pris une autre direction, où la conduite providentielle s'est montrée d'une manière plus éclatante. De siècle en siècle, par l'action incessante de l'esprit chrétien, sont tombées l'une après l'autre les barrières qui divisaient les peuples; et dans les temps modernes, depuis que l'imprimerie a multiplié la vertu de la parole si prodigieusement, qu'elle agit aujourd'hui, comme il est dit de la Sagesse divine, d'une extrémité à l'autre, on voit un même esprit se répandre parmi les nations; elles se rapprochent constamment par les croyances, par leurs mœurs, par la science, par les arts, par toute leur vie, et elles tendent, sans en avoir la conscience, à se fondre dans l'unité chrétienne, pour reconstituer la grande famille du genre humain.

§. 18.

L'esprit d'un être n'est donc ni sa nature, ni sa substance, comme le rayon n'est pas le foyer, comme

Digitized by Google

l'intelligence n'est pas l'âme, bien qu'elle soit posée par l'âme. C'est en confondant des mots dont la signification est très-différente, qu'on est arrivé à ne plus s'entendre sur les questions les plus importantes. On a pris le monde pour la nature et la nature pour le monde, le mode pour la substance et la substance pour le mode, l'âme ou la plastique humaine pour l'esprit, et l'esprit pour la base; et par cette confusion, on a été amené à soulever une foule de questions embarrassantes, qui ont provoqué les plus étranges opinions pour expliquer l'union de l'âme avec le corps.

Le comment de l'union de l'âme et du corps et de leur commerce réciproque a de tout temps exercé la sagacité des philosophes, et comme la question était mal posée, à cause de cette confusion que nous venons de signaler, il n'a pas été possible d'arriver à une solution satisfaisante, et l'on a eu recours aux hypothèses. Prenant l'esprit pour l'âme ou le mode pour la substance, on demandait comment la substance spirituelle peut agir sur la substance physique, et *vice versâ*. La plupart ont admis la pénétration mutuelle des deux substances comme un fait qu'ils ont renoncé à expliquer. Les plus forts ont très-bien vu que deux substances aussi différentes que l'âme et le corps ne peuvent se pénétrer, et de là plusieurs théories pour expliquer leur correspondance, théories qui ont eu quelque cours dans les écoles, sans avoir jamais reçu la sanction du consentement commun. La plus répandue a été celle

Digitized by Google

des *causes occasionnelles.* Elle est Cartésienne quant au fond ; mais elle a surtout été développée par Mallebranche et les disciples de Descartes. Partant de la définition Cartésienne des deux substances, elle affirme la contradiction de leur nature, par conséquent l'impossibilité d'action réciproque entre elles : donc elles n'ont rien de commun qu'une certaine correspondance de leurs mouvements et de leurs modifications, produites dans chacune à l'*occasion* de ce qui se passe dans l'autre, mais sans qu'il y ait action directe de causalité de l'une sur l'autre. Mais alors qui produit cette corrélation entre l'âme et le corps ? C'est Dieu lui-même, dit-on, qui en vertu des lois générales par lesquelles il gouverne l'univers, excite soit des mouvements dans le corps à l'occasion des volitions de l'âme, soit des impressions et des sentiments dans l'âme à l'occasion de la présence des corps : Dieu seul est la cause véritable et immédiate de ces effets ; les âmes et les corps n'en sont que les causes occasionnelles. Cette opinion, tout à fait abandonnée aujourd'hui, même par la philosophie scolastique, est une pure hypothèse, à laquelle on a été amené par une mauvaise définition des deux substances. Comment prouver que Dieu soit constamment occupé à entretenir ainsi dans chaque homme ce parallélisme, ce balancement exact des modifications de l'âme et du corps ? N'y a-t-il pas dans cette manière si compliquée de rendre raison d'un fait, si simple en apparence, quelque chose d'indigne de la majesté de Dieu ? Puis la supposition de l'intervention divine ne fait que reculer la difficulté ; car Dieu est Esprit, et il n'est pas facile de concevoir, d'après les définitions posées, comment la substance spirituelle, qu'on appelle Dieu, agira

Digitized by Google

sur les corps, plutôt que la substance spirituelle qui constitue l'âme humaine. Invoquer ici la toute-puissance de Dieu, ce n'est pas dénouer le nœud de la difficulté, c'est le trancher.

Une autre explication est celle qui a été proposée par Leibnitz sous le nom de l'*Harmonie préétablie*. Elle suppose qu'à la création de l'homme, les deux natures qui le composent par leur union, ont été tellement organisées et coordonnées entre elles, que dans leur manifestation produite par l'évolution de leur force interne, elles doivent toujours se correspondre, comme deux horloges, montées au même instant, réglées de la même manière, marqueraient exactement la même heure sans cependant agir l'une sur l'autre, et sans que l'ouvrier ait besoin d'y mettre la main. C'est encore une hypothèse inventée en désespoir de cause. Comme système, elle est cependant plus rigoureuse que la première, en ce qu'elle n'admet qu'une seule fois l'action de Dieu sur les corps, savoir, au moment de la création et de leur union à l'âme. Plus forte par les considérations métaphysiques, dont la philosophie Leibnitzienne l'a étayée, elle est tout aussi peu fondée sur l'expérience, et elle a, relativement à la liberté, de graves conséquences dont ses partisans ont eu bien de la peine à la défendre.

Une troisième opinion est celle qu'on a appelée système du *médiateur plastique*. Elle admet entre l'âme et le corps quelque chose d'intermédiaire qui ne serait ni âme ni corps, mais de la nature des deux et qui servirait de moyen terme pour les unir, et rendre possible leur action réciproque. Malheureusement on a négligé d'expliquer l'ori-

Digitized by Google

gine de ce terme moyen, et en le plaçant au milieu des deux substances, on a eu l'air de recourir à une nouvelle machinerie pour amener le dénouement de la difficulté. C'est cependant cette dernière opinion qui a le plus approché de la vérité, quoiqu'elle n'ait point été soutenue par des observations bien constatées et par une analyse psychologique bien faite. L'âme mortelle de Platon, l'âme sensitive d'Aristote, le feu spirituel des Stoïciens, la flamme vitale de Willis, l'archée de Vanhelmont, le principe vital des modernes ont de l'analogie avec cette opinion. Oui, il y a quelque chose entre les deux substances, par quoi elles peuvent s'unir et communiquer; ce qu'il ne leur est pas possible de faire immédiatement, par cela même qu'elles sont substances. Ce quelque chose n'est point une troisième substance; car alors ce serait une âme ou un corps, et la difficulté resterait tout entière; ce n'est point non plus un objet du dehors qui serait posé arbitrairement entre l'âme et le corps, sans qu'on en trouvât la raison nécessaire dans la nature des deux; mais c'est l'*esprit* de l'une et de l'autre, qui n'est ni la substance psychique ni la substance physique, comme nous l'avons montré précédemment; mais la propriété essentielle des deux natures, leur produit immédiat, aussitôt qu'elles entrent en développement. C'est par leur esprit que ces deux termes entrent en rapport et agissent l'un sur l'autre. Une vérité profonde, sans laquelle il est impossible de rien concevoir à la création des êtres et à leur conservation, c'est que les substances ne peuvent pas plus se pénétrer que les centres; elles ne se touchent que par leur esprit, par leur forme comme les centres par leurs rayons, par leur circonférence.

Digitized by Google

A l'état latent, avant toute manifestation, elles sont enfermées en elles-mêmes, elles sont dans la mort et par conséquent elles n'ont point d'action. Dès qu'elles sont vivifiées, elles se développent, elles posent devant elles leur esprit, et ainsi elles ne peuvent plus être impressionnées et réagir que par son intermédiaire. Si deux substances pouvaient se pénétrer, l'une absorberait nécessairement l'autre; bientôt le monde matériel ne serait plus qu'une masse compacte autour d'une molécule dominante, et dans le monde moral tous les *moi* individuels seraient engloutis par l'attraction du *moi* le plus puissant, lequel absorbant le corps unique, transformerait l'univers en sa substance. La création serait ramenée au cahos, à pire que le cahos, puisqu'elle formerait une masse compacte et concentrée qui n'aurait plus de fluide pour la dissoudre ni d'esprit pour la pénétrer. C'est parce que les substances sont impénétrables, qu'elles sont fixes, permanentes, indestructibles. Jamais une molécule de matière, si caustique, si dévorante qu'elle soit, ne peut en engloutir une autre. Jamais une substance psychique, une âme, si aimante, si ardente que vous la supposiez, ne peut absorber une autre âme, et tous les efforts de la passion la plus exaltée se brisent contre l'impossibilité de l'identification. Les individualités persistent même au milieu des sympathies les plus vives et dans l'union la plus intime de la charité divine. Le *moi* et la monade intelligente ne peut s'évanouir dans un autre *moi*. C'est par leurs puissances, par leurs facultés, par leur rayonnement ou par leur esprit que les âmes communiquent entre elles et avec les corps. Les esprits, par cela qu'ils sont volatils, expansifs et

Digitized by Google

non substances se pénètrent les uns les autres et comme les rayons de lumière ils se croisent, se traversent sans s'altérer. Ils ne se repoussent que quand ils sont de degrés trop éloignés. L'esprit physique qui émane des corps, entre en relation avec l'esprit psychique qui ressort de l'âme, et par leur combinaison ils forment une région moyenne qui tient des deux natures et où elles peuvent influer l'une sur l'autre à distance et médiatement. Il n'est donc besoin ni d'harmonie préétablie, ni de causes occasionnelles, ni de toute autre hypothèse pour expliquer l'union de l'âme et du corps. Il n'y a pas non plus une troisième substance, médiatrice entre les deux; il y a tout simplement contact et pénétration des esprits, et par eux union et communication de l'âme et du corps. Ainsi se comble l'abîme entre les deux substances; ainsi s'établit la chaîne entre les diverses parties de l'univers. Les mondes s'attachent l'un à l'autre par la transmission de l'esprit, le monde divin au monde des intelligences par l'esprit divin, le monde intelligible au monde terrestre par l'esprit psychique, par l'esprit humain agissant sur l'esprit physique et par lui sur la matière, quels que soient la forme et le degré de son organisation. Or l'esprit partout c'est la vie, c'est le *va* et *vient* par lequel elle s'exerce; c'est donc par la vie et par elle seule que les substances peuvent être pénétrées; c'est la vie qui les ouvre, les féconde, les développe, et c'est encore par la vie qu'elles communiquent entre elles, pour concourir par l'harmonie de l'univers et l'ensemble admirable de la création à l'expression complète de l'idée du Créateur.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

De la constitution de l'esprit humain.

§ 19.

Entre le ciel et la terre nous trouvons comme moyen terme la créature humaine, l'homme, abrégé de l'univers, puisqu'il porte dans sa personne les deux natures et qu'il est un composé des deux substances. L'homme, unité synthétique, est une existence universelle, qui présente en elle la vertu et la valeur de toutes les autres existences.

Nous ne pouvons concevoir un homme sans une âme unie à un corps. Avant leur union l'homme n'existe pas encore, l'idée de l'humanité n'est pas réalisée. Après leur séparation et tant qu'ils demeurent séparés, l'humanité est en privation; il lui manque quelque chose, elle n'est point complète. C'est encore une profonde vérité que l'antiquité païenne a ignorée ou méconnue, et qui a cependant une influence immense sur la direction de la vie humaine. Parmi les philosophes anciens les uns ne voyaient dans l'homme qu'une matière organisée; les autres qu'une intelligence emprisonnée momentanément dans un corps dont elle devait tâcher de secouer le joug, et n'aspirant qu'à s'en affranchir pour retrouver son indépendance et la dignité de sa nature. De nos jours encore ceux qui repoussent la lumière de la révélation chrétienne et veulent

Digitized by Google

se faire sans elle une philosophie ou une religion à eux, reproduisent à leur manière l'une ou l'autre de ces opinions. La parole divine a pu seule nous apprendre que le corps est partie intégrante de l'homme comme l'âme, et qu'ils doivent subsister ensemble dans une éternelle harmonie, pour constituer l'humanité dans sa perfection. Cette harmonie, conséquence de la création même de l'homme et qui malheureusement a été troublée dès l'origine par sa faute, l'homme doit travailler à la rétablir dès cette vie, afin que l'âme reprenne sur le corps la suprématie qui lui appartient en vertu de sa nature, qu'elle le fasse rentrer dans l'ordre et le remette à sa place, en soumettant ses instincts et ses appétits à la loi morale, à la loi de la justice et de la charité. Il faut que le corps devienne un serviteur docile, un instrument efficace pour exécuter les volontés de l'âme et en manifester les sentiments et les pensées; car elle a besoin du corps pour cultiver et gouverner la terre, comme sa vocation le demande. Le corps a donc déjà en ce monde une très-grande influence. C'est pourquoi l'homme doit le respecter, ne pas en abuser ni le profaner en l'employant au service de l'iniquité, de l'impureté et des mauvaises passions; mais au contraire le relever et le consacrer pour ainsi dire, en en faisant l'instrument du bien et le temple de Dieu même. Plus il est discipliné, purifié, plus il obéit à l'âme à laquelle il est uni, plus aussi il entre en rapport avec elle et trouve dans ce rapport sa force et sa vie. Comme la mort ne les sépare que pour un temps et que l'âme devra reprendre son corps, afin de reconstituer avec lui l'humanité complète, en ce jour où le genre humain

Digitized by Google

ressuscité comparaîtra devant le tribunal suprême; pour que l'harmonie parfaite, condition absolue de la félicité éternelle de l'homme, soit rétablie entre les deux termes de sa personne, il faut que l'un et l'autre de ces termes aient été convenablement purifiés dans ce monde ou dans un autre; purification qui sera d'autant plus douloureuse, que le mal aura été plus abondant et plus profond en eux. Nous sommes donc gravement intéressés à ne pas souiller notre corps, à ne pas le dégrader, à ne pas le laisser en proie aux mauvaises influences; car tôt ou tard tout ce qui aura été le fruit de notre faiblesse ou de notre mauvaise volonté nous reviendra, et nous devrons en absorber ou en porter les tristes résultats. La résurrection de la chair est une conséquence nécessaire de l'idée même de l'homme, et cet exemple confirme une haute vérité que nous avons si souvent annoncée, savoir : que les dogmes du christianisme contiennent l'énoncé le plus exact, la formule la plus rigoureuse et la plus philosophique des lois de l'univers. L'homme n'étant homme intégralement qu'avec une âme et un corps, il ressuscitera dans ses deux substances, ou plutôt ce qu'on appelle la *résurrection* sera la réunion de ces deux parties de lui-même, comme la mort en a été la séparation. Sans cette réunion des deux termes, le mot de *résurrection* n'aurait plus de sens. Et ce corps que l'âme doit reprendre sera bien le même corps, la même chair qu'elle porte aujourd'hui; car ce sera la même substance terrestre, mais épurée, transformée, glorifiée, comme nous voyons du sable, des cendres et du plomb devenir par l'action du feu un brillant cristal. Aussi est-il écrit qu'à la consommation des siècles, un feu purificateur renouvellera

Digitized by Google

tout, que cela seul subsistera qui ne pourra être dévoré et qu'il y aura un nouveau ciel et une nouvelle terre.

L'homme, portant en lui les deux natures qui constituent l'univers, est par sa constitution même en rapport avec toutes les parties de l'univers. Par son âme il communique avec Dieu, son principe, dont elle est l'image ou l'idée, et il est encore la ressemblance de Dieu sous un autre point de vue, parce qu'il est une existence universelle, ayant en lui les éléments de toutes les choses créées comme Dieu en a toutes les idées dans sa sagesse. Par son intelligence l'homme est en rapport avec le monde intelligible, avec la sphère des esprits purs et des idéaux. Par son corps il est en relation avec la nature physique, avec le monde des corps et tous ses règnes; avec le minéral par ses os et par les sels dissous dans ses humeurs et incorporés dans ses solides; avec le végétal par sa nourriture la plus habituelle qui transforme les plantes en sa substance; avec l'animal par la nutrition et par la similitude de son organisation. De là vient que d'un côté il a action sur tout l'univers, ce qui fait de lui un être très-puissant; tandis que de l'autre il est exposé à toutes les influences, ce qui le rend très-impressionnable et excite singulièrement le développement de sa vie. A le considérer seulement dans son existence extérieure, c'est le seul être vivant sur la terre, qui ait la faculté de se nourrir de toutes les espèces d'aliments propres à chaque genre d'animaux, et il se développe sous tous les climats, partout où le sang n'est pas brûlé par le soleil ou coagulé par le froid. Il est évident qu'un tel être a une grande mission à remplir dans le monde qu'il habite;

Digitized by Google

et s'il porte en lui les deux substances de l'univers et tous les éléments du monde réunis par les liens de la vie, c'est qu'il est appelé à les réconcilier, à les harmoniser dans sa personne et hors de lui. Voilà pourquoi on trouve dans l'homme la mesure d'appréciation de toutes les autres existences du monde.

§ 20.

Si la créature humaine subsiste en deux natures, elle a besoin de deux espèces d'aliments; car la vie de toute créature veut être nourrie, et elle ne peut l'être que de ce qui lui est homogène. Le ciel et la terre doivent donc concourir à l'alimentation et à la conservation de l'homme, qui ne vit pas seulement de pain ou de l'aliment physique, mais à qui il faut aussi la nourriture de l'esprit, la parole de l'intelligence et de l'âme. Mais si les deux natures réunies dans la personnalité humaine vivent chacune de la vie qui lui est propre; si elles reçoivent leur aliment de la source même dont elles sont, la nature terrestre de la terre et de ses productions, la nature céleste du ciel et de ses vertus; et si en réagissant vers l'action vitale qui la pénètre, chacune pose son propre esprit, il faut admettre qu'il y a un double esprit dans l'homme, comme il y a une double nature et une double vie constamment alimentées par deux mondes différents.

Digitized by Google

L'existence des deux esprits dans l'homme, l'esprit physique et l'esprit intelligent, est un fait constaté par l'expérience et par l'observation physiologique et psychologique. Le premier préside à toutes les fonctions organiques et dirige la vie animale. Il est admis aujourd'hui en médecine sous le nom de *principe vital*, et plus anciennement on l'appelait *esprit animal*. Les *esprits animaux* jouent un grand rôle dans les ouvrages des anciens médecins et des philosophes qui se sont occupés de physiologie, comme Descartes, Mallebranche, etc. L'esprit physique agit par le sang et par tous les fluides qui circulent dans le corps humain, principalement par le fluide nerveux qui va stimuler les organes et animer les fonctions. C'est de lui qu'émanent les instincts, les appétits, les désirs dont la satisfaction est nécessaire à la conservation du corps et à la reproduction de l'espèce. L'homme est soumis à son impulsion quand il cède aux nécessités de l'organisme, quand il remplit les fonctions qui s'y rapportent, et il faut qu'il lui obéisse au moins dans la mesure du besoin et selon le vœu de la nature. Dans l'animal cet esprit inférieur règne sans partage, parce que l'animal n'a qu'une nature. Dans l'homme il est sans cesse combiné avec l'esprit intelligent de l'être moral, tantôt réglé, maintenu par cet esprit supérieur, tantôt se révoltant contre lui, lui déclarant la guerre et cherchant à l'entraver, à l'opprimer, à l'étouffer par la violence des instincts charnels, par l'entraînement des sens, par le tumulte des passions grossières. Voilà ce que S. Paul appelle la loi qui commande dans les membres, opposée à celle qui régit l'intelligence et l'âme. Il sentait en lui l'excitation de cet esprit terrestre, qu'il nomme

Digitized by Google

dans son style énergique le *soufflet de Satan*, et il s'écriait avec douleur et indignation : Qui me délivrera de ce corps de mort! L'esprit animal s'alimente de tout ce qui lui est analogue dans le monde physique; il attire à lui tout ce qui lui ressemble. Aussi n'est-il jamais plus vif, plus impétueux, plus ardent qu'après la nutrition, surtout quand la nourriture a été abondante, succulente et arrosée par les liqueurs fermentées, les plus riches en esprit. Il y a alors prédominance de l'esprit terrestre dans l'homme, et cet esprit en excès, s'agitant avec l'inquiétude qui lui est propre, tend à s'échapper par toutes les voies de l'organisme impuissant à le contenir. De là la pétulance des actions et des paroles. Si l'excès de l'esprit physique va au point d'opprimer l'esprit intelligent, ou de rendre par une excitation trop vive, par l'inflammation, les organes incapables de remplir leurs fonctions et de lui obéir, alors le pouvoir de l'âme sur le corps est momentanément suspendu, l'être raisonnable disparaît, et l'homme abandonné sans réserve à l'instinct animal, fait des choses indignes de lui et dégrade le caractère humain par les actes de la vie bestiale. Chez l'homme intelligent au contraire, où l'esprit psychique a hautement la prépondérance, la vie tend toujours à se porter en haut par le désir, par le regard comme par les actions; non que l'esprit animal disparaisse entièrement, cela n'est pas possible, puisqu'il faut que le corps vive pour que l'intelligence s'exerce, et que le corps ne peut vivre sans accomplir ses fonctions; mais le corps est tenu en respect, ses besoins sont satisfaits dans la mesure convenable, plutôt en deçà qu'au delà, et comme le cœur de l'homme est

Digitized by Google

tourné vers un monde supérieur, il s'attache peu au monde terrestre, aux biens et aux jouissances qui en dépendent; il y vit plus par instinct et par habitude que volontairement et avec désir. Dans ce cas l'esprit psychique domine l'esprit physique, comme l'âme gouverne le corps. Il peut aussi y avoir excès de ce côté par une trop grande exaltation de l'intelligence qui épuise le corps et abat l'esprit physique, par une excitation immodérée de la pensée absorbant toute la force organique au profit du travail et du développement intellectuel, en sorte que l'organisme reste sans nourriture et sans soins. Il faut trouver ici un milieu convenable, si l'on ne veut pas que l'homme qui médite ne devienne, comme dit Rousseau, un animal dépravé. Les deux esprits qui sont dans l'homme ne doivent pas plus être ennemis entre eux que les natures dont ils ressortent; leur destination n'est point de se faire la guerre, de s'entre-détruire; mais au contraire de s'aider mutuellement, de s'accorder pour contribuer ensemble à la manifestation complète et harmonique de l'humanité; accord qui ne peut s'établir entre eux d'une manière durable que par un rapport hiérarchique, nettement déterminé par la dignité respective des substances qui les posent. Là se trouvent l'idée, le sens et la mesure de la discipline chrétienne, et d'une ascétique bien entendue.

§ 21.

Le double esprit qui est dans l'homme correspond au double esprit de l'univers, le céleste et le terrestre, desquels procède un troisième esprit

Digitized by Google

qui s'exerce dans la moyenne région entre le ciel et la terre, là où les influences des deux premiers se rencontrent et se croisent; c'est le *grand esprit du monde.* Dans l'homme abrégé de l'univers, les deux esprits de ses deux natures produisent aussi par leur union et leur pénétration un troisième esprit, qui se pose entre la nature intelligente et la nature animale comme un moyen terme, les tenant à la fois unies et séparées; et c'est dans la sphère de cet esprit mixte que les phénomènes du monde extérieur sont perçus dans leurs liaisons et leurs rapports, et que l'homme en acquiert la conscience et la connaissance. Cet esprit intermédiaire, produit moyen de l'esprit intelligent et de l'esprit physique dans l'homme, constitue ce qu'on appelle la *raison humaine.*

L'esprit du monde terrestre ou l'esprit général de la nature est nécessairement mixte, puisqu'il est constitué par les influences supérieures et inférieures qui se rencontrent dans la région moyenne de l'atmosphère. Il est évident que la terre, faisant partie d'un système planétaire compris lui-même dans un système sidéral plus vaste, est sans cesse pénétrée et comme arrosée par le rayonnement des astres avec lesquels elle est en rapport plus ou moins prochain. Personne, je pense, ne niera l'action du soleil sur notre planète, qui n'a de vie et de fécondité que par lui, et bien que l'action des autres astres soit moins appa-

Digitized by Google

rente et ainsi plus difficile à constater par l'expérience, il n'est guère possible de la contester raisonnablement. Il y a donc comme un versement continuel d'effluves célestes sur le globe terrestre; l'esprit solaire et l'esprit sidéral y descendent sans cesse pour y exciter la vie. Nous pouvons encore aller plus loin par la pensée en tirant les conséquences que ces faits impliquent. Cette terre, ce soleil, ces astres ne se sont point faits eux-mêmes, et s'ils n'ont point en eux le principe de leur existence, il répugne qu'ils existent de toute éternité. Ils ont donc un Créateur que nos sens n'aperçoivent point, mais que notre pensée réclame comme la cause raisonnable des faits qu'elle admire, auquel notre intelligence peut s'élever quand elle est éclairée par une parole supérieure, et qui surtout se fait sentir à notre âme quand nous rentrons en nous-mêmes. Dieu a créé l'univers par amour, pour communiquer sa vie à d'autres êtres, et les faire participer suivant leur capacité à la plénitude de l'existence. Toutes les créatures ont été posées par sa parole, qui a réalisé dans une forme déterminée les idées de sa sagesse. L'acte même de la création a donc établi un rapport vivant entre le Créateur et la créature, et les êtres créés ne peuvent être conservés que par la persistance de ce rapport, en sorte que leur conservation est un renouvellement continuel de leur création. L'amour qui les a fait les maintient. Dieu est donc sans cesse présent à toutes les créatures par son amour, ou autrement par l'influx de sa vie ou de son esprit, et c'est pourquoi on dit qu'il est partout et que nous vivons tous en lui. Or chaque créature par cela seul qu'elle vit, est en rapport médiat ou immédiat avec le foyer de la vie;

Digitized by Google

elle est atteinte par son rayon, éclairée par sa lumière, animée par sa chaleur, nourrie par son influence; et ainsi elle est pénétrée à chaque instant par un esprit divin ou céleste. Quand cet esprit passe par plusieurs degrés intermédiaires pour parvenir jusqu'à elle, il est nécessairement modifié par les milieux qu'il traverse, et il lui arrive ainsi sous une forme analogue à son état et à sa position. Il se verse en elle, il se donne à elle par tous les moyens, s'accommodant toujours à sa capacité et à sa faiblesse. La créature se développe sous cette influence, elle réagit vers l'esprit objectif qui l'excite, et elle pose par sa réaction son propre esprit, l'esprit subjectif, qui par son *va* et *vient* entre le foyer de l'existence et le monde où elle est placée, constitue peu à peu la forme dans laquelle il s'organise. Mais cette forme ne peut le contenir. Toujours actif et expansif, il s'échappe par toutes les issues; il transpire pour ainsi dire à travers tous les points de la circonférence, et par son exhalation continuelle il forme autour de chaque existence une atmosphère que l'esprit supérieur est obligé de traverser pour pénétrer jusqu'au foyer de la créature. Aussi n'y arrive-t-il plus dans son état de pureté, mais toujours plus ou moins mélangé avec l'esprit particulier qu'il rencontre, et de ce mélange, de cette pénétration de deux esprits, en résulte un troisième, esprit moyen qui tient des deux sans être proprement ni l'un ni l'autre. Ainsi dans l'atmosphère terrestre il se fait une combinaison des influences du ciel et des exhalaisons de la terre, d'esprits célestes et d'esprits terrestres: la proportion du mélange détermine la constitution atmosphérique, et la prépondérance excessive de l'un des éléments, ou leur colli-

Digitized by Google

sion amène la plupart des mutations atmosphériques, les vicissitudes de l'air, vicissitudes très-fréquentes, parce que rien n'est plus mobile, plus instable que l'esprit, surtout quand il est disséminé dans l'espace, sans être maintenu par la substance ou le fixe dont il émane. L'atmosphère est donc réellement une région intermédiaire, où s'opère le commerce de la terre avec le monde supérieur dont elle reçoit la vie; c'est par cette région que les vertus d'en haut arrivent à la terre au moyen du rayon solaire, de la rosée et de la pluie, agents physiques d'une nature analogue à la sienne, et par là très-propres à servir d'organes à l'esprit céleste qui la vivifie, à l'esprit de Dieu qui l'a créée et qui la conserve. C'est pourquoi les peuples tournent instinctivement leur regard en haut pour exprimer leurs besoins, des besoins de leurs champs comme de ceux de leur âme, convaincus qu'il descend du ciel une vertu, une bénédiction de Dieu qui rend la terre féconde et y verse des trésors de vie; et comme par la foi ils sentent Dieu dans leur cœur et ont la conscience qu'ils peuvent entrer en rapport plus direct avec Lui par le désir et la prière; en même temps qu'ils disposent la terre à recevoir l'action du soleil, de la rosée et de la pluie et qu'ils y déposent la semence de laquelle doit sortir une végétation nourricière, ils attirent l'esprit d'en haut par leurs vœux; ils font descendre la vie du ciel dans leurs cœurs et sur leurs sillons par des supplications pleines de foi et d'amour. On a cru dans tous les temps que la piété et la vertu de l'homme portent bonheur à sa terre, comme on dit vulgairement; et cela par une double raison, d'abord parce que son champ est mieux cultivé,

Digitized by Google

plus fécondé par son travail et par ses sueurs; et ensuite, parce qu'en effet l'esprit de Dieu, qui seul donne la vie et l'accroissement, est plus près de celui qui l'invoque sincèrement et se confie en Lui.

§ 22.

Sans l'âme et l'esprit intelligent qu'elle pose, l'homme serait sans raison comme sans parole; il ne serait qu'un animal, le caractère humain lui manquerait. D'un autre côté, si la nature psychique de l'homme n'était réunie à la nature terrestre, il ne serait pas un homme; mais une pure intelligence. Ce qui le fait être ce qu'il est dans sa condition présente, tel que nous le connaissons, c'est sa raison, esprit mixte qui suppose l'existence et l'action de l'esprit supérieur et de l'esprit inférieur, et qui procède de l'un et de l'autre en vertu de leur conjonction et de leur pénétration réciproque; car l'esprit créé n'étant point substance, mais propriété essentielle de la substance, deux esprits peuvent se pénétrer, se modifier mutuellement et en constituer par leur union un troisième qui ne sera parfaitement semblable ni à l'un ni à l'autre, mais qui portera le caractère distinctif des deux.

Le caractère de la raison et sa manière d'opérer, tels que nous les connaissons par l'expérience, confirment pleinement cette explication de son origine et de sa con-

Digitized by Google

stitution. La raison humaine, très-puissante quand elle est soutenue convenablement, ne peut rien par elle-même ni à elle toute seule, soit comme raison spéculative, soit comme raison morale; car elle ne peut travailler qu'avec des données qu'elle reçoit de plus haut et des matériaux qui lui viennent d'en bas. Otez-lui les principes et les axiomes, et elle n'a plus ni fondement ni règle; et cependant ce n'est point elle qui les établit, elle ne peut pas même les démontrer ni les vérifier. Qu'on conteste à la géométrie les définitions premières qui posent les éléments des figures et les figures elles-mêmes, et il lui devient impossible de faire une seule démonstration. Essayez de prouver ces définitions par le raisonnement, celle du point ou de la ligne droite par exemple, et vous ne saurez par où commencer, ou vous tournerez dans un cercle vicieux expliquant le même par le même. Niez les axiomes, et vous tombez dans l'absurde. Tentez de les démontrer et vous y tombez encore. Il en est de même dans toutes les sciences; il y a en chacune des principes nécessaires, des idées universelles sur lesquelles elle est fondée, et que la raison est obligée d'admettre comme des postulées incontestables pour établir la doctrine. Ces vérités-principes portent en elles-mêmes leur évidence; mais elles ne sont évidentes qu'à l'œil capable de les voir et qui est éclairé de la lumière qu'elles réfléchent. Elles sont l'objet d'une perception intelligible, de la vue de l'intelligence, comme les objets physiques d'une perception sensible, de la vue organique. D'un côté comme de l'autre la raison voit, aperçoit, acquiert conviction, certitude en vertu de la vision et de la perception, et nullement par une opération

Digitized by Google

qui lui soit propre ou par un travail de la pensée. C'est donc à l'esprit intelligent, à l'intelligence qu'elle doit les principes, les idées et les lois supérieures sans lesquelles il lui est impossible de penser, sans lesquelles sa pensée n'aurait ni point de départ, ni direction, ni but.

D'une autre part la raison spéculative est en relation continuelle avec les sens, la mémoire, l'imagination, par conséquent avec l'esprit physique qui exerce une grande influence sur ces fonctions, à cause de leur dépendance du corps et des organes. C'est de ces facultés qu'elle tire les matériaux de son travail, les phénomènes, les images et les faits dont elle doit considérer les rapports pour les réduire en notions générales, puis pour ramener les notions à l'unité, les systématiser, c'est-à-dire penser; ce qui n'est possible qu'au moyen des principes et des axiomes qu'elle tient de plus haut; en sorte que tout son exercice consiste en deux opérations, l'une qui applique les données supérieures au monde des faits et des images pour en acquérir la science, en suivant dans les faits le développement des principes, ce qui constitue la véritable *analyse* philosophique; l'autre qui revient au contraire des faits aux causes qui les produisent, aux lois qui les régissent, pour former dans l'entendement un système de connaissance, une unité quelconque de doctrine, ce qui s'appelle *synthèse*. Par ces deux opérations de la raison, qui se font presque toujours simultanément mais avec prépondérance de l'une ou de l'autre, le monde intelligible et le monde sensible se pénètrent; leurs influences se croisent, leurs esprits se mélangent, et c'est justement dans la sphère moyenne de la raison et par le travail de sa pensée que cette fusion s'opère;

Digitized by Google

travail tout à fait analogue, comme on le voit, à celui de l'esprit général du monde dans l'atmosphère, sans cesse occupé à transmettre à la terre l'Esprit céleste qui la féconde et la développe, et à porter au ciel les émanations terrestres pour qu'elles soient épurées et absorbées par l'esprit supérieur. Tant il est vrai que les mêmes lois gouvernent toutes les parties de l'univers, et qu'il ne se fait rien dans l'homme qui n'ait son type dans la nature extérieure!

La raison morale n'est pas dans une autre condition que la raison spéculative. Elle doit juger, apprécier les actions humaines sous le rapport de la justice et du bien. Pour apprécier il lui faut une mesure; pour juger il lui faut une loi. Cette loi, comme toute loi, doit avoir un caractère obligatoire et une sanction; et ainsi elle doit dériver d'un terme supérieur qui lui communique son autorité et sa force. Or l'homme ne fait pas plus la loi morale que la loi logique ou l'axiome; il n'invente pas plus la distinction du bien et du mal, du juste et de l'injuste que les définitions mathématiques ou les vérités nécessaires, bases de toute science. L'idée du bien moral et du juste lui vient de plus haut, et il en acquiert la vue et la conviction par une perception de l'intelligence et par un sentiment de l'âme qui sont les deux éléments de sa conscience morale, laquelle commence à se développer, quand une parole d'autorité lui annonce la loi supérieure. Cette loi se pose en lui, s'impose à sa volonté indépendamment du travail de sa raison et souvent malgré elle, et c'est quand elle est établie comme principe de conduite, comme règle des actions, que la raison la reconnaît, l'adopte et l'applique aux déterminations de la volonté et aux circonstances de la vie. Ici

Digitized by Google

encore la raison est quelque chose de mixte et dans une position intermédiaire. Elle a au-dessus d'elle les principes de la moralité, la loi morale qu'elle reçoit par la voie transcendante d'une révélation subjective et objective; elle a au-dessous d'elle les faits de la volonté, les désirs et les passions humaines, les actes et les actions qu'elle doit régler ou évaluer, et sa fonction, comme raison morale, est de faire passer la loi ou la règle dans le fait et de ramener le fait à la loi; sa perfection est de les accorder, de les harmoniser, et c'est ainsi qu'elle parvient à établir la justice dans le monde par le balancement, par la compensation, par la fusion. Aussi la devise de la raison morale est *in medio virtus;* elle a horreur de tout ce qui lui paraît excès, et la plus grande perfection qu'elle connaisse, c'est de trouver en toute chose un juste milieu, un point d'équilibre entre deux extrêmes: comme aussi, en tant que raison spéculative, sa plus grande force est dans la découverte et l'application du *moyen terme*, le grand agent du syllogisme, qui est à son tour le grand instrument de la raison.

§ 23.

L'origine de la raison se trouve donc dans la double nature de l'homme. Il devient raisonnable, non par suite d'un don spécial qui le rendrait accidentellement supérieur à l'animal, non par la participation spontanée ou réfléchie de son esprit à une raison objective dite universelle, de laquelle il rece-

Digitized by Google

vrait ses inspirations et la règle de ses jugements; mais parce qu'il est constitué pour l'être, parce qu'il apporte en naissant toutes les conditions subjectives pour le devenir naturellement. Il devient raisonnable en vertu de sa double nature et de son double esprit, par lesquels il est en rapport vivant avec le ciel et la terre qui lui fournissent les éléments de sa pensée, en même temps qu'ils lui montrent l'ordre légitime de son développement logique. Il devient parlant, pensant, raisonnant en vertu de la parole qu'il reçoit et par laquelle il émet ce qu'il a admis, exprime ce que le monde et la parole ont imprimé en lui et expose ce que sa raison affirme ou nie.

L'homme a en lui, par le fait même de sa constitution, toutes les conditions subjectives de la *rationalité*, qui se développera infailliblement ou passera en acte, quand les conditions objectives seront données, c'est-à-dire quand la parole viendra stimuler la partie intelligente de la raison, et lui fournir les signes et les instruments sans lesquels elle ne peut opérer : car l'homme ne pense qu'après avoir parlé, et il ne parle que parce qu'on lui a parlé; c'est pourquoi les sourds de naissance sont muets. Il parle donc d'abord sans savoir ce qu'il veut dire; il ne le sait pas, parce qu'il n'est pas capable de le penser, de le réfléchir; il n'en a pas conscience, mais il le sent et il l'exprime sous l'impulsion du sentiment. Il commence à parler par imitation, disant ce qu'il entend sans y atta-

Digitized by Google

cher un sens distinct, à peu près comme certains oiseaux répètent les chants qu'on leur apprend. En toutes choses l'homme physique se développe d'abord, et ainsi dans la formation du langage les sens, la mémoire, l'imagination précèdent nécessairement le travail de la raison.

Il y a des personnes qui croient exalter la puissance divine en lui attribuant un arbitraire sans limites; en sorte qu'à toute question profonde qui leur est proposée, elles n'ont qu'une réponse qui leur semble péremptoire: *Dieu l'a voulu ainsi.* Il est hors de doute que Dieu veut ou permet tout ce qui arrive dans le monde; mais cette divine volonté, cette permission divine ont leurs motifs, qu'aucune intelligence créée ne peut sonder dans toute leur profondeur, mais qui paraissent cependant assez clairement dans les œuvres du Créateur, pour que nous puissions en recueillir les signes et nous en former l'idée jusqu'à un certain point. C'est ainsi que nous acquérons la conviction de la Sagesse infinie qui préside au gouvernement du monde, et que nous parvenons à voir la main de la Providence dans tous les événements. Cette vue peut seule nous satisfaire au fond, quand nous étudions l'homme ou la nature; car tout ce qui nous semble arbitraire, nous choque instinctivement; et par cela que nous sommes des êtres intelligents et libres, il faut qu'à toute chose nous trouvions un fondement de vérité, de justice et de bien. La rationalité de l'homme est une conséquence nécessaire de l'idée même qui a présidé à sa création; cette idée est éternelle comme toutes les idées de la sagesse divine, et rien ne pouvait l'altérer dans son essence ni dans son développement, quand Dieu a voulu la réaliser par la formation du genre

Digitized by Google

humain. Dieu n'a pas fait l'homme comme un artiste qui se complaît à embellir l'œuvre de son imagination suivant son goût ou son caprice: il n'y a rien d'accidentel ni de fortuit dans les œuvres de Dieu; elles sont toutes l'expression d'une idée divine, et tout ce qu'elles contiennent a sa raison ou son archétype dans l'idée. Dieu a voulu faire l'homme à son image et à sa ressemblance; il a voulu qu'il fût son représentant, son lieutenant dans le monde où il le plaçait, afin que ce monde fût cultivé, développé, gouverné. La constitution de l'homme était donc donnée nécessairement avec la fin, avec le but même de sa création; car, d'un côté il devait porter en lui l'image et la ressemblance de la nature divine, et c'est ce qui constitue son âme ou sa partie psychique et intelligente, et de l'autre devant agir sur le monde terrestre, pour être moyen terme entre ce monde et Dieu, il fallait qu'il participât à la nature terrestre, ce qui entraînait l'union de l'âme avec le corps. Mais les deux natures étant unies par la vie et devant se développer ensemble, il fallait que leurs esprits se pénétrassent et par conséquent, de leur union devait résulter cet esprit mixte, moitié intelligent, moitié physique, qui est justement la raison humaine. Il est donc impossible de concevoir l'homme sans la raison; il ne pourrait cesser d'être raisonnable sans cesser d'être homme, sans devenir incapable de remplir sa destination. La raison est inhérente à notre humanité, elle est une conséquence des éléments qui la constituent et de la synthèse qui la fonde.

Les personnes que nous venons de signaler font de Dieu un homme, elles l'anthropomorphisent; d'autres font de

Digitized by Google

l'homme un Dieu; elles l'apothéosent en exaltant sa raison outre mesure, jusqu'à l'identifier avec ce qu'elles appellent la raison universelle ou l'absolu. La raison, disent-ils, est impersonnelle; elle n'appartient ni à un homme ni à quelques hommes, ni à tous; elle est universelle comme la vérité, ou plutôt elle est la vérité même qui se découvre par intervalles à l'esprit humain, et c'est alors qu'il a la raison pour lui, quand au moyen de la lumière dont elle l'éclaire, il devient capable de la voir, de la penser, de la parler. Dans ce cas il devient organe de la raison universelle; il a la mission de l'annoncer à ses semblables; il est par le fait apôtre de la vérité, prophète; car ce n'est point lui qui parle, mais la raison absolue, l'éternelle vérité, Dieu même. L'homme n'est donc raisonnable que par sa participation à la raison universelle; il l'est plus ou moins en proportion de cette communication, et sa perfection est de se confondre avec elle, d'être absorbé en elle. Telle sera la consommation et le souverain bonheur de l'humanité. C'est le côté intelligent du panthéisme de nos jours, qui voit dans le monde physique et dans le monde moral deux formes diverses de la manifestation du *un*, constituant le grand tout par leur union. Le monde physique en est le corps ou la forme la plus extérieure; le monde moral en est l'esprit ou l'âme; et le mouvement des volontés particulières, des esprits individuels, n'est que le développement du grand esprit, de l'âme unique, du *moi un* qui se contemple lui-même, se réfléchit en se contemplant, et acquiert successivement par ses réflexions ou en s'opposant à lui-même la conscience de son existence. C'est le moi absolu en face de tous les *non-moi* qu'il pose devant lui par sa propre ré-

Digitized by Google

flexion ; c'est l'*idée* de Hégel s'objectivant dans la nature et dans l'esprit.

Ce n'est point le moment de réfuter cette doctrine. Nous ferons seulement remarquer en passant qu'elle n'explique rien, toute brillante, toute savante qu'elle paraisse; car la question du commencement et de la fin lui reste impénétrable comme à tout autre système humain. Elle ne peut nous dire pourquoi ce qui est un devient deux et multiple; pourquoi le moi absolu se brise par la réflexion ; dans quel rapport sont avec lui les *non-moi* qu'il pose, si ce sont des substances ou de simples modes de l'absolu et ce qu'ils deviendront par rapport à lui, et ce qu'il deviendra lui-même, quand il les aura réabsorbés dans l'identité universelle. L'homme qui s'élance dans un tel labyrinthe sans le fil conducteur d'une parole supérieure, sans autre flambeau que sa raison, sans autre guide que son imagination, s'y perdra infailliblement et n'en pourra plus sortir. Il est aussi fort difficile de concevoir ce que c'est que la raison impersonnelle, qui est dans tous les hommes et qui n'est à aucun, qui est la raison de tout le monde et de personne, comme aussi il n'est pas plus aisé de s'expliquer ce que devient la raison individuelle, la raison de chacun dans un tel système ; car encore ne peut-on nier que chaque homme n'ait sa raison et ne raisonne avec elle et par elle. Ne semble-t-elle pas s'évanouir dans le vide à force de s'exalter? Comme la grenouille de la fable, elle éclate dans son fol orgueil; elle se détruit elle-même en voulant se faire ce qu'elle ne peut et ne doit jamais être.

Digitized by Google

§ 24.

Le rang de la raison ou son degré dans la hiérarchie des facultés de l'homme est donc entre la nature et l'esprit physiques d'un côté, et la nature et l'esprit psychiques de l'autre; entre l'homme animal et l'homme intelligent, entre le monde terrestre et le monde céleste. Posée ainsi par ses antécédents naturels comme aux confins des deux mondes, portant dans les éléments constitutifs de son existence le caractère de tous deux, elle est touchée, stimulée par l'un et l'autre, bien que l'homme ne se doute point le plus souvent de cette double action et qu'il en ait rarement la conscience.

La raison a été presque toujours confondue avec ce qui est au-dessus d'elle ou avec ce qui est au-dessous. L'une et l'autre erreur a de graves conséquences. La plupart des psychologues, et surtout en Allemagne, ont identifié la raison et l'intelligence, et ils ont vu en elle la plus haute faculté de l'homme, celle par laquelle il entre en rapport avec l'absolu et s'élève à l'intuition des idées et des vérités nécessaires. Kant a beaucoup contribué à cette confusion par sa critique de la raison pure, où distinguant le *Verstand* de la *Vernunft*, il attribue à la *Vernunft* ou raison supérieure la puissance de concevoir les idées universelles, ce qui est le propre de l'intelligence. Il est hors

Digitized by Google

de doute que la raison communique par son élément intelligent avec le monde intelligible; c'est par ce côté qu'elle reçoit ses principes et ses lois. Mais ce qui a été dit précédemment montre qu'il y a une grande différence entre la raison, si pure qu'on la suppose, et la pure intelligence. Dans la raison il y a toujours un élément terrestre, et par conséquent elle ne peut se passer de sensations, d'images, de phénomènes, ce qui donne à ses opérations et à ses produits quelque chose de relatif et de particulier. Il n'en est point ainsi de l'intelligence, que nous pouvons très-bien concevoir séparée de la partie terrestre, isolée de toute substance physique ou sans corps matériel, et s'exerçant par son regard et sa lumière au milieu de la forme intellectuelle qu'elle pose autour d'elle ou dans l'entendement pur. C'est l'état de ces êtres supérieurs, qu'on appelle les *intelligences*, état auquel l'homme peut s'élever instantanément en ce monde par l'élan du génie, par l'illumination intellectuelle, par l'inspiration.

La raison est encore prise pour l'esprit, pour l'entendement, et même pour l'âme. Elle est certainement un mode de l'esprit, ou un esprit d'un certain genre; mais elle n'est pas identique à l'esprit proprement dit; car il peut y avoir de l'esprit sans raison, témoins les esprits purs d'un côté, les esprits animaux de l'autre. Nous montrerons plus tard ce qui la distingue de l'entendement. Quant à l'âme, elle n'est ni une faculté ni une autre, mais le foyer ou le *substratum* de toutes les facultés, la nature dont elles émanent. C'est surtout aux rationalistes qu'est due cette dernière méprise. Quand on veut tout soumettre à la juridiction de sa raison tout juger et tout régler par elle, on s'imagine facile-

Digitized by Google

ment qu'elle est ce qu'il y a de plus haut dans l'homme, qu'elle est l'homme même. De là la définition de l'*animal raisonnable* et celle de la *substance pensante*, qui ont toujours été reçues, comme l'expression du caractère le plus parfait de l'humanité, dans les écoles où on a prétendu fonder toute la science sur le raisonnement. D'où est-sortie cette autre erreur, très-grave par ses conséquences pratiques, savoir que l'âme étant une substance pensante, la pensée étant essentiellement inhérente à la nature psychique, il faut que l'âme pense pour exister; elle n'existe qu'en pensant, et sa plus grande perfection est dans l'exercice le plus intense de la raison: ce qui entraîne la nécessité de raisonner toujours, de raisonner sur tout, c'est-à-dire l'exaltation de la raison en elle-même, la confiance en sa raison propre et la persuasion que dans la recherche de la vérité comme dans la conduite de la vie, et même pour les choses de foi, il n'y a de conviction solide et de science inébranlable que celle qui est fondée sur des raisonnements et démontrée par des arguments.

D'un autre côté, la raison a été confondue quelquefois avec l'esprit physique et les facultés inférieures qui en dépendent. Ainsi Condillac s'efforce de la faire rentrer dans la sensibilité, qui suivant sa manière de voir est toute physique, ne s'exerce que par le corps et ses organes. D'après lui, la raison est une transformation de la sensation qui devient successivement attention, comparaison, jugement, raisonnement. Or la sensation se fait sous l'influence du monde physique, et par le contact de ce monde avec l'esprit physique qui est en nous, lequel dans cette merveilleuse métamorphose de la sensation devrait se changer

Digitized by Google

en esprit rationnel, et par conséquent en esprit intelligent, puisqu'il n'y a point de raison sans une partie intelligente; ce qui est absurde, l'esprit physique et l'esprit psychique ne pouvant pas plus s'identifier, s'absorber ou se produire l'un l'autre que les deux natures dont ils dérivent. Il en est de même de la fameuse assertion de Cabanis, que la pensée est une sécrétion du cerveau, comme le suc gastrique de l'estomac, la bile du foie, l'urine des reins, etc. Il est incontestable que le cerveau contribue pour sa part et comme organe à l'exercice de la pensée; c'est surtout en lui que s'élabore l'esprit physique et le fluide nerveux qui est dans le rapport le plus prochain avec l'esprit rationnel. Mais l'instrument, si utile, si indispensable qu'il soit, n'est pas l'artiste, et il y a absence complète de logique à les confondre, en attribuant au premier le travail du second. D'ailleurs ces assertions sont de pures hypothèses. Une seule chose est prouvée par les faits, c'est qu'il y a un travail encéphalique correspondant au travail de la raison, comme il y a mouvement des muscles, quand nous voulons saisir un objet; s'ensuit-il que ce soient les muscles qui veulent? Pas plus que dans le premier cas ce n'est le cerveau qui pense. Personne, que je sache, ne l'a jamais observé en travail de sécrétion rationnelle dans l'être vivant, et l'autopsie cadavérique n'a jamais rencontré dans la substance, dans les ventricules ou dans aucune des parties de l'encéphale des résidus de pensée, des coagulations d'idée, comme on trouve dans tout autre organe les vestiges de ce qu'il sécrète.

Enfin il y a des philosophes, ou soi-disant tels, qui n'ont vu dans l'acte de la raison qu'un mouvement phy-

Digitized by Google

sique. L'homme, selon eux, n'est comme tous les autres êtres que de la matière configurée et mise en mouvement; c'est une masse organisée pour sentir et qui tire la vie de tout ce qui l'entoure. Ce qu'on appelle la *pensée* est une certaine réaction instinctive de la matière sur la matière, toujours déterminée par l'action reçue; en sorte que les actes et les actions de l'homme, comme les mouvements de son corps, comme les fonctions de son organisme, sont les produits variés du jeu des molécules, de leurs affinités et de leur répulsion; c'est de la chimie vivante. Ici l'homme est ravalé au niveau de la matière brute; car on ne tient pas même compte des instincts caractéristiques du règne animal, qui le distinguent si nettement des autres règnes. L'homme n'est plus considéré que dans la partie la plus inférieure de son existence, comme un aggrégat de molécules qui fermentent; sa vie religieuse, morale; intellectuelle, ou ce qu'on appelle ainsi dans le langage vulgaire, expression des préjugés et de l'ignorance du peuple, est une série de phénomènes produits par cette fermentation; son âme, son intelligence, n'est que la manifestation de l'esprit physique ou des gaz qui s'y développent avec plus ou moins de chaleur et de lumière et en raison de son organisation. Malheureusement, ou plutôt heureusement, ces systèmes matérialistes sont purement hypothétiques; ils partent tous d'une première assertion démentie par la simple observation des faits, c'est qu'il n'y a qu'une seule substance, *la matière*. De là leurs efforts pour expliquer par les mouvements de la matière tous les faits de l'intelligence et de l'âme, afin d'arriver à cette conclusion fameuse, que le moral n'est qu'une modification du physique.

Digitized by Google

Ainsi, que la raison s'exalte en usurpant le rang des facultés qui la surpassent et en déclinant toute supériorité; ou qu'elle se dégrade en se confondant avec ce qui est au-dessous d'elle, des deux côtés elle se perd, elle s'annule pour le bien, parce qu'elle n'est plus à sa place: et une fois sortie de ses rapports véritables, son activité, qui porte à faux, ne peut plus tourner qu'à la ruine de l'homme.

§ 25.

Si la raison est le produit des deux esprits qui sont dans l'homme, comme ceux-ci sont l'expression de sa double nature, il sera vrai de dire que la raison, développée comme elle doit l'être, est le sommaire de l'homme, l'abrégé de toute sa personne, comme il est lui-même l'abrégé de l'univers. C'est l'élément physique qui fait, à proprement parler, la base subjective et objective du *sens commun* ou de la raison dite *naturelle*, laquelle devient par l'exercice de la réflexion, ce qu'on appelle *raison spéculative*. L'élément céleste ou l'intelligence devient dans son développement légitime *raison morale*, et c'est de l'harmonie de ces deux éléments et pour ainsi dire du parallélisme de leur développement que résulte la perfection de l'homme. Car l'homme est fait pour aimer, pour admirer et pour agir; sa destination ne peut s'accomplir par la spéculation seule, mais par l'action légitime, conforme à la loi de l'ordre et de la justice.

Digitized by Google

Il n'est pas aisé de déterminer exactement ce qu'on appelle le bon sens ou le sens commun. Il se forme dans chacun spontanément et presque sans conscience; il est le résultat de nos relations habituelles avec le monde où nous sommes placés. Les phénomènes de la nature se reproduisant constamment d'une manière semblable, et affectant à peu près de même tous les hommes à cause de la similitude de leur organisation, il y a nécessairement une grande ressemblance dans leur manière de les sentir, de les voir et de les juger. Il en est de même des faits du monde social, qui ne peut subsister que par des lois constantes, des usages fixes, des traditions et des habitudes. Chacun est moulé sans s'en apercevoir par la société où il vit, et il se modèle instinctivement et par une imitation toute naturelle sur ceux avec lesquels il est le plus en rapport, ou qui ont le plus d'influence sur lui. De là une certaine manière de sentir, de voir et de penser, commune à la plupart des hommes qui paraissent sains d'esprit et de corps et qu'on nomme le *bon sens*, parce que c'est le sens de la majorité: bon sens du reste qui n'est commun à tous les hommes qu'en certains points très-généraux, et qui se restreint et se modifie singulièrement suivant les pays, les nations et les sociétés. Quoi qu'il en soit, tous ceux qui dans leurs pensées, leurs paroles et leurs actions, s'écartent de la manière habituelle au plus grand nombre, sont regardés comme n'ayant plus le sens commun, et alors ils passent pour être absurdes, ridicules ou fous, ce qui fait trois nuances du *non-sens*, ou trois manières de perdre le bon sens. Aussi, toutes les fois qu'une âme élevée ou une intelligence supérieure sent

Digitized by Google

au delà du sens ordinaire de la foule, conçoit des idées qui surpassent la raison commune, ou agit en dehors des règles de la prudence et des convenances reçues, elle est sujette à l'une de ces trois qualifications : d'absurdité, de ridicule ou de démence. L'homme de la caverne de Platon qui ose dire à ses semblables qu'ils voient habituellement des fantômes, et qu'au-dessus de la région des ombres il y a un monde de vérités, est poursuivi par eux comme un insensé et mis à mort comme un criminel. Il est écrit dans l'Évangile que la sagesse de Dieu et sa parole sont une folie aux gentils, au monde, au siècle, à tous ceux qui ne la comprennent point.

Le sens commun est la base ou le fond de la raison naturelle, de l'esprit naturel. L'intelligence de l'homme se développe au sein de la société, comme son corps au milieu de l'atmosphère. La stimulation continuelle du langage excite et fortifie sa raison; il apprend instinctivement à l'exercer, et il pense d'abord sans étude et sans art, uniquement parce qu'il entend parler et comprend la parole et la pensée. L'esprit naturel dépend de conditions subjectives et objectives. Il ne s'acquiert point à volonté, et il peut être formé mais non donné par l'instruction; c'est la nature qui le produit en raison du fond qu'elle porte en elle, et de la manière dont elle est fécondée, développée. L'organisation, le tempérament, la proportion des solides et des humeurs du corps, combinés avec les influences extérieures du monde que nous habitons, avec toutes les circonstances du temps du lieu, y ont une grande part. Il y a une différence marquée sous ce rapport entre les hommes des divers pays, entre ceux du Nord et ceux du Midi, de l'Orient et

Digitized by Google

du Couchant, et dans chaque zône en raison de la longitude et de la latitude, de l'élévation ou de l'abaissement du terrain, de la sécheresse ou de l'humidité de l'atmosphère, de la qualité du sol, du genre de culture, de la nourriture ordinaire des hommes, de leurs occupations les plus habituelles, etc. L'esprit naturel est, comme tout esprit, vif, actif, expansif; il aime à se manifester, à se répandre au dehors, et c'est pourquoi il a horreur de la réflexion. Les hommes qui ont le plus d'esprit naturel, sont en général ceux qui réfléchissent le moins, et qui ont aussi le moins de fermeté dans le caractère, le moins de constance dans leurs entreprises.

Quand la raison naturelle, disciplinée par la volonté et dressée à la réflexion, est devenue capable de s'exercer avec suite et persistance sur un point déterminé; quand elle peut construire un enchaînement de pensées régulières et bien ordonnées, conformément aux principes et aux lois logiques qui lui sont données de plus haut, puis s'élever à la compréhension systématique de l'unité et du développement d'un objet pour se l'expliquer et en acquérir la connaissance, alors elle prend le nom de *raison spéculative.*

§ 26.

La raison spéculative et la raison morale ne sont pas deux raisons différentes, deux esprits séparés l'un de l'autre; c'est le même esprit vu dans deux rapports divers. La raison, considérée dans

Digitized by Google

son élément inférieur, n'est susceptible que de l'action de l'esprit terrestre, de celle des phénomènes et des images; et c'est pourquoi, quel que soit l'effort de la spéculation, elle ne peut comprendre que ce qui tombe sous les sens et ce qui est déduit ou induit logiquement des perceptions ou des conceptions empiriques. Par sa partie supérieure ou comme raison morale, elle reçoit l'impression des objets moraux et des vérités intelligibles; elle goûte la parole religieuse, qui lui révèle l'existence du monde divin et lui annonce les vérités éternelles; elle la trouve belle, en harmonie avec sa nature et son besoin; elle y adhère, l'embrasse avec ardeur, et la défend contre les sophismes de la raison terrestre qui n'y voit que des inventions humaines ou des rêveries.

La raison, par sa nature mixte, sa position intermédiaire et sa double correspondance, ressemble au Janus de la fable avec son double visage et regardant de deux côtés opposés. Elle peut encore être comparée au fléau de la balance, dont le point d'équilibre est dans le plus juste milieu, et qui penche d'un côté ou de l'autre suivant la prépondérance de l'un des bassins. Ainsi la raison de l'homme tend vers le monde intelligible ou vers le monde sensible, suivant que l'influence d'en haut ou d'en bas la domine. Il y a donc réellement en elle deux caractères généraux et bien tranchés, deux grandes modifications bien

Digitized by Google

distinctes, dont la première est appelée raison supérieure ou morale, la seconde raison inférieure ou terrestre, raison naturelle. Puis, selon la proportion des deux éléments, ou pour suivre l'image indiquée tout à l'heure, selon que l'un ou l'autre l'emporte dans leur balancement, on peut distinguer plusieurs degrés ou nuances de la raison supérieure et de la raison inférieure, dans lesquels néanmoins il y a toujours un certain mélange des deux; car la raison humaine, si dégradée qu'elle soit, n'est jamais entièrement dépourvue de l'esprit intelligent, comme aussi, si exaltée qu'elle paraisse dans sa tendance morale, il y a toujours en elle une partie physique et organique par laquelle elle tient à la terre.

Quand l'esprit terrestre ou naturel a décidément le dessus dans la raison, l'esprit céleste ou l'élément psychique devient comme latent, et bien qu'il agisse encore au fond et d'une manière sourde, l'homme n'en a plus conscience et en perd même le sentiment. Son regard se tourne vers les choses de la terre, son attention s'y fixe, toute son affection s'y concentre. Il n'est plus guère susceptible que des influences d'en bas; il ne connaît plus que ce qui affecte les sens, n'admet comme vérité que ce qu'ils perçoivent, et sa raison spéculative n'est plus occupée qu'à observer, comparer, abstraire, classer, généraliser des phénomènes, pour les réduire en des systèmes de connaissance qu'elle appelle *sciences*. Pour la pratique de la vie la raison inférieure s'en tient aux maximes du sens commun; elle ne peut reconnaître aux actions humaines d'autres motifs que ceux dont elle a l'expérience, c'est-à-dire le plaisir ou la douleur qu'elles produisent

Digitized by Google

et les désirs et les passions qui s'y rapportent, le *moi* en un mot avec ses jouissances de sensualité, d'intérêt ou de vanité. L'intérêt bien entendu ou l'égoïsme réfléchi devient alors le principe de la morale, et il agit dans les individus et chez les peuples en raison de leur caractère; système *utilitaire* ou de profit pour les hommes dominés par l'intérêt matériel, système honorifique ou de distinction pour ceux que la vanité conduit. La justice, l'équité n'est aux yeux de la raison terrestre qu'une balance d'intérêts; c'est donner pour recevoir, c'est vendre pour acheter, c'est le rapport d'un *doit* à un *avoir*, et l'estimation de la vertu ou du vice se réduit à un calcul. Il en va de même dans la politique. Ce qu'on appelle grandeur, dignité nationale doit en définitive, pour n'être pas duperie, se ramener à un gain quelconque, et le peuple qui fait le mieux ses affaires, qui devient le plus riche, le plus puissant, le plus fort est toujours le meilleur. De là ces maximes machiavéliques qui rendent certaines nations odieuses et suspectes aux autres, comme on se défie dans la vie privée d'un homme dont l'intérêt personnel est la seule règle et qui le cherche par tous les moyens.

Les hommes qui sont exclusivement dirigés par la raison inférieure, ne comprennent point ceux en qui prévaut la raison morale, l'esprit intelligent; et en effet ces deux sortes d'hommes ne peuvent s'accorder en rien; car ils sont dans un point de vue opposé. Les uns regardent en haut, les autres en bas; ceux-ci vers la terre, ses biens et ses intérêts; ceux-là vers un monde plus pur, d'où leur viennent d'autres influences et d'autres inspirations. A la lettre ils se tournent le dos et marchent en

Digitized by Google

sens contraire; il n'est donc point surprenant qu'ils ne se rencontrent jamais. L'homme d'intelligence conçoit en toute chose un idéal de bien, de vérité, de beauté qui attire puissamment son esprit et son cœur, en sorte qu'il tend de toutes ses forces et par tous ses actes à le saisir et à le réaliser. C'est dans cet idéal qu'il puise presque tous les motifs de ses déterminations; c'est là qu'il trouve son avantage le plus précieux, sa gloire, son bonheur et il est ainsi enlevé aux calculs de l'intérêt matériel, aux plaisirs des sens, aux jouissances de la vanité. Tout ce que les hommes positifs appellent les choses réelles, parce qu'elles servent aux besoins ou à l'agrément de la vie terrestre, lui paraît illusoire et faux; comme tout ce qui lui paraît vrai, solide et conséquemment digne de l'amour et de la recherche des hommes sensés, semble aux autres chimérique et vain. Aussi passe-t-il auprès d'eux pour n'avoir pas le sens commun; c'est, dit-on, une personne exaltée, un mystique qui vit dans l'imagination et se repaît d'illusions: car l'homme ne pouvant connaître que ce qui est perçu par les sens, il est déraisonnable de s'occuper d'objets qu'ils ne saisissent point. Qu'est-ce que les vérités religieuses et morales, les choses intelligibles, surnaturelles dont ces hommes à exaltation sont si épris, sinon des abstractions, des productions de leur cerveau en délire ou excité par la fièvre? Qui a jamais vu Dieu, un être qui serait partout et nulle part, infini dans tous les sens, invisible, impalpable, que l'on ne peut atteindre par aucun côté? Ils parlent d'un autre monde, où la justice opprimée dans celui-ci reprendra ses droits, où chacun sera récompensé suivant ses œuvres! Mais nous n'avons jamais

Digitized by Google

vu personne qui en soit revenu pour nous affirmer qu'il existe et ce qu'il est. Quant à l'âme qu'on dit être dans le corps humain, nous déclarons qu'après la dissection la plus subtile nous ne l'avons pas trouvée, donc elle n'existe pas.

Même dissentiment, même opposition dans la manière d'envisager la morale, la politique, la science, l'art, toute la vie humaine. La raison supérieure place le juste au-dessus de l'utile, le droit au-dessus de la force et du fait; elle a une tendance généreuse qui la porte au sacrifice, au dévouement; elle est capable de se renoncer elle-même pour suivre les nobles inspirations qu'elle reçoit d'en haut; ce qui pour la raison terrestre est contraire au bon sens, par conséquent absurde, ou tout au moins une espèce de luxe en morale. Dans les affaires politiques la raison morale distingue l'équité de l'intérêt; elle n'admet pas que la puissance soit la mesure du droit; elle croit à une morale inter-nationale, et place la grandeur d'un peuple dans sa justice et dans sa générosité plus que dans sa force et dans sa richesse. Tout cela est pour l'autre niaiserie sentimentale, utopie, duperie. La raison intelligente a le pressentiment de l'idée de la science. Elle conçoit la science comme une unité vivante dont toutes les parties intimément liées entre elles correspondent aux différentes parties de l'univers; elle cherche la réalisation de cet idéal dans toutes branches du savoir humain, fouillant au fond des choses pour y trouver des principes universels, des rapports larges et profonds et un vaste ensemble. La raison naturelle regarde en pitié ces tentatives d'une spéculation transcendante; *nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu*, voilà sa devise.

Digitized by Google

On ne peut donc savoir que ce qui se montre dans l'expérience des sens. Tout le reste est une spéculation vaine, qui consume inutilement les forces de l'esprit humain en soulevant des questions insolubles, et en le détournant de la considération des choses vraiment utiles ou qui tournent au profit de la vie réelle. La science n'a de prix que par ce côté, et la vérité ne nous importe qu'en raison de l'avantage qu'elle procure. L'utilité en toutes choses, voilà la mesure du bien, du vrai et du beau. Rien n'est beau que l'utile; l'utile seul est aimable. C'est un contre-sens que d'appeler arts libéraux ceux qui ne s'attachent qu'à la forme et ne causent qu'un vain plaisir d'admiration. L'art par excellence c'est l'industrie qui accommode la nature aux besoins de l'homme, et qui joint au spectacle admirable de ses transformations la vue non moins réjouissante et plus fructueuse de son produit. Assertions tout à fait antipathiques à la raison intelligente qui voit surtout dans l'art la tendance à l'idéal et qui en estime les productions par la manière plus ou moins parfaite dont elles le représentent, lui donnant par là une jouissance d'admiration, des délices de contemplation mille fois préférables, selon elle, aux plaisirs grossiers des sens et aux satisfactions d'un sordide intérêt. On le voit, ces deux espèces de raison sont en contradiction sur tous les points. Elles considèrent les mêmes choses sous un autre jour, dans des rapports très-différents, et voilà pourquoi elles en jugent si diversement. Partout et dans tous les temps la raison terrestre, que l'Évangile appelle la prudence ou la sagesse du siècle, a déclaré absurde et a poursuivi de ses outrages et de ses violences la

Digitized by Google

raison supérieure ou la sagesse des enfants de Dieu, qu'elle n'a jamais comprise; car l'homme animal, dit saint Paul, ne perçoit point les choses qui sont de l'Esprit de Dieu.

§ 27.

La raison est donc souvent divisée en elle-même, et tirée en deux sens par des objets d'ordre différent. Les images du monde, l'esprit du monde sollicitent son activité et l'attirent vers la terre. La conscience morale, le pressentiment de l'idéal et la parole religieuse la retiennent et la tournent vers une autre sphère. La lutte entre les éléments constitutifs de la raison commence, et ce n'est pas elle qui peut en décider l'issue, puisqu'elle se trouve des deux côtés. Elle n'est point compétente pour juger entre les deux mondes au milieu desquels l'homme est placé. C'est de la volonté, qui a son siége dans l'âme et non dans l'esprit, que part toujours la décision, proclamée ensuite et motivée par la raison, ministre de la volonté. La volonté seule choisit en vertu de sa liberté, soit qu'elle se détermine elle-même d'après ses penchants ou par des motifs que lui fournit la raison spéculative; soit qu'elle s'appuie sur une autorité supérieure, qui lui montre où se trouvent pour elle le bien et le mal, la vérité et l'illusion.

Cette scission de la raison avec elle-même, qui la jette sou-

Digitized by Google

vent dans le trouble, dans l'angoisse de l'incertitude, s'explique par ce que nous venons de dire sur la constitution de la raison. C'est la partie supérieure de l'homme qui entre en collision avec la partie inférieure, l'homme animal avec l'homme intelligent, en d'autres termes l'appétit, le désir, la passion luttent avec la conscience et le devoir, avec le sentiment de la dignité humaine et de la vertu. Il n'y a personne qui n'ait à soutenir en soi de tels combats, et l'on peut même dire que notre vie de tous les jours, de tous les instants, n'est qu'un combat de ce genre. A chaque moment la lutte recommence; nous n'avançons dans le bien que par des victoires successives, et c'est ainsi que la vertu ou la véritable force se perfectionne dans la faiblesse, *virtus in infirmitate perficitur* (S. Paul, 11; Cor., 12, 9); car si nous n'étions pas si faibles, si susceptibles de la tentation, si enclins à y céder, il n'y aurait pas lieu de tant combattre. Qui doit décider dans cette collision des deux parties de nous-mêmes? Nous sommes dans les deux camps; nous voulons des deux côtés, nous jouissons et nous souffrons de part et d'autre. Nous avons des intelligences chez les deux adversaires, et nous les favorisons tour à tour, nous portant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et prolongeant ainsi l'incertitude et la lutte par notre inconstance et nos tergiversations. Il faut une décision franche, péremptoire pour y mettre un terme. Qui la donnera? Notre raison, dit-on; il est d'un homme raisonnable de discerner ce qui est le plus conforme à la raison, de le vouloir et de l'exécuter. Phrases bannales et insignifiantes, qui supposent justement ce qui est en question, et nous jettent dans un cercle vicieux. De quelle raison veut-on parler? Est-ce de

Digitized by Google

la raison de l'homme de la terre, ou de celle de l'homme du ciel? Car chacun des deux est raisonnable à sa manière, ou raisonne selon sa nature et d'après son point de vue. La raison plaide pour le mal comme pour le bien, et souvent mieux pour le mal, qui la séduit et l'entraîne plus facilement. Elle n'est jamais plus vive, plus subtile, plus insinuante, plus pressante, plus éloquente que quand le désir l'excite, quand la passion l'emporte. Elle ne peut donc être juge, puisqu'elle est en cause des deux côtés. Dans le fait ce n'est jamais elle qui décide, bien qu'elle soit employée le plus souvent à proclamer et à motiver le jugement comme un greffier qui rédige l'arrêt après la sentence du juge. Le juge en dernier ressort dans l'homme, c'est la volonté placée entre deux mondes opposés, et devant se donner à l'un ou à l'autre, choisir entre les deux, ou faire *acte de liberté*. Toute décision est un acte de liberté. Reste une grave question que nous indiquons ici, et que nous agiterons ailleurs : Comment en définitive se détermine la liberté au milieu des influences diverses qui l'assaillent? Quelle part ont ces influences dans ce qu'on appelle les *motifs* ou les mobiles de la volonté? Quelle part y a la force propre de la volonté? C'est demander comment le bien et le mal agissent sur l'âme humaine, et comment elle réagit vers eux; c'est poser le problème de la tentation et de la grâce.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Du développement de l'esprit humain. — De la sensibilité et des sens.

§ 28.

Pour expliquer le développement de l'esprit humain, il faut le considérer dans ses rapports multiples avec les mondes correspondant au double élément qui le constitue. C'est ce que nous ferons graduellement, en commençant par où la nature commence, par le développement physique; car la vie physique se manifeste la première et ce sont les choses sensibles que l'homme connaît d'abord. Ses facultés entrent successivement en exercice, en raison des agents qui excitent son esprit: à savoir le monde terrestre et ses phénomènes, puis la parole et l'action de son semblable et enfin le monde intelligible et l'action divine.

Le développement de l'esprit humain peut être partagé en quatre périodes ou degrés, suivant l'influence objective qui le détermine et en fait le caractère dominant. La première période est toute physique ou physiologique; elle s'étend depuis la naissance de l'homme jusqu'au moment où il acquiert la compréhension la plus simple de la parole. Rousseau place dans cette période ce qu'il appelle pompeusement l'éducation de la nature; ce qui veut dire

Digitized by Google

tout simplement que l'enfant ne vivant à cette époque que par ses relations avec le monde physique, son esprit réagit d'une manière analogue et ainsi ne se développe que dans sa partie physique par le corps et pour le corps. Aussi cette première époque de l'existence humaine est-elle purement animale, et malgré les capacités plus profondes qu'il porte en lui et les nobles facultés dont il est doué, l'esprit de l'homme en resterait là, si des influences plus hautes ne lui arrivaient. C'est la parole de son semblable qui le tire de cet état et le fait passer dans la seconde période, au degré rationnel. La parole si faible qu'elle soit renferme toujours du sens et de l'esprit. Elle transmet donc une action supérieure à celle du monde physique; c'est la raison qui s'adresse à la raison, l'intelligence à l'intelligence, l'âme à l'âme. Le développement intellectuel ne commence, à proprement dire, qu'à ce moment; l'être raisonnable n'apparaît qu'avec la capacité de comprendre le langage articulé et la puissance de le reproduire. L'enfant ne penserait point s'il ne parlait d'abord, et il ne parlerait point si on ne lui parlait; fait important, constaté par l'expérience de tous les jours, et qui jette une grande lumière sur la question profonde de l'origine du langage.

La troisième période arrive à la suite du développement régulier de la raison, quand par l'exercice constant et sérieux de la pensée dirigée dans ses travaux par un amour sincère de la vérité, l'esprit s'élève peu à peu au-dessus de la région des phénomènes, au-dessus des abstractions rationnelles, cherchant au delà de ce monde et de lui-même quelque chose d'infini, d'universel, d'absolu. Ce pressentiment et le besoin nouveau qu'il

Digitized by Google

excite, prouvent que l'homme a été touché par une influence plus haute, surnaturelle, ou autrement que la lumière d'un autre monde a lui dans son entendement, monde intelligible ou des intelligences qui est aussi supérieur au monde rationnel que celui-ci l'est au monde sensible. Ici commence le développement de l'intelligence, dominée par l'idéal et s'efforçant de le saisir et de le réaliser en toutes choses, dans l'art, dans la science, dans la pratique de la vie, dans la religion.

La quatrième période, ou le degré psychique, s'établit par le rapport de l'âme humaine avec Dieu, et ce rapport commence à la première réaction du cœur de l'homme vers la parole divine qui le pénètre; car ici encore l'intermédiaire de la parole est nécessaire, l'esprit en ce monde ne pouvant communiquer avec l'esprit que par une forme du monde. Alors se développe la vie profonde de l'âme, qui est la base ou la racine de toutes les autres formes de l'existence humaine et dont elles tirent leur force, leur lumière et leur sens. C'est la vie religieuse, ou ce qu'on appelle ordinairement la vie intérieure, la vie spirituelle. Là surtout règne la *foi,* la vraie foi, la foi divine, celle qui est produite dans l'homme par l'action même de Dieu, et qui est dans son état présent le principal moyen pour l'unir à Dieu. Nous avons donc à étudier l'âme humaine dans quatre phases bien distinctes de son développement, la phase sensible, la phase rationnelle, la phase intelligente, la phase psychique; et dans chacune nous verrons l'âme en rapport avec un monde différent, bien que ces mondes se correspondent et s'embrassent l'un l'autre comme les diverses parties de l'existence humaine.

Digitized by Google

§ 29.

Le commerce de l'esprit de l'homme avec le monde extérieur amène deux résultats : 1° le développement de ses facultés; 2° la connaissance des objets avec lesquels il est en relation. Plus ce commerce est animé par l'action multipliée des objets sur l'esprit et par la réaction de l'esprit sur les objets, plus les facultés de l'homme prennent d'énergie et d'extension, plus la connaissance s'augmente et s'affermit, plus aussi son activité pratique ou l'application de ce qu'il sait à ce qu'il fait, sera sûre, éclairée, fructueuse. L'action est en raison de la connaissance, la connaissance en raison de l'expérience, l'expérience en raison de la communication du sujet et de l'objet.

L'expérience est la condition indispensable de la connaissance. L'homme ne sait que ce qu'il éprouve et il n'éprouve que ce qu'il sent, ce qu'il voit, ce avec quoi il entre en rapport par son corps, par son esprit, par son âme. Fait pour connaître et aimer, dès que la lumière a éveillé son esprit, il s'empresse d'entrer en relation avec les objets qui l'entourent, par tous les moyens qui sont en son pouvoir, d'abord par les sens les plus grossiers, le toucher et le goût, cherchant à saisir tout ce qui lui apparaît, et le portant aussitôt à sa bouche comme pour le dévorer; car c'est la seule manière dont il soit capable de s'assimiler les choses à cet âge. Plus tard sa curiosité s'exerce

Digitized by Google

surtout par les yeux; et quand il peut comprendre la parole, c'est par l'ouïe, qui en l'introduisant dans le monde des esprits, ouvre une large carrière à son imagination. A ce degré, l'enfant aime extrêmement qu'on lui raconte, et il est peut-être encore plus désireux d'entendre que de voir. C'est une grande ressource pour l'éducateur, qui peut au moyen de récits toujours vrais par le fond, et vivement intéressants par la forme, implanter en lui le germe des plus profondes vérités, et par les premières impressions d'espérance et de crainte, d'amour et d'aversion, le disposer de bonne heure à fuir le mal et à rechercher le bien. Cependant cette curiosité devra être réglée par la discipline de l'éducation, afin que l'esprit ne s'épuise point par des relations inutiles avec une trop grande multiplicité d'objets, sans profit pour son instruction et pour la connaissance. Il doit apprendre de bonne heure à choisir les choses et les hommes, avec lesquels il peut lui être avantageux d'entrer en rapport. Dans tous les cas et à tout âge, il ne saura bien que ce qu'il aura expérimenté, et l'expérience se fera à ses dépens; car dans l'épreuve qu'il fait des existences par son contact avec elles, s'il en retire du plaisir il en reçoit aussi de la douleur, et c'est justement ce qui rend l'expérience plus utile et ses leçons plus durables. C'est pourquoi rien ne supplée à l'âge, ni pour la science ni pour la conduite de la vie et la gestion des affaires. L'instruction, l'érudition, la conversation, la lecture, le talent, le génie même ne peuvent dispenser de l'expérience ou d'avoir vécu; et le commerce habituel avec les hommes, la trituration des choses donnent une maturité d'esprit, une sûreté d'action qui ne s'acquièrent point

Digitized by Google

autrement. On distingue aisément par leurs discours ou par leurs écrits les hommes qui savent par expérience de ceux qui parlent ou écrivent d'imagination et sur la parole d'autrui. Les uns expriment simplement, nettement, vivement ce qu'ils ont senti, vu ou fait; il y a dans leur langage un ton de vérité qui pénètre et convainc; on croit voir ce qu'ils disent. Les autres se représentent les choses comme ils pensent qu'elles doivent être ou se passer; ils composent leur récit avec des matériaux pris de tous côtés, que leur imagination combine de manière à produire le plus d'effet, et ils s'efforcent de suppléer à la vérité qui leur manque par le luxe des couleurs et l'abondance des ornements. La grande facilité qu'on a aujourd'hui de connaître par les écrits les sentiments et les pensées des autres, fait qu'on sent et pense moins par soi-même, et qu'avec plus de moyens de nous instruire que les anciens, nous savons peut-être moins et à coup sûr nous savons moins bien. Il y a en général peu d'expérience propre dans notre connaissance; nous savons plus par ouï-dire que par notre propre acquis; nous lisons et nous entendons plus que nous ne voyons et ne sentons; il y a presque toujours un livre entre nous et l'objet, et nous ne nous inquiétons pas assez de vérifier ce que nous avons lu, de contrôler par notre expérience ce que d'autres ont dit. Il en résulte une science factice et de convention qui se transmet pendant un certain temps comme une monnaie courante, et que la plupart emploient sur la foi du signe qui la garantit pour l'usage, sans songer à en apprécier la valeur réelle. C'est ce qui explique le manque d'originalité, le défaut d'individualité dans nos temps où l'on dit cependant que

Digitized by Google

les individus sont tout. Il y a certainement plus de lumières répandues, plus de connaissances diffuses qu'à aucune autre époque, et pourtant il n'y a peut-être jamais eu une plus grande disette de talents supérieurs et de grands caractères. C'est une médiocrité générale; on dirait que le rouleau a passé sur le champ de la civilisation. Cela tient beaucoup à notre éducation qui nous jette tous dans le même moule, nous mettant plus en rapport avec les livres qu'avec les réalités, et nous apprenant à parler plus qu'à agir. Aussi voyons-nous que dans la conduite des affaires publiques ou privées, dans l'administration comme dans les assemblées délibérantes, les hommes de nos temps sont plus habiles à dire ce qu'il faut faire qu'à l'exécuter. Presque tout se passe en discours ou en écritures: le parlage et la bureaucratie sont deux grandes plaies de l'époque.

§ 30.

En réagissant vers l'objet extérieur qui l'impressionne, l'esprit tend à sortir de lui pour se poser dans l'objet, en même temps qu'il reçoit et absorbe ce que l'objet pose en lui. Il y a là deux mouvements inverses et simultanés qui constituent le *procédé vital* de l'esprit, comme celui de toute existence animée. Par sa tendance au dehors ou l'activité d'*expansion*, l'esprit se développe et s'accroît. Par le retour au dedans, effet de la force de *concentration*, il est ramené sur lui-même pour assimiler ce

Digitized by Google

qu'il a reçu. C'est l'origine de la *réflexion* qui pose la *conscience* et produit la *connaissance*. La connaissance se forme dans le *moi;* elle se moule, se formule dans la subjectivité, et ainsi elle dépend à la fois du sujet qui la conçoit et de l'objet qui l'engendre.

§ 31.

De là diverses manières de l'expliquer et de l'apprécier, suivant qu'on accorde plus au sujet ou à l'objet dans la formation du produit. Selon les uns tout vient de l'*objet;* l'objet s'imprime tout entier dans le sujet, qui est considéré comme une table rase, comme une cire molle, n'ayant que la capacité de recevoir l'empreinte que l'objet y dépose. C'est la philosophie appelée *réaliste*. Selon d'autres, tout vient du *sujet*, et l'objet, s'il existe, n'est que la cause inconnue ou même l'occasion du développement du sujet, qui tire de lui-même toute la connaissance et la pose au dehors par le besoin inné de se manifester, de s'objectiver, en sorte que l'univers n'est que l'objectivisation des idées de l'homme. C'est la philosophie *idéaliste*.

Nous appelons *réalistes* les philosophes qui ont surtout ou presque exclusivement rapporté à l'objet la connaissance que nous avons du monde extérieur, en sorte que

Digitized by Google

l'âme n'en serait à peu près que le récipient ou le plan. L'école matérialiste, sensualiste, naturaliste professe cette opinion plus ou moins explicitement; car il y a beaucoup de vague dans cette espèce de philosophie. C'est le système de la *tabula rasa* mis en avant par Aristote, reproduit par Locke dans les temps modernes, développé dans toute sa rigueur par Condillac, et réfuté si spirituellement par un mot de Leibnitz qui, à la maxime fondamentale du système *nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu*, ajouta cette seule proposition qui le renverse, *nisi intellectus*. Partout où cette manière de voir a dominé, le matérialisme a paru; on a été porté à confondre l'homme avec la nature, avec la matière, et à l'expliquer plus par ses dehors et ce qui l'environne que par ce qu'il est en lui-même. De là cette définition de l'homme qui a prévalu dans la philosophie du dix-huitième siècle: l'homme est une masse organisée pour sentir, qui tire sa vie et tout ce qu'il est de ce qui l'entoure.

Comme il arrive toujours, de cette fausse manière d'envisager l'homme sont sorties des conséquences analogues qui ont tout vicié, la morale, l'éducation, la politique, les sciences et les arts. La morale n'a plus été qu'un aveugle fatalisme, et elle ne pouvait être autre chose; car si l'homme n'est rien en lui-même, mais tout par ce qui l'environne, comme sa volonté ne peut changer les circonstances ni sa position, il ne lui reste qu'à les subir, qu'à leur obéir; et ses passions, si désordonnées qu'elles soient, seront des dictées de la nature et des résultats de la force des choses. Il échappe à la responsabilité de ses actions, qui ne sont plus que des faits naturels comme les autres, produits par

Digitized by Google

le concours de son organisation et du monde extérieur. L'éducation a suivi la même voie; elle a surtout consisté à laisser faire la nature, à omettre et à éviter tout ce qui la gêne, la contrarie, afin qu'elle puisse se développer avec pleine liberté. En outre, comme l'objet fait tout dans l'homme et que le sujet n'est qu'une table rase, il sort naturellement de là que tous les hommes sont égaux en capacité, en facultés, en talents, qu'ils ont tous les mêmes dispositions, la même aptitude, les mêmes penchants, ou plutôt qu'il n'y aura dans chacun que ce que l'instruction et l'éducation y mettront. Cette prétendue égalité des esprits entraînait l'uniformité complète de l'enseignement qui alors a pu être disposé, monté et mis en œuvre à peu près comme une mécanique. Les derniers résultats de cette déplorable erreur ont été les méthodes exclusives prônées avec tant d'emphase en ces derniers temps.

Les publicistes de leur côté ont cherché à tout expliquer par les circonstances extérieures, par le climat, le chaud et le froid, le sec et l'humide, la nature du sol, les plaines et les montagnes, la position topographique, etc. C'était faire en grand pour un peuple ou une collection d'hommes ce qu'on avait fait pour l'individu. Montesquieu a été tout à fait dominé par cette manière de voir de son époque, et sous ce rapport comme en ce qui concerne la religion, il a sacrifié à la philosophie du dix-huitième siècle. Aussi le livre de l'*esprit des lois,* si remarquable par l'érudition et par le style, manque réellement de profondeur et pèche par l'idée philosophique. Ce n'est au fond qu'une description et une classification de faits dont la plupart ne sont ni appréciés ni jugés. La doc-

Digitized by Google

trine qui y règne est une espèce de fatalisme politique, qui attribue tout ce qu'est un peuple, en bien ou en mal, aux nécessités de son existence extérieure, et qui tient à peine compte de la liberté humaine; doctrine diamétralement opposée à la politique chrétienne, qui en faisant la part de la nature et des circonstances, montre cependant dans tous les événements la prépondérance de la volonté de l'homme et la direction admirable de l'action providentielle. Aussi le Christianisme avec sa morale et sa discipline est-il partout applicable, sous tous les climats et avec toutes les éventualités, parce que bien loin d'expliquer l'homme par les conditions du monde où il est placé, il l'élève au contraire au-dessus des influences de ce monde et lui apprend à les surmonter.

L'idéalisme part de l'excès opposé au réalisme. Il tire tout du sujet, et l'objet n'est pour lui que le moi s'objectivant. La connaissance, la science est tout entière dans l'idée, et l'idée est le produit de la réflexion du sujet par lui-même; c'est le moi acquérant la conscience et la connaissance de lui en se contemplant. C'est surtout en Allemagne que s'est développé dans toute sa force l'idéalisme moderne. La philosophie allemande, depuis Leibnitz jusqu'à Hégel, en est l'expression, la manifestation successive, comme la France a été le théâtre du réalisme, et ces deux tendances philosophiques opposées ressortent bien du caractère de ces deux peuples. L'un est porté au dehors, à l'action, cherchant toujours à se poser dans le *non-moi*, soit dans le monde matériel quand les sens l'emportent, soit dans le monde intelligible quand l'intelligence domine en lui, soit dans l'infini, en Dieu, quand il vit de la

Digitized by Google

vie de l'âme; et à tous les degrés, dans toutes les situations il faut que sa spéculation soit réalisée par le fait; il faut que ce qu'il sent, pense et veut, passe dans la vie extérieure; vie désordonnée, abandonnée aux passions, si le monde sensible l'entraîne; vie brillante, généreuse, héroïque, pleine d'un sublime dévouement, si l'esprit supérieur le mène. L'autre, au contraire, se replie volontiers sur lui-même. Porté à la réflexion et préférant la spéculation à l'action, il ramène tout au dedans; il vit plus dans le monde qu'il se forme que dans le monde réel, et il se complaît d'autant plus dans ce monde imaginaire, que rien ne l'y gêne, et qu'il peut y construire à son gré sans se mouvoir. De là le penchant des Allemands pour les utopies et les systèmes, pour les théories à *priori* ou transcendentales par lesquelles ils prétendent dominer la réalité, sinon la créer. Il y a en général dans le mouvement philosophique de l'Allemagne plus d'imagination que d'intelligence, et il en sort plutôt des abstractions de la pensée, formulées en images ou représentées en symboles que de véritables *idées*, fruits de la contemplation et engendrées par les idéaux du bien, du vrai et du beau. Il y a eu certainement dans l'entendement d'un Fichte, d'un Schelling, d'un Hégel l'illumination du génie; mais leur raison s'empare aussitôt du rayon céleste, le décompose dans son prisme, et il en résulte un spectre philosophique, ou, comme disent les Allemands, un *schema*, tout à fait analogue au prisme intellectuel que la lumière a traversé. Aussi ne voit-on pas que ces spéculations transcendantes aient beaucoup de conséquences pratiques. Elles n'ont point donné d'impulsion au monde réel, changé la direction ni les mœurs des

Digitized by Google

peuples, modifié puissamment la civilisation, bien qu'elles aient beaucoup agité les savants et les écoles et fait abondamment gémir la presse. Tous ces livres, tous ces enseignements, toutes ces dissertations et discussions scientifiques sont comme en dehors de la vie réelle et y pénètrent peu. Leur influence au contraire a été plutôt négative que positive; car en dernier résultat, toutes ces grandes théories de l'idéalisme transcendental, de l'absolu, de la science universelle ont produit le scepticisme chez quelques-uns, le découragement et le dégoût de la philosophie dans le plus grand nombre. C'est que cette science est purement humaine; l'homme prétend en fonder les principes, en fournir la substance, suffire à l'enfanter tout entière et l'univers avec elle; car ils sont identiques à ses yeux. Son esprit s'exalte, se gonfle dans son travail; il se regarde de bonne foi comme la source de la vérité et le moi se met naïvement à la place de Dieu, qui existe, dit-on, ou se fait par le développement de la science ou par la conscience que l'humanité acquiert d'elle-même. L'aboutissant nécessaire de l'idéalisme, c'est le panthéisme spirituel, qui en effet s'est établi parmi nous à la suite de la philosophie allemande dont nous nous sommes engoués depuis vingt ans; doctrine plus funeste encore au vrai progrès du genre humain que le matérialisme, parce qu'elle est plus spécieuse, plus relevée, plus satisfaisante pour l'orgueil de l'homme qu'elle caresse dans ce qu'il a de plus vif, de plus délicat, de plus subtil. C'est pourquoi elle s'use moins vite par ses conséquences qui sont moins apparentes, et il est bien plus difficile de l'extirper des esprits, quand une fois elle y a implanté ses racines. Aussi malgré tous les excès auxquels

Digitized by Google

la France s'est laissé emporter depuis un demi-siècle dans la débauche du matérialisme, malgré le peu de disposition qu'elle semble montrer pour les choses sérieuses et pour les hautes spéculations, elle est au fond moins loin de la vérité que l'Allemagne, si sage en apparence, si réfléchie, si calme, mais si posée en elle-même, si pleine de son esprit propre, si embarrassée dans les mille replis du filet de sa pensée. C'est encore par la France que commencera le renouvellement du monde sous le rapport philosophique et religieux.

§ 32.

D'autres ont nié ou infirmé la valeur de la connaissance que nous avons du monde extérieur à cause de la manière dont elle se forme, disant que le sujet ne perçoit point l'objet lui-même, mais seulement une image, un phénomène produit par le concours des deux, et qui n'est en effet ni l'un ni l'autre. En outre les sens n'atteignant ni principe ni nature, ni substance ni cause, la connaissance qu'on leur attribue se réduit à une succession de sensations et d'images, à une collection de modifications sans liaison nécessaire entre elles; et si notre raison nous porte à supposer une cause externe à ces faits qui se passent en nous, et un *substratum* à cette cause comme au sujet impressionné par elle, elle ne peut cependant dire ce que ces substances ou ces êtres

Digitized by Google

sont en eux-mêmes; ils restent x pour la raison, sinon zéro. De là le *Scepticisme* et le *Criticisme.*

Le sceptique nie hardiment que nous ayons et que nous puissions avoir aucune connaissance du monde extérieur, et il s'appuie, pour établir cette conclusion, sur les arguments mêmes par lesquels le rationalisme a prétendu prouver le contraire. Ici comme partout c'est le faux dogmatisme de la raison qui a fait naître le doute théorique. La raison qui veut tout prouver met tout en question: car, puisqu'il y a des choses qu'il lui est impossible de démontrer, à savoir les bases de ses démonstrations et les matériaux de ses opérations, quand elle s'obstine à le faire, ne pouvant poser que des raisonnements vicieux par le fond et par la forme, elle les voit bientôt renversés par une raison adverse qui en montre l'insuffisance; et, comme selon la maxime fondamentale du rationalisme, cela seul peut être admis comme vrai qui est prouvé, avec les mauvaises démonstrations qui ne prouvent rien on a rejeté aussi les vérités qu'elles prétendaient fonder. Elles ont paru chimériques, quand on les a convaincues d'être indémontrables. En outre, étant admis que tout ce qui est dans l'entendement y entre nécessairement par les sens, la connaissance du monde extérieur et des êtres qu'il contient doit ou nous être donnée immédiatement par les sensations, ou être déduite des perceptions sensibles. Or le sceptique affirme que cela n'est pas, et ne peut pas être. En effet, dit Hume, que nous prenons ici comme le représentant du Scepticisme poussé à ses plus extrêmes consé-

Digitized by Google

quences, les sens ne vous donnent que deux choses, des sensations et des images; la sensation, c'est vous sentant; l'image, c'est vous imaginant; donc c'est toujours vous, une modification de vous-même que vous saisissez, et le penchant qui vous porte à mettre au dehors ce qui est en vous, est une illusion, comme celle qui vous fait rapporter derrière le miroir l'objet qui est en avant. Vous dites que la cause de la sensation, de l'image est un objet autre que vous et hors de vous? Comment le savez-vous? Vous ne pouvez pas le savoir, puisque de votre aveu il vous est impossible de l'atteindre autrement que par son image. Ensuite qu'est-ce qu'une cause? Voilà encore un mot vide de sens pour vous; car aucune perception sensible n'y correspond. Vous dites qu'un fait est cause d'un autre, quand ils se suivent constamment ou souvent dans le même ordre, et que le premier paraît amener le second. Y a-t-il là autre chose qu'une succession de phénomènes? Avez-vous jamais vu, palpé, senti la force ou l'énergie par laquelle une chose en produit une autre? Percevez-vous la communication du mouvement hors de vous et en vous-même, pouvez-vous constater par le sens interne la liaison entre un acte de votre volonté et un mouvement de votre bras? Vous ne devez donc affirmer que ce que l'expérience vous apprend : sinon vous faites des hypothèses, vous philosophez avec l'imagination. Vous admettez en outre dans l'objet que vous supposez hors de vous, des qualités auxquelles vous rapportez les sensations que vous éprouvez! Supposition aussi gratuite que la première; vous ne percevez pas plus une qualité objective qu'une cause, et ce qu'il vous plaît d'appeler *qualités premières* et *qualités*

Digitized by Google

secondes des corps n'est en réalité que vos propres modifications que vous objectivez. Puis vous achevez votre construction imaginaire en affirmant sur la foi d'une prétendue loi de votre raison, que sous les qualités des choses qui existent hors de vous, il y a nécessairement des substances, une qualité ne pouvant exister sans un sujet ou un *substratum;* mais votre loi de la substance n'est pas plus fondée en nature que votre loi de la causalité. C'est encore une abstraction de votre raison, et c'est un véritable abus que de la réaliser en lui donnant quelque portée hors de vous. En fait vous n'avez jamais vu une substance ni rien qui lui ressemble; autrement vous pourriez nous dire quelle en est la couleur, la figure, la forme, etc. Si vous ne le pouvez pas, c'est que la perception sensible ne vous apprend rien à cet égard, et par conséquent il en est du mot de substance comme de celui de cause; ils ne signifient en effet rien de ce qu'on y met d'ordinaire. L'un exprime la succession des faits; l'autre, leur collection ou le lien qui les unit dans l'espace. Ce qu'on appelle un être, un corps n'est pour nous qu'une collection de sensations unies entre elles par certains rapports, comme les nombres sont des collections d'unités que nous composons et décomposons à notre gré. Notre pensée s'exerce de la même manière sur nos sensations; car penser, c'est calculer. Il en est de votre *moi* comme du *non-moi.* Il n'y a en vous ni substance ni cause; car vous n'en percevez pas, vous n'en sentez pas, votre conscience ne saisit que vos modifications, et votre raison ne peut rien affirmer au delà. Votre personne est une collection de faits internes, dont vous ne pouvez saisir la liaison intime, bien que vous

Digitized by Google

perceviez entre eux une certaine unité, à peu près comme des sons divers forment un accord.

Telles sont les conclusions du Scepticisme, erronées en elles-mêmes, parce qu'elles sont contraires au bon sens du genre humain, mais valables en face du Rationalisme qui lui a fourni son point de départ, et dont il presse les principes jusque dans leurs dernières conséquences. En vain le Rationalisme réclame contre cette rigoureuse déduction; il faut qu'il renonce à ses principes ou qu'il en accepte les suites fatales. Il faut qu'il reconnaisse que dans l'ordre de la science la raison ne peut pas tout, ne fait pas tout, et que l'homme est obligé, s'il ne veut être précipité dans le doute universel, d'admettre comme données nécessaires certaines vérités, qui servent de bases à toutes les autres, sans pouvoir les juger au point de départ ni les établir par la démonstration.

Le Scepticisme a amené le *Criticisme*. Kant a entrepris la critique de la raison humaine avec l'intention formelle de combattre la théorie de Hume. Il voulait étudier la raison en elle-même et dans ses rapports, faire pour ainsi dire un recensement, un inventaire, une appréciation de ses moyens de connaître, pour pouvoir déterminer sûrement ce qu'elle peut savoir et légitimement affirmer. Kant vit tout d'abord qu'il y a deux éléments dans la connaissance ou dans l'expérience qui la produit, en raison des deux termes, des deux facteurs qui y concourent, le sujet et l'objet. De l'objet viennent les impressions multiples, les sensations, les intuitions; c'est la partie variable et individuelle de la connaissance, l'*à posteriori*. Du sujet vient la partie nécessaire, générale, universelle, l'*à priori*, tout ce qui dans la

Digitized by Google

science ne peut s'expliquer par la sensation, et survit à l'abstraction des phénomènes; ainsi l'espace et le temps, formes nécessaires de l'intuition sensible; les catégories, formes essentielles de l'entendement et des conceptions; les idées universelles de la raison, conditions absolues de la pensée. L'homme ne peut rien connaître que par ces formes et sous ces conditions, et toutes les intuitions du monde sensible, toutes les perceptions qu'il en retire s'y moulent nécessairement et en reçoivent l'empreinte. D'où il suit que tout ce que nous sentons, concevons et pensons est inévitablement façonné, travaillé, transformé par nos facultés, par nos moyens de connaître, et qu'ainsi l'objet, quel qu'il soit, ne peut jamais être saisi par le sujet, tel qu'il est en soi, mais toujours avec une forme que le sujet lui impose; en d'autres termes, notre raison ne perçoit que le *phénomène;* le phénomène seul a de la réalité, et tout ce que nous y ajoutons par la tendance instinctive de notre esprit est un pur *noumène, νούμενον*, un être de raison. L'objet *en soi* ou l'être est donc x pour nous, bien qu'il ne soit pas zéro, puisque notre raison nous pousse invinciblement à le supposer comme la cause du phénomène. La science de l'être ou la métaphysique est donc impossible. Telle est la conclusion du Criticisme, analogue sinon équivalente à celle du Scepticisme; car, et c'est ce qui a été objecté à Kant dès l'origine, si le noumène est purement subjectif, si c'est en vertu d'une catégorie de l'entendement, de la causalité, que j'affirme l'existence hors de moi d'un objet qui produit en moi telle sensation, comme cette catégorie est subjective en tant que forme de ma raison, en lui donnant une portée objective je transporte

Digitized by Google

au dehors ce qui est au dedans, je réalise une abstraction, comme disent les sceptiques, et je retombe dans l'illusion qu'ils ont signalée.

Tel est le cercle vicieux où la raison s'enferme fatalement toutes les fois qu'elle sort de sa sphère, et veut établir par ses arguments ce qui lui est indémontrable, par cela qu'elle doit y trouver les conditions de toute démonstration. Il n'y a qu'une manière d'échapper au Scepticisme et au Criticisme; c'est de se débarrasser de leurs subtilités et de leurs arguties, d'un côté en revenant au sens commun qui tranche la question de la connaissance sensible sans la résoudre, et de l'autre pour la connaissance supérieure, pour la science de l'objectif intelligible et divin, pour la sphère métaphysique et religieuse, en s'élevant au-dessus de la raison et de ses formes, au-dessus de l'entendement et de ses catégories par la voie transcendante de l'esprit, à savoir par la contemplation de l'intelligence ou par le sentiment profond de l'âme.

§ 33.

En face des systèmes philosophiques se trouve le *sens commun* qui exprime la manière générale de sentir et de voir de tous les hommes jouissant de l'intégrité de leurs sens, de leurs organes et des facultés de leur esprit. Le sens commun, sans s'inquiéter de l'objet ni du sujet, ni de la manière dont ils agissent l'un sur l'autre pour constituer la connaissance, affirme que les objets extérieurs existent réellement,

Digitized by Google

simon tels qu'ils nous apparaissent, au moins tels qu'ils doivent être pour produire en nous les impressions qu'ils y font. Il affirme que la perception sensible donne à notre esprit une espèce de certitude que le raisonnement ne peut pas plus ébranler qu'affermir, et que le doute à cet égard ne peut exister qu'en théorie.

§ 34.

La certitude de la perception externe est le fait primitif de notre existence au milieu du monde physique, comme la certitude de la perception interne ou du sens intime est le premier fait de notre existence morale. Nous affirmons l'être en nous et hors de nous dès que nous entrons en rapport avec les existences et en jouissance de la vie, et nous l'affirmons avec les formes sous lesquelles il nous apparaît. Les sens externes ne nous trompent pas plus que le sens interne. Il nous font connaître du monde physique tout ce que nous avons besoin d'en connaître dans notre condition actuelle et en raison de notre organisation. L'erreur, quand il y en a, vient de notre raison qui tend toujours à conclure de la réalité sensible à la vérité métaphysique, des phénomènes à la nature des choses, tandis que la connaissance que donnent les sens et la certitude qui l'accompagne ne valent que dans l'ordre phénoménal.

Digitized by Google

De quelque côté que l'homme se tourne, en lui ou hors de lui, il rencontre toujours quelque chose d'inexplicable et dont il doit partir pour expliquer tout le reste. Il faut partout à sa raison des *données*, et justement parce que ces données sont les conditions nécessaires de sa pensée, il ne peut la leur appliquer sans tourner dans un cercle vicieux; il ne peut démontrer par sa raison ce sans quoi sa raison ne peut s'exercer. Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu, dit saint Paul, parole qui convient parfaitement à la science humaine : car elle reçoit nécessairement ses principes et dans les principes toutes les conséquences. Il ne peut en être autrement pour la créature intelligente. En tant que créée, elle tient du Créateur l'être et la vie; c'est l'*à priori* ou le principe de son existence. En tant qu'intelligente, elle reçoit dès l'origine la lumière intelligible, nourriture de son esprit; la vérité se communique à elle aussitôt qu'elle entre en rapport avec le monde spirituel, et dans cette communication se trouve l'*à priori* ou les données fondamentales de toute sa connaissance future. Il faut donc distinguer deux parties dans la connaissance humaine : l'une variable et individuelle, contingente, parce qu'elle est purement phénoménale et ainsi dépendante des sens, de leurs organes et de toutes les conditions physiques; ce sont les sensations, les perceptions sensibles, les conceptions individuelles ou les images, les pensées relatives ou les notions générales, etc.; l'autre nécessaire, absolue, universelle, parce qu'elle ne ressort point du phénomène, mais se développe seulement à son occasion ou par son moyen, vu que dans l'état actuel de l'homme et du monde, la *vérité* ne peut se manifester qu'à travers la

Digitized by Google

réalité ou par des formes sensibles. A cette seconde partie appartiennent toutes les *idées* qui sont contenues dans le fait de la perception des sens et qui peuvent en être dégagées par la réflexion; idées formées dans l'être intelligent par une voie transcendante, par un procédé sur-rationnel ou par cette espèce de révélation qui, bien qu'elle se fasse à travers les formes de la sensibilité, de l'individualité, n'en contracte cependant point le caractère contingent. Ainsi, dès que nous percevons des existences hors de nous et que nous nous distinguons des êtres qui nous entourent, il se forme dans notre esprit une croyance invincible que ces êtres existent et que nous existons nous-mêmes, ou, pour parler plus philosophiquement, que l'*Être est* sous les phénomènes perçus par les sens, et que non-seulement il est, mais encore qu'il agit, opère, produit, qu'il est la *cause* des faits qui paraissent au dehors. Cette croyance commence à notre première perception et ne finit qu'avec le vie. C'est une conviction indestructible, et tout ce qui tend à la combattre nous paraît vain ou ridicule. C'est le fait fondamental de notre existence au milieu de ce monde, et quelles que soient les vicissitudes du monde et de la science du monde, la certitude de la vérité de l'être reste inébranlable, au-dessus de toutes les attaques et de tous les arguments. Cependant l'être n'est saisi par aucun de nos sens; aucun ne perçoit la *substance* ni la *cause;* aucun ne pénètre au fond des existences; ils n'atteignent tous que la surface, les qualités, ce qui se manifeste. L'idée de l'être, de la substance, de la cause ne nous vient donc point par les sens extérieurs; elle n'est point non plus une conclusion rationnelle, un produit de l'abs-

Digitized by Google

traction, une œuvre de raison, puisque les faits sensibles dont part la raison sont de purs phénomènes. On ne peut extraire du contingent le nécessaire, l'universel. Que conclure de là? Une conséquence inévitable, que l'expérience confirme, c'est que même au plus bas degré de la vie de l'être intelligent, dans l'exercice des sens, au sein de la sensation et de la perception externe, il y a encore travail, développement de l'intelligence; et c'est pourquoi ce qu'il y a d'intelligible hors de lui ou l'idée divine qui est au fond de chaque existence de ce monde, se révèle à l'intuition intellectuelle comme substance de l'existence, comme *substratum* de ses propriétés, comme principe de son énergie et de ses mouvements, c'est-à-dire comme l'*être* sous les phénomènes, comme la cause sous les faits. Ainsi dans toute perception sensible il y a deux actions bien distinctes opérées sur le sujet, et de là deux espèces de connaissances ou les deux parties de la connaissance humaine, à savoir l'action intelligible de l'idée divine, se manifestant à l'intelligence comme substance et cause des phénomènes, comme l'*être* extérieur, par conséquent comme *vérité*, et l'action sensible de la forme, de la figure, des qualités de l'objet se manifestant aux sens comme phénomène, comme *réalité*. Mais tout cela n'existe que pour la créature intelligente, la seule qui soit capable de science, et encore seulement quand son intelligence commence à se développer, ce qui n'arrive pour l'homme que par l'influence de la parole. Par la parole seulement la lumière intelligible peut pénétrer en lui, lui ouvrir le sens de la vérité et le rendre capable d'entrer en rapport avec l'être, qu'il affirme alors avec assurance par le Verbe tant

Digitized by Google

en lui que hors de lui, parce qu'il en a l'expérience des deux côtés, et qu'il ne connaît le *non-moi* qu'avec le *moi* et par le *moi*. Le germe de l'idée universelle de l'être, inhérent à sa nature psychique qui est elle-même l'image ou l'idée de son principe, vient d'être fécondé, vivifié en lui; il se développera, s'accroîtra par le rapport continuel avec les êtres, à mesure que ce rapport deviendra plus vivant, plus profond, et il n'atteindra le maximum de son développement que quand l'âme humaine entrera en communication directe avec l'être des Êtres, avec l'*Objet* universel qui peut seul compléter l'idée de l'être dans l'entendement humain et lui donner toute la science dont il est capable. Ainsi la science de l'homme prend le caractère de l'absolu, de l'universel et échappe aux liens de la subjectivité, de l'individualité; ainsi elle peut s'élever jusqu'à l'*Être*, jusqu'à Celui qui est, ou plutôt l'Être s'abaisse jusqu'à elle, conservant toute sa vérité, toute son universalité au milieu des formes et des conditions qu'il accepte pour se manifester à l'esprit de l'homme et se mettre à sa portée : symbole frappant, admirable préfiguration de ce qui a été fait d'une manière plus éclatante et plus positive encore pour le salut de l'humanité, quand le Verbe éternel a daigné revêtir la nature humaine et se soumettre à toutes ses misères pour la réconcilier avec le ciel, se faisant homme, se faisant chair sans rien perdre de sa gloire, sans amoindrir sa puissance, sans altérer l'immutabilité de sa nature divine.

Il y a donc dans le fait de la perception sensible deux espèces de certitude que le psychologue doit distinguer soigneusement; la première est la conviction inébranlable que

Digitized by Google

l'être existe hors de nous, sous les phénomènes qui frappent nos sens; c'est une certitude métaphysique, acquise par la voie transcendante quoique sous des conditions phénoménales, et voilà pourquoi elle est au-dessus des preuves et des attaques du raisonnement. La seconde est la persuasion que les faits que nous percevons existent réellement hors de nous et comme ils nous apparaissent; c'est la certitude physique qui peut être contestée par la raison spéculative, mais qu'elle est forcée d'admettre comme raison pratique et dans la conduite de la vie, sous peine de perdre le sens commun et de compromettre l'existence de l'homme. La connaissance du monde sensible est donc aussi solide qu'elle peut l'être, et pour le fond et pour la forme. On alléguerait en vain les illusions des sens, les circonstances où l'on dit qu'ils nous trompent. L'allégation même de quelques cas particuliers, prouve qu'en général ils font ce qu'ils doivent faire et que leur rapport n'est point illusoire. D'ailleurs, si l'illusion était générale, si nous étions tous et toujours déçus par nos sens, si par une espèce de mirage propre à tous les yeux, tous voyaient ou croyaient voir la même chose, que s'ensuivrait-il? Les mêmes relations subsisteraient entre nous et de nous aux objets, et ainsi rien ne serait changé en effet dans la vie réelle que les apparences sensibles. L'ordre du sens commun resterait toujours analogue à celui de la nature extérieure, et la correspondance de ce qui est hors de l'homme et de ce qui se passe en lui continuerait. Mais les cas mêmes que l'on cite n'infirment en rien le témoignage des sens. Dans ces circonstances comme dans toutes les autres, ce témoignage est ce qu'il doit être, en raison de notre

Digitized by Google

organisation et des conditions physiques où le sujet et l'objet sont placés. D'après les lois de la lumière la tour carrée doit paraître ronde de loin ; le bâton qu'on plonge obliquement dans l'eau, doit paraître brisé, et ainsi des autres exemples. L'erreur qui peut vicier nos jugements dans ces cas ne vient pas des sens, mais de la raison qui conclut des phénomènes plus ou autre chose que ce qu'ils contiennent, et qui ainsi dépasse ses prémisses ou ses données. C'est tout simplement un mauvais raisonnement. La plupart des erreurs humaines et surtout les plus graves sortent de cette source.

§ 35.

Nier la certitude de la perception des sens, c'est nier un fait évident, c'est une absurdité. Prétendre l'établir par des preuves rationnelles, c'est une autre absurdité, puisque tout argument de raison repose en définitive sur le témoignage des sens et le suppose valide. La discussion sur ce point est donc tout à fait oiseuse, et ce qui le montre, c'est que le *oui* ou le *non* de la conclusion ne change rien à la pratique. La question vraiment intéressante pour le philosophe est celle-ci : Comment se forme en nous la connaissance des objets qui existent hors de nous? Question psychologique et physiologique tout ensemble, et qui ainsi, pour être résolue ou du moins éclaircie, réclame le concours de l'observation interne et de l'observation externe.

Digitized by Google

A la question de la perception externe se rattachent nécessairement des considérations physiques, physiologiques et psychologiques. C'est l'âme qui perçoit, mais elle ne peut percevoir qu'au moyen du corps, par ses organes et à travers les autres milieux qui la séparent de l'objet et qui concourent pour leur part à la production de la sensation. Il faut donc suivre l'action de l'objet dans tout son trajet, depuis son point de départ qui est dans l'objet même, jusqu'à son arrivée ou sa réception dans le sujet; il faut tenir compte de toutes les modifications qu'elle subit en passant par des milieux si différents, savoir: de la substance de l'objet dans l'atmosphère, de celle-ci dans l'organe, et de l'organisme dans le monde intellectuel. Ainsi par exemple, pour expliquer la perception par la vue, on doit considérer le sujet voyant en rapport avec l'objet visible au moyen de la lumière, de l'œil, du nerf optique, du cerveau et du sens visuel. On doit montrer comment l'objet se comporte vis-à-vis de la lumière, soit qu'il la rayonne, soit qu'il la réfléchisse ou la réfrange; puis les changements que les rayons éprouvent dans l'atmosphère en raison des milieux qu'ils traversent; ceux qu'ils subissent quand ils parviennent au globe de l'œil et à mesure qu'ils y pénètrent, ce qui nécessite la description de l'appareil visuel pour apprécier les modifications que chaque partie de l'œil imprime au faisceau lumineux, et expliquer comment l'image se forme sur la rétine. Enfin il faut suivre l'organisation de l'œil jusque dans le cerveau par les nerfs optiques. Là finissent les observations physiologiques et s'ouvre le monde intellectuel, où nous pénétrons par la conscience, par l'observation interne, sans qu'il nous soit

Digitized by Google

possible d'apercevoir ni au dehors ni au dedans le point commun qui unit les deux mondes. Or il en est de même dans l'exercice de chaque sens, et pour expliquer la perception qui lui est propre.

Le psychologue doit donc avoir exploré l'organisme de l'homme, et les lois de la nature physique, s'il veut parler pertinemment de plusieurs fonctions de l'esprit humain où le corps a une grande part; comme aussi le physiologiste doit être initié à l'observation psychologique, surtout quand il traite des fonctions des sens, de l'action de l'encéphale, et de l'influence réciproque du moral et du physique. Ici ressort avec évidence la nécessité de l'union des sciences entre elles, comme leurs objets sont unis dans la nature; car il est impossible que l'explication d'un fait complexe, moitié physique, moitié intellectuel, tel que la perception des sens, soit complète et satisfaisante, si elle considère chaque partie isolément, divise ce qui est un dans la réalité, et décrivant avec détail la portion du fait qu'elle s'adjuge, néglige l'autre sous prétexte qu'elle appartient à une autre science. On remarque une lacune sous ce rapport dans nos traités de philosophie, comme dans nos ouvrages de physiologie. Les premiers tiennent fort peu de compte de l'organisme, qui joue cependant un grand rôle dans notre existence intellectuelle. Ils se renferment dans l'observation intérieure, et se privent ainsi des lumières que pourraient leur fournir l'étude de l'organisation et surtout les faits si importants de la pathologie. C'est qu'en général nos psychologues n'ont étudié ni l'anatomie, ni la physiologie, ni l'histoire naturelle, ni la médecine proprement dite, et cependant, puisque l'homme est âme et

Digitized by Google

corps, et que ces deux parties de sa personne, unies par la vie, influent continuellement l'une sur l'autre, il est évident qu'on ne peut expliquer leur rapport qu'en les examinant l'une et l'autre. Quand ces écrivains se hasardent à parler des fonctions organiques, c'est en termes vagues, obscurs, incertains; on sent qu'ils n'ont point vu touché les choses, et ils tâchent de suppléer par des images, par des comparaisons, par des analogies à la connaissance positive des faits qui leur manque. D'un autre côté la plupart des médecins ou physiciens, aussi ignorants de l'homme intérieur que les philosophes de l'homme physique, sont peut-être encore plus tranchants, plus exclusifs dans leurs assertions. Ils croient tenir tout l'homme dans l'organisme, et le bien connaître quand ils en ont décrit les fonctions vitales ou disséqué le cadavre. Ils iront même jusqu'à affirmer sérieusement que par la médecine seule se trouve accomplie la parole de l'oracle de Delphes *γνώθι σεαυτὸν*, connais-toi toi-même. Du reste ils ne s'inquiètent nullement de l'observation psychologique: habitués qu'ils sont à tout voir par les yeux du corps, à tout palper, à tout démontrer sensiblement, ils deviennent presque incapables de rentrer en eux-mêmes, pour fixer leur attention sur les choses métaphysiques, et ils finissent par les nier, parce qu'ils ne les voient pas. Ils essayent alors d'expliquer l'homme par son organisation; ils subordonnent le monde moral au monde physique, ou plutôt ils les identifient, ramenant tout au corps, à ses parties constitutives, à ses fonctions, et ne voyant dans la pensée et dans la volonté que des formes particulières de la vie animale. Il y a donc des deux côtés connaissance

Digitized by Google

insuffisante de l'homme par défaut d'observation et d'études. D'un côté comme de l'autre on supplée par l'imagination à ce qu'on n'a point vu en réalité; on s'efforce de faire rentrer ce qu'on ne sait pas dans ce qu'on sait; on donne une partie de l'homme pour l'homme tout entier, et on crée des systèmes d'autant plus exclusifs qu'ils sont moins complets.

§ 36.

Toutes les connaissances que l'homme peut acquérir par lui-même, toutes celles qui ont été acquises par d'autres et qui lui sont transmises par la parole, partent en principe d'une conception intellectuelle. La conception spirituelle comme la conception physique est le produit de deux termes dont l'un est agent, l'autre patient; l'un donnant, l'autre recevant. Or, l'homme étant placé en face du monde physique et des créatures de son espèce comme les créatures et le monde sont placés en face de lui, il est alternativement passif et actif, passif ou mère de toutes les conceptions qui sont formées dans son entendement, actif ou père de celles qu'il excite par sa présence ou par sa parole dans son semblable qui le voit ou l'écoute.

La connaissance proprement dite ne commence qu'à la conception intellectuelle. Une chose n'est connue, n'est sue que quand elle est conçue. Jusque-là il y a impres-

Digitized by Google

sion, sensation ou sentiment, perception, intuitions multiples, vue plus ou moins confuse; mais tout cela n'est pas réduit en unité, vu en ensemble, et ainsi ne peut être représenté nettement dans l'entendement ni exposé clairement par le discours. La question de l'origine de la connaissance nous ramène donc à celle de la formation de la conception, et celle-ci à l'étude des facultés par lesquelles elle s'opère ou dont elle implique l'exercice préalable. Nous nous en occuperons dans le chapitre suivant.

§ 37.

La conception, étant le produit de l'action de l'objet sur le sujet, présuppose d'un côté dans l'objet une certaine puissance d'agir, par conséquent quelque chose de vivant, un *esprit de vie* de quelque degré que ce soit, en communication avec le sujet: de l'autre côté dans le sujet la capacité de recevoir cette action et d'en être modifié, capacité que nous désignons par le terme général de *sensibilité*: et en outre la capacité de concevoir sous l'influence de l'objet l'image ou l'idée qui le représente, ce que nous appelons *entendement*. Nous parlerons d'abord de la sensibilité et de ses divers modes, en ce qui concerne l'acquisition de la connaissance.

Quand nous sentons un objet, on dit que l'objet *agit* sur nous, et la sensation est un produit de cette *action*.

Digitized by Google

Or cette expression, employée par le vulgaire comme par les philosophes, n'est ni figurée, ni métaphorique. Elle énonce un fait positif, dont nous avons tous l'expérience. Il y a réellement une action exercée par l'objet sur le sujet; et la preuve c'est que celui qui sent commence toujours par être passif sous l'influence externe vers laquelle il réagit ensuite. Quand l'objet est un être vivant et organisé, il n'y a aucune difficulté à concevoir qu'il agisse sur nous à travers nos sens et à distance par le rayonnement de sa vie. Ainsi l'homme agit sur l'homme par sa parole, par son geste, par son regard, par sa physionomie, ses mouvements, ses attitudes, son habitude extérieure, ses actions. Il en est de même de l'animal et aussi du végétal jusqu'à un certain point. La vie qui est dans ces formes perce à travers l'enveloppe et nous impressionne, quand nous entrons en rapport avec elle par nos sens, et de là les sympathies et les antipathies naturelles que nous éprouvons pour les êtres qui nous entourent, et qu'il nous est souvent impossible d'expliquer ou de justifier. Il y aurait beaucoup à dire sur l'action plus ou moins profonde, mais toujours mystérieuse que les existences si diverses de la nature exercent sur l'homme, sur son corps et ses différents organes, sur ses sens, son imagination, ses affections, sa volonté, en raison de l'analogie, de l'affinité qu'elles peuvent avoir avec les éléments constitutifs de sa personne. Les anciens s'occupèrent beaucoup de ces qualités occultes, et dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, comme dans tout le moyen âge, nous retrouvons dans les livres des philosophes et dans les croyances populaires de nombreuses traces de ces doc-

Digitized by Google

trines secrètes qui ont de tout temps donné naissance à la magie, à la théurgie, à l'art des enchantements, de la fascination, des philtres, doctrines exploitées et faussées de mille manières par la superstition et les passions humaines, mais où il y a cependant au fond quelque chose de vrai.

Quant aux êtres inorganiques, leur action sur nos sens, qui paraît au premier abord plus difficile à expliquer, n'en est pas moins réelle; car nous ne pouvons les sentir, les concevoir qu'à cette condition. Cette action se distingue dans toutes nos sensations, sauf peut-être celles du toucher qui s'applique à la surface des corps inanimés, aux formes mortes ou à la matière proprement dite. Dans la vision, par exemple, l'objet propre et immédiat du sens, ce par quoi nous voyons, c'est la lumière. Or quoi de plus vivant que la lumière, qui donne la vie à tout, le grand agent de la fécondation de la nature, le principal mobile du développement et de l'accroissement? Remarquons en passant que c'est surtout par le sens de la vue que nous concevons les choses physiques, les perceptions des autres sens se rattachant au plan et à l'image de l'objet, formée dans l'entendement au moyen de la vision. La lumière peut donc être regardée comme le générateur de toutes nos conceptions du monde visible; mais c'est par l'ouïe que se forment nos conceptions du monde rationnel, intelligible, métaphysique, tout ce qui ne se représente plus en images et avec des formes colorées. Or le sens de l'ouïe n'est aussi en rapport qu'avec un seul agent, l'air, et après la lumière quoi de plus actif, de plus pénétrant, de plus vivant que l'air, véhicule de toutes

Digitized by Google

les actions vitales qui remplissent l'espace? Que de vie dans une parole animée par la pensée, par le sentiment, par l'âme, et cependant dans sa forme extérieure une parole n'est que de l'air qui vibre! Que de vie dans la musique et quelle puissance sur le cœur humain pour l'exciter ou le calmer, pour le relever ou l'abattre, et cependant la musique n'est qu'un assemblage et une succession de sons, c'est-à-dire de l'air qui vibre! Il y a donc dans ces vibrations de l'air un esprit qui vibre aussi à sa manière, et qui ajoute à l'esprit général de l'air une force, une vitalité particulière par laquelle il agit plus ou moins énergiquement sur nos sens et par nos sens sur notre âme. La même chose a lieu pour l'odorat. Les émanations des corps en sont les parties les plus subtiles, les plus volatiles; c'est l'esprit animal, végétal ou minéral en exhalation, et se répandant au dehors par la tendance propre à tout esprit. Quant au goût qui saisit les objets au contact, il ne sent rien, tant que la substance reste enfermée dans son enveloppe; il faut qu'elle soit dissoute pour qu'il l'expérimente, pour qu'il en reçoive une impression, et alors la sensation de la saveur est produite par l'action des sels en solution, dont l'esprit pénétrant, dégagé de sa base, agit plus ou moins vivement sur les nerfs de l'organe. Reste le toucher, que les philosophes matérialistes ont nommé le sens fondamental, parce qu'il est en effet plus en rapport avec la matière que tous les autres. Or ce que le toucher, qui en général ne perçoit que les surfaces et les dimensions, nous fait connaître de plus profond, c'est la pesanteur, et dans ce cas il est en relation médiate avec la force mystérieuse dont elle provient, c'est-à-dire avec l'attraction du

Digitized by Google

centre terrestre qui agit sur tous les corps. Le toucher, pesant les corps, sent et apprécie cette action. Les faits nous autorisent donc à conclure que la plupart des sensations que nous recevons des objets et toutes les conceptions que nous en avons, sont produites par quelque chose de vivant, par un esprit de vie, qui part de l'objet senti, et qui le rend capable d'agir sur le sujet sensible.

§ 38.

La sensibilité, considérée de la manière la plus générale, est la vie elle-même en exercice, la manifestation la plus simple ou l'effet pur de la vie; vivre et sentir sont absolument identiques au fond. L'être humain, dormant dans son germe, est réveillé par l'acte fécondateur, comme un feu latent ou en puissance est allumé par un feu rayonnant ou en acte. Le germe fécondé reçoit la sensibilité avec la vie par l'action objective qui l'excite; il rayonne à son tour, se développe, se polarise. Le va et vient s'établit, l'existence se pose, l'organisme se forme, et l'homme-fœtus qui ne sentait que sa mère dans sa mère et tout par elle, s'en détache, sort de sa prison obscure, et naît à un monde nouveau, où continuant à se développer il rencontre d'autres existences qui vivent et se développent comme lui.

Sentir est le fait primitif de toute créature vivante; car

Digitized by Google

la créature n'ayant point la vie d'elle-même, et la recevant par la communication d'une influence supérieure qui la pénètre, il est évident qu'en commençant à vivre elle commence à sentir, puisqu'elle ne vit que par l'impulsion que l'esprit vivificateur lui imprime. Elle est donc passive avant tout, et elle ne peut point ne pas l'être, puisqu'elle reçoit d'abord, et que sa réaction, toujours consécutive, serait impossible sans l'action préalable qui l'excite.

La sensibilité entre donc en exercice avec la vie, au moment même de la fécondation. Aussi il y a toujours un fait de sensibilité, sensation ou sentiment, au fond de tout ce que nous sommes, de tout ce que nous faisons. Notre activité physique, intellectuelle, morale a sa racine dans ce que nous sentons, et c'est ce qui lui donne du fond, de la nourriture; comme la plante puise dans la profondeur de la terre de quoi fournir à son développement externe. Les fonctions et les mouvements du corps se font bien quand, par des relations convenables avec les objets qui l'entourent et dont il tire sa nourriture, les impressions et les sensations qu'il reçoit sont analogues à son organisme et tournent facilement à l'assimilation, à la réparation. La sensation fournit à la pensée tous ses matériaux; car on ne pense et on ne parle bien que ce qui a été bien conçu, et on ne conçoit bien que ce qu'on a bien senti. C'est dans la manière de sentir que se trouve en germe la substance de la pensée, si je puis m'exprimer ainsi, et même en partie sa force subjective, son énergie interne, puisque la réaction de l'esprit est toujours excitée, dirigée par ce qui agit sur lui. La première condition du

Digitized by Google

talent, du génie, de la force du caractère, c'est de bien sentir, de sentir vivement et juste, de sentir profondément. Notre volonté ne se décidant que d'après des motifs, et ces motifs partant de certains mobiles ou moteurs qui sont hors de nous, distincts de nous, il suit que notre activité morale dépend, au moins pour la moitié, de la manière dont ces mobiles nous impressionnent, par conséquent des sensations ou des sentiments qu'ils produisent en nous. Le désir ou la tendance du moi vers un objet qui lui paraît *bon* est toujours en raison de l'impression faite par l'objet, et tous les degrés du désir, depuis la velléité du caprice jusqu'à l'emportement de la passion résultent de l'influence plus ou moins vive, plus ou moins dominante, exercée sur notre âme par l'objet. Nos actions dépendent de nos sentiments, qui en sont à la fois le principe, la mesure et le soutien. C'est ce qui fait la principale force de l'éloquence; elle frappe sur la sensibilité pour ébranler, entraîner ou fortifier la volonté. La science, l'art, la religion, la société, la vie tout entière ont leurs fondements dans des sentiments plus ou moins profonds de l'âme humaine, analogues à l'objet qui leur correspond; et c'est pourquoi les questions les plus graves qu'elles soulèvent et qui résistent le plus souvent à tous les efforts de l'intelligence et de la raison, se résolvent dans le sanctuaire de l'âme par le sentiment ou par le goût d'une expérience intime, qui exclut la possibilité du doute.

De ce point de vue, on peut affirmer hardiment qu'il n'y a rien dans l'entendement humain qui n'ait d'abord été dans la sensibilité, *in sensu;* mais alors il faut donner au mot *sensus* toute son extension, depuis la sensation

Digitized by Google

de la peau jusqu'au sentiment le plus intérieur de l'âme, et ne pas le restreindre, comme l'école sensualiste, aux impressions des sens externes. Ici encore on pourrait dire avec Condillac, non que toutes les facultés intellectuelles et morales de l'homme ne sont que des transformations de la sensation, ce qui est absurde, mais que toutes nos facultés ont leurs racines dans la sensibilité, et qu'elles y puisent toutes avec leur nourriture le mouvement et la vie. Voilà comme dans les systèmes les plus faux il y a encore un fond de vérité, qui les rend spécieux et leur gagne des partisans; car l'homme n'est jamais séduit que par l'apparence du vrai. Il y a du vrai dans toutes les erreurs, parce que toute négation renferme une affirmation.

§ 39.

La vie de l'individu ou son rayonnement vital, rencontrant d'autres formes vivantes, d'autres rayons vitaux les croise, les pénètre, et en est pénétrée, croisée. Cette action extérieure que chaque individualité subit, l'atteint et l'émeut jusque dans son foyer, et cette motion, cette émotion ou ce mouvement qui a lieu dans son *moi* lui donne à la fois l'expérience de sa vie propre et de l'existence du *non-moi*. Ces existences et leur influence lui sont analogues ou contraires, agréables ou désagréables, et ainsi elle les admet ou les repousse, elle en jouit ou elle en souffre.

Le *moi* ne se connaît que par opposition au *non-moi*,

Digitized by Google

parce qu'en effet il n'existe comme *moi* ou ne se pose comme tel que dans cette opposition. Chaque centre, une fois qu'il est animé par la vie, rayonne dans l'espace; il tend à se développer, à s'organiser, il se pose au dehors le plus qu'il peut, et il se trouve nécessairement arrêté, croisé dans ses tendances par d'autres centres qui rayonnent comme lui. Or toute action extérieure, qu'il subit et repousse à la fois, le refoule au dedans, le ramène sur lui-même, à peu près comme un ressort comprimé réagit constamment sur la force qui le presse. C'est dans cet antagonisme des individus que le *moi* se distingue du *non-moi*, là où il y a une nature intelligente, et par conséquent capacité de la réflexion active sur soi-même. Par sa réaction connue et voulue sur ce qui n'est pas lui, il se met nettement en opposition avec le non-moi, s'en sépare en lui résistant, et s'en discerne encore par la réflexion, même quand il cherche à s'unir à lui, à se fondre en lui. Ainsi se constitue la conscience du *moi* ou de la personnalité dans les êtres intelligents et libres, conscience essentielle à leur nature et qui est aussi indestructible en eux que leur intelligence et leur liberté : car Dieu, dit la parole du sage, a créé l'âme *inexterminable*, et elle ne peut subsister comme individualité, comme personne morale, que par la conscience. Alors aussi se fait dans chaque moi le discernement des influences extérieures et des objets dont elles partent, suivant l'analogie qu'elles ont avec sa nature, avec ses facultés, avec sa forme ou son organisme, suivant qu'elles lui causent du plaisir ou de la douleur. Là commencent ses alliances, ses affections, ses sympathies, ses penchants qui deviennent les mobiles secrets de son activité, et dont il suit souvent l'entraînement sans en avoir

Digitized by Google

conscience, et aussi ses répugnances, ses aversions, qui prennent quelquefois leur source dans une première impression pénible, et qu'il a plus tard tant de peine à surmonter.

§ 40.

L'homme est sensible de trois manières, c'est-à-dire que sa vie une en elle-même est susceptible d'être actionnée par des existences de trois ordres différents. Comme être physique et organique, comme animal, il éprouve des sensations sous l'impression des objets physiques, et cette impression reçue, conçue et réfléchie en lui et par lui, produit les images et la connaissance des objets. Comme être raisonnable, comme créature intelligente et morale, il sent par leur manifestation les êtres qui lui ressemblent, et cette manifestation par l'action et par la parole reçue, conçue et réfléchie en lui, lui donne la conscience et la connaissance de leur existence. Comme être psychique, comme âme, il est capable d'un sentiment plus profond encore; il peut recevoir dans son âme l'influence de ce qui est supérieur à son corps et à son esprit, et cette influence reçue, conçue et réfléchie en lui y produit l'*idée* et la connaissance de l'*idéal*.

La sensibilité est une dans l'homme, comme la vie dont elle est le fait primitif; mais, comme la vie aussi, elle se

Digitized by Google

distingue par les formes qu'elle revêt, et ces formes dépendent à la fois des objets avec lesquels elle est en rapport et des moyens par lesquels elle s'exerce. Ainsi l'âme sent par le corps et à travers ses organes; elle sent par l'esprit et au moyen de ses puissances, et enfin elle sent dans son fond ou d'une manière plus pure et plus intime. Par le corps et l'organisme elle est en communication continue avec le monde, ses phénomènes, ses agents, avec l'esprit général du monde et tous les esprits particuliers qui en ressortent, animaux, végétaux, minéraux. Les impressions qu'elle éprouve dans ce cas s'appellent *sensations*. Le mot *sensation* est employé le plus ordinairement et le plus exactement pour désigner l'exercice de la sensibilité dans la sphère physique, et toutes les modifications produites en nous par l'action des objets extérieurs, ou par les faits divers de l'organisme et de ses fonctions. La sensation a une partie physiologique et une partie psychologique. Le corps y est pour beaucoup, puisqu'il reçoit tout d'abord l'action de l'objet, et que l'impression qui en résulte est en raison composée de l'état organique d'un côté, et de l'autre de la constitution de l'objet et des agents physiques qu'il emploie pour opérer sur nos organes. Tout animal éprouve des sensations, parce qu'il vit, parce qu'il est organisé, et que par son organisation il est en relation avec ce qui l'entoure. Dans l'homme il y a plus: à l'action de l'organisme se joint la réaction d'un esprit intelligent, rapportant la sensation à un objet extérieur qu'il perçoit, et trouvant en cet objet la cause de ce qu'il sent. L'animal réagit aussi instinctivement vers l'objet présent qui le fait jouir ou souffrir, mais il n'y a aucune direction intelligente

Digitized by Google

dans sa réaction, et elle ne devient point pour lui source de connaissance; elle est toute dans l'intérêt de sa conservation. La partie psychologique de la sensation est donc la *perception* de l'objet, laquelle est toujours accompagnée de la croyance irrésistible que l'objet existe réellement hors de nous, qu'il est la cause des impressions senties en face de lui, et le *substratum* des qualités et des propriétés qui affectent nos sens.

La sensibilité s'exerce par l'esprit, toutes les fois que nous entrons en communication avec des êtres raisonnables, avec des esprits intelligents. C'est une manière de sentir plus subtile, plus pure que la première, mais qui la suppose; car l'homme n'étant point un esprit pur, mais une âme unie à un corps et servie par des organes, le commerce des âmes et des esprits n'est point immédiat, direct; ils ne s'atteignent et ne se sentent qu'à travers les formes du corps, par tous les moyens d'expression dont se servent la pensée, le sentiment, la volonté. Dans ce cas la sensation ou l'impression produite sur l'organisme est peu de chose, tandis que l'impression faite sur l'esprit ou le cœur peut être très-vive. Une parole qui affecte légèrement l'oreille peut bouleverser l'âme. Le mot de sensation ne convient plus à ce mode de sensibilité; on l'appelle *sentiment*. De nos rapports multiples avec nos semblables par le commerce de la parole, de la pensée, des affections, par tout ce que la société met entre les hommes, provient une foule de sentiments, distincts par leur cause, par leur objet, comme par leur degré de plaisir ou de douleur, mais qui ont cela de commun qu'ils intéressent l'esprit et le cœur plus que le corps et qu'ils dif-

Digitized by Google

fèrent essentiellement des modifications purement physiques. Ces sentiments sont accompagnés de la perception des objets qui les excitent, et des rapports de ces objets entre eux et avec nous. C'est par là que nous acquérons la connaissance des hommes et du monde dans l'expérience journalière; d'où résulte pour l'homme qui vit en société et qui est doué de quelque réflexion, un certain tact des personnes et des choses, par lequel il discerne rapidement, et sent plus encore qu'il ne juge ce qui se passe dans les autres et ce qu'il faut faire ou ne pas faire, dire ou taire dans les diverses circonstances où il se trouve. Cette sensibilité de l'esprit est aussi la racine du goût dans la littérature et dans les arts.

L'âme sent dans son fond, dans le foyer de son être, quand elle est en rapport avec ce qui est supérieur au monde physique et au monde intelligible, quand elle est pénétrée par l'action vivifiante de Celui dont elle est, et avec lequel seul, lorsqu'elle est assez pure, elle peut s'unir sans interstice, parce qu'il est son principe. Les impressions qu'elle reçoit alors, sont tout à fait différentes de celles du corps, bien qu'en vertu de l'union des deux natures, elles retentissent jusqu'à un certain point dans l'organisme; et même quand elles sont directes et très-pures, elles ne passent point par les puissances de l'esprit ou au moins les traversent sans les affecter. On les reconnaît à ce caractère, qu'il y a toujours en elles, dans les affections qui en résultent et dans les perceptions ou plutôt les vues supérieures qui peuvent les accompagner, quelque chose d'infini, d'universel, d'absolu qui annonce l'influence du monde divin. De cette manière de sentir ressortent les sentiments les plus

Digitized by Google

profonds, les plus élevés, les plus vifs de l'âme humaine, qui la font vivre comme âme de la vie de l'âme, de cette vie éternelle pour laquelle nous avons été faits, et dont nous ne pouvons jouir que par notre rapport avec l'infini, avec Dieu dont nous sommes l'image. Quand ces sentiments, produits en nous par l'action divine, se réfléchissent dans notre intelligence, ils se formulent dans ces conceptions universelles, principes de toutes les sciences, que Platon a appelées *idées*. Lorsque nous agissons par l'impulsion de ces sentiments et avec le secours de la force qu'ils nous transmettent, il y a dans notre conduite je ne sais quoi de majestueux, de grand, de généreux, qui nous élevant au-dessus des motifs vulgaires, se manifeste par le dévouement, et produit l'héroïsme, l'héroïsme qui est dans l'ordre moral ce que l'idée est dans l'ordre de la science, à savoir le triomphe de l'universel sur le particulier, de l'éternel sur le temporaire, de l'absolu sur le contingent, du divin sur l'humain. C'est la partie transcendante de la vie humaine. La sensibilité psychique ou de l'âme s'exerce et se développe surtout dans la *vie religieuse*. La sensibilité spirituelle se manifeste principalement dans la vie sociale, et la sensibilité physique ou du corps dans la vie animale ou organique.

§ 41.

Toute sensation suppose dans le sujet sentant le foyer, le sens et l'organe. Le foyer est la capacité dans laquelle les impressions viennent se réunir, le point central où les vibrations de la vie retentissent

Digitized by Google

et viennent aboutir; c'est ce qu'on appelle le *sensorium commune*. Les sens sont les rayons du foyer, les conducteurs de l'acte vital; et les organes de la perception externe, tous placés à la surface du corps, sont les pôles du foyer, les points extrêmes des rayons, les intermédiaires entre le monde spirituel subjectif et le monde matériel objectif, les portes de communication entre le moi et le monde physique.

Comme nous avons distingué la sensibilité générale en trois formes principales, ainsi la sensibilité physique se distingue à son tour en plusieurs formes, suivant les organes par lesquels elle s'exerce et les objets qui l'excitent. Ces formes particulières constituent ce qu'on appelle les *sens*. Or, bien que le sens soit dans son exercice normal en liaison intime avec l'organe, ils ne doivent cependant pas être confondus; car le sens en lui-même est tout spirituel, c'est un rayon et comme une prolation de l'esprit; l'organe est matériel, c'est une partie du corps arrangée et façonnée de manière à recevoir, d'un côté l'action des objets extérieurs, de l'autre la réaction de l'esprit vers ce qui l'affecte. Il doit y avoir un point mitoyen, où la vie organique et l'esprit se rencontrent et se pénètrent, mais il nous est impossible de le saisir par l'observation. Nous pouvons considérer les organes des sens par le dehors, disséquer leurs tissus, constater les rapports de leurs parties, et les décrire avec exactitude. Mais d'abord les organes que nous soumettons à cet examen, ne sont plus

Digitized by Google

vivants; puis nous sommes forcés de nous arrêter à la dernière particule de matière perceptible, et là nous restons au bord d'un abîme. Que nous suivions par exemple le nerf optique jusque dans la substance blanche des couches optiques, nous le voyons se perdre dans la masse de la pulpe cérébrale où nous ne distinguons plus rien : l'observation externe est à bout. Si alors nous voulons constater les faits de la sensibilité en acte, ou les fonctions et les modifications des sens excités par les objets, il faut rentrer en nous-mêmes et nous appliquer à l'observation interne par le sens intime, la conscience et la réflexion. Dans ce cas nous saisissons ce qui se passe dans le for intérieur, mais nous ne percevons point la part que l'organisme prend à ces faits; nous ne sentons point l'action du cerveau ni des nerfs, s'ils sont dans l'état sain: et c'est pourquoi, quand nous essayons d'accorder ensemble les résultats des deux manières d'observer, nous ne pouvons établir que des coïncidences, des correspondances, des analogies. Ainsi, quoique nous fassions, et en supposant même que la psychologie et la physiologie bien dirigées unissent leurs efforts et leurs travaux, nous ne verrons encore les choses que partiellement, comme dit saint Paul, et notre science en ce monde sera toujours incomplète.

Nous avons dit qu'il ne faut pas confondre le sens et l'organe. En effet, quoique le sens ne puisse s'exercer que par un organe, cependant il n'est pas attaché exclusivement à tel organe ni surtout à la forme organique, telle qu'elle est dans l'état présent; ainsi la vue qui fonctionne ordinairement par le nerf optique et le globe de l'œil, peut néanmoins agir et être impressionnée par une autre voie.

Digitized by Google

Les somnambules voient, lisent, écrivent et marchent dans l'obscurité, les yeux fermés; ils évitent avec une grande adresse les obstacles et les dangers, mieux même que pendant la veille, puisqu'ils grimpent et courent sur des toits qu'ils n'oseraient point aborder éveillés. Ainsi encore ceux qui arrivent à la clairvoyance magnétique, soit naturellement par telle maladie nerveuse, soit artificiellement à la suite de certaines manipulations, voient, les yeux fermés, ce que nous n'apercevons pas avec nos yeux ouverts. Ils distinguent les choses à de grandes distances ou à travers des milieux opaques, ils perçoivent ce qui se passe dans un corps malade, le siége de la maladie, les causes qui l'ont amenée, les remèdes qui peuvent la guérir; ils lisent une lettre cachetée et placée sur l'épigastre, et autres choses de ce genre qu'il n'est plus permis de nier aujourd'hui, tant elles se répètent fréquemment. Il est évident que dans ces cas la sensibilité visuelle ne s'exerce point par son organe ordinaire; elle est comme transportée à d'autres nerfs qui en deviennent les conducteurs et les moyens. Donc le sens, ou la faculté de sentir de telle manière, n'est point identique à l'organe; en d'autres termes ce n'est point l'organe qui sent, mais l'esprit par l'organe, et encore cette fonction n'est-elle pas exclusivement attachée à tel appareil de l'organisme.

Le *sensorium commune* est à la fois le point de départ du rayonnement des sens et l'aboutissant de toutes les impressions. C'est en lui que siège, à proprement dire, l'esprit humain ou la raison avec sa faculté de penser. C'est dans l'entendement qu'elle s'exerce, et l'entendement n'étant, comme nous le verrons ci-après, que la capacité de l'âme dé-

Digitized by Google

ployée, et pouvant être représenté comme une sphère vivante dont l'âme est le centre, le *sensorium commune* est une des propriétés fondamentales de ce centre, qui sent par tous les rayons de sa manifestation, par tous les points de sa circonférence. Or, l'entendement ayant son siége dans le cerveau, la sensibilité fonctionne par le cerveau et par tous les organes qui en sont des prolongements, des dérivations ou des annexes. Le *sensorium commune*, foyer des sensations, des perceptions, de l'entendement et de la pensée, et dont la tête est évidemment le siége organique, ne doit donc pas être confondu avec l'âme elle-même, centre de la vie psychique. Toutes les perceptions reçues par les sens passent par le cerveau et par l'entendement; mais nous sentons beaucoup de choses, et ce sont nos sentiments les plus profonds, qui y retentissent secondairement. Le siége des affections les plus vives, des sentiments les plus intimes, n'est point dans le cerveau, mais dans la région du cœur, dans la cavité pectorale; c'est là que naissent les désirs et que les passions s'agitent; on aime par le cœur et non par la tête, et comme la tête est devenue le représentant de la pensée, le cœur est devenu celui de l'amour, propriété essentielle de l'âme. Ceux qui ont pris la raison pour l'âme et qui ont fait de la pensée l'essence de l'âme, ont toujours cherché le siége de l'âme dans le cerveau, parce qu'il est évidemment l'organe des opérations rationnelles. Ainsi Descartes, qui ne concevait pas plus une âme sans la pensée qu'un corps sans étendue, plaçait l'âme dans la glande pinéale, entre les tubercules quadrijumeaux, à la partie centrale de l'encéphale: et voilà comme une erreur en psychologie va retentir dans la physiologie!

Digitized by Google

§ 42.

Les fonctions de l'esprit humain s'exercent au moyen d'organes ou d'instruments corporels. L'organisme présente dans son unité, trois régions distinctes, le chef ou la tête, le tronc et les membres. Dans chacune de ces régions se trouvent des organes sensitifs qui correspondent entre eux, et qui sont en rapport plus ou moins prochain avec le foyer de l'organisme et de la personnalité humaine. Les transmissions faites à l'esprit par ces organes sont donc distinctes aussi, et elles ont une valeur différente dans l'ordre de la formation de la connaissance. Il y a des organes de perception plus nobles que d'autres, en raison des objets avec lesquels ils communiquent au dehors, en raison de leur affinité plus grande avec l'esprit au dedans, et ainsi il y a des conceptions plus ou moins élevées, plus ou moins générales, plus ou moins spirituelles. C'est ici que se trouve le fondement des vraies catégories, dans lesquelles doivent rentrer toutes les conceptions de l'entendement humain.

L'âme et le corps étant unis par la vie et devant vivre en harmonie, se pénètrent sans cesse par leurs esprits. Il y a entre eux une correspondance continue qui suppose une grande analogie dans leurs fonctions et doit établir une sorte de parallélisme dans leur développe-

Digitized by Google

ment. C'est de ce point de vue que nous voudrions qu'on fît la physiologie. Elle aurait alors un principe, une lumière supérieure et une mesure; il y aurait de l'idée en elle, et elle pourrait aspirer à devenir une science. Elle saurait d'où vient la vie de l'organisme et elle n'en serait plus réduite à l'extraire de la matière, à l'abstraire des phénomènes ou à l'expliquer par les propriétés vitales qui en sont les conséquences. Alors aussi le corps et ses parties ne nous apparaîtraient plus seulement comme des faits dont nous ne voyons ni le pourquoi ni le comment, et que nous pouvons considérer indifféremment par un bout ou par un autre, parce que nous n'en connaissons ni le principe ni le but. L'organisation se dévoilerait admirablement à nos yeux, quand une fois l'idée qui a présidé à sa formation les éclairerait; elle prendrait du sens et de la signification par l'esprit intelligent qu'elle doit manifester et servir; car là comme ailleurs, comme partout, la forme toute seule, la chair ne sert de rien, et l'esprit seul vivifie. Nous ne prétendons pas remplir en ce moment cette immense lacune dans la science de l'homme. Nous voulons seulement jeter en passant quelques aperçus amenés naturellement par le sujet que nous traitons, et qui nous semblent nécessaires pour l'expliquer convenablement.

Il y a dans le corps humain trois cavités principales, qui correspondent par leur position et par les fonctions qui s'y accomplissent, aux trois mondes avec lesquels l'homme est en rapport, et qu'il représente lui-même dans sa personne, puisqu'il est l'abrégé de l'univers. Ces trois cavités sont: la poitrine où est placé le cœur, siége de la vie psy-

Digitized by Google

chique, la tête où est renfermé le cerveau, siége de la vie intellectuelle, et l'abdomen ou le ventre, région principale de la vie physique ou animale. La poitrine est la région centrale, et les deux autres, qui en sont comme les pôles, sont dans une sympathie continue avec la poitrine et entre elles. C'est pourquoi le célèbre Bordeu disait que la vie repose sur le trépied du cœur, du cerveau et de l'estomac.

C'est dans la sphère de la poitrine et par les organes qui y sont contenus, que la vie organique s'exerce de la manière la plus générale et la plus simple. Elle y est employée à l'hématose, c'est-à-dire à la confection et à la réparation du sang, fluide général de l'organisation. A cette fin, la poitrine ne communique au dehors qu'avec l'air dans lequel elle puise le feu nécessaire pour entretenir la chaleur de la vie animale : d'où résulte ce qu'on appelle, dans le langage chimique de nos jours, l'oxygénation du sang. Le but de la respiration est donc surtout de refaire le sang épuisé par sa circulation à travers les organes, où il est dépouillé de ses parties nourricières, de lui redonner de la vitalité, de l'ardeur, du stimulant, et c'est au cœur qu'il appartient d'achever la sanguification commencée dans les poumons, pour envoyer ensuite avec le sang rajeuni la vie et la nourriture à toutes les parties du corps. Analogie frappante avec l'âme, qui ne vit aussi, comme il lui convient, que par un seul rapport, le plus général et le plus simple de tous, le rapport avec Dieu. Communiquant avec l'esprit de Dieu par la prière qui est vraiment la respiration de l'âme, elle aspire l'air du ciel et puise dans cet aliment in-

Digitized by Google

corruptible le feu sacré qui fait sa vie, et qu'elle distribue par son irradiation à toutes ses puissances, à toutes ses facultés et jusqu'à la forme organique. Dans la région précordiale, ont lieu les impressions morales, les sentiments du cœur et de l'âme, qui ne sont tous, en dernière analyse, que des modes plus ou moins purs de l'amour. Nous aimons par le cœur, et c'est par un cœur pur ou par le pur amour, que nous pouvons communiquer avec Dieu et le monde divin. Dans les attachements inférieurs, l'affection commence par la tête au moyen de la réflexion, ou par la concupiscence au moyen des sens. Le cœur est affecté secondairement; il sent et désire en vertu de la sympathie qui l'unit à d'autres organes, et parce qu'ils sont avec lui dans une synergie continuelle. Mais dans ce cas, l'âme est esclave, dominée par l'imagination ou par la chair, et l'affection qu'elle ressent la dégrade, parce qu'elle aime ce qui est au-dessous d'elle.

La tête comprend le cerveau et les principaux organes des sens. Par ces organes elle est en relation avec l'immense variété des choses matérielles, mais elle n'en reçoit que ce qui peut contribuer à l'entretien de la vie intellectuelle et à la formation de la connaissance. Elle n'entre en commerce avec le monde terrestre, qu'autant qu'il le faut pour en extraire les matériaux de la pensée, nécessaires à la construction de la science. C'est donc avec les esprits des substances, avec toute la partie spirituelle du monde qu'elle est surtout en communication, et ainsi la région encéphalique est en correspondance, en analogie avec le monde des esprits, avec le monde intelligible; elle est la sphère des idées, des pensées, des images. C'est pourquoi

Digitized by Google

la fonction principale, essentielle de tous les organes internes et externes du cerveau humain est de servir au développement de la vie de l'esprit, à l'exercice des facultés intellectuelles.

Le ventre ou l'abdomen comprend les organes qui sont employés à la nutrition la plus grossière de la vie animale et à sa reproduction. Là se trouve l'affinité la plus intime avec le monde physique; le rapport qui unit ces deux mondes est tout à fait matériel, et il s'effectue par le contact, par le mélange, par l'assimilation. C'est le siége de l'existence animale qui s'attache à la terre comme à son lieu natal, lui demandant sa nourriture, sa force, ses joies, et toujours subordonnée dans son exercice aux lois et aux influences du monde physique. L'homme qui vit surtout par le ventre, s'abaisse au niveau de la bête; il fixe sa vie dans la terre; il y pose son désir, son espoir, son âme; il se fait, comme dit énergiquement l'Écriture, un Dieu de son ventre. La vie de l'âme et de l'intelligence est étouffée en lui par celle de la chair et du sang. Son être se développe par le corps, et son cœur s'appesantit ou se matérialise.

Ainsi, la vie de l'homme et sa manière de vivre dépendent du monde avec lequel il est le plus en rapport: il devient en lui-même ce qu'est l'influence vivante qu'il recherche de préférence, qu'il s'assimile le plus habituellement, *homme d'âme, homme d'esprit, homme de la matière,* suivant qu'il a plus de goût pour les choses du ciel, pour les choses de l'intelligence ou pour celles de la terre.

Digitized by Google

§ 43.

L'organe général de l'esprit et pour ainsi dire son représentant dans l'organisme, c'est le cerveau, et du cerveau partent les nerfs les plus sensitifs, comme les sens partent de l'esprit. Aussi presque tous les organes de perception sont placés dans la tête, chef de l'organisme, et ces organes peuvent, par l'ordre successif de leur apparition dans le fœtus, nous indiquer leur valeur subjective, leur importance, et par une analogie naturelle, la valeur relative des conceptions qu'ils servent à former dans l'esprit. Car il n'y a rien de fortuit dans le travail de la nature; tout s'y développe sous la direction de lois invariables, suivant un ordre nécessaire, pour un but déterminé; et dans la succession des divers termes posés par elle, l'antécédent est toujours la condition du conséquent.

L'expérience et le sens commun prouvent que le cerveau est l'organe de l'esprit, le siége de la pensée. Quand nous réfléchissons avec suite et quelque intensité, nous sentons très-bien que la fonction intellectuelle s'exerce dans la tête, et si le travail de la pensée se prolonge, devient opiniâtre, le sang se porte en haut avec abondance, colore la face et peut déterminer une congestion au cerveau ou une apoplexie. Cependant une méditation calme, quelque longue qu'elle soit, produit moins ces accidents,

Digitized by Google

qu'une pensée agitée par les passions, par les affections du cœur, surtout quand elle est obligée d'entrer brusquement en exercice, sans préparation et avec une violence qui épuise à la fois l'esprit et son organe. Dans le langage populaire, un homme qui pense beaucoup et bien s'appelle une *tête forte*, une *bonne tête*, c'est un homme qui a de *la cervelle*. Celui qui pense faiblement ou peu est une *pauvre tête*, un *cerveau étroit*, un *écervelé*. Dans toutes les langues, les mots qui désignent la tête et le cerveau sont employés aussi pour signifier la pensée, l'esprit, la raison, l'intelligence, comme le cœur et la poitrine pour exprimer le courage, l'amour, la bienveillance, la noblesse des sentiments, tout ce qui tient à la vie affective. C'est l'application de cette figure de rhétorique qui prend la forme pour ce qu'elle représente, le contenant pour le contenu.

Si le cerveau est l'organe spécial de l'esprit, il doit exister une grande analogie entre la structure, les parties et les fonctions de l'encéphale d'un côté, et les facultés et les opérations de l'esprit de l'autre. Cette analogie peut être affirmée *à priori*, mais il est très-difficile de l'établir par l'expérience ou au moins de la justifier en détail par un parallélisme exact entre les faits des deux ordres. Nous connaissons assez bien les deux termes pris séparément, l'un par l'observation anatomique, l'autre par l'observation psychologique; mais leur liaison nous échappe, parce qu'elle ne tombe ni sous le scalpel ni sous l'œil de la conscience. Quand nous disséquons le cerveau, la vie n'y est plus et il n'y a plus trace de fonction intellectuelle; quand nous nous examinons pendant l'exercice de la pensée, le cerveau qui y concourt est vivant, mais il est enfermé

Digitized by Google

dans le crâne où l'œil ne peut pas plus pénétrer que le sens intime. Cependant il y a certains faits généraux que le psychologue ne doit point ignorer, parce qu'ils entrent nécessairement dans l'explication des fonctions intellectuelles, et qu'il est impossible de parler pertinemment des opérations de l'esprit, surtout de celles des sens et des facultés inférieures, sans connaître les organes par lesquels elles s'accomplissent.

Nous renvoyons aux livres d'anatomie et notamment à celle de Boyer et aux travaux de Gall et Spurzheim, ceux qui voudraient avoir une description détaillée de l'encéphale. Nous ne donnerons qu'un aperçu général du cerveau considéré du point de vue psychologique, ne voulant dire que ce qui peut servir à mieux comprendre le rapport de l'esprit et de l'encéphale, ou au moins ce qui peut jeter quelque lumière sur leur liaison.

Le cerveau de l'homme, contenu dans la cavité du crâne, occupe la région supérieure de la tête et en fait la plus grande partie. Il est proportionnellement plus volumineux et plus arrondi que celui d'aucun autre animal, ce qui montre sa plus grande importance, et qu'à sa fonction physique, comme partie de l'organisme, s'en ajoute une autre, celle d'organe de la vie intellectuelle. Il doit fournir à une double consommation, puisqu'il y a en lui un double travail. L'encéphale est protégé par plusieurs enveloppes, les cheveux, le cuir chevelu, les muscles épicraniens, le péricrane, la boîte osseuse du crâne, et au dedans trois membranes dont l'une l'embrasse et le soutient dans ses parties principales, et les deux autres le suivent dans toutes ses circonvolutions. Il se divise en trois parties : le cerveau

Digitized by Google

proprement dit, le cervelet et la moelle allongée dont la moelle épinière est une suite.

Le cerveau se partage en deux hémisphères, séparés par un sillon très-profond à la face supérieure. Chaque hémisphère se distingue en trois lobes, non entièrement détachés les uns des autres. Le cervelet est uni au cerveau par de forts pédoncules, et bien qu'il ait une autre structure, leur solidarité est cependant évidente, et ils doivent par leur action concourir à la même fin. La moelle allongée paraît sortir de l'un et de l'autre et tenir de la nature des deux. L'encéphale présente deux espèces de substances, l'une de couleur grise ou cendrée, l'autre blanche comme le lait. La première est extérieure et profonde à peu près d'une ligne et demie. Elle enveloppe la seconde qui constitue la masse intérieure et qui paraît douée d'une plus grande sensibilité. La surface du cerveau est pleine de circonvolutions, semblables jusqu'à un certain point à celles des intestins roulés autour du mésentère. C'est une succession d'éminences et d'anfractuosités, dont on n'a pu encore constater la régularité. Il y a dans l'intérieur du cerveau un grand nombre de parties remarquables, qu'on découvre successivement en le disséquant par tranches de haut en bas, ou mieux encore en le déroulant et le déployant à la manière de Gall. Nous ne les décrirons pas, parce que leur usage n'est pas connu, même sous le rapport physiologique. Nous parlerons surtout de celles dont la destination est évidente et qui concourent si efficacement à la vie intellectuelle, les nerfs.

Les nerfs qui servent aux fonctions des sens ont tous leur origine dans le cerveau dont ils sont des prolongements

Digitized by Google

et des irradiations. Quelques anatomistes ont prétendu qu'ils partaient au contraire des extrémités du corps ou des organes pour aboutir au cerveau, formé par leur épanouissement ou leur renflement comme un ganglion. C'est prendre la nature à rebours et c'est à quoi l'on s'expose, quand on considère l'organisme, abstraction faite de la vie qui l'anime et sans égard aux fonctions qu'il remplit. On n'y voit plus alors qu'une masse de matière configurée, qu'on peut prendre indifféremment par tous les côtés. Néanmoins l'opinion la plus générale affirme que le cerveau est le point de départ des nerfs, par lesquels il agit, soit pour stimuler les autres organes en leur communiquant la sensibilité et le mouvement, soit pour fournir à la pensée et à la volonté les moyens physiques d'expression et de réalisation qui leur sont nécessaires.

Dans le point de vue psychologique, nous divisons les nerfs qui émanent de l'encéphale en trois classes; ceux qui partent de la partie antérieure, ceux qui sortent de la région moyenne et se dirigent latéralement, et ceux qui naissent de la moelle épinière et de ses dépendances. Tous les nerfs marchent par paires, sont disposés symétriquement, et se correspondent. Nous distinguons leur position diverse à leur origine à cause de la diversité de leurs fonctions. Les nerfs antérieurs sont les olfactifs, les optiques et les quatre paires qui servent à la motion des yeux. Les moyens, comme les trijumeaux, les auditifs, les vagues, les nerfs gustatifs ou linguaux, se ramifient d'abord sur les côtés et fournissent principalement au sens de l'ouïe et aux organes de la parole qui lui correspondent. Les postérieurs partent de la moelle de l'épine, et

Digitized by Google

s'échappant à travers les vertèbres cervicales, dorsales et lombaires, vont surtout alimenter les muscles qui meuvent les membres. Les antérieurs et les moyens sont les plus nobles, parce qu'ils servent aux fonctions des sens et par suite aux opérations de la pensée. Les postérieurs sont surtout en relation avec la force musculaire, et parmi ceux-là se trouvent les nerfs du toucher, qui est en effet le sens le plus grossier, celui qui est le plus en rapport avec la matière.

Les nerfs sont des espèces de cordons blanchâtres, de forme un peu arrondie ou plutôt ovale, à cause de la pression des parties environnantes. On peut les séparer en plusieurs fibres unies entre elles par du tissu cellulaire, et quand on les comprime, il en sort un liquide blanc, une espèce de pulpe. Ils paraissent être tubulés, puisqu'ils contiennent un fluide. Leur usage est de communiquer aux parties où ils se rendent la sensibilité et le mouvement, ce qui est démontré par l'expérience: car si un nerf est comprimé, lié ou coupé, toutes les parties subjacentes perdent à l'instant la faculté de sentir et de se mouvoir. C'est ce qui cause la paralysie dans les apoplexies où le cerveau est comprimé par un épanchement de sang ou de sérosité. Quand une douleur violente est fixée dans une partie, on peut quelquefois l'enlever par la section d'un ou plusieurs filets nerveux, comme par exemple dans le tic douloureux des muscles de la face.

Comment les nerfs remplissent-ils leurs fonctions? C'est ce qui est moins facile à démontrer. L'opinion la plus ancienne et la moins soutenable les comparait à des cordes tendues et vibrant lorsqu'elles sont ébranlées, soit dans

Digitized by Google

l'intérieur du cerveau par l'esprit, soit au dehors à la surface des organes par les objets. La connaissance exacte de la structure et de la disposition des filaments nerveux a démenti cette hypothèse. D'abord ils ne sont point tendus, comme ils devraient l'être pour vibrer; ils sont au contraire relâchés et tellement mous, que, quand on les coupe, loin de se retirer avec contraction comme les artères, ils s'allongent au contraire par les deux bouts qui viennent se croiser. Ensuite leurs points d'attache ne sont point solides; c'est d'un côté la substance pulpeuse de l'encéphale, de l'autre le parenchyme des organes ou le tissu cellulaire qui enveloppe les fibres musculaires et qui est toujours très-lâche. L'opinion la plus vraisemblable est celle qui regarde chaque nerf comme un tube, un conduit, un canal par où le fluide nerveux, sécrété par le cerveau qui est à ce fluide ce que le cœur est au sang, ce que le système digestif est au chyle, c'est-à-dire un appareil de digestion, d'assimilation et d'émission, est envoyé dans toutes les parties du corps pour y exciter la sensibilité, le mouvement et la vie. Cette explication nous semble justifiée par la structure des nerfs, par leur disposition, par leurs fonctions physiologiques, par la part qu'ils prennent aux opérations intellectuelles comme organes. Elle est en outre en harmonie avec la doctrine exposée précédemment sur l'esprit vital qui émane de tout corps organisé, et qui chez l'animal nous paraît surtout élaboré dans le cerveau, pôle principal du foyer organique.

Comment l'encéphale coopère aux fonctions de l'intelligence et de la pensée, soit par l'ensemble de sa masse, soit par ses diverses parties, c'est ce qu'il est impossible de dire

Digitized by Google

d'une manière certaine, exacte. Sur ce sujet nous en sommes encore réduits aux conjectures et aux inductions plus ou moins hasardées. Quelques philosophes ont voulu localiser l'âme dans telle partie du cerveau, voire même de la moelle épinière. Descartes, comme nous l'avons dit, la plaçait dans la glande pinéale qui est à peu près au centre du cerveau et dans un endroit où la plupart des nerfs cérébraux paraissent prendre leur origine. Mais il n'y a aucun fait qui prouve l'importance attribuée à cette petite glande, dont on ne connaît pas même l'usage dans l'ordre physiologique. En général les raisons fortes, les intelligences puissantes ont un cerveau très-ample, surtout dans les lobes antérieurs, ce qui rend le front élevé et droit, marque ordinaire de la supériorité intellectuelle. Au contraire quand les lobes postérieurs sont très-développés, quand le sinciput est aplati, la tête écrasée, et que la partie du devant est basse et étroite, les facultés intellectuelles sont en moins, et ce sont le plus souvent les instincts, les penchants et les fonctions de la vie animale qui l'emportent. Quelques-uns ont cru que la pensée a son siége dans les ventricules du cerveau, parce qu'elle se montre très-précoce dans les enfants malades d'un hydrocéphale, où ces cavités sont plus développées que dans l'état normal. A quoi on a répondu que l'inflammation lente mais continue du cerveau dans cette maladie le fait croître avant le temps, et le rend ainsi plus apte à servir les facultés de l'esprit dans son ensemble et par toutes ses parties, par celles-là surtout que le mal excite le plus, comme les ventricules où se rassemble le liquide épanché. D'autres, comme Gall et ceux qui s'appellent phrénologistes, ont prétendu fixer

Digitized by Google

les facultés de l'âme et de l'esprit à certaines portions du cerveau, dont la conformation apparaît jusqu'à un certain point sur le crâne par des élévations ou des dépressions correspondantes aux proéminences ou aux anfractuosités des circonvolutions cérébrales. Ils ont prétendu reconnaître à ces signes extérieurs la mesure des facultés et des penchants de chacun. Qu'on puisse de cette manière saisir une certaine relation générale, une vague correspondance entre le physique et le moral, comme la conformation et les mouvements du visage ou la physionomie aident à connaître le caractère et les dispositions des individus, nous ne le contestons pas ; mais on nous accordera aussi que les considérations de ce genre sont extrêmement vagues, fugitives, changeantes, et que les inductions qu'on en tire sont le plus souvent très-précaires et se complètent en grande partie par l'hypothèse. Puis ce qui porte malheur à cette espèce de théorie, c'est qu'en général la partie psychologique en est singulièrement faible. Au lieu de commencer par une analyse et une description exacte des principales facultés et des penchants les plus remarquables de l'homme, on admet gratuitement toutes sortes de capacités, de puissances, de prédispositions et d'instincts, auxquels on assigne ensuite hardiment sur la surface du crâne une place précise et un département bien limité. Nous ne croyons pas que les tentatives systématiques faites jusqu'à présent dans cette voie soient suffisamment justifiées par l'observation des faits et par l'expérience; nous croyons encore moins qu'on puisse faire sortir de là une science de l'homme, et que la phrénologie, comme on le prétend, remplace jamais la psychologie.

Digitized by Google

§ 44.

L'œil est le premier organe des sens qui apparaisse dans la tête du fœtus et l'œil est le pôle principal du cerveau, comme le cerveau est lui-même le pôle supérieur du foyer de l'organisme. L'œil est en rapport direct avec la lumière, l'objet le plus général du monde physique; c'est par lui qu'elle est reçue, perçue et transmise au cerveau. Or, si l'organe de la lumière est formé dans l'homme par la nature avant tout autre organe de perception externe, c'est que le besoin de la lumière est le premier besoin de l'homme; c'est que la lumière est son premier objet, son élément primitif. L'organe qui la perçoit est donc aussi le plus noble des organes et la condition première pour subjectiver l'objectif, particulariser le général.

Plusieurs choses sont à considérer pour expliquer le fait si remarquable de la vision; d'abord la lumière, puis l'objet qui l'envoie, l'organe qui la reçoit et le sens qui la perçoit.

Il n'y a point de vision sans lumière, et à proprement dire la lumière seule est l'objet direct de la vue. Ce n'est point le moment d'exposer de hautes considérations sur sa nature; nous la prenons ici comme un fait, et nous constatons les lois qu'elle suit dans ses rapports avec les corps; car nous ne pouvons comprendre l'appareil et la fonction de la vision que par la connaissance préalable de

Digitized by Google

ces lois. C'est un fait constant que notre atmosphère est remplie de lumière comme d'air. Même pendant la nuit la plus obscure, il y a encore des rayons diffus, puisque certains animaux y voient. Ce qui est encore évident, c'est qu'il y a des corps, comme le soleil et les corps en ignition qui rayonnent une lumière propre, tandis que les autres ne font que répercuter celle qui tombe sur leur surface. Quant à la manière dont se produit la lumière, les deux opinions qui partagent les savants, celle de Descartes et celle de Newton, nous paraissent très-conciliables. Il y a une lumière générale répandue dans notre monde, dont le soleil est la source, et qui par ses mouvements, ses vibrations et les modifications qu'elle subit, produit les phénomènes visibles; mais il y a aussi des lumières particulières, rayonnées par différents corps et qui se mêlent au fluide général, se combinant avec lui et lui imprimant des modifications, comme nous voyons chaque corps se faire par ses émanations sa propre atmosphère dans l'atmosphère commune, ou encore chaque être vivant avoir sa vie privée au milieu de la vie générale du monde où il est placé.

Quoi qu'il en soit, dans l'un et l'autre système les lois générales de la lumière sont les mêmes, et ainsi nous remarquons:

1° Que la lumière marche toujours en ligne droite, ce qui fait le rayon lumineux; que cette ligne se forme des particules lancées par un corps rayonnant, ou seulement des molécules du fluide général mis en ébranlement par les vibrations des corps éclairés, comme l'air par les corps sonores.

Digitized by Google

2° Tout rayon de lumière forme par son développement un cône lumineux dont le sommet est le point d'où part la lumière et dont les côtés se prolongent en divergeant dans l'espace. C'est une conséquence de la propriété du rayonnement, qui tend toujours à former une sphère, s'il ne rencontre point d'obstacles. Or une sphère se décompose en une multitude de cônes, dont tous les sommets sont au centre et toutes les bases à la circonférence.

3° Le rayon qui tombe perpendiculairement sur un plan, le traverse directement sans subir aucune modification.

4° S'il tombe obliquement, il est diversement modifié, suivant la nature du corps. Si le corps est opaque, le rayon est réfléchi ou répercuté par la surface du corps sous un angle égal et opposé à celui d'incidence. Si le corps est transparent, le rayon y pénètre, et si la densité du milieu où il entre est différente de celle du milieu qu'il quitte, il est réfracté, s'écartant de la perpendiculaire au plan, quand le nouveau milieu est moins dense, s'en rapprochant quand il l'est davantage.

5° Le résultat de la réfraction du rayon est la division de la lumière en sept rayons colorés, dont chacun a un différent degré de réfrangibilité, ce qui donne le spectre solaire. C'est par le prisme que cette décomposition de la lumière s'opère le mieux.

Ceci posé, voyons comment les corps deviennent visibles.

Les corps qui n'émettent point de lumière, ne sont vus que par celle qu'ils réfléchissent; mais ils la réfléchissent diversement en raison de leur constitution, laquelle a plus

Digitized by Google

d'analogie avec certains éléments de la lumière qu'ils absorbent, qu'avec les autres qu'ils renvoient, en sorte qu'ils nous apparaissent sous la couleur des rayons répercutés. Si tous les rayons sont réfléchis, le corps paraît blanc; car le blanc est la réunion de toutes les couleurs; si tous ou presque tous sont absorbés, il paraît noir, le noir étant l'absence des couleurs. Il se fait donc à la surface du corps, en raison de leur nature, de leurs propriétés, de leur position vis-à-vis de la lumière et de leur affinité avec ses éléments, une espèce d'action et de réaction moléculaire, qui produit les apparences si variées et si changeantes sous lesquelles les corps se montrent à nos yeux. Les couleurs que nous voyons ne sont donc point dans les objets; toute couleur est dans la lumière, intermédiaire nécessaire entre l'objet et l'œil; mais il y a dans l'objet une certaine qualité qui le rend apte à absorber ou à répercuter telle partie de la lumière. Ce qui implique que par la réflexion la lumière est décomposée jusqu'à un certain point comme dans la réfraction.

Cette lumière réfléchie, partant de tous les points de la surface de l'objet en forme de cônes, vient tomber sur la partie antérieure de l'œil, y pénètre et nous fait voir l'objet. Suivons-la dans l'intérieur de l'organe, et pour apprécier la manière dont elle s'y comporte, examinons d'abord l'appareil oculaire.

L'œil vu à nu et hors de son orbite a une forme à peu près sphérique. A sa partie postérieure on aperçoit le nerf optique dont le globe de l'œil paraît être l'épanouissement. Les deux nerfs optiques sortent de la base du cerveau, devant le pont de Varolle et s'entrecroisent en se rendant à

Digitized by Google

chaque orbite. A la partie antérieure est une membrane transparente qui représente à peu près un segment de sphère d'un diamètre plus petit que la partie enfoncée dans l'orbite, ce qui la rend plus saillante, et par là plus propre à recevoir les rayons qui arrivent de côté : on l'appelle la *cornée transparente.* L'autre membrane qui enveloppe le reste de l'œil, opaque et fortement consistante, se nomme la *sclérotique* ou *cornée opaque.* L'une et l'autre sont des prolongements de la *dure-mère*, l'enveloppe la plus extérieure du cerveau et du nerf optique.

La seconde tunique du nerf optique qu'on appelle la *pie-mère,* donne naissance à la *choroïde.* Celle-ci s'applique immédiatement sur la sclérotique dans l'intérieur et au fond de l'œil; elle est remplie de vaisseaux et de filets nerveux, et toute imprégnée d'un enduit noirâtre qui ne s'enlève point par le lavage. Vers l'endroit où la cornée transparente s'unit à la sclérotique, la choroïde se détache en avant et forme cette membrane coloriée qu'on appelle l'*iris.*

L'iris, percée dans son milieu par une ouverture ronde qui est la *prunelle*, est composée de fibres circulaires et de fibres rayonnées qui servent à rétrécir ou à dilater l'ouverture de la prunelle ou la pupille, pour admettre plus ou moins de rayons lumineux. Les rayons qui ne passent point par la prunelle sont réfléchis par l'iris, et c'est ce qui fait la couleur des yeux.

L'iris sépare presque verticalement l'espace compris entre la cornée transparente et le fond de l'œil. Derrière sa partie postérieure se trouve le cristallin qui est comme chatonné dans la couronne ciliaire, et qui est cependant

Digitized by Google

séparé de l'iris par l'*humeur aqueuse*, laquelle remplit tout l'espace entre la cornée et le cristallin.

Le cristallin est un corps transparent, solide, lenticulaire et plus convexe vers le fond de l'œil que par devant.

Derrière le cristallin jusqu'au fond de l'œil se trouve l'*humeur vitrée*, qui embrasse de tous côtés le cristallin. Cette humeur qui a la consistance et la transparence d'une gelée blanche et limpide est enveloppée dans les replis d'une membrane très-fine. Elle s'applique immédiatement sur la *rétine*, qui est l'épanouissement de la substance médullaire du nerf optique, et la rétine, membrane blanchâtre et très-mince, s'étend sur la choroïde dont l'enduit noirâtre fait à son égard la fonction de la feuille d'étain derrière le miroir.

Suivons maintenant la marche d'un rayon de lumière, réfléchi par un objet à travers les parties que nous venons de décrire. Nous ne considérons qu'un rayon pour plus de simplicité.

Le rayon A, parti de la pointe de la flèche AB, arrive sous forme de cône et obliquement sur la cornée transparente. Il la traverse, et, comme elle est plus dense que l'air ambiant, il subit une première réfraction qui le rapproche de la perpendiculaire à son point d'immergence, ce qui brise sa direction. De là il passe dans l'humeur aqueuse, moins dense que la cornée et ainsi moins réfringente, et alors il s'éloigne quelque peu de la perpendiculaire en marchant vers le cristallin. Il arrive à la surface du cristallin après avoir passé par le trou de la pupille. Là il rencontre un milieu toujours plus dense, à mesure qu'il avance vers la partie centrale, et par consé-

Digitized by Google

quent il se rapproche de la perpendiculaire à la surface antérieure du cristallin qui est convexe, laquelle perpendiculaire est le rayon de la sphère dont la convexité du cristallin est le segment. Passant ensuite dans l'humeur vitrée, moins dense que le cristallin, il s'éloigne de la perpendiculaire, laquelle dans ce cas est le rayon même de la sphère dont la surface concave de cette humeur est le segment. S'écartant de la perpendiculaire, les deux côtés du cône convergent de plus en plus dans leur trajet à travers l'humeur vitrée, et se rencontrant enfin sur un point de la rétine, ils y déposent un point lumineux, correspondant au point de l'objet éclairé dont ils sont partis. Or tous les points de la surface de l'objet envoyant à la rétine, par un rayonnement semblable, leur représentant sur un point de ce miroir, il s'y forme une image de l'objet, et cette image est renversée à cause de l'entrecroisement des rayons à travers la pupille et le cristallin.

Pour que l'image se forme nette et distincte sur la rétine, il doit exister une certaine proportion entre les rayons de lumière qui arrivent à l'œil, la manière dont il les reçoit et les différentes parties que les rayons traversent et où ils sont réfractés. Ainsi, par exemple:

1° Si l'objet est trop près, les rayons lumineux qui partent des points extrêmes de la surface, arrivant sous un angle trop grand, n'entreront pas par la pupille, et l'image sera confuse. Ou encore si la cornée est trop convexe ou le cristallin trop dense, les rayons trop fortement réfractés s'approcheront plus tôt de la perpendiculaire, et ainsi se réuniront en avant de la rétine, dans l'humeur vitrée, et l'image ne se formera pas. C'est le cas des *myopes*.

Digitized by Google

On peut y obvier en plaçant devant l'œil un verre légèrement concave, qui corrige l'excès de réfringence et pousse les rayons jusqu'à la rétine.

2° Si l'objet est trop éloigné, les rayons du cône deviennent presque parallèles, et alors étant très-faiblement réfractés, ils vont converger au de là de la rétine; ce qui arrive aussi, quand par l'aplatissement de la cornée transparente, par le desséchement des humeurs, par la diminution de la densité du cristallin, le pouvoir réfringent s'affaiblit. C'est le cas de la *presbytie*, infirmité commune chez les vieillards et à laquelle on remédie par un verre légèrement convexe, placé devant l'œil, et qui en augmentant la réfraction des rayons lumineux, les ramène sur la rétine.

3° Le cristallin, avons-nous dit, a la forme lenticulaire. Or, quand des rayons lumineux traversent une lentille artificielle par tous les points de la surface, comme ils arrivent sous des angles différents, la ligne courbe de la surface convexe se décomposant en une multitude de petites droites, toutes en position diverse, il en résulte que la perpendiculaire est diverse pour chacune, d'où provient une grande diversité de réfraction pour chaque rayon, et par conséquent des apparences confuses au lieu d'une image distincte. C'est ce qu'on appelle l'*aberration de sphéricité*. Mais dans notre œil il n'y a rien de pareil; les images au contraire s'y peignent très-nettement, et nous distinguons clairement les objets. Cet avantage est dû à la pupille, qui ne laisse arriver au cristallin qu'une somme de rayons égale au diamètre de son ouverture; ce qui diminue de beaucoup l'effet de la courbure du cristal-

Digitized by Google

lin, en sorte que la diversité de réfraction devient presque nulle ou au moins insensible. Ce procédé de la nature, pour détruire l'aberration de sphéricité, a été imité avec succès dans la fabrication des lunettes, qui ont été munies d'une pupille artificielle.

Les différents milieux réfringents, qui sont dans l'œil, sont admirablement combinés pour la fin de cet organe, la vision nette et distincte. Au premier abord l'appareil paraît très-compliqué; il semble qu'on aurait pu obtenir le même résultat plus simplement, avec le seul cristallin, par exemple. On peut s'étonner aussi que la cornée, l'humeur aqueuse, les diverses parties du cristallin et le corps vitré aient une densité diverse et une autre puissance de réfringence. Eh bien! c'est justement cet arrangement de parties différentes, se compensant l'une l'autre, qui donne à l'image sa pureté, sa netteté, et il a fallu à l'art bien des efforts et beaucoup de temps pour obtenir le même résultat en reconnaissant et en suivant les indications de la nature. S'il n'y avait dans l'œil qu'un seul milieu réfringent, le cristallin, et s'il était homogène dans toute son épaisseur, comme nos plus pures lentilles, il y remplirait la fonction d'un prisme, par conséquent il en produirait l'effet, c'est-à-dire qu'il décomposerait la lumière, et alors nous verrions tous les objets avec les couleurs de l'arc-en-ciel. C'est ce qui arrivait autrefois avec toutes les lunettes et les loupes; elles iridaient les corps, ce qui gênait singulièrement l'observation. Euler eut l'heureuse pensée, si simple en apparence, de les construire sur le modèle de l'œil, en y faisant entrer plusieurs corps transparents de densité inégale et de capacité réfringente diverse. Il ap-

Digitized by Google

pliqua l'un sur l'autre du *flint glass*, ou du verre dans lequel il entre de l'oxyde de plomb, du cristal, et du *crown glass*, ou du verre à vitre bien pur, et par la compensation de leur densité et de leur réfringence, la lumière ne fut plus décomposée et la coloration iridée disparut. De là les lunettes dites acromatiques ou sans couleurs. De tels faits étudiés en détail et dans leurs applications augmentent encore l'admiration qu'excite la création dans son ensemble. Quelle sagesse, quelle science a présidé à cette organisation, où tout est calculé, combiné pour produire l'effet voulu, tantôt par les moyens les plus simples, tantôt par ceux qui nous paraissent les plus compliqués et dont la nécessité se démontre tôt ou tard!

Jusqu'ici nous n'avons examiné que la partie purement physique de la vision, c'est-à-dire la formation d'une image dans le fond d'un appareil optique, au moyen de la lumière modifiée par les diverses parties de cet appareil. Cette image se peint dans une chambre obscure, sur un œil mort ou artificiel, comme dans un œil vivant. Il nous reste à considérer ce qu'il y a de plus important dans la vision, savoir: la fonction du sens de la vue ou l'action de l'esprit voyant à travers l'organe et par son moyen. Ici la physique et la physiologie nous abandonnent, et nous trouvons même peu de secours dans les psychologues qui, s'en rapportant trop aux explications des physiciens, ont négligé sur ce sujet l'observation interne. Reid est de tous les philosophes que nous connaissons, celui qui a fait le plus d'efforts pour expliquer la perception sensible dans son livre intitulé: *Recherches sur l'entendement humain*. On y trouve d'excellentes observa-

Digitized by Google

tions, mais qui portent plutôt sur les résultats de la perception et sur ses caractères que sur la fonction elle-même et sur l'acte vital de l'esprit par lequel elle s'accomplit. Nous allons tâcher de remplir cette lacune.

Dans le fait psychologique de la vision, telle qu'elle s'exerce chez un homme adulte, la réflexion peut distinguer trois faits qui se révèlent à la conscience: 1° La sensation produite dans le sujet par l'objet; 2° la perception que le sujet acquiert de l'objet; 3° la croyance invincible que l'objet vu existe au dehors. Dans la sensation le sujet est plus passif qu'actif, bien qu'il y ait toujours quelque réaction de l'organisme et même de l'esprit, ce qui produit un commencement de perception, une perception vague et plus ou moins confuse. Dans ce cas, nous *voyons* sans *regarder*, ce qui nous arrive toutes les fois que l'attention n'est pas fixée sur l'objet. Dans la perception au contraire l'esprit est plus actif que passif, et il réagit vers l'objet non-seulement par l'entraînement de l'instinct organique, mais encore avec volonté et intention. Or cette réaction qui part du dedans s'exprime dans la fonction de la vue, non plus seulement par le mouvement imprimé aux muscles des yeux pour les mettre en position de recevoir mieux la lumière, mais aussi par l'émission d'un rayon propre à l'esprit, qui passant à travers le cerveau, les nerfs optiques, et tout l'appareil de l'œil, se dirige en droite ligne vers l'objet. Ce rayon est ce qu'on appelle le *regard*. A son origine et dans l'esprit, il est lumière pure de l'intelligence, comme quand nous fixons l'attention de l'esprit sur un objet intellectuel, sur une pensée ou une idée. Mais, lorsqu'il doit se produire au dehors, il tombe,

Digitized by Google

comme l'esprit lui-même, sous les conditions de la matière, et il contracte nécessairement quelque chose d'organique en traversant les organes. Il se sensualise ou revêt une enveloppe physique en descendant dans la région physique, comme la pensée, le sentiment ou la volonté humaine, quand ils se posent au dehors par la parole; comme, dans un autre ordre de choses, la lumière solaire s'enveloppe dans la couche atmosphérique où elle pénètre.

Le regard ou le rayon de l'intelligence a des propriétés analogues à celle de la lumière physique; car les lois de la nature sont universelles. Il marche toujours en ligne droite. Il peut être réfléchi et refrangé, ainsi que nous le verrons quand nous traiterons de l'imagination; et comme le rayon solaire, il reste simple, ne souffre aucune déviation, aucune décomposition, et conserve toute l'intensité de sa pénétration, quand il tombe directement, perpendiculairement sur l'objet, et le perce jusqu'à son centre. Alors seulement il porte sa lumière et sa chaleur au fond même de la chose.

Un dans l'esprit, le regard se partage en deux rayons qui agissant sympathiquement et uniformément par chaque œil, vont se réunir dans le dernier point perceptible de l'objet qu'ils saisissent, comme les deux branches d'une pince; en sorte qu'il y a toujours perception de l'unité de l'objet, malgré la dualité de l'organe, et ici comme partout se retrouve le mystère du passage de l'unité à la dualité, et du retour de la dualité à l'unité. Ces deux rayons nommés par les physiciens *axes optiques*, et que nous appelons *axes visuels*, qu'ils disent imaginaires et que nous regar-

Digitized by Google

dons comme très-réels, sont les instruments de l'attention, en tant qu'elle s'exerce au dehors par les yeux du corps, et c'est par leur moyen que se produit la perception nette et distincte de l'objet visible. Que chacun s'observe, quand il est attentif par la vue, quand il cherche à bien regarder un objet, il sentira qu'il fait un effort particulier pour se mettre en face de l'objet, s'exposer uniquement à son action; puis, quand il a placé son organe dans la position convenable, il darde son regard vers l'objet, le perce pour ainsi dire de son rayon, et chaque émission du regard, chaque projection de l'axe visuel lui coûte un nouvel effort, demande un redoublement d'énergie, ce qui le fatigue, l'épuise, quand l'attention est longtemps soutenue. Or c'est en regardant fixement les choses qu'on peut mieux les concevoir et ainsi les connaître, comme nous le verrons à l'article de la conception intellectuelle.

C'est donc une explication incomplète et fausse de la vision, que celle qui ne tient compte que de la lumière solaire et de son action sur l'organe. Décrire la formation de l'image sur la rétine, ce n'est pas expliquer la vue; un œil mort ou artificiel, une chambre obscure reproduisent aussi une image, et ils ne voient pas. A la partie physique et physiologique de la fonction, il faut ajouter la partie psychologique; car derrière l'œil, le nerf optique et le cerveau, il y a un principe vivant et actif qui a la faculté de voir, comme il a celle de vouloir et de sentir, et son existence et son action se constatent par le sens intime et par la conscience, comme l'existence et l'action du corps se constatent par la perception des sens. La nature intelligente et libre a sa part d'action dans la fonction de la

Digitized by Google

vue, comme la nature physique, comme les organes; et par conséquent la lumière de l'esprit ou le rayonnement de l'âme, qui est un œil psychique, y exerce une grande influence, l'influence la plus énergique, la plus vivante, sans laquelle il n'y aurait point de perception nette, point de conception légitime et partant point de connaissance.

Il se fait donc dans l'œil un mélange de deux sortes de lumières, l'une qui vient du dehors et l'autre qui vient du dedans, un croisement de deux rayons, celui de l'objet et celui du sujet; et ici s'applique ce que nous avons dit précédemment de l'union des deux natures qui constituent l'homme, se pénétrant sans cesse par leur rayonnement, par leur esprit et jamais par leur fond. C'est ce qui donne à l'œil et au regard humain la puissance d'exprimer toutes les choses du ciel et de la terre, qui se rencontrent en lui par leur lumière. L'œil est pur ou impur, selon le feu qui l'anime, et comme il est la lumière ou le flambeau du corps, puisque l'éclat de la vie et de l'âme brille surtout par lui, ce qu'est l'œil, tout le corps le sera, dit la parole évangélique (S. Matth., VI, 22). Aussi l'œil est-il le miroir du corps comme celui de l'âme; le médecin doit le consulter aussi soigneusement que le psychologue; car toutes les affections organiques viennent s'y refléter, aussi bien que les sentiments, les désirs et les volontés. Par l'œil l'homme exprime le plus énergiquement, le plus spontanément ce qu'il sent, ce qu'il pense, ce qu'il veut, ce qu'il aime, ce qu'il est. Qui ne connaît l'ascendant puissant ou le charme magique d'un regard! C'est un pouvoir presque surnaturel, par lequel l'homme domine son semblable, les animaux, toute la nature.

Digitized by Google

L'image qui se peint sur la rétine concourt-elle à la perception visuelle? On n'en peut douter, puisque tout l'appareil de l'œil est destiné à la former. Des moyens aussi admirablement combinés ne peuvent produire un résultat inutile. Puis, quand par une conformation vicieuse ou par un état maladif de l'organe l'image manque ou est défectueuse, nous ne voyons pas l'objet ou nous le voyons mal, comme dans la myopie et la presbytie. Enfin quand l'œil regarde à travers une lunette, il voit certainement une image produite par les rayons lumineux, doublement modifiés par les verres de l'instrument et par l'œil. Mais il est difficile de déterminer comment cette image contribue à la vision; car nous n'avons point la conscience de son existence sur la rétine, et ainsi l'observation interne ne nous apprend rien sur la part qu'elle prend à la fonction. Il est vraisemblable que l'esprit, rayonnant par le sens de la vue à travers les nerfs optiques et le globe de l'œil, voit l'image dessinée sur la rétine, ou plutôt sent au moyen de la pulpe nerveuse dont la rétine est formée, toutes les extrémités des rayons lumineux qui composent l'image par un arrangement correspondant à la surface de l'objet qui les envoie; et c'est pourquoi il la rapporte au dehors selon le prolongement et dans la direction des rayons, à peu près comme nous rapportons derrière le miroir l'objet qui s'y réfléchit. L'esprit *extériore* donc l'image, qui se confond alors pour lui avec l'objet extérieur. Le fait de la vision droite malgré le renversement de l'image, et que nous expliquerons tout à l'heure, confirme cette opinion.

Mais pour que l'esprit rapporte l'image au dehors, il faut qu'il ait déjà la certitude qu'il y a quelque chose

Digitized by Google

hors de lui, ou que le monde extérieur existe. Est-ce par la vue que s'acquiert primitivement cette certitude? Nous ne le pensons pas. Nous sommes au contraire persuadé, qu'un homme placé au milieu du monde des corps avec le seul sens de la vue, ne verrait que des images, des représentations dont il ne pourrait distinguer ni l'existence des objets, ni la sienne propre. La notion de l'*extériorité* matérielle ou du *non-moi* sensible se forme par le toucher, qui est, à proprement dire, le sens de la matière. C'est pourquoi dans les choses physiques, il faut toucher, palper pour connaître; l'enfant porte instinctivement la main vers tout ce qui l'entoure. L'homme des sens n'a la pleine assurance qu'une chose existe qu'après l'avoir touchée. *Palpate et videte*, touchez et voyez, dit le Christ ressuscité à ses disciples.

Outre la perception de l'*extériorité*, qui exige dès l'origine l'association de la vue et du toucher, l'œil doit encore à l'enseignement du sens du tact le pouvoir d'apprécier la grandeur des corps, leur forme solide ou leur relief, et leur distance.

Par lui-même l'œil ne perçoit que la lumière simple ou décomposée, par conséquent les couleurs, et les figures qu'elles forment par leur limitation réciproque. Or rien n'est plus vague que la détermination d'une surface par la couleur toute seule, puisque le phénomène coloré varie avec la distance et tous les accidents de la lumière et de l'œil. Pour avoir une notion exacte de la grandeur d'un corps et de ses dimensions, il faut superposer à la surface une unité de mesure, et cela ne peut se faire que par le contact. Le toucher seul apprécie donc la grandeur

Digitized by Google

d'une manière rigoureuse. Mais comme dans la vie de tous les jours les perceptions visibles s'associent aux perceptions tactiles, elles deviennent signes l'une de l'autre, en sorte que l'apparence visible des corps suggère aussitôt la notion de leur grandeur tangible, et réciproquement. Les jugements qui proviennent de cette combinaison des rapports des sens, sont d'autant plus sûrs que l'association est plus ancienne, et que les expériences ont été plus souvent répétées.

Quant à la distance, les faits prouvent que la vue privée du secours du toucher ne la perçoit pas. L'aveugle-né de Cheselden, après l'extraction de la cataracte, voyait le monde autour de lui comme un plan appuyé sur son œil; les couleurs seules y mettaient quelque différence. Il étendait la main pour saisir les choses les plus éloignées qu'il croyait à la portée de son bras, et plus tard, quand le toucher eut instruit la vue, la première fois qu'on lui présenta un tableau, il voulut en saisir les objets, et tout étonné de ne le pouvoir, il demandait avec inquiétude quel sens le trompait, l'œil ou la main. Nous avons renouvelé ces expériences à l'hopital civil de Strasbourg sur un jeune homme opéré de la cataracte, et nous avons constaté à peu près les mêmes résultats (voyez le rapport fait à la faculté de médecine de Strasbourg en 1817). L'éloignement ou le rapprochement ne sont pour la vue seule qu'une coloration plus vive ou plus pâle. La distance s'estime à l'œil, au moyen du triangle formé par les deux axes visuels se rencontrant en un même point de l'objet. La grandeur apparente de l'objet, mesurée par le cône lumineux dont la base est sur sa surface, tellement qu'un petit

Digitized by Google

corps rapproché peut paraître grand et éloigné et réciproquement, y entre aussi comme élément. Mais le toucher seul peut donner une détermination exacte de ces phénomènes. C'est ce qu'il fait au moyen du mouvement, en se transportant lui et sa mesure dans l'espace, et il prend sa mesure primitive soit dans l'écartement naturel des pieds quand on marche, ce qui fait le pas d'un homme, soit dans l'étendue de la main ou de l'avant-bras, ce qui donne le palme et la coudée. Les perceptions de la distance sont donc pour la vue des perceptions acquises. L'esprit ne peut les estimer par les apparences visibles qu'à cause de leur association aux perceptions tactiles. Il en est de même des formes solides et en relief. Pour la vue seule, c'est un plan diversement coloré, avec des teintes variées, des lumières et des ombres, et c'est par le toucher qu'elle apprend à détacher les objets, à les poser à distance dans l'espace, et à saisir la dégradation de leurs formes en perspective. Les illusions que la peinture et surtout les fresques peuvent produire, en sont la preuve. On croit pouvoir toucher avec la main ce qui n'est saisissable qu'à l'œil, comme, au contraire, dans son exercice solitaire et avant tout enseignement des autres sens, la vue rapporte sur le même plan ce qui dans la réalité est détaché et plus ou moins distant.

Restent encore deux questions principales parmi un grand nombre d'autres, qui pourraient être faites sur le comment de la vision. La première est celle-ci : l'image peinte sur la rétine étant renversée, comment voyons-nous les objets droits ? Trois opinions ont été émises sur ce sujet.

Quelques-uns ont pensé que nous commençons en effet

Digitized by Google

par voir les objets renversés, comme le sont leurs images, et que le toucher exerce peu à peu l'œil à les redresser, en faisant coïncider les représentations de la vue avec les perceptions de la main. Cette opinion nous paraît une pure hypothèse. L'expérience ne prouve pas que les enfants voient les objets à l'envers dans l'origine, et personne n'a jamais pu constater l'opération de ce redressement de l'image par le toucher. Il s'est présenté quelques cas où des personnes ont semblé voir les objets renversés. On cite entre autres un enfant qui, apprenant à dessiner, plaçait à rebours ou sens dessus-dessous tous les objets qu'il devait imiter. Il est très-probable que ces cas exceptionnels dépendaient de quelque maladie de l'organe ou du défaut des milieux réfringents, qui ne produisaient pas le croisement des rayons. On ne peut pas en bonne logique juger de l'état général de la vision par ces accidents.

D'autres ont prétendu que par le croisement des deux nerfs optiques au delà de chaque rétine et dans la cavité cérébrale, l'effet du premier entre-croisement des rayons lumineux à travers le globe de l'œil se trouve détruit, et par conséquent l'image renversée sur la rétine doit apparaître droite à l'œil de l'esprit. Cette opinion a quelque chose de spécieux. Les nerfs optiques semblent en effet s'entrecroiser, bien que quelques anatomistes le nient. Mais il est difficile de constater par l'expérience ce qui résulte de cette circonstance, qui cependant ne peut être inutile et sans valeur pour l'acte de la vision.

La troisième opinion nous paraît la plus vraisemblable, parce qu'elle se justifie le mieux par l'observation. Ce n'est point la rétine qui voit, dit-on, c'est l'esprit par le sens et

Digitized by Google

par son organe. Or la rétine étant l'épanouissement de la substance pulpeuse du nerf, chaque point en est sensible; en d'autres termes, l'esprit sent par chacun des points de la rétine où vient aboutir un rayon de lumière, en sorte que tous les points de la surface de l'objet sont en contact médiat avec des points correspondants de la membrane, par les rayons lumineux qu'ils y envoient. On peut donc se représenter chaque rayon comme un bâton dont une extrémité touche un point de l'objet, et l'autre un point de la rétine; et comme les rayons s'entrecroisent, il se trouve que les rayons qui viennent de la partie supérieure du corps aboutissent à la partie inférieure de la rétine, ceux qui viennent de la droite vont tomber sur la gauche, et *vice versa*. Mais comme l'esprit ne sent l'action d'un point de l'objet que par le rayon, ou si l'on veut par le bâton qui en est le conducteur, il rapporte la cause de l'action à l'extrémité du rayon dont elle part et dans la direction du rayon, et par conséquent il sent et voit l'objet, tel qu'il est réellement en agissant sur lui. En preuve de cette explication, faites l'expérience suivante. Prenez un bâton dans chaque main, et après les avoir croisés, touchez par leurs extrémités les objets qui vous entourent. Ceux que vous atteignez avec le bâton de la main droite vous paraîtront à droite, bien qu'ils soient effectivement à votre gauche, et ceux touchés avec le bâton de la main gauche, vous paraîtront à gauche, quoiqu'ils soient à droite. Vous obtenez le même effet en palpant les choses avec vos mains entrecroisées. Cette explication nous paraît plus psychologique que les autres, et nous l'adoptons, sans exclure pour cela l'effet possible de l'entrecroisement des nerfs optiques. Du

Digitized by Google

reste, on ne peut établir jusqu'à présent en cette matière que des inductions plus ou moins probables.

Il y a deux images formées par le même objet, puisque nous avons deux yeux. Comment se fait-il qu'avec cette double image on ne voie qu'un seul objet?

C'est un fait que nous n'en voyons qu'un, excepté dans les cas où le mouvement parallèle des deux yeux se trouve dérangé, soit par cette habitude vicieuse de voir qu'on appelle *loucher,* soit par une position forcée de l'un des deux yeux, soit enfin par une indisposition quelconque de l'organe. Or ce qui arrive dans ces cas accidentels nous explique pourquoi il en est autrement dans l'état normal. Le strabisme ou l'acte de loucher provient de ce que l'axe visuel de chaque œil n'est pas dirigé vers le même point de l'objet, en sorte que ces axes ne se rencontrent jamais en un point commun. Il en résulte que ceux qui louchent voient les objets doubles, s'ils les regardent avec les deux yeux, les images qui se forment sur chaque rétine ne se correspondant point; ou, ce qui est le plus ordinaire, il ne voient l'objet que d'un seul œil, l'autre étant le plus souvent vicieux et ne donnant qu'une perception confuse. Ils prennent donc l'habitude de ne regarder que d'un œil, et pendant ce temps l'axe visuel de l'autre s'écarte de la direction du premier, ce qui donne à leur vue cette apparence désagréable, qu'on appelle regard de travers. Dans l'état normal où les deux yeux fonctionnent sympathiquement et avec une parfaite correspondance de leurs mouvements et dans la direction de leur axe visuel, les rayons lumineux envoyés par l'objet tombent exactement sur les points correspondants de chaque rétine. Les

Digitized by Google

deux images doivent donc être tout à fait semblables, et comme il n'y a qu'un seul sens de la vue, quoiqu'il y ait deux yeux, et qu'en définitive les deux nerfs optiques vont se réunir dans la substance du cerveau au point de jonction; les deux images ou les deux produits de l'organe visuel, quels qu'ils soient, coïncident et s'identifient pour effectuer une perception unique. Du reste il en va de même avec les fonctions des autres sens. Nous n'entendons qu'une seule parole, un seul bruit avec nos deux oreilles. Nous ne sentons qu'une odeur en l'aspirant par les deux narines; l'objet que touchent nos deux mains, ne nous paraît pas double. Cet antagonisme de l'unité et de la dualité se montre partout dans la vie humaine. Chose remarquable! Tout est un dans l'homme psychique et intelligent, quand au contraire tout est double dans l'homme physique, dans le genre comme dans l'individu, dans son corps considéré d'une manière générale, comme dans chacun de ses organes et de ses membres.

Après cette explication générale de la vision organique et de la perception visuelle, nous revenons aux considérations du § 44.

Nous avons indiqué sur quelle base naturelle on peut établir la classification de nos conceptions ou des catégories fondées en nature. Nous trouvons cette base dans la dignité hiérarchique des sens, laquelle est déterminée par l'ordre de la formation de leurs organes. Il faut donc constater avant tout les faits de l'organogénésie.

Voici, en résumé, ce que l'observation a appris aux physiologistes sur ce sujet. L'œuf humain, c'est-à-dire la vésicule remplie du liquide albumino-gélatineux qui contient

Digitized by Google

les rudiments de l'homme futur, et qui est attachée par les racines du placenta à l'une des parois de la matrice, ne donne signe d'organisation que quinze jours à peu près après la fécondation. C'est d'abord un point rougeâtre qui apparaît au centre de l'embryon, et de ce point émanent dans tous les sens des rayons rougeâtres aussi; les battements et les pulsations qu'on peut déjà saisir, ne laissent aucun doute que ce point central ne soit le cœur, et ses rayons les vaisseaux. A un mois à peu près, la tête se dessine, très-grosse d'abord relativement au reste du corps, et dans la tête paraissent deux points noirs qui sont les yeux. L'œil est donc le premier organe de perception qui soit formé; et de là nous tirons plusieurs conséquences.

La première, c'est que l'œil est le pôle principal du cerveau, comme le cerveau est le pôle principal du cœur. La vie dans tous les règnes s'organise par la loi universelle de la *polarisation*. Une existence, quelle qu'elle soit, part toujours primitivement d'un centre ou foyer, qui porte en soi la puissance de son développement. Quand ce centre est fécondé ou excité à sortir de lui, il rayonne et tend à poser au dehors la sphère de sa vitalité ou sa forme vivante. Or dans tout cercle ou sphère naturelle, il y a un plan radical qui est le *substratum* de la forme, qui soutient et détermine tout le développement. Ce plan est constitué par deux rayons principaux, dont l'un, le rayon primordial ou l'axe, porte toute la sphère et devient le rayon recteur du développement vital; dont l'autre, le diamètre, plus passif qu'actif, est subordonné au premier dont il est comme le reflet, et tend à stabiliser, à formaliser ce que le premier produit. Par leur rapport ces deux lignes

Digitized by Google

constituent la forme primitive, et en se coupant au centre, elles donnent les quatre angles droits ou la croix, fondement nécessaire de toute existence. Là se trouve la raison de toutes les figures géométriques et de leur génération, par conséquent de toutes les définitions fondamentales et de tous les axiomes de la géométrie, comme nous essayerons de l'expliquer dans la métaphysique.

Ces deux lignes, la verticale ou l'axe, l'horizontale ou le diamètre, déterminent le haut et le bas, la droite et la gauche, c'est-à-dire les quatre parties principales ou les quatre points cardinaux de l'existence. Elles supportent tout le rayonnement du centre, et quoique l'extrémité de chaque rayon soit un pôle par où le centre s'objective, cependant les extrémités des rayons fondamentaux sont des pôles dominants, et principalement ceux de l'axe, dont l'un, le pôle supérieur ou *nord,* est primitif, et en cette qualité chef de toute la polarisation de l'organisme. Le pôle inférieur de l'axe, ou le pôle *sud,* est subordonné au pôle nord comme secondaire dans la formation, ainsi que les pôles diamétraux de la droite et de la gauche qui ne viennent qu'après. Or le cœur étant le centre de l'organisme, il est évident que la tête ou le cerveau qu'elle renferme est le pôle supérieur de l'axe vital, dont le pôle inférieur se trouve dans la cavité abdominale, dans le système de l'estomac qui en est l'organe central. De là la première de toutes les sympathies organiques, la sympathie fondamentale, celle qui unit le cœur, le cerveau et l'estomac.

Cependant la loi, qui préside à la formation de l'ensemble, régit aussi celle de chaque partie. Chaque organe se

Digitized by Google

forme par polarisation, comme le corps auquel il appartient; il se constitue de la même manière, mais en raison de sa position et de ses rapports, par un centre qui rayonne et tend à se poser en sphère, ayant son axe, son diamètre, ses pôles principaux et ses pôles secondaires. Ainsi le cerveau, envisagé de ce point de vue, peut être divisé en quatre régions: la région antérieure où domine le pôle principal, l'œil par lequel il se pose dans le monde de la lumière; la région postérieure où se trouve le pôle inférieur représenté par la moelle épinière, prolongement de la moelle allongée, laquelle avec le pont de Varolle forme la partie moyenne du cerveau, et paraît en désigner le centre. La moelle épinière s'étend dans le canal osseux des vertèbres, et à l'opposite du pôle supérieur qui cherche toujours la lumière, elle s'enfonce dans les profondeurs de l'organisme, et va distribuer des nerfs à tous les muscles et à tous les tissus de la vie animale. Ici encore il y a activité vitale, non plus lumineuse et intelligente comme à la partie antérieure, mais purement organique, s'exerçant dans la chair, agissant sur les parties les plus grossières du corps. C'est un monde inférieur, subordonné au premier, comme le montre l'empire de l'esprit intelligent et de la volonté raisonnable sur les membres et les organes. Les deux régions diamétrales du cerveau ont pour pôles principaux les organes de l'ouïe, et en effet les nerfs auditifs sortent de la partie moyenne de la moelle allongée et vont se rendre aux oreilles, des deux côtés de la tête; et comme il y a une correspondance intime entre la fonction d'entendre et celle de parler, les organes de ces facultés sont en liaison étroite: les nerfs qui les servent sont voisins dès leur origine et

Digitized by Google

marchent de concert dans les parties latérales de la tête. Le sens de l'ouïe est plus passif qu'actif, tandis que celui de la vue est plus actif que passif; il y a le même rapport entre eux qu'entre l'axe et le diamètre. La vue est donc le sens principal, le sens recteur des autres sens, si l'on peut s'exprimer ainsi, et l'œil, son organe, pôle primitif du cerveau, est, en vertu de son origine et de sa nature lumineuse, le chef de tous les organes de perception. Nous verrons en effet tout à l'heure, que la vue a hautement la prédominance sur les autres sens dans la formation de la connaissance.

Une autre conséquence du fait qui vient d'être constaté, c'est que, si l'œil est le premier organe de perception formé par la nature; l'objet propre de cet organe, la lumière, est le plus important pour l'homme, et ainsi le besoin de la lumière est son premier besoin. L'homme en effet, dès qu'il entre en ce monde, recherche la lumière tout autant que l'air et la nourriture matérielle. Quand il sort du sein maternel, son œil s'ouvre, boit le rayon lumineux, et jusqu'à la fin de sa vie il ne cessera plus de se tourner instinctivement vers la lumière. La bouche ne s'ouvre qu'après l'œil; l'enfant ne respire, ne gémit qu'après avoir vu, et ce n'est qu'en troisième lieu que s'accomplit pour la première fois la fonction la plus grossière de l'organisme.

Ainsi, dès le commencement de sa vie, l'homme se met en relation par toutes les parties de son existence avec celles du monde qui leur correspondent. L'enfant a naturellement horreur des ténèbres; il pleure, il crie quand on l'y laisse, il se réjouit, s'épanouit quand la

Digitized by Google

lumière lui est rendue, et à mesure qu'il grandit il veut plus de lumière; il aime de préférence les objets qui lui en donnent, le soleil, le feu, les flambeaux, tous les corps brillants ou revêtus de couleurs éclatantes. Plus tard, quand il commence à comprendre le langage et que son esprit se développe, il demande une autre lumière que celle du soleil, la lumière de l'intelligence qui ne luit plus devant les yeux du corps, et que la parole de l'instruction lui transmettra. Son esprit vit de cette lumière, comme son corps vit de la substance terrestre, et quand cette faim de la lumière intelligible est éveillée en lui, il en devient insatiable, et c'est ce qui excite et entretient l'amour de la vérité et de la science. Tous les hommes aiment naturellement à connaître et à s'instruire, comme ils aiment à boire et à manger; ils cherchent volontiers l'aliment de leur esprit, quand il ne leur en coûte pas trop d'efforts et de travail; et toutes les méthodes d'enseignement, tous les procédés de l'instruction, tous les degrés de la doctrine, ne sont en définitive que des formes diverses pour communiquer la lumière de la vérité, plus ou moins pure, plus ou moins réfrangée, selon l'intelligence de chacun, l'état de son œil intérieur et le besoin qu'il en ressent. Aussi la vision de la lumière céleste ou la contemplation de l'éternelle Vérité est-elle promise par l'Évangile aux hommes de bonne volonté et d'un cœur pur, qui se développant convenablement sous l'influence de la parole divine, agissent comme ils doivent agir, et deviennent ce qu'ils doivent être en raison de leur nature et de leur destination. C'est à cette fin sublime et à l'ineffable jouissance qu'elle procure, que le Christianisme nous appelle et nous conduit

Digitized by Google

par une voie d'épuration, de perfectionnement et de progrès, où il nous fait marcher de clartés en clartés, comme dit saint Paul. La lumière, c'est toute la vie humaine. Naître, c'est voir le jour; vivre, c'est absorber la lumière; mourir, c'est y fermer les yeux; savoir, c'est voir par l'esprit; aimer, c'est voir par le cœur, par l'âme; car notre âme faite à l'image de Dieu est aussi lumière, et c'est pourquoi la parole de Vérité appelle les hommes régénérés des enfants de lumière.

§ 45.

Si la vue et l'œil tiennent le premier rang dans la formation et la hiérarchie naturelle des sens et de leurs organes, les perceptions et les conceptions qui proviennent de la vision, soit organique, soit intellectuelle, sont aussi les premières en force et en dignité. De là ces affirmations populaires pour les faits physiques : je l'ai vu de mes yeux; cela saute aux yeux. De là l'avantage des démonstrations géométriques et algébriques pour les choses rationnelles; de là la nécessité et le prix de l'évidence intuitive pour les choses intelligibles, et de là enfin l'autorité du prophète ou du voyant. Ce que l'homme perçoit par la vue est évident pour lui, parce que, en même temps que la lumière rayonnée ou réfléchie par l'objet arrive à l'œil, au cerveau et au sens, l'esprit réagissant par son rayon visuel, fixe et pénètre l'objet de son regard.

Digitized by Google

L'évidence est le dernier terme de la connaissance et de la science; elle s'acquiert par la vision; elle est le résultat de la faculté de voir dans son plein exercice. La vue seule conduit donc à l'apogée de la science; car il n'y a rien au delà de l'évidence; elle est la dernière raison des choses dans l'ordre du savoir; tout le reste est moyen, préparation ou degré pour y arriver. Les perceptions et les conceptions dues à la vue sont donc les premières en force et en dignité, puisqu'elles consomment la connaissance. Cela seul est *su* qui a été ou qui est *vu*, et ici se trouve la distinction fondamentale entre la croyance et la science, entre la foi et l'évidence. La croyance est l'adhésion plus ou moins ferme de la raison à une parole humaine qui lui inspire de la confiance par tels ou tels motifs; la foi est l'adhésion de la volonté à la parole divine, laquelle indépendamment des motifs de crédibilité dont elle peut s'appuyer pour se faire accepter par la raison, a encore en elle une vertu propre qui agit directement sur l'âme et y produit la persuasion. Aussi la foi donne-t-elle une toute autre assurance que la croyance, parce qu'elle est sur-rationnelle; elle peut même avoir plus de force que la science; car le plus souvent elle entraîne la volonté, quand l'esprit ne voit pas nettement les motifs, tandis que la vue claire de l'esprit, la conviction de la raison ne portent pas toujours à agir. Quoi qu'il en soit, la croyance et la foi, moitié obscures, moitié lumineuses, comme la colonne qui conduisait Israël dans le désert, ne sont aussi comme elle qu'un moyen transitoire, qui doit mener l'homme à l'objet des promesses divines, à la vue ou à l'évidence de la vérité, à la vision béatifique, source du véritable bon-

Digitized by Google

heur. C'est pourquoi nous tendons à l'évidence par toutes les voies de la connaissance, dans l'ordre physique, dans l'ordre rationnel, comme dans l'ordre intelligible; et le but de tout enseignement qui se donne par la parole, et qui par conséquent suppose au point de départ la croyance ou la foi, c'est-à-dire l'acceptation d'une parole humaine ou divine suivant son objet, est de nous mener graduellement à l'évidence de cet objet, en nous rendant capables de le voir par nous-mêmes, et de percevoir tout ce qui nous en a été annoncé. Celui qui ne parvient pas à cette vue de l'objet n'a pas bien compris la doctrine: il ne sait pas. Pour la connaissance de la nature, la meilleure démonstration, c'est l'exposition même des choses; c'est de les faire voir et toucher; voir, pour en embrasser l'ensemble; toucher, pour en saisir les détails; et c'est pourquoi nous rassemblons à grands frais des échantillons de tous les genres et de toutes les espèces dans nos cabinets et nos musées.

Il en est de même pour les choses de la raison; cela seul est su qui est démontré; le but de la démonstration est de faire voir les rapports ou de les mettre en évidence. Puis il est encore à remarquer que toute démonstration rationnelle part nécessairement de l'évidence; c'est seulement à cette condition qu'elle l'obtient dans la conclusion. Ainsi un raisonnement n'est qu'un passage de l'évidence à l'évidence; la déduction est le transport ou la communication de la lumière d'une proposition claire à une autre qui ne l'était pas. Si la démonstration mathématique a tant de force, c'est que, portant uniquement sur la forme des choses, abstraction faite de la substance et de la vie, elle peut toujours

Digitized by Google

réduire les rapports en signes formels, et ainsi les énoncer exactement, en même temps qu'elle les représente jusqu'à un certain point devant l'œil du corps; ce qui fortifie l'évidence rationnelle par l'évidence des sens.

Enfin dans l'ordre intelligible et divin, plus encore que dans les degrés inférieurs, il n'y a de science que par la vision. L'idée, principe de la science comme de l'art, est le produit de la contemplation de l'idéal, et celui qui n'est pas capable de cette vue supérieure, ne la comprendra jamais. Le génie qui voit, a la certitude inébranlable de ce qu'il voit; il l'annonce, il dit aux hommes: voilà la vérité; et quand il la démontre, c'est par la science qu'il tire de l'idée, ou par le chef-d'œuvre qui met l'idée en forme. Mais avant cette démonstration il ne peut que l'annoncer par la parole, et sa parole porte en elle sa lumière et sa vertu. Les uns la reçoivent et voient par elle, parce qu'ils croient au génie; d'autres ne comprennent qu'après la preuve par les œuvres; d'autres enfin ne comprennent jamais. Les premiers sont ceux que le Christ a déclarés heureux, parce qu'ils ont cru sans avoir vu; les seconds sont ceux dont il a dit: si vous ne croyez point à ce que je dis, croyez au moins par ce que je fais; les derniers sont ceux qui ont des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre. Les envoyés de Dieu dans tous les temps, sous quelque forme qu'ils aient paru, comme hommes de génie pour instruire et civiliser leurs semblables, comme prophètes ou apôtres avec la mission plus sublime de leur communiquer la parole du ciel, n'ont jamais pu faire autre chose qu'annoncer, proclamer, prêcher ce qu'ils avaient vu dans une lumière supérieure, ou ce dont l'esprit divin leur avait

Digitized by Google

donné l'évidence. « Nous vous annonçons, dit S. Jean dans sa première épître, la parole de vie, qui était au commencement, que nous avons entendue, que nous avons vue de nos yeux, que nous avons regardée avec attention, et que nous avons touchée de nos mains; car la vie s'est rendue visible; nous l'avons vue, nous en rendons témoignage et nous vous l'annonçons, cette vie éternelle qui était dans le Père et qui est venue se montrer à nous. »

A tous les degrés la science vient donc de l'évidence, et c'est la vue de la vérité qui donne, en définitive, de l'autorité à la parole d'instruction.

§ 46.

La première catégorie comprendrait donc toutes les conceptions qui se rapportent à la lumière et qui dépendent de la vision. Or la lumière qui est dans toute sphère et pour chaque créature la condition, le véhicule et l'aliment de la vie, est aussi la substance première, la base générale de tout ce qui existe. Cette catégorie peut donc être nommée *catégorie de la substance.* Toute conception lumineuse et par cela même substantielle, tout ce qui a forme, étendue, couleur, éclat, tout ce qui se développe dans l'espace, et l'espace lui-même lui appartiennent. C'est la catégorie de l'*unité*, de l'*universalité*, de la *généralité*.

Digitized by Google

Si nous essayons de ramener toutes les conceptions humaines à certaines catégories, ce n'est pas que nous trouvions une grande utilité pratique à ces sortes de classifications, qu'elles soient de pures abstractions comme les dix catégories d'Aristote, ou les formes pures de l'entendement humain, comme celles de Kant. A notre sens, ni les unes ni les autres n'ont beaucoup servi à la science, ni à l'art de la pensée. Notre but dans ce travail est de bien déterminer l'origine de nos diverses conceptions, en constatant par quels sens elles sont primitivement formées. Voilà, selon nous, la question vraiment intéressante et utile.

Sous ce rapport la critique de Kant nous paraît inexacte et insuffisante. Elle fait une part trop large au subjectif, en lui attribuant exclusivement la forme de la conception et de toutes les lois régulatrices de la pensée; et de cet excès est né l'idéalisme que Kant ne voulait pas, mais qui sort nécessairement de son subjectivisme. Il n'en est point ainsi dans la réalité. L'objet, c'est-à-dire le monde, le *non-moi* en face du *moi*, contribue pour sa part à qualifier, à formuler la conception; car les impressions qu'il fait sur le sujet dépendent de certaines conditions ou qualités objectives qui correspondent aux sensations que nous en recevons; sinon tous les objets devraient nous apparaître de la même manière, puisque la même matière serait reçue dans le même moule. Ainsi par exemple, il nous semble inexact de dire avec Kant, que la *substance* est une pure forme de l'entendement, et surtout de la comprendre dans la catégorie de la *relation*, qu'il présente comme plus générale. Mais il faut dire que si toutes

Digitized by Google

nos perceptions et conceptions supposent une substance, si le sujet ne peut rien concevoir ni penser sans que l'idée de la substance ne soit au fond, c'est qu'en effet dans l'objet la substance est la base nécessaire de toutes les propriétés, le *substratum* de toutes les qualités, le fondement de toutes les manifestations. D'où il suit que la substance n'est pas seulement une forme de notre esprit, mais une condition nécessaire de l'existence, et par conséquent une loi de la nature ou de l'objet, tout autant que de l'entendement humain ou du sujet.

Nous en dirons autant de la causalité comprise aussi par Kant dans la catégorie de la relation, tandis que c'est elle au contraire qui établit toute relation. Nous sommes portés irrésistiblement à affirmer une cause partout où nous voyons un fait, parce que dans la réalité il n'y a pas d'effet sans cause, et dans ce cas c'est l'objet qui impose sa loi au sujet, lequel ne peut penser les choses autrement qu'elles ne sont. Ainsi, ni la loi de la substance, ni celle de la causalité ne sont purement subjectives; elles régissent au contraire l'objet comme le sujet, et c'est pourquoi nous leur donnons instinctivement, naturellement, une portée et une force objectives. La même observation s'applique à toutes les catégories kantiennes. En cette matière l'école Écossaise, toute superficielle qu'elle est, approche plus du vrai, parce qu'elle s'en tient au sens commun. Elle reconnaît dans ce qu'elle appelle les *premiers principes* de l'entendement, des lois générales qui règnent dans la nature comme dans l'esprit humain, et elle les pose comme des faits primitifs au-dessus de toute explication. N'admettant que des données empiri-

Digitized by Google

ques, il lui était impossible de s'élever à la vue de l'identité de ces lois dans le monde et dans l'homme, et de comprendre que la logique n'est au fond que la physique sous une autre forme, parce que les lois de la pensée sont le reflet dans l'esprit humain des lois de la nature. L'idée chrétienne et transcendante de la chute primitive de l'humanité peut seule expliquer ce fait, l'homme s'étant laissé dominer par le monde terrestre qu'il devait régir, et dans cet état de choses, ne pouvant agir ni moralement comme volonté libre, ni spéculativement comme être raisonnable, sans subir les lois, les conditions et les influences de la nature inférieure.

Nous plaçons au premier rang ou dans la première catégorie toutes les conceptions qui proviennent du rapport de la lumière et de l'âme par le sens de la vue. Ces conceptions participent de la nature de leur objet, et c'est pourquoi elles sont les plus vastes, les plus générales, celles qui présentent le plus d'unité, le plus d'universalité; et qui ont par conséquent le plus d'importance dans la formation de la connaissance, à laquelle elles fournissent le plan radical et l'ensemble de la forme. Le plan de tout ce qui existe, c'est l'espace où tout est posé, vit et se développe, et c'est par la vue que la conception de l'espace et de l'étendue est donnée primitivement. Or l'espace est la lumière manifestée ou en rayonnement, et c'est en ce sens que Newton a pu dire que l'immensité de l'espace est l'immensité divine; car tout a été fait par la lumière éternelle, tout est vivifié, conservé par elle, tout vit en elle. La lumière est le contenant général de toutes choses; c'est pourquoi la conception qu'elle forme dans notre entende-

Digitized by Google

ment, aussitôt que le sens de la vue entre en exercice, est le fondement et comme la capacité de toutes les autres. L'idée de la substance et celle de l'espace sont au fond identiques; elles sont engendrées en nous par la lumière. Il en est de même de l'idée de l'unité et de l'universalité. L'unité existe hors de nous, soit dans le monde vu dans son ensemble, soit dans chaque individu du monde. Or la vue est le seul de nos sens qui puisse embrasser les choses dans leur totalité, d'un seul coup, et elle commence toujours par saisir l'ensemble de son objet. L'idée de l'universalité est contenue dans celle de l'unité, et bien que l'œil organique ne perçoive, à proprement dire, rien d'universel, puisque tout est fini ici bas; cependant il en perçoit le reflet et comme l'ombre dans l'immensité de l'horizon qui se déploie autour de lui, dont l'imagination peut toujours reculer les bornes, et qui éveille en nous l'idée de l'infini par la vue de l'indéfini. Plus tard, quand le sens intérieur sera ouvert, quand le regard de l'intelligence s'étendra dans le monde spirituel, ces idées dont le sens de la vue ne donne que l'embryon, se développeront comme il convient à leur haute nature; et l'esprit passera de la préfiguration ou du signe de ce qui est *un* et *universel*, fourni primordialement par la vue physique, à l'unité elle-même, à l'universalité, à l'infini, tel qu'il se révèle par sa lumière ineffable aux intelligences élevées et surtout aux cœurs purs.

Digitized by Google

§ 47.

La région opposée à la tête est l'abdomen ou le ventre avec ses organes de nutrition et de reproduction; et de même que le cerveau dans la tête se polarise dans l'œil et se fait son organe de perception pour la lumière, nourriture principale du cerveau et de l'esprit; ainsi l'estomac, organe central du ventre, se polarise en haut dans la bouche et se forme son organe pour recevoir, éprouver et discerner les substances particulières, aliments du foyer organique et de tout le corps. La bouche apparaît après l'œil dans la tête du fœtus.

De ce fait que l'observation constate, nous tirons quelques inductions physiologiques et psychologiques. La bouche est l'organe du sens du goût. Comme tel, elle est évidemment le prolongement supérieur de l'estomac par l'œsophage, et sa fonction principale est d'éprouver les substances qu'elle doit lui envoyer, en les dissolvant d'abord pour discerner leurs qualités, et les préparer à la digestion. L'organe du goût est donc le pôle supérieur ou le représentant de l'estomac, comme les organes excréteurs, qui ont une fonction toute opposée, en sont le pôle inférieur. L'estomac, pôle inférieur du cœur, en correspondance avec le cerveau qui en est le pôle supérieur, se polarise donc à son tour en haut et en bas, à droite et à gauche, ce qui est bien marqué par le foie d'un côté et la rate de l'autre, dont l'influence sur la digestion est incontestable. Par

Digitized by Google

la bouche le monde inférieur du ventre communique avec l'extérieur, comme le cerveau par l'œil, et chacun y va puiser ce qui lui est analogue, le cerveau la lumière dont il se nourrit principalement en tant qu'organe de l'esprit, le ventre les choses matérielles dont le corps a besoin et que l'estomac avec son système digestif est chargé d'élaborer. Or l'homme étant composé de deux natures, l'une psychique et l'autre physique, son existence ne subsistant que par l'union des deux, il faut pour vivre qu'il entre dès le commencement en rapport avec les deux mondes qui leur correspondent, et que par conséquent il se fasse des organes pour établir cette communication. Par l'œil il entre en commerce avec la lumière, qui doit exciter, nourrir et développer son esprit; par la bouche il entre en relation avec la substance terrestre qui doit réparer et accroître son corps. Ces deux organes paraissent avant les autres et entrent les premiers en exercice, parce qu'ils sont les plus nécessaires au développement de la double vie de l'homme.

Nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer en passant, et comme preuve de la loi de la polarisation et des rapports qu'elle établit, l'analogie naturelle entre les fonctions de l'encéphale et celles de l'abdomen qui sont les mêmes sous des formes très-différentes et avec des résultats tout autres. L'abdomen, considéré d'une manière générale, a deux fonctions principales à remplir, la nutrition et la reproduction, et il est muni d'organes propres à cette double fin. L'encéphale, en tant qu'organe de la pensée, a aussi une double fonction; d'abord la nutrition de l'esprit, ce qui se fait par l'absorption de la nourriture fournie

Digitized by Google

par l'enseignement, par la lecture, par l'observation, puis par la digestion de ces aliments spirituels au moyen de la réflexion, et enfin par l'assimilation des connaissances ou la transformation des choses apprises en sa propre pensée, leur appropriation à sa vie propre. Quand l'esprit est nourri, fortifié, plein de vie, il éprouve le besoin de se poser au dehors, de reproduire hors de lui ce qui est en lui, afin d'engendrer dans les autres les pensées et les sentiments qu'il a conçus lui-même. C'est ce qui s'opère par la parole, douée en effet d'une vertu génératrice. De là la puissance vivifiante de l'enseignement, la génération spirituelle de l'humanité, la paternité et la filiation selon l'esprit, et, chose remarquable, ces deux manières d'engendrer et de concevoir, ou de reproduire la vie en des mondes si divers, se correspondent tellement, que les organes mêmes qui y concourent sont dans une étroite sympathie à l'état de santé comme à l'état morbide. Les organes de la voix se développent et changent avec ceux du sexe, et les tristes maladies qui affligent ces derniers, retentissent tout aussitôt dans les premiers, les altèrent et tendent à les détruire.

§ 48.

L'œil n'est qu'en rapport médiat avec les objets matériels; car la lumière seule peut le toucher. Il n'en n'est pas de même de l'organe du goût, qui a besoin d'entrer en contact avec les substances particulières pour les éprouver, pour discerner leur action et leur convenance avec l'organisme. L'œil voit l'*extrême dehors* des objets. Il commence tou-

Digitized by Google

jours par embrasser l'unité, l'ensemble, et par son regard il abstrait successivement le particulier du général. Le goût saisit ce qui est au dedans. Il est d'abord en rapport avec le particulier, et il en extrait le général, discernant dans les substances les saveurs, ce qui est bon ou mauvais; et les saveurs sont produites par l'action des sels, bases ou plastiques des corps. L'homme est donc par ses deux premiers organes de perception, en rapport avec les deux extrêmes des choses, le dehors et le dedans.

Le sens du goût a surtout son siége dans la cavité buccale et dans certaines parties de cette cavité, la langue et le palais, ou plutôt il réside dans la membrane muqueuse qui revêt la bouche dans tous ses enfoncements depuis l'extrémité des lèvres jusqu'au pharynx, et qui se prolonge par l'œsophage jusque dans l'estomac. Cette membrane jouit d'une vive sensibilité à cause du grand nombre de filets nerveux qui en tapissent le tissu, et du mucus abondant qu'elle sécrète et qui la lubréfie sans cesse. La langue qui est la partie la plus active de l'organe du goût, est fournie de plusieurs nerfs qui lui donnent la faculté de sentir la présence des corps qui la touchent, et en outre il y en a un, le nerf gustatif, destiné spécialement à recevoir la sensation de la saveur et à la transmettre au *sensorium commune*. Ce nerf est au goût ce que le nerf optique est à la vue. On peut distinguer plusieurs degrés dans la dégustation, selon les parties de l'organe qui sont en exercice pour éprouver l'objet. Ainsi quand on veut

Digitized by Google

prendre un avant-goût, sans risquer les conséquences de l'ingestion, on touche légèrement l'objet du bout des lèvres, on l'effleure pour ainsi dire, mais assez pour en recevoir l'impression. Si l'on veut jouir de la saveur de la chose, on l'introduit dans la bouche, et si elle est solide, à l'aide des dents, de la langue, du palais et des parois internes des joues et de la salive, on la triture, on la divise, on la presse pour en exprimer le suc ou en dissoudre le sel. Quand on veut goûter plus profondément encore, c'est par l'arrière-bouche qu'on éprouve, c'est au passer, après la déglutition, et par l'impression faite sur le pharynx et l'œsophage qu'on en juge. Enfin il y a encore une épreuve plus intime, et aussi plus significative en ce qui concerne la salubrité et la convenance des substances nourricières: c'est ce qui est senti pendant la digestion et après que le travail de la chimification a commencé. Dans tous ces cas la sensation est différente, en raison de la partie organique affectée et de l'état où elle se trouve. Quand l'estomac est dérangé ou malade, tout l'organe du goût, pôle supérieur de l'estomac, s'en ressent aussitôt; la langue surtout qui en est l'instrument principal, et les altérations qu'elle présente, indiquent au médecin ce qui se passe dans l'organe central du monde inférieur. Mais par cela même le sens du goût est troublé dans son exercice; les sensations ne sont plus les mêmes que dans l'état sain; et par conséquent les perceptions diffèrent ainsi que les jugements dont elles sont la base. En général il n'y a rien de plus changeant, de plus capricieux, de plus individuel que le goût et les goûts, et c'est pourquoi il n'en faut pas disputer.

Digitized by Google

Il y a une certaine opposition entre le sens de la vue et celui du goût dans leur rapport avec le monde physique. L'œil s'en tient toujours éloigné, et il ne communique avec les corps que par l'intermédiaire de la lumière, le seul objet qui puisse le toucher. Il ne peut même voir qu'à une certaine distance; il n'a de commerce qu'avec ce qu'il y a de plus spirituel dans le monde terrestre; c'est le plus noble, le plus délicat, le plus pudibond des sens. Le goût au contraire, sent les objets au contact immédiat et même au contact moléculaire, afin que l'action chimique des sels dissous par la salive, puisse opérer sur les points irritables du tissu nerveux. C'est celui de tous nos sens qui se mêle le plus profondément avec la substance terrestre; car le toucher en palpe la surface, l'odorat en perçoit les émanations les plus subtiles, l'ouïe les vibrations sonores, et la vue la figure. La vue connaît les choses spéculativement ou sous le rapport de la science; le goût les fait connaître sous le rapport pratique, c'est-à-dire comme utiles ou nuisibles à l'existence et à l'organisation. Par le goût l'esprit entre donc plus avant dans l'intérieur des corps. La saveur qu'il perçoit, résulte de l'action de leurs qualités intimes sur les nerfs; ces qualités sont inhérentes aux sels qui constituent la nature de chaque corps, et les sels, dissous pour pouvoir s'assimiler à l'organisme, font la partie nourricière et réparatrice des aliments. La saveur est quelque chose de mixte entre la propriété essentielle du corps sapide et l'organisation de celui qui l'éprouve. Elle provient du contact et de la pénétration de ces deux termes. Il y a certainement dans la substance physique quelque chose qui correspond à ce

Digitized by Google

que nous éprouvons; mais ce quelque chose *en soi*, cette qualité objective ne se révèle à nous que par l'impression faite sur nos organes. C'est donc vraiment une qualité occulte; et peu nous importe, puisque nous n'avons besoin de connaître le monde matériel que dans ses rapports avec notre organisation et pour la conservation de notre existence.

§ 49.

La vue est le sens de la manifestation, le goût celui du mystère; or mystère et manifestation sont l'être et l'existence, le subjectif et l'objectif dans chaque chose. Le mystère se perçoit par le goût et non par la vue; autrement il ne serait point mystère. La manifestation se perçoit par la vue et non par le goût; autrement elle ne serait pas lumière. L'homme actuel ne peut donc connaître l'être, qu'autant qu'il a le goût de l'être, et ce goût, nourri et cultivé en lui, fait sa *sagesse*. Il ne peut connaître l'existence, qu'autant qu'il en a l'évidence par la lumière, et cette évidence fait la *science*. Or la science et la sagesse, qui proviennent de l'évidence et du goût, sont au-dessus de tout argument; car on ne dispute point des goûts; et l'évidence de la lumière en est la meilleure démonstration.

Le philosophe ne peut pas, comme le physicien ou le

Digitized by Google

physiologiste, ne voir dans les sens de l'homme qu'un mécanisme ou un organe. Il doit envisager constamment la faculté de sentir dont les divers sens sont les rayons, dont les organes du corps sont les instruments; et dans la sensibilité il doit toujours voir l'âme sentant, ou le centre de l'existence humaine affecté plus ou moins profondément, plus ou moins vivement par un objet physique, intellectuel ou psychique. C'est pourquoi chacun de nos sens extérieurs s'étend, se prolonge pour ainsi dire au dedans, et reparaît sous une autre forme dans l'ordre spirituel et moral; ou autrement, il y a une vue de l'âme et de l'intelligence, comme il y a une vue du corps; il y a un goût de l'âme et de l'esprit, comme il y a un goût du palais et de la bouche. Or ici encore le goût se présente avec les mêmes caractères, ne pouvant fonctionner que par le contact avec les qualités intimes des choses, sentant d'une manière obscure mais très-vive, et ayant beaucoup de difficulté à rendre raison de ce qu'il sent. Le goût reste toujours plus ou moins dans le mystère, et bien qu'il ait beaucoup d'influence sur la volonté et qu'il la fasse agir avec une grande assurance, il donne très-peu de satisfaction à la raison. Il se justifie plus par le fait que par la démonstration. C'est le contraire de la vue, qui perçoit les choses dans la lumière, et qui tend toujours à les mettre en évidence, à les faire passer en manifestation. Le résultat de l'exercice du goût est une saveur; d'où provient une jouissance, quand l'objet agrée, et en outre la réparation de la vie, quand il nourrit: ce qui se fait le plus souvent sans la coopération directe de notre volonté, et presque sans conscience. Ainsi le corps savoure et s'assimile les

Digitized by Google

aliments, sans que l'esprit s'en mêle; et dans l'ordre intellectuel, l'esprit peut goûter la vérité et s'en repaître sans en avoir la science, c'est-à-dire sans la réfléchir en idée, en pensée, en système. C'est ce qui arrive surtout aux âmes simples et droites qui reçoivent la parole avec confiance. Elles discernent spontanément et comme par instinct le vrai qui est dans la parole; elles en retirent une certaine saveur qui les récrée et les fortifie; c'est la saveur de la vérité, produite par le sel impérissable que contient la parole; c'est le goût du vrai sans en être la science, c'est de la *sagesse* (*sapientia, sapor, sapere*).

Il en va de même dans l'ordre moral, pour le discernement du juste et de l'injuste, du bien et du mal. Il y a dans la conscience morale, non faussée, non altérée, un certain goût du bien qui, mis en rapport avec quelque chose de bon moralement, lui donne une émotion agréable, une saveur de justice ou de vertu, et en même temps un sentiment de force, et une certaine excitation qui porte la volonté à bien faire. Ce goût de l'âme ou ce sens moral, toujours plus ou moins mystérieux, fait surtout l'homme de bien; beaucoup plus que la science, qui percevant par l'intelligence l'idée de la justice, l'applique spéculativement aux actions humaines pour les juger, mais le plus souvent n'a point d'effet sur la volonté et reste stérile dans l'entendement.

Nous retrouvons la même chose dans l'art, pour le discernement et la reproduction du beau. Le beau se goûte par un sentiment particulier, plus qu'il ne se pense par la réflexion; celui qui le sent vivement peut rarement expliquer tout ce qu'il éprouve et rendre raison du juge-

Digitized by Google

ment qu'il porte. La littérature et les arts sont des objets de goût plus que de science, et la critique littéraire ou artistique, qui peut affiner l'esprit pour le mettre en état de juger et d'expliquer les chefs-d'œuvre, le rend rarement capable d'en produire. Au contraire, les siècles de critique sont ordinairement stériles en belles productions, et il semble qu'on ne sache plus faire, quand on est si habile à dire comment il faut faire. Les siècles du génie dans les arts sont les époques du goût spontané, n'ayant point conscience de lui-même, et agissant merveilleusement sous l'influence mystérieuse de l'inspiration. A mesure que la science entre dans l'art, c'est-à-dire à mesure que la réflexion domine l'inspiration, le goût n'obéissant plus seulement à son instinct naturel qui le mène obscurément mais sûrement, s'affaiblit, s'émousse, perd confiance en lui-même et commence à hésiter, à douter au milieu des règles de la didactique et des discussions de la critique. L'originalité disparaît avec la spontanéité; l'esprit est opprimé par la forme, la vie défaille sous le joug senti de la règle; et il n'y aura plus qu'une beauté d'emprunt, une composition plus ou moins habile, comme la réflexion en sait faire, où il entre beaucoup de science et point de génie.

Chose remarquable! ici-bas il n'y a rien de vivant, de fort, de grandiose, de divin pour l'homme, que dans l'obscurité et par le mystère. Tout ce qui apparaît dans le plein jour du monde actuel est petit, mesquin, comme avorté: et cependant l'homme est fait pour la lumière, il n'aspire qu'à la contempler, et cette contemplation lui est annoncée, promise comme le dernier terme de la perfec-

Digitized by Google

tion, comme la félicité suprême. Oui sans doute, l'identification de la science et de la sagesse est la véritable perfection de l'humanité; elles doivent un jour se consommer l'une par l'autre. Mais en ce jour-là, qui sera le dernier jour des siècles, la ruine du temps et le triomphe de l'éternité, tout ce qui était caché sera manifesté; le mystère passera en évidence, la bonté se révèlera dans la gloire, et les âmes pures, pénétrées jusqu'au fond par la lumière divine qui ne trouvera plus d'obstacle en elles, la goûteront et la verront tout ensemble. Voir et goûter ne seront plus alors pour l'homme qu'un seul acte, une seule joie, parce qu'il ne sera plus en rapport qu'avec une seule chose, la seule nécessaire et qui ne lui sera point ôtée, à savoir Dieu ou le Bien infini, manifesté par la lumière de l'éternelle vérité, et s'exprimant par la Beauté universelle qui en est la splendeur. Cette connaissance de Dieu, de *Celui qui est*, fait la vie éternelle, suivant la parole de Jésus-Christ (S. Jean, XVII, 3). A cette hauteur, science, sagesse et vie, contemplation, goût et jouissance sont identiques : c'est l'amour.

§ 50.

Si donc l'organe du goût tient le second rang dans le développement naturel des organes des sens, les objets du goût, les saveurs, les qualités intimes et essentielles des substances doivent répondre au second besoin de l'homme actuel. En effet ce qui importe le plus à sa vie, après qu'elle a été excitée par

Digitized by Google

la lumière, ce qui contribue le plus au bien-être physique, intellectuel et moral de cette vie, ce qui fonde et maintient ce bien être, c'est le discernement par le goût de ce qui est bon ou mauvais, bien ou mal pour l'homme. Nous dirons donc que les perceptions du goût, tant physique qu'intellectuel et moral, sont les secondes en rang et en dignité; que les jugements qu'elles motivent ont le plus de valeur subjective, comme ceux qui sont fondés sur l'évidence ont le plus de valeur objective; et ainsi les conceptions qui en dépendent, et qui ont pour objet les qualités intimes des existences, constituent la seconde catégorie, qu'on peut appeler *catégorie de la qualité.*

Le goût est le sens de la *qualité.* La qualité n'est point la substance, mais elle lui est inhérente, et on ne peut la concevoir séparément de la substance. La substance est ce qu'il y a de plus général, de générique dans les existences; c'est ce par quoi elles sont et subsistent. La qualité est ce qui caractérise l'espèce et l'individu, ce par quoi elles sont *telles* qu'elles sont, de telle manière; ce qui les distingue et les différencie. De la qualité ou des propriétés essentielles des êtres proviennent leurs affinités et leurs répulsions, leurs sympathies et leurs antipathies. Aussi les perceptions du goût, qui portent sur les qualités intimes des choses, ont-elles toujours quelque chose d'obscur, comme les jugements auxquels elles donnent

Digitized by Google

lieu. Ces jugements ont plus de force subjective que de force objective; ils valent surtout pour le sujet qui sent. Les décisions du goût sont toutes personnelles; elles ne sont point susceptibles de preuves rationnelles. C'est pourquoi nous les mettons au second rang dans l'ordre de la science, qui veut avant tout l'évidence, et qui se développe par la démonstration. Mais dans la pratique ou pour la conduite de la vie, elles ont souvent plus d'importance que la vue de l'esprit, qui ne saisit les choses que dans leur forme générale, dans leur ensemble, dans leur unité, sans qu'il y ait mélange du sujet avec l'objet, pénétration de l'un par l'autre, comme cela arrive par le goût. En outre, comme c'est par le sens de la vue que nous acquérons l'idée de la substance ou du *substratum* étendu de toutes les qualités, et que nous ne pouvons concevoir une qualité sans une substance, la conception de la qualité aurait manqué de base sans la conception préalable de la substance; et ainsi dans l'ordre de la formation de la connaissance, l'idée de la substance, tout obscure qu'elle est à son origine, devait précéder la perception de la qualité, comme dans la réalité l'être est avant la manière d'être. La catégorie de la qualité est donc au second rang selon l'ordre même de la nature, et notre classification n'a rien d'arbitraire.

Du reste quand nous disons que le goût est le sens de la *qualité*, ou perçoit primitivement la qualité, nous n'entendons point parler de la figure, de la couleur ou des autres phénomènes de l'existence, désignés ordinairement par ce mot d'une manière abusive selon nous, ou au moins par une extension d'expression, que la rigueur du

Digitized by Google

langage philosophique tolère sans l'approuver. Il y a dans chaque chose une qualité fondamentale, une propriété générale de laquelle ressortent toutes les autres; et qui en détermine le caractère; c'est ce qui la rend *bonne* ou *mauvaise*. A proprement dire, il n'y a que deux qualités des existences, le *bien* et le *mal*, et encore le *mal*, comme toute négation, n'est-il qu'une restriction, une limitation, un obscurcissement du *bien* qui est la qualité unique ou la vraie manifestation de l'être. Ainsi dans les existences du monde, dans les corps, il y a un caractère physique, plus ou moins en analogie avec notre constitution physique, et ce rapport discerné par le goût physique, fait que nous trouvons *bon* l'objet qui nous convient. Dans les choses morales, dans les actions humaines, il y a un caractère moral, une qualité morale, par quoi l'action nous agrée ou nous répugne et ainsi nous paraît juste ou injuste, bonne ou mauvaise, avant toute réflexion, avant tout raisonnement, par la simple épreuve du sens intérieur, par le discernement du goût moral. Dans les choses métaphysiques ou intelligibles, comme dans les choses rationnelles ou logiques, dans les idées, les pensées et les conceptions de l'esprit, il y a une qualité fondamentale qui les distingue et les qualifie, savoir la vérité ou la fausseté, et c'est par là qu'elles agréent ou répugnent tout d'abord au sens de la vérité, au goût du vrai, inné à toute intelligence suffisamment développée et non encore faussée. Enfin dans les choses littéraires ou d'art, dans les œuvres de la nature et de l'homme, envisagées sous le point de vue du beau, il y a quelque chose d'essentiel qui leur imprime le caractère de beauté ou de laideur, et que nous discernons tout d'abord

Digitized by Google

par un sens intérieur, qui est un véritable goût, aussi inexplicable que les autres.

Une autre différence entre le goût et la vue, c'est qu'en toutes choses le goût est d'autant plus sûr qu'il est plus spontané, plus rapide, moins réfléchi : presque toujours la première impression est la meilleure, et on la gâte en y revenant; tandis que dans les perceptions de la vue, la répétition du regard, l'observation fréquente et prolongée et enfin la démonstration augmentent et fortifient l'évidence. Les hommes qui voient, sentent toujours plus ou moins le besoin de démontrer, d'expliquer, de mettre au jour. Ceux qui goûtent énoncent simplement ce qu'ils ont éprouvé, senti, discerné, sans se mettre en peine de le justifier et souvent sans le pouvoir.

§ 51.

L'objet du premier besoin de l'homme, c'est la lumière. Outre la lumière physique qu'il boit par son regard et qu'il aspire à tout instant avec l'air, véhicule de la vie, il lui faut encore une nourriture matérielle, corporelle, plus spécifiée, appropriée à son organisation, qu'il extrait des substances alimentaires au moyen du goût. Mais l'homme n'est pas seulement un corps organisé, un animal. Il est aussi un être intelligent et moral; il a un esprit et une âme, et ainsi il lui faut, pour vivre de toute la plénitude de la vie humaine, une autre nourriture,

Digitized by Google

une nourriture qui soit à la fois spirituelle et matérielle, lumineuse et mystérieuse, une nourriture uniquement propre à l'homme, lequel ne vit pas seulement de lumière physique et d'air, de substance élémentaire ou de pain, mais de toute parole de vérité.

§ 52.

Si le développement des facultés les plus précieuses de l'homme dépend de la parole, si la compréhension et la puissance de la parole sont essentielles à sa nature, en font le complément et la dignité, si l'homme n'est homme que par la parole, il faut que dans les premiers degrés de son développement se forment aussi l'organe pour recevoir la parole, le sens pour la saisir et la percevoir. Ce sens c'est l'ouïe, l'organe c'est l'oreille; et l'oreille apparaît après la bouche et l'œil comme une cavité mystérieuse dans la tête du fœtus.

A la naissance de l'enfant l'oreille ne remplit encore aucune fonction. Elle en est incapable, parce que son organisation n'est pas achevée. Le pavillon ou la conque est à peine formé, et son tissu n'a point la dureté nécessaire pour répercuter les sons et les envoyer dans le conduit auditif. La membrane du tympan n'est pas encore placée verticalement, et la cavité du même nom ou la *caisse* est

Digitized by Google

toute remplie de mucosités. Aussi le nouveau-né paraît-il ne rien entendre, et c'est seulement après quelques mois que l'audition entre en exercice. En général le sens de l'ouïe ne se développe convenablement chez l'homme qu'avec les organes de la parole. L'enfant apprend à entendre et à parler tout ensemble, et cela doit être, puisque la parole est l'objet principal de l'ouïe, et que l'homme ne parle qu'autant qu'il entend parler.

On ne peut assez admirer la sagesse du Créateur dans la disposition des organes du corps humain, et leur correspondance parfaite avec le développement de l'esprit et ses besoins. Le premier besoin de l'homme est la lumière, parce que la lumière est le grand excitateur de la vie, et c'est le sens de la lumière qui reçoit d'abord son organe. Le second besoin est celui de l'alimentation corporelle, pour entretenir la vie allumée et conserver l'organisme, et voilà l'organe du goût qui paraît. Quand l'homme animal est organisé et que sa subsistance paraît assurée, l'homme spirituel commence à poindre, et pour cela il faut que la vie spirituelle lui soit communiquée par une influence analogue à sa nature, et soit nourrie par un aliment qui lui convienne. C'est par la parole que lui arrivent cette excitation et cette nourriture, et alors le sens qui répond à la parole achève de s'organiser. L'enfant devient capable d'entendre, d'écouter, et par conséquent de parler. A ce moment il se passe dans l'homme quelque chose de très-remarquable, savoir, la transition du monde physique au monde moral ou métaphysique au moyen du sens de l'ouïe et par le ministère de la parole. Jusque-là, par la vue organique et par le goût physique, l'enfant n'était en relation qu'avec le monde

Digitized by Google

matériel, avec la nature sensible, et il n'y avait là aucune influence qui pût féconder et développer son intelligence et son âme. S'il eût grandi, muni seulement de ces deux sens, il serait resté animal, bien qu'il eût la capacité ou la virtualité de l'homme spirituel. Mais la puissance n'aurait point passé en acte, faute d'une excitation convenable. Pour faire un homme intelligent, il faut donc une fécondation intelligible, et elle ne peut venir que du monde intellectuel, par l'action d'une intelligence, obligée pour parvenir jusqu'à l'esprit et à l'âme de l'homme, de revêtir une forme accommodée à son organisation, et ainsi de se faire souffle, son et parole pour s'introduire par l'oreille et par l'ouïe. Par la parole, et par elle seulement, l'homme esprit est mis en commerce avec le monde des esprits. C'est une nouvelle sphère qui lui est ouverte, et dès ce moment, sa vie, en rapport avec tous les mondes, excitée à la fois par toutes les espèces d'influences, dans le corps, dans l'esprit et dans l'âme, pourra se développer avec toute la plénitude et dans toute la magnificence de la nature humaine.

§ 53.

L'œil est le pôle principal du cerveau et le cerveau est l'organe spécial de l'homme-esprit. La bouche, en tant qu'organe du goût est le pôle supérieur de l'estomac, et l'estomac est l'organe principal de l'homme animal. L'oreille est le pôle diamétral du cerveau, qui est lui-même le pôle supérieur du

Digitized by Google

cœur, et le cœur placé dans la poitrine est l'organe principal de l'être psychique, le représentant organique de l'âme. Or l'oreille en rapport avec le cerveau, le cervelet et tous les organes de la tête d'un côté, communique de l'autre avec la cavité gutturale et par elle avec la poitrine. C'est de la poitrine, animée par le cœur, que partent la voix, le ton, la parole. La bouche parle de l'abondance du cœur, et la parole qu'elle émet, admise par l'oreille, pénètre en vibrant dans la poitrine et jusqu'au cœur. Les sons résonnent dans la cavité pectorale; la voix s'y répète en écho ou s'y réfléchit.

Nous avons déjà indiqué la position et le degré hiérarchique de l'oreille dans l'organisation de la tête. Comme pôle diamétral du cerveau, elle est plutôt un organe de passivité que d'activité; elle reçoit et ne transmet rien, même dans l'acte d'écouter où l'esprit réagit vers le son pour mieux entendre; mais sa réaction qui ne sort point de l'organe, se borne à le mettre dans les conditions les plus favorables à l'audition. C'est le contraire de l'œil qui, comme pôle supérieur de l'axe de l'encéphale, est éminemment actif, donne autant qu'il reçoit, et sert avec la parole à la génération spirituelle, comme l'ouïe est employée à la conception. Le regard en effet a une vertu pénétrante, une puissance génératrice; il lance du feu et de la lumière; il éclaire, embrase, vivifie. Il est surtout l'expression de la force expansive de l'âme. L'ouïe est plus en rapport avec la force attractive, et c'est pourquoi elle attire, absorbe,

Digitized by Google

rassemble, et par la parole qu'elle est chargée de recueillir et de transmettre à l'esprit, elle l'aide surtout à concevoir spirituellement les choses. C'est pourquoi le nom de la fonction de ce sens est devenu celui de la faculté de la conception, l'entendement.

Le sens de l'ouïe, comme les deux sens que nous avons examinés précédemment, a un objet spécial qu'il peut seul saisir et percevoir, le *son*. Le son est quelque chose de mixte, qu'on ne peut comprendre sans l'explication de tout ce qui concourt à le former, savoir l'objet dont il émane, le moyen par lequel il se forme et se propage, l'organe qui le reçoit et enfin le sens qui le perçoit.

Tout objet peut rendre un son ou produire un bruit, quand il est frappé ; ébranlé. Ses molécules entrent alors en vibration, et ces vibrations sont plus ou moins rapides, en raison de la percussion, et de la constitution du corps, de sa forme, de sa position et de plusieurs autres circonstances. Chaque corps rend un son analogue à ce qu'il est constitutionnellement et accidentellement. Il a une certaine propriété sonore, manifestée par l'ébranlement, et qui dépend de sa nature et de sa composition. Ainsi il y a des corps plus sonores que d'autres, comme les métaux, le bois sec, les tissus animaux desséchés, dont on fait les instruments de musique. Tout le monde sait que le son d'une cloche dépend du mélange et de la proportion des matières qui la composent. Cependant le corps ne produit point de son à lui tout seul, quoiqu'il le détermine et lui imprime le ton par sa manière de vibrer; il faut encore qu'il vibre dans l'air, et que l'air mis en mouvement par les mouvements du corps vienne affecter l'oreille. L'air est le prin-

Digitized by Google

cipal conducteur du son, quoiqu'il n'en soit pas le meilleur; il est indispensable pour que le son soit formé, ou au moins pour que nous l'entendions. Qu'on place un corps sonore dans le vide, une montre à sonnerie sous la cloche de la machine pneumatique, et le son n'est plus perçu. Qu'on fasse tomber une balle de plomb dans le tube de Torricelli, et elle ne fait pas plus de bruit dans sa chute que la plume qui se précipite avec elle. Les molécules de l'air, ébranlées par celles du corps, vibrent comme elles; elles sont successivement comprimées et détendues en vertu de leur élasticité, et agissant ainsi les unes sur les autres à la file, depuis l'objet jusqu'à l'oreille, elles forment autant de lignes droites ou de rayons sonores, qui ébranlent à leur tour la membrane du tympan et toutes les parties contiguës. Nous laissons aux physiciens à expliquer plus en détail l'irradiation sonore, et les conditions qui la rendent plus ou moins active.

L'oreille reçoit les rayons sonores à peu près comme l'œil reçoit les rayons lumineux. On peut la partager en trois parties distinctes, l'oreille externe, l'oreille moyenne et l'oreille interne. L'externe se compose du pavillon, espèce de conque propre par sa forme et par sa substance fibro-cartilagineuse à rassembler les rayons, à les réfléchir et à les diriger par le conduit auditif vers la membrane du tympan. Le conduit auditif a environ six lignes de longueur; il est revêtu d'une membrane très-sensible qui sécrète le cérumen, humeur jaune et visqueuse, qui empêche la poussière, les insectes ou autres corps étrangers de s'appliquer sur le tympan, lequel doit être uniquement touché par l'air, comme la cornée transparente par la lu-

Digitized by Google

mière. Le tympan est une membrane de forme circulaire, placée verticalement, qui sépare le conduit auditif de l'oreille moyenne, appelée aussi caisse du tympan. A cette membrane, qui ferme exactement la caisse, s'attache la chaîne des osselets, le marteau, l'enclume, l'os lenticulaire et l'étrier; ce dernier s'applique immédiatement sur un trou qu'on appelle *fenêtre ovale*, et qui sépare l'oreille moyenne de l'oreille interne. La caisse du tympan est remplie d'air, et cet air se renouvelle continuellement par un canal ouvert dans l'arrière-bouche, et qu'on a nommé la *trompe d'Eustache*. Nous attachons une grande importance à constater cette communication de l'oreille avec la gorge, et par la gorge avec la poitrine. Par ce passage on peut injecter un liquide dans l'oreille moyenne en cas d'inflammation. Voilà aussi pourquoi on ouvre instinctivement la bouche pour mieux entendre, ce qui donne un nouvel accès aux rayons sonores. On remarque encore dans la caisse du tympan le *trou rond*, fermé comme la fenêtre ovale par une membrane, qui empêche la communication de l'air de la caisse avec le liquide renfermé dans l'oreille interne. Cette dernière se divise en trois parties principales, savoir: le *vestibule* qui est au milieu, le *limaçon* et les *canaux semi-circulaires* qui communiquent avec lui de chaque côté: dans ces trois cavités le nerf acoustique se répand en plusieurs branches et comme une pulpe qui s'épanouit. Ainsi que tous les nerfs très-sensitifs, il est continuellement lubrifié par une humeur qui remplit l'oreille interne, et qu'on appelle la lymphe de Cotuni. Ce liquide est indispensable à l'audition; elle se fait moins bien quand il diminue, parce que

Digitized by Google

le nerf auditif n'est plus suffisamment humecté; c'est une des causes de surdité dans la vieillesse. La membrane du tympan, qui paraît un des organes principaux de l'ouïe, n'est cependant point absolument nécessaire; comme le cristallin, qui joue un rôle si important dans la vision, peut être suppléé jusqu'à un certain point, quand il a été extrait pour cause de cataracte.

Comment se produit la sensation de l'audition au moyen de ces parties, c'est ce qu'on ne peut dire exactement. Nous savons seulement en général qu'elles y contribuent toutes, mais il est difficile de déterminer la part qu'y prend chacune. Le corps ébranlé vibre et fait vibrer l'air; l'air ébranle la membrane du tympan, celle-ci l'air de la caisse et surtout la chaîne osseuse qui unit le tympan à la membrane de la fenêtre ovale. De là l'ébranlement se communique au liquide de l'oreille interne, et c'est dans ce liquide et par ce liquide que le nerf acoustique est affecté. Nous sommes portés à croire que l'air de la caisse du tympan est pour peu de chose dans l'audition, et que les vibrations se propagent surtout par les osselets; car l'expérience prouve que les corps solides et l'eau conduisent mieux le son que l'air. Ainsi s'expliquerait l'arrangement des osselets dans l'oreille moyenne, le son se renforçant à mesure qu'il avance, conduit d'abord par l'air, puis par les osselets, puis par l'eau de l'oreille interne, où il rencontre le nerf qui en est le conducteur par excellence, et qui le transmet au *sensorium commune*, au sens proprement dit.

Le sens de l'ouïe ne doit pas être confondu avec l'organe de l'ouïe. Le sens est une irradiation de l'esprit, un

Digitized by Google

mode du *sensorium commune*, de la faculté de sentir, et bien qu'il s'exerce habituellement par l'oreille, cependant il n'y réside point, pas plus que l'esprit n'est attaché exclusivement au cerveau. Ils fonctionnent l'un et l'autre, dans l'état normal, par la partie de l'organisme qui leur correspond, mais la coopération de tel organe n'est pas une condition absolue de leur exercice. Plus haut nous avons cité des cas où certaines personnes ont pu voir des choses physiques sans le secours des yeux, et ainsi sans la lumière du jour. Il y a aussi des circonstances plus ou moins extraordinaires, mais constatées par l'observation, où d'autres ont entendu des paroles, qui ne leur arrivaient point par l'oreille externe, et dont elles saisissaient parfaitement le sens, tandis que ceux qui les entouraient n'entendaient rien. Un autre fait qui distingue le sens de l'organe, c'est que dans l'audition comme dans la vision la perception est simple, quoique l'organe soit doublé et qu'il doive y avoir un double ébranlement. La parole qui résonne aux deux oreilles est perçue comme une seule parole malgré la double impression.

Une chose qui surpasse toute compréhension, c'est la manière prompte et nette dont l'oreille saisit les sons divers qui vibrent en même temps sans se confondre, en sorte qu'elle discerne à la fois leur variété et leur unité, comme il arrive à un chef d'orchestre, dirigeant un grand nombre d'exécutants et de chanteurs. Ici l'art d'écouter paraît poussé au plus haut degré. Qu'on se figure, si l'on peut, des milliers de rayons sonores arrivant à la fois à la membrane du tympan, inondée pour ainsi dire par des torrents de mélodie et d'harmonie, et qu'on explique com-

Digitized by Google

ment tous ces rayons s'unissant sans se confondre, se croisant sans se gêner, parviennent à déposer dans l'oreille une impression d'ensemble qui leur correspond, et à exciter dans l'esprit par le sens une perception analogue à cette impression. Quelle immense multiplicité, et en même temps quelle belle unité! Que doit-ce être que l'âme humaine avec son esprit et sa sensibilité, pour suffire à tout cela, pour recevoir à la fois tant d'excitations et y réagir? Nous voyons tous les jours ces merveilles, nous en sommes les témoins et les acteurs, et il faut toute la puissance de l'habitude pour ne pas être à chaque instant stupéfait d'admiration.

Les physiciens ont observé plusieurs analogies entre les rayons sonores et les rayons lumineux. Ainsi les uns comme les autres marchent en ligne droite avec une vitesse uniforme, et quand ils rencontrent un obstacle, ils sont répercutés suivant la même loi, en faisant un angle de réflexion égal à l'angle d'incidence. Les phénomènes de l'écho se produisent à peu près comme ceux du miroir, sous une forme bien différente. Une autre analogie remarquable, c'est que le rayon sonore éprouve une espèce de décomposition comme le rayon de lumière; il trouve aussi dans l'oreille une sorte de prisme qui le brise et l'analyse. Ainsi il n'y a pas de son qui ne produise ses harmoniques; c'est-à-dire que dans tout son, une oreille exercée peut en discerner au moins deux autres concomitants et qui dépendent du son générateur. Il n'y a donc rien de vraiment simple dans le monde physique, pas même un rayon de lumière, pas même un son, pas même la sensation qu'ils excitent. La simplicité, l'unité

Digitized by Google

n'appartient qu'au monde intelligible, au monde divin. Pour nos sens tout est complexe, multiple, composé, et il leur est impossible d'atteindre jamais le principe des existences, l'élément qui les produit, ni le terme final où elles vont se résoudre. C'est que le monde sensible n'est rien par lui-même ni de lui-même; il n'a en lui ni la raison ni la fin de son existence, et on ne peut l'expliquer qu'en s'élevant au-dessus de lui. Ici-bas nous sommes sans cesse pressés, comme dit Pascal, entre deux infinis que nous ne saisissons jamais, et que le monde dans son ensemble comme dans ses parties les plus minimes nous représente toujours symboliquement: l'infini en grandeur, l'infini en petitesse. Notre imagination s'évertue à se figurer l'un et l'autre, et elle se perd dans l'*indéfini*, augmentant sans cesse une quantité qu'elle peut toujours accroître, divisant sans relâche une particule de l'étendue, dont les parties se présentent encore à la division: tant il ressort de tous côtés que ce monde est une figure passagère, ombre d'un monde supérieur où sont les principes et les raisons dernières de toutes choses, et sans lequel la scène, qui frappe nos sens et les enchante trop souvent, n'a ni beauté, ni vérité, ni bonté!

L'objet principal de l'ouïe dans l'homme, c'est la parole; car c'est par la parole que ce sens acquiert toute sa perfection, et remplit sa fonction principale, qui est de servir d'instrument à la fécondation intellectuelle et morale, afin que l'homme-esprit naisse à la lumière de la vérité. La parole est l'idée, la pensée revêtues d'un souffle, enveloppées d'air et vibrant à travers l'espace dans les vibrations de l'air qu'elle a mis en mouvement. Au

Digitized by Google

fond de toute idée, de toute pensée, il y a un sentiment, une volonté qui partent de l'âme, qui sont l'âme elle-même subissant une action et réagissant. Plus l'âme sent vivement, profondément, plus sa réaction sera intense, plus son désir sera fort, plus aussi ce qu'elle éprouve et ce qu'elle veut retentira dans le corps, affectera les fonctions de l'organisme, celles du cœur surtout, parce qu'il est l'organe central et le représentant spécial de l'être psychique. Aussi dans ce cas l'action du cœur est notablement changée. Il bat plus rapidement, il palpite, il se dilate et se contracte avec énergie; le sang s'en échappe avec impétuosité et circule avec ardeur. Le contraire arrive, quand l'affection éprouvée est triste, douloureuse. Le cœur se concentre; les battements sont gênés, serrés et pour ainsi dire ramassés, le sang se retire au centre ou s'en échappe avec peine, la circulation se ralentit, la chaleur diminue, le pouls baisse, est opprimé, roide, intermittent. Toutes nos affections morales, quelle que soit leur nature, se font sentir à la région précordiale, et y produisent des sensations analogues. Que nous jouissions ou que nous souffrions, nous avons besoin de le manifester pour trouver de la sympathie ou du secours, et c'est par la parole surtout que se fait cette manifestation. Or la parole dans ce qu'elle a de physique se compose de souffle et d'air. Le souffle vient des poumons qui le produisent continuellement par la fonction de la respiration; ils attirent l'air extérieur, nécessaire à l'oxygénation du sang qui circule dans leur réseau cellulaire pour y être refait, et tout en chassant au dehors, en expirant la partie non respirable de cet air et le résidu de l'hématose, ils exhalent aussi

Digitized by Google

un esprit particulier, tout imprégné de la substance de l'homme, et qui constitue son haleine, son souffle. C'est ce souffle qui est le véhicule de la parole, la matière première de la voix, modifiée ensuite par le larynx et tous les organes vocaux. Or le cœur a une action immédiate sur les poumons, et par eux sur les organes de la voix, en sorte que la passion ou le sentiment qui affecte le cœur affecte aussi ces organes et par suite les résultats de leur fonction, la voix, la parole, le langage : de là l'expression, l'accent, le ton de la parole. En effet la respiration et la voix changent avec les affections du cœur. Il y a un rapport admirable entre leurs organes, et ce rapport n'est point seulement une sympathie; l'œil le saisit, le doigt le touche, puisqu'il y a continuité d'organisation. Quand nous disons que la bouche parle de l'abondance du cœur, nous exprimons à la fois un fait physiologique et un fait psychologique, et cette parole de l'Évangile est vraie moralement et anatomiquement tout ensemble. Ce n'est point une métaphore, une figure ; c'est l'expression simple et précise d'une profonde vérité, qui, bien comprise, jette du jour sur la physiologie, en lui aidant à expliquer les fonctions de la respiration et de la phonation ; sur la pathologie, en lui découvrant la cause de plusieurs altérations graves du cœur et de la poitrine; sur la thérapeutique, en indiquant les meilleurs moyens de les traiter; et enfin sur la psychologie, en lui révélant la cause profonde de l'énergie et de l'efficacité de la parole. Ainsi quand nous proclamons que la parole divine, principe de tout bien et de toute justice sur la terre, est encore pour l'homme la source principale de la vérité et de la science; et que

Digitized by Google

s'il s'appliquait de toutes ses forces à la recevoir, à la goûter, à la comprendre et à la pratiquer, il y trouverait avec la règle de sa volonté, avec la nourriture de son âme, la lumière de son intelligence, et les principes nécessaires de toutes ses connaissances pour l'explication foncière de la nature, de l'univers et de lui-même; nous n'entendons pas, qu'on le sache bien, émettre une assertion pieuse, avancer une proposition dévote; nous entendons énoncer un fait dont l'expérience mille fois répétée nous a donné une conviction profonde, et que nous tâcherons par tous nos moyens et de toutes manières de rendre évident, palpable à tous ceux qui aiment sincèrement la vérité, qui la cherchent sérieusement, de bonne foi, et qui n'étant point satisfaits par des mots, des images et des abstractions, veulent une science substantielle et vivante.

§ 54.

L'homme physique voit avant qu'il ne boive ou ne mange, et il goûte avant d'entendre ou d'écouter. L'homme psychique au contraire entend avant de pouvoir goûter, puisque la vie et la nourriture lui viennent par l'ouïe et par la parole. L'homme psychique est en germe dans l'homme physique, comme celui-ci, avant la génération, était en germe dans le sein maternel. La parole fécondante arrive par l'ouïe; l'esprit la reçoit, y adhère, la goûte, la discerne, l'élabore, en extrait la saveur, en perçoit la lumière et arrive ainsi à la vue intuitive, puis à

Digitized by Google

l'évidence objective de ce que la parole lui avait annoncé.

§ 55.

Le premier acte de l'homme né à la lumière physique est donc le *voir* simple, la vision. Le second est *goûter*, la manducation. Le troisième *entendre*, écouter, l'audition. L'objet de la vision est la lumière générale et une, ou l'*unité*. L'objet de la manducation, ce sont les saveurs, les qualités diverses, la *diversité*. L'objet de l'audition, ce sont les sons successifs, les mots, les langues, la *multiplicité*. Le premier acte de l'homme psychique, né par la parole, est *entendre*, le second *goûter*, le troisième *voir* ou *contempler*. Le développement de l'homme physique se fait donc en descendance, puisqu'il va de l'unité à la multiplicité; celui de l'homme psychique se fait en ascendance, puisqu'il revient de la multiplicité à l'unité.

L'ouïe est un sens intermédiaire entre le monde physique et le monde intellectuel. C'est par l'ouïe que l'action de l'esprit intelligent pénètre pour la première fois dans l'homme au moyen de la parole, laquelle, comme tout moyen terme, participe à la nature des deux extrêmes qu'elle doit mettre en rapport; physique par sa forme, psychique par son esprit, en tout point semblable à

Digitized by Google

l'homme dont elle est l'expression par son double caractère. Chaque genre d'existence ne peut être développé que par un esprit de son degré; c'est pourquoi la raison ne paraît dans l'enfant qu'après qu'il a été actionné, pénétré, vivifié par la parole, et alors seulement il commence à parler. C'est le point de départ du développement de l'homme psychique, qui se fait dans un ordre inverse à celui de l'homme physique. Ce qui l'excite dans celui-ci, c'est la lumière; par conséquent son premier acte est de voir: ce qui porte la vie dans celui-là, c'est la parole; par conséquent son premier acte est d'entendre. Or la vue saisit d'abord la totalité, la généralité, l'unité. Elle s'occupe ensuite à distinguer, diviser, abstraire; et le maximum de la connaissance physique acquise par ce sens, c'est de saisir tous les détails dans l'ensemble, la variété et la multiplicité dans l'unité.

Il en va tout autrement de la connaissance intellectuelle. Partant de l'audition et de la parole, elle débute par la multiplicité, par les sons détachés et successifs du langage; et il faut qu'elle apprenne à les combiner pour en saisir l'unité et la reconstituer. Ainsi l'enfant qui apprend à parler, prononce d'abord les sons les plus élémentaires. Quand il apprend à lire, il commence par considérer les lettres séparément pour les bien distinguer, puis il les assemble en syllabes, puis avec les syllabes il compose les mots; puis il enchaîne les mots pour faire des phrases et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il s'élève à l'unité d'une pensée exprimée complétement par le discours. Mais quelle distance immense entre ses premiers efforts pour discerner les sons primitifs du langage et les reproduire, et le temps

Digitized by Google

où la parole devient lumineuse pour lui, où il voit clairement et objectivement ce qu'elle énonce! Entre ces deux points extrêmes se trouve l'exercice du goût de l'esprit, qui lui fait savourer le sens, la saveur ou le sel de la parole, longtemps avant qu'il puisse en voir la lumière. L'enfant sent la parole avant de la comprendre, avant d'en avoir l'évidence; ou plutôt il la comprend par le sentiment; car sentir, c'est recevoir en soi une influence qui modifie.

Ce temps intermédiaire est l'époque dominante de la croyance et de la foi, époque extrêmement importante dans le développement de l'homme, et où doivent être posées les bases de la science et de la moralité humaine. C'est un grand bonheur pour l'enfant d'être placé alors sous l'action d'une parole de bien et de vérité. Il en est pénétré à son insu; il la goûte obscurément, en exprime le suc, se l'assimile, sans pouvoir s'en rendre compte et souvent sans qu'il en paraisse rien au dehors; comme la plante qui germe, pompe les humeurs de la terre et s'en nourrit longtemps avant que sa tige ne surgisse. L'esprit paraît sommeiller, parce que le mouvement se fait lentement et dans la profondeur. C'est un sommeil réparateur pendant lequel la nutrition s'opère au dedans, et il en sortira plus tard un élan vigoureux. Aussi, à cet âge, il ne faut pas trop exciter l'enfant à exprimer ce qui est en lui. Comment voulez-vous qu'il vous dise nettement ce qu'il éprouve, quand il ne le sait pas lui-même, incapable qu'il est encore d'en acquérir la conscience par la réflexion? On doit lui laisser absorber et digérer tranquillement l'instruction reçue et ne pas le forcer à produire prématuré-

Digitized by Google

ment; car il n'est pas encore nubile dans l'ordre intellectuel, on ne ferait que le fatiguer en pure perte, ou l'épuiser à produire des avortons. Il ne faut donc point lui imposer un travail d'esprit qui exige de l'invention, des vues d'ensemble, la distinction des parties dans le tout, d'une idée dans ses développements, d'un principe dans ses conséquences. Pour cela il faut être capable de la vue de l'intelligence et de la compréhension qu'elle donne. C'est bien plus à goûter les choses qu'à en rendre raison, qu'on doit l'exercer; et les explications, qu'on peut lui demander, doivent porter sur la forme plus que sur le fond. Voilà pourquoi les sciences de raisonnement pur et de déduction rigoureuse, les sciences dites *exactes*, comme les mathématiques, ne conviennent pas à l'enfance, et en général ne peuvent être étudiées avec fruit que si l'intelligence a déjà quelque vigueur; car dans ces sortes de sciences, il faut tout voir par l'esprit: tout devient évident à l'œil de la raison par la démonstration.

Ainsi dans les choses morales et métaphysiques, pour tout ce qui se rapporte à l'ordre spirituel, religieux et divin, le goût, qui est le sens de la croyance et de la foi, doit préparer l'esprit humain à l'évidence et l'y conduire. Goûtez et voyez, telle est la marche de l'homme psychique; voyez et goûtez, touchez et croyez, telle est celle de l'homme physique. Le premier va toujours de bas en haut; il s'élève en tendant vers l'unité. Le second va de haut en bas; il descend en allant du genre à l'espèce et à l'individu, de l'unité à la multiplicité.

Digitized by Google

§ 56.

Toutes nos conceptions intellectuelles se ramènent donc à trois catégories principales ou se distinguent en trois classes. La première est celle de la *substance*, qui comprend les idées de l'unité, de l'universalité, de la généralité, de la simultanéité, de l'espace, de l'ensemble, de la totalité, etc., idées qui s'acquièrent primitivement par la vue. La seconde, celle de la *qualité*, renferme les perceptions des qualités intimes de la substance diversifiée ou des substances particulières, celles des rapports de convenance ou de disconvenance entre le moi et le non-moi, la perception des espèces dans le genre, lesquelles se forment primitivement par le goût. La troisième, qu'on peut appeler catégorie de la *quantité*, contient toutes les notions multiples de quantité et de nombre, de mouvement et de progression, de temps et de succession, de personnalité, d'individualité et de relation, enfin tout ce qui ne peut être exprimé distinctement que par un langage successif, par le langage articulé, objet du sens de l'ouïe. Toutes nos conceptions intellectuelles sont donc universelles, générales ou individuelles. Nous concevons toutes choses sous les formes de l'universalité, de la généralité, de l'individualité.

Les trois catégories fondamentales se rapportent aux

Digitized by Google

trois sens que nous venons d'examiner, ou plutôt elles dérivent nécessairement de leur exercice et de leur rapport avec l'objectif qui leur correspond. Substance, qualité, quantité; en d'autres termes, unité, diversité ou dualité, multiplicité; ou encore, genre, espèce, individu, telles sont les trois formes les plus générales de la connaissance humaine. Tout le travail de la pensée consiste à faire passer une chose d'une catégorie dans l'autre, ou à se la représenter successivement sous la forme propre à chacune; soit en faisant sortir ce qui est enveloppé dans l'unité du genre, pour l'appliquer à la diversité des espèces et le voir réalisé dans la multiplicité des individus; ce qui s'appelle *déduire;* soit en observant les individus; en examinant leurs caractères multiples pour les ramener par l'abstraction au caractère commun des espèces, aux qualités essentielles, et par elles remonter jusqu'à l'unité du genre, principe substantiel des espèces et des individus; ce qui s'appelle *induire.* Or, déduire et induire, avec toutes les opérations que ces deux fonctions de la raison supposent, voilà tout le travail de la pensée; c'est le raisonnement tout entier.

Nous avons besoin de faire observer, avant de quitter ce sujet, que les dénominations que nous avons données aux catégories doivent être prises dans toute la rigueur du langage philosophique. Ainsi, par le mot *substance,* nous entendons ce qui sert de *substratum*, de soutien, de base, à toutes les existences créées; par conséquent, l'espace général où elles sont contenues, l'espace particulier qu'elles remplissent ou leur étendue, ce qui fait nécessairement le plan radical sur lequel est assis

Digitized by Google

et s'opère leur développement. Or c'est par la vue que nous percevons l'espace général et l'espace particulier ou l'étendue propre de chaque être, l'ensemble de sa forme, l'unité de son existence; c'est donc à la vue qu'il faut rapporter l'origine des idées de l'espace, de l'unité, de la simultanéité, de la totalité, qui ne sont toutes que diverses expressions d'une même idée, celle de la substance. Nous ne prétendons pas, qu'on veuille bien le remarquer, que la vue perçoive la nature de la substance; nous savons très-bien que la nature de l'espace universel, comme ce qui fait le fond de l'étendue en chaque corps, est impénétrable au regard du sens et de l'esprit; nous disons seulement que l'*idée* de la substance nous arrive originairement par la vue, ou plutôt se forme dans l'exercice primitif de ce sens. De même, par le terme *qualité*, appliqué à la seconde catégorie, nous n'entendons pas les phénomènes superficiels par lesquels les existences affectent nos divers sens; mais nous voulons désigner ce quelque chose d'intérieur, d'essentiel, qui caractérise chaque être et fait qu'il est *tel* ou de *telle espèce*, et cela par rapport à l'existence de l'homme qui est prise pour mesure d'appréciation. D'où suit que l'unité de la substance se brise alors en une dualité, ou nous apparaît avec une double qualité, comme *bonne* ou comme *mauvaise*, suivant l'effet qu'elle produit en nous; qualités fondamentales des choses, propriétés essentielles d'où dérivent toutes les autres, et qui sont discernées originairement par le goût physique, moral, intellectuel, esthétique, psychique, comme on voudra l'appeler suivant ses degrés, mais toujours le goût, juge primitif et juge en dernier ressort de ce qui est *bien* et *mal*,

Digitized by Google

ou de la qualité foncière des existences. La *quantité*, c'est la dualité élevée à ses puissances ou multipliée par elle-même; d'où sort la multiplicité des individus, produits de la pénétration d'une espèce par l'autre, et se détachant de l'espèce et du genre en tant qu'individus, bien qu'ils y tiennent par leur vie et par leur fond. Le grand facteur de la quantité, c'est le temps, qui par le développement successif de la génération, pose au dehors et en acte dans les individualités ce qui était contenu en puissance dans l'unité générique, dans la dualité spécifique. Or le temps tombe sous le sens de l'ouïe, comme l'espace sous le sens de la vue. Les propriétés de l'espace et celles du temps sont contraires. Dans l'espace tout est simultané; dans le temps tout est successif; c'est une série de parties, qui passent l'une après l'autre sans jamais coïncider, sans pouvoir s'arrêter, distinctes l'une de l'autre et se tenant cependant comme les anneaux d'une chaîne, pour former un tout qui n'est saisissable qu'à la mémoire. Ainsi se forme en nous la notion du *nombre*, au moyen de l'ouïe et de la parole; car pour apprendre à compter, il faut savoir parler, et le discours lui-même, avec toutes ses combinaisons, n'est qu'un calcul. La notion du nombre, formée d'abord par l'addition, puis comme idée scientifique par la multiplication des individus, renferme celles de l'individualité, de la personnalité, de la distinction, de la relation, conséquences nécessaires de la notion de la succession; elle contient aussi les notions de progression, de mouvement, qui sont les formes mêmes du temps. L'ouïe est si bien le sens de la quantité, que les sons eux-mêmes sont des quantités, et peuvent tous être représentés par

Digitized by Google

des nombres; en sorte que la musique n'est en toute vérité, comme mélodie et comme harmonie, qu'une succession et une combinaison de nombres. Du reste nous n'entendons parler ici que de l'origine de la notion de quantité. Il va de soi-même que plus tard, quand les sens ont associé leurs fonctions et se sont instruits l'un l'autre, la vue et le toucher nous font reconnaître les nombres, comme l'oreille peut nous indiquer jusqu'à un certain point, par le son que rend un objet, sa grandeur, sa figure, sa qualité ou sa composition intime. Dans ce cas il se fait un mélange de perceptions originaires et de perceptions acquises qui deviennent signes les unes des autres, et il se joint à cette association une certaine opération de la pensée, une sorte de raisonnement que l'habitude rend très-rapide et plus ou moins sûr.

§ 57.

L'odorat est, pour ainsi dire, un sens auxiliaire du goût. Il en est une dépendance, ou si l'on veut, comme une sentinelle, pour discerner à distance les substances qui conviennent à l'alimentation. Le nez qui en est l'organe, apparaît après l'œil, la bouche et l'oreille, et d'abord aplati, dans la tête du fœtus. Il commence à remplir ses fonctions, quand l'enfant peut par lui-même chercher sa nourriture. Les odeurs sont l'objet propre de ce sens, et toute odeur vient de l'exhalation des corps, du rayonnement de la vie et aussi des sécrétions et de la dé-

Digitized by Google

composition continue de la forme, des émanations des existences. Les substances exhalées, transpirées, sécrétées ou émanées sont des sels volatils, des molécules plus ou moins subtiles et pénétrantes qui se répandent dans l'air ou l'atmosphère générale, s'y meuvent ou y voltigent sous la forme gazeuse. Insaisissables à l'œil, mais souvent perceptibles à l'odorat, elles constituent l'atmosphère propre de chaque corps, laquelle fait connaitre à distance l'esprit vital, ou, comme disaient les anciens, l'esprit recteur qui anime le corps.

L'odorat est celui de nos sens qui paraît contribuer le moins à la formation de la connaissance et au développement de l'homme intellectuel et moral. Il est comme un appendice du goût, destiné à préserver l'organisme de l'ingestion d'aliments et de substances qui pourraient lui être funestes. Il les éprouve à distance par leurs émanations les plus subtiles; il les déguste pour ainsi dire dans leur esprit. La plupart des animaux flairent leur nourriture avant de la prendre, surtout quand elle contient quelque chose de nouveau: la bouche n'y touche qu'après l'épreuve de l'odorat. Tant que les enfants sont soignés sous ce rapport par ceux qui les entourent, ils se servent fort peu de l'odorat. Il est même probable qu'ils n'ont aucune sensation de ce genre pendant les premiers temps de leur existence, l'abondance des mucosités, qui obstruent l'organe, devant le rendre incapable de les recevoir. La sympathie qui existe entre le goût et l'odorat montre le but de ce

Digitized by Google

dernier. En général ce qui plaît par la saveur, plaît aussi par l'odeur et *vice versâ*. L'estomac est soulevé par une odeur nauséabonde, et il refuse une nourriture qui répugne à l'odorat. C'est qu'en effet l'odorat n'est qu'une espèce d'avant-goût, s'exerçant par la muqueuse des fosses nasales, sur laquelle viennent s'appliquer les sels volatils des corps ou leurs émanations les plus subtiles.

L'odeur considérée dans la manière dont elle se produit, est à la fois subjective et objective ; elle est le résultat mixte de deux espèces de conditions, et par conséquent toujours relative. Dans le sujet qui la sent, elle est une modification de la sensibilité, une sensation. Mais cette sensation a hors de nous sa cause et ses moyens. La cause, c'est un objet qui a la propriété de nous affecter d'une certaine manière par tel organe; le moyen principal, c'est l'air, sans lequel il n'y a pas plus d'odeur que de son. La qualité odorante de l'objet, les émanations par lesquelles elle agit et l'air qui les transporte, supposent dans le sujet un organe qui leur corresponde, apte à recevoir leur influence et à la discerner.

Nous ne pouvons connaître en elle-même la qualité odorante de l'objet. Ce que nous savons, c'est que tous les corps, organiques ou inorganiques, émanent ou exhalent d'une certaine manière, et que dans tous les êtres il y a un esprit plus ou moins développé, qui tend toujours à se dégager, à se répandre. Nous appelons *odorantes*, les substances dont nous percevons les émanations par le nez, et *inodores* celles dont les exhalaisons lui échappent. Dans les corps vivants ce dégagement est beaucoup plus abondant par le mouvement même de la vie, qui, s'épuisant

Digitized by Google

par l'action, se répare par la nourriture. L'animal et le végétal exhalent continuellement par la respiration, par la transpiration, par l'évaporation, par les sécrétions et les excrétions; et les particules exhalées, non perceptibles aux autres sens, affectent vivement l'odorat. L'esprit du minéral, rendu libre par la dissolution, par la fusion, ou excité par la chaleur, par le frottement, par la percussion, rayonne aussi d'une manière très-sensible. Il s'établit donc autour de chaque corps une certaine atmosphère ou une forme plus subtile de lui-même, produite par la condensation de ses exhalaisons habituelles, de ses émanations les plus ténues, et ainsi deux corps, et surtout deux êtres vivants, peuvent agir l'un sur l'autre à une certaine distance et sans contact apparent. L'aimant attire le fer; l'aiguille de la boussole se tourne toujours vers le pôle nord. La pointe du paratonnerre soutire aux nuages leur électricité. L'odeur de certaines substances fait fuir ou périr des insectes. La plupart des animaux sentent de loin l'aliment qui leur convient ou l'ennemi qui les menace. Le chien suit son maître à la trace, et poursuit le gibier à la piste. Le sauvage de l'Amérique discerne par l'odorat le passage d'un Européen, d'un noir ou d'une peau rouge. Nous nous trouvons bien dans l'atmosphère des personnes que nous aimons; nous ressentons du malaise, du trouble, dans celle des hommes qui nous inspirent de l'aversion, des hommes vicieux, méchants, et cela sans contact, sans parole, sans regard, sans communication autre que celle des atmosphères, et par le mélange des émanations. Chaque homme pose autour de lui une espèce d'orbite, dans laquelle s'exerce son attraction et se fait sentir

Digitized by Google

sa puissance. C'est comme un cercle magique: tous ceux qui y entrent en ressentent plus ou moins le charme ; ce qui se montre de la manière la plus frappante dans le jeu des passions humaines. La volonté peut, jusqu'à un certain point, imprimer du mouvement et une direction à ces particules, à peu près comme elle lance le regard, ainsi que certains faits du somnambulisme magnétique paraissent le prouver. Du reste rien de plus subtil que ces émanations ou ces effluves, qu'aucun instrument ne peut apprécier. Un grain de musc rayonne abondamment pendant vingt ans, sans qu'on puisse constater quelque diminution dans son poids.

Les émanations odorantes arrivent à notre organe par l'intermédiaire de l'air. Nous odorons en respirant. L'air chaud et humide est le plus favorable à l'olfaction ; chaud, il dilate mieux les corps, les épanouit, et favorise l'exhalation, l'évaporation; humide, il ouvre les molécules, et dégage les esprits. Il faut surtout qu'il ne soit ni trop agité ni trop froid: autrement il emporte les émanations trop rapidement, ou resserrant les corps odorants et le tissu de nos organes, il empêche à la fois l'effluve des particules et leur action sur la membrane pituitaire. Les exhalaisons dont l'air est chargé le rendent agréable et sain, ou pénible et insalubre, et ce peut être une grande ressource pour le médecin, surtout dans les affections de la poitrine, du système circulatoire et des nerfs, que de placer le malade dans une atmosphère appropriée à son état, soit naturellement par le choix d'un lieu qui lui convienne, soit artificiellement, en modifiant l'air par l'évaporation de certaines substances.

Digitized by Google

Les particules odorantes étant exhalées ou émises par le corps et apportées par l'air, nous pouvons nous les représenter, ainsi que la lumière et le son, comme des rayons qui affluent vers l'organe dans une certaine direction. Le nez est parfaitement conformé pour les recueillir et en recevoir l'action. Il est composé de deux parties, dont l'une, externe, cartilagineuse et ayant la forme d'un cornet, est aux rayons odorants ce que le pavillon de l'oreille est aux sons: ce sont les ailes du nez. L'autre partie, interne et osseuse, est contournée de manière à former plusieurs cavités, que recouvre dans toute leur surface la membrane muqueuse pituitaire, laquelle sécrète le fluide qui s'échappe par le nez. Dans le tissu de cette membrane se ramifient les nerfs olfactifs qui prennent leur origine à la partie antérieure du cerveau, et se rendent aux narines à travers la lame criblée de l'os ethmoïde. La pituitaire est extrêmement sensible; elle reçoit les particules odorantes transportées par l'air, qui traverse les narines dans l'acte de l'aspiration pour se rendre dans les poumons; et par l'application de ces effluves sur les filets nerveux de la membrane se produit la sensation d'odeur. Les fosses nasales communiquent encore avec plusieurs cavités, dont quelques-unes contiennent de l'air, les sinus frontaux, les cellules mastoïdiennes, les sinus sphénoïdaux, les cellules ethmoïdiennes. Il est probable que ces communications contribuent en quelque chose à la fonction de l'odorat, mais nous ne savons pas comment. Le nerf olfactif, affecté dans les fosses nasales, conduit l'impression au cerveau, et c'est au *sensorium commune* que se fait la perception.

Par l'odorat comme par les autres sens nous sommes

Digitized by Google

actifs et passifs. Nous sommes passifs, quand nous sentons les odeurs sans le vouloir, et dans ce cas nous n'avons pas besoin d'efforts pour disposer l'organe. La sensation se produit d'elle-même quand nous aspirons l'air, et si nous voulons l'éviter, nous fermons le passage du nez pour ne respirer que par la bouche. Quand les fosses nasales sont obstruées, engorgées, comme dans le corysa, ou rhume de cerveau, produit par une inflammation de la muqueuse, l'odoration est comme abolie, l'organe refuse le service au sens. Nous sommes actifs par l'odorat quand nous flairons, et alors nous fermons la bouche, pour que tout l'air propre à la respiration passe par les narines; et ouvrant, dilatant les ailes du nez le plus que nous pouvons, nous aspirons lentement et à plusieurs reprises, afin qu'une plus grande somme de particules odorantes agisse sur l'organe. L'odorat peut acquérir par l'exercice une extrême subtilité, surtout quand il n'est pas fatigué par des irritations trop vives; sinon, il s'émousse vite, comme il arrive à ceux qui prennent beaucoup de tabac, ou qui sont souvent exposés à l'action des parfums et des odeurs fortes.

Ce sens peut, en s'associant aux autres sens, acquérir une plus grande portée, et rendre plus de services que s'il restait isolé. Ainsi l'odeur exhalée par un corps, manifeste jusqu'à un certain point l'état général de ce corps, son état de santé ou de maladie, de décomposition ou de corruption. La plupart des affections morbides ont une odeur *sui generis*, surtout les fièvres éruptives; et le médecin peut les discerner à ce signe avant-coureur, quand elles ne sont pas encore déclarées. Chaque organe, chaque partie du corps a une odeur propre dans l'exercice

Digitized by Google

de sa fonction, en sorte que, quand un organe est affecté dans une maladie, son odeur devient dominante et imprime son caractère et pour ainsi dire sa teinte à la transpiration et à l'atmosphère du corps. Ce qui s'explique naturellement par l'effet même de l'exaltation anormale de l'organe, qui, sécrétant plus abondamment, déverse l'excès de son produit dans la circulation, et altère par là la proportion des humeurs. C'est aussi par l'odorat qu'on juge le mieux l'état des viandes, des végétaux, de toute substance alimentaire qui peut encore servir à la nourriture, ou qui a passé ce point de mortification, de fermentation ou de maturité, au delà duquel elles deviennent insalubres.

L'odorat est en liaison intime avec l'imagination. Beaucoup de nos souvenirs agréables s'attachent à des odeurs, surtout aux odeurs des fleurs et de la végétation; et quand ces odeurs se représentent accidentellement, elles excitent aussitôt dans l'esprit la reproduction des scènes riantes de la nature où nous les avons senties autrefois, et avec ces images mille circonstances de la vie passée. L'odeur des champs, des prairies, des forêts, s'associe aux plaisirs que nous avons goûtés en les parcourant, et il ne faut souvent, surtout au printemps, qu'une brise parfumée de la montagne, pour réveiller en nous une suite de tableaux charmants et de douces émotions. Les odeurs ont aussi une grande affinité avec l'appétit sexuel et les sensations qui s'y rapportent; elles excitent vivement à l'amour sensuel; ce qui se voit dans les animaux, qui sont surtout provoqués à l'accouplement par l'odorat. Chez l'homme, cet effet est augmenté par l'imagination, qui est en sympathie très-vive avec les organes génitaux, et c'est pourquoi les fleurs,

Digitized by Google

les bouquets et les parfums jouent un si grand rôle dans tout ce qui tient à l'amour des sens. Il y a une correspondance particulière entre ces organes et celui de l'odorat, lequel, ainsi que les organes de la parole, ressent sympathiquement les affections qui leur sont propres ou idiopathiques, comment disent les médecins.

Enfin le mot *odeur* est quelquefois employé avec une signification morale, comme exprimant une certaine émanation de vertu, de piété, de sainteté qui se fait sentir à l'âme. C'est une métaphore, dira-t-on encore, et nous demanderons encore si une métaphore est possible sans une analogie qui lui serve de base, et si toute analogie exacte ne suppose pas un rapport naturel, une certaine similarité entre les deux ordres de choses qu'elle rapproche. Or, de même qu'une fleur épanouie exhale une douce odeur en répandant autour d'elle l'esprit qui l'anime et qui vient affecter agréablement notre organe, ainsi une âme pleine d'innocence, de vertu et de charité, s'ouvrant avec amour sous l'influence vivifiante du soleil des âmes, rayonne autour d'elle l'esprit céleste qui la remplit: et cet esprit, en pénétrant dans d'autres âmes capables de le recevoir et de le sentir, y porte avec un parfum du ciel une joie douce et intime. C'est ce qu'on appelle la bonne odeur d'une sainte vie. Ce qui peut servir à expliquer jusqu'à un certain point ce qu'on raconte des corps des saints, savoir, qu'ils exhalent souvent après la mort, et même longtemps après leur inhumation, une odeur agréable. L'esprit divin, dont les âmes qui habitaient ces corps étaient abondamment pénétrées, a pu y laisser des émanations vivifiantes, capables d'en empêcher la corruption, comme cela arrive

Digitized by Google

d'ailleurs par l'embaumement avec des substances aromatiques.

§ 58.

Le sens du toucher qui réside surtout dans les membres, et plus particulièrement dans l'extrémité des doigts, est comme un auxiliaire de la vue en ce qui concerne les choses corporelles. Il met l'homme en relation immédiate avec la matière, avec les masses, avec les corps, et il vérifie ce que la vue en perçoit à distance. Voir, c'est toucher, palper par l'œil au moyen du rayon visuel; et toucher, palper, c'est revoir par les doigts. L'aveugle peut distinguer les couleurs au toucher. La vue et l'ouïe se réunissent pour l'acquisition de la connaissance des choses spirituelles. La vue et le toucher s'associent pour la connaissance des choses corporelles.

Le toucher est le plus matériel de nos sens. C'est par lui que l'esprit est mis en relation avec la matière proprement dite, et avec les propriétés qui lui sont inhérentes. Comme le goût, il s'exerce sans intermédiaire et au contact de l'objet; mais tandis que le goût entre en rapport avec les qualités intimes du corps, avec les sels et les esprits subtils qui s'en dégagent par la dissolution, le toucher ne s'applique qu'à la forme extérieure, à la masse. Il n'a pas non plus, comme les autres sens, un organe spécial et

Digitized by Google

unique. Il fonctionne par toute la surface du corps, partout où les objets extérieurs peuvent s'appliquer et faire impression. Il y a le toucher actif ou le tact, et le toucher passif. Le premier a chez l'homme un organe propre, la main, qui est merveilleusement conformée pour saisir les corps, les presser, les embrasser, les manier de toutes façons. L'opposition du pouce aux quatre autres doigts donne à l'homme un immense avantage sur les animaux. L'instrument admirable dont il est muni, prouve la domination qu'il est destiné à exercer sur le monde physique et sur la matière, qu'il a seul le pouvoir de façonner à sa volonté et d'après le plan de sa pensée. Quelques naturalistes ont été si émerveillés de ce résultat, qu'ils ont déclaré le toucher le sens par excellence, prétendant qu'il est la source principale de la connaissance humaine, que nous n'avons d'idée exacte que par lui, et que par lui seulement l'homme est supérieur aux animaux. Quelques-uns ont été jusqu'à soutenir sérieusement, que si l'homme est doué de raison, c'est qu'il a une main armée de cinq doigts, au lieu d'avoir une patte, une griffe ou une corne. Exemple de l'esprit exclusif des gens à système, qui ne peuvent se prendre d'admiration pour une chose sans l'élever au-dessus de toutes les autres et lui tout sacrifier, même le bon sens! La main n'est cependant pas l'instrument unique du toucher actif ou du tact. Il peut encore s'exercer, quoique moins parfaitement, par d'autres parties du corps, par le pied par exemple, qui acquiert quelquefois, à force d'exercice, une certaine dextérité.

Le toucher, actif ou passif, fonctionne au moyen de la peau. La peau se compose de deux parties, l'épiderme et

Digitized by Google

le derme. L'épiderme est un tissu *sui generis*, extrêmement mince, transparent, insensible, se détachant par plaques, tombant en écailles, et se refaisant très-facilement quand il a été déchiré ou enlevé. C'est comme un résidu de la sécrétion du derme, qui vient se coaguler à la surface du corps. L'épiderme est criblé d'une multitude de petites ouvertures par où s'échappent la transpiration et une liqueur onctueuse qui entretient la fraîcheur et la douceur de la peau. Le derme, placé sous l'épiderme, est aussi un tissu propre, ferme, épais, très-sensible, parce qu'il est tout rempli de filets nerveux qui se perdent dans les mailles de son réseau, ou dans le tissu cellulaire qui est au-dessous, entre la couche musculaire et la peau. La plupart des nerfs qui fournissent la peau, viennent de l'épaisseur des muscles, et comme nous l'avons déjà remarqué, ceux qui servent au toucher viennent de la partie postérieure du cerveau ou de la moelle épinière, soit par les nerfs brachiaux, soit par les nerfs cruraux.

La peau est sensible dans toute sa surface, et quand un corps quelconque entre en contact avec elle par une pression plus ou moins forte, les nerfs dont elle est remplie sont excités, et il en résulte une sensation qui ne ressemble à aucune autre. En général les sensations tactiles donnent moins de jouissances que celles des autres sens, excepté dans quelques cas où d'autres causes viennent y mêler leur influence.

Le toucher se distingue encore des autres sens par la multiplicité des choses avec lesquelles il est en relation. La vue perçoit la lumière et les couleurs, l'ouïe les sons, le

Digitized by Google

goût les saveurs, le nez les odeurs. Il est impossible d'exprimer en un seul mot ce que le toucher fait connaître.

Quand nous palpons un objet extérieur, nous éprouvons tout d'abord une sensation particulière, qu'on peut appeler *sensation de résistance*, à la suite de laquelle nous percevons quelque chose qui nous fait opposition, un *non-moi* qui résiste au *moi*. Cette perception est accompagnée de la croyance naturelle et irrésistible, que son objet existe hors de nous. Nous n'avons pas d'autre moyen de constater l'existence des corps; notre connaissance de la matière et du monde physique repose sur cette base.

La résistance qu'un corps oppose à la main est plus ou moins forte. Si les parties cèdent facilement et se laissent partager ou pénétrer, le corps est mou; dur, si elles résistent. Nous estimons les manières d'être des corps, qui dépendent de la cohésion plus ou moins forte de leurs molécules, par les sensations diverses du toucher et par le degré de force musculaire employée dans son exercice. De là provient aussi la distinction des trois états principaux des corps, la solidité, la fluidité et la gazéité.

Il y a entre les molécules de chaque corps un intervalle qui peut être réduit jusqu'à un certain point par la compression. Puis, quand la compression cesse ou diminue, souvent les molécules du corps et le corps tout entier tendent avec plus ou moins d'énergie à reprendre leur position première: c'est ce qui constitue l'élasticité. Le toucher seul perçoit cette propriété par une sensation particulière de repoussement.

Quand nous appliquons la main sur un objet, nous sentons qu'il est plus grand ou plus petit que la main.

Digitized by Google

S'il est plus grand, nous superposons la main plusieurs fois sur la surface, ou nous prenons une grandeur artificielle, comme unité de mesure, pour en apprécier l'étendue. De là, la notion de l'étendue tangible, la seule qui puisse être mesurée exactement. En outre l'étendue d'un corps est déterminée par des limites, par des lignes qui se coupent, ce qui donne la figure et la forme. Ces lignes se prolongent dans tous les sens, en hauteur, en largeur, en épaisseur: d'où les dimensions du solide, qui ne sont perceptibles originairement qu'au toucher, et que la vue discerne ensuite par association.

Une propriété essentielle à tout ce qui est corps, et qui fait un des caractères spécifiques de la matière, c'est la pesanteur ou le poids. Il y a quelque chose de très-mystérieux dans la pesanteur. Tous les corps sont pesants, c'est-à-dire, que s'ils sont abandonnés à eux-mêmes, ils tombent verticalement et se précipitent vers le centre de la terre. On explique cette chute par l'attraction du centre terrestre, à laquelle ils obéissent avec un mouvement progressivement accéléré, que la science a calculé. Si le corps est soutenu, il pressera nécessairement ce qui l'empêche de tomber, et si l'on peut estimer la force de cette pression, on aura la mesure du poids. Supposons que l'objet pose sur ma main, la sensation de la pression éprouvée et l'effort que je suis obligé de faire pour la supporter et empêcher le corps de passer outre, m'indique sa pesanteur. Substituez à la main un instrument disposé à cet effet, une balance, par exemple; vous aurez dans un bassin la pression du corps, dans l'autre un certain poids pour lui faire équilibre ou pour neutraliser l'action de la

Digitized by Google

force attractive qui l'entraîne en bas. Ainsi la sensation de la pesanteur est suivie de la perception obscure de la force qui la cause, ou au moins du degré de cette force agissant sur le corps suspendu. Le toucher seul peut constater primitivement cette propriété de la matière, et la vue ne peut jamais l'estimer que secondairement et par approximation.

La main qui se pose sur la surface d'un corps, peut quelquefois glisser sur cette surface, s'y appliquer par tous les points et s'y mouvoir sans arrêt; on dit alors que le corps est *poli*. D'autres fois elle ne peut le toucher que par certains points proéminents, et elle est gênée dans son mouvement par des anfractuosités; c'est un corps *rude*. De là deux sensations contraires, produites sur le toucher par la disposition diverse des molécules du corps, disposition qui provient de la constitution même de la substance, de la manière dont elle s'est formée, ou des influences extérieures auxquelles elle a été soumise.

Enfin, on ne peut toucher un objet ou en être touché, sans éprouver une sensation plus ou moins marquée de *chaleur* ou de *froid*. Suivant l'explication reçue, la sensation de chaleur est produite par l'accumulation du calorique passant des corps dans l'organe, si celui-ci se trouve à une température plus basse; et la sensation de froid, au contraire, par la déperdition du calorique, qui est soutiré à l'organe par le corps dont la température est moins haute. Quelques physiciens ont hasardé une autre explication. Regardant le calorique comme identique avec la lumière, ils ont été portés à admettre dans ce fluide deux fluides opposés, l'un positif, l'autre négatif, comme dans les flui-

Digitized by Google

des électrique, galvanique, magnétique. Cette opinion leur semble un corollaire nécessaire de la loi universelle de la polarisation, dont l'action doit se retrouver partout. Les corps dans lesquels le fluide positif domine, en nous électrisant positivement, nous communiquent un fluide vital qui stimule l'organisme, excite les nerfs, accélère le mouvement du sang, d'où résulte un plus grand dégagement de calorique et la sensation de la chaleur. Dans le cas contraire c'est le fluide négatif qui est transmis, fluide antivital, sédatif, mortifère, agissant à la manière des narcotiques, et qui est au système nerveux et sanguin ce que l'azote et l'acide carbonique sont à la respiration; d'où résulteraient l'engourdissement des nerfs, le ralentissement du cours du sang, et par conséquent une diminution ou même une cessation complète de chaleur, si l'action réfrigérante allait jusqu'à la congélation des humeurs. Dans cette manière de voir, il y aurait des particules frigorifiques et des particules calorifiques. Le froid se communiquerait comme le chaud, et l'expression proverbiale, souffler le froid et le chaud, se trouverait littéralement exacte. Il en serait alors du froid comme des ténèbres, qui ne sont pas seulement l'absence de la lumière ou une pure négation, mais encore quelque chose de contraire à la vie et à sa manifestation.

Le toucher seul perçoit primitivement et estime d'une manière exacte la distance des corps et leur mouvement dans l'espace, comme nous l'avons montré en parlant du sens de la vue. Originairement la distance se mesure par le temps employé à la parcourir, et le temps s'apprécie par la marche apparente du soleil. Puis, sachant une fois

Digitized by Google

à quelle fraction du temps correspond une certaine portion de l'espace parcouru avec la vitesse ordinaire d'un homme, on la divise par une unité de mesure, pied, pas, toise, perche, mètre, etc., et on peut alors calculer d'une manière abstraite. En définitive, c'est toujours le toucher qui vérifie les jugements sur la distance et la grandeur, par la superposition d'une mesure exactement déterminée et rigoureusement appliquée.

La vue reçoit beaucoup du toucher, pour tout ce qui concerne la connaissance du monde matériel, et en partant des données qu'il lui fournit, elle perçoit et juge plus rapidement que le tact. Le toucher reçoit de la vue une direction générale, pour atteindre les objets éloignés et saisir les petites choses; mais en somme, il se passe plus facilement de l'œil, que l'œil ne se passe de lui; témoins les aveugles-nés, chez lesquels le tact acquiert une délicatesse extrême, une habileté et une sûreté très-remarquables, au point qu'ils parviennent à discerner à leur manière les objets propres de la vue, les couleurs. On voit des aveugles jouer aux cartes, distinguant par les doigts les rouges et les noires, rapidement et sans se tromper. On en voit qui font de la tapisserie avec des fils de toutes nuances, qui leur sont donnés mêlés, et dont ils font le triage et l'application avec beaucoup de dextérité et d'à-propos. L'odeur propre à chaque teinture peut sans doute les aider dans le discernement; mais le toucher y contribue aussi pour sa part, au moyen de la sensation différente dont chaque couleur affecte l'extrémité des doigts par son grain plus ou moins fin, par quelque chose qui lui est particulier. En général, il y a une association admirable,

Digitized by Google

formée par la nature même entre nos divers sens et leurs organes; une espèce d'enseignement mutuel s'établit instinctivement entre eux. C'est qu'au fond tous les sens ont la même origine, la même nature; ce sont les rayons d'un même foyer, le *sensorium commune*, qui n'est lui-même qu'un pôle ou un centre secondaire de la sensibilité une et générale. Aussi voyons-nous que la fonction de chaque sens, bien qu'attachée plus particulièrement à un organe, n'en dépend cependant point d'une manière absolue; car si cet organe vient à manquer, le sens se fait jour par un autre point, cherchant à se créer un nouvel organe; et l'esprit arrive à peu près à la même connaissance par une autre voie, moins commode et moins sûre, il est vrai, parce qu'elle n'est pas conforme au plan naturel de l'organisme, mais qui compense cependant jusqu'à un certain point le manque ou la défectuosité d'une partie.

§ 59.

La sensibilité, en tant qu'elle contribue à la formation de la connaissance du monde sensible et nous fournit les matériaux de cette connaissance, fonctionne par des organes spéciaux, correspondant aux diverses propriétés des objets, et qu'on appelle organes des sens. Elle s'exerce en outre d'une manière générale par la surface externe et interne du corps, par toutes les parties où les nerfs s'épanouissent, et principalement dans toute l'étendue de la

Digitized by Google

peau au dehors et des membranes muqueuses au dedans. Dans ces cas, elle est toute passive, toute pour la conservation de l'être physique. Elle reçoit les impressions des agents extérieurs à travers l'enveloppe du corps, et elle est excitée au dedans par les modifications organiques qui produisent du plaisir ou de la douleur. De là les sensations de la faim, de la soif, de la chaleur et du froid, de la fatigue, et toutes celles qui se rapportent aux divers besoins de la nature animale. La sensibilité fait pour ainsi dire le sens intime de l'animal, qui connaît par elle son bien et son mal, son état de santé ou de maladie.

Le but de la sensibilité est d'avertir l'être vivant de tout ce qui l'affecte et le modifie. Or il y a là deux choses, l'effet produit dans le sujet, et c'est par la sensation qu'il le connaît; puis la cause de cette sensation ou l'action de l'objet, qui est connue par la perception. La plupart de nos sensations nous portent au dehors, et l'esprit est plus enclin naturellement à s'enquérir de la cause de ce qu'il éprouve ou de l'objet extérieur, que de la sensation même. Aussi les sens sont-ils surtout destinés à fournir les matériaux de la connaissance. A mesure qu'ils sont plus intellectuels, les sensations qui accompagnent la perception sont moins vives, donnent moins de plaisir ou de douleur physique, comme celles qui nous viennent par l'œil et par l'oreille. Le goût, l'odorat et le toucher procurent au corps le plus de jouissances ou de peines, et ce sont aussi les sens

Digitized by Google

les plus occupés de la conservation du corps, de la nourriture et de ce qui s'y rapporte. En général la clarté, la netteté de la perception est en raison inverse de la vivacité de la sensation, qui, au delà d'un certain degré, nuit plus qu'elle ne sert à la formation de la connaissance.

Quant à l'intérieur de notre corps et à ce qui s'y passe, il y a des organes dont nous ne sentons point l'action ni les modifications dans l'état normal, et d'autres au contraire, qui ne peuvent fonctionner ou pâtir sans que nous ne le sentions aussitôt. Ces derniers sont ceux sur lesquels la volonté a quelque empire par l'innervation et par la force musculaire. Les nerfs, qui servent à transmettre à ces parties l'action de l'esprit, servent aussi à lui transmettre leur réaction, et de là une sensation éprouvée au *sensorium*, mais toujours rapportée dans la direction du nerf qui en est l'instrument, et par conséquent à l'organe où le nerf aboutit. Ainsi nous avons la conscience de ce qui affecte le système musculaire et toutes les parties que la volonté peut mouvoir par les muscles, savoir : les organes des sens, la bouche, la langue, le gosier, le pharynx, certaines parties de la poitrine, les organes excréteurs, etc. Mais nous ne sentons pas dans l'état de santé ce qui se fait au cerveau, dans l'estomac, dans le tube intestinal, dans le foie, la rate, la vessie, les reins, etc., ou au moins nous n'en avons qu'une sensation sourde et sans perception distincte. Il en va autrement dans l'état de maladie, et c'est même un signe de l'invasion du mal, que d'éprouver une sensation là où ordinairement on ne sent rien. Cela prouve que la sensibilité de l'organe est exaltée outre mesure par une cause quelconque qui gêne la fonc-

Digitized by Google

tion. Dans ce cas chaque organe malade se fait sentir d'une manière particulière, et c'est au moyen de ces sensations, indiquées plus ou moins exactement par le patient, que le médecin peut juger de l'intensité, du siége et de la cause du mal. La séméiologie, ou doctrine des symptômes, est fondée en grande partie sur des indications de ce genre.

Dans l'état sain et régulier de l'organisme, il y a une sensation générale qui en est le signe et qui donne à l'être vivant l'assurance qu'il se porte bien. Cette sensation se fait surtout remarquer par l'absence de la douleur; quoique bonne et agréable en elle-même, elle n'est cependant ni vive ni délicieuse, excepté quand elle est relevée par le contraste, dans la convalescence ou après une vive souffrance. C'est une certaine sensation d'unité, où viennent se fondre les sensations de toutes les parties du corps, et qui donne à celui qui l'éprouve la conscience de sa force, de l'intégrité de ses organes et de l'harmonie de leurs fonctions. Elle dispose à la gaîté, au mouvement, à l'action.

Après la sensation de la santé, à laquelle est opposée celle du malaise général qui annonce ordinairement l'invasion d'un principe morbide, les sensations les plus communes et qui reviennent le plus souvent, sont celles de la faim et de la soif. La faim se fait sentir dans l'estomac, l'œsophage, le pharynx, la bouche et jusque dans les dents, qui en sont agacées et qui semblent s'allonger, comme on dit vulgairement. Elle exprime le vide du système digestif, le manque d'aliments réparateurs des parties solides, usées par l'exercice; elle pousse instinctivement à en cher-

Digitized by Google

cher, et cela à tout prix et malgré tous les obstacles, si elle est violente; car, comme l'existence de l'animal est en péril par le défaut de nourriture, rien ne peut lui paraître plus terrible que cette privation, et dans ce cas aucun danger ne l'arrête. Il en va ainsi de l'homme, tout raisonnable qu'il est. Ventre affamé n'a point d'oreilles, et toutes les considérations de justice, de convenance, d'humanité, de religion, ne peuvent rien, la plupart du temps, sur ceux que la faim dévore. L'instinct de la conservation physique se montre alors dans toute sa grossièreté; l'animal domine l'homme moral et intelligent, qui devient capable de tout, même de tuer et de manger son semblable pour assouvir son besoin. A la sensation de la faim se trouve jointe, non une perception de l'objet propre à la satisfaire, mais une espèce d'instinct qui le fait pressentir et rechercher, instinct qui guide toujours sûrement l'animal, même dans l'état de maladie, mais que l'homme altère, fausse trop souvent par son imagination, ses passions et sa raison. Cette sensation, très-douloureuse quand elle se prolonge, excite le désir de la nourriture ou l'appétit proprement dit. L'appétit, en se satisfaisant, produit une sensation complexe, dans laquelle entrent comme éléments, d'abord le plaisir de l'odeur et de la saveur des aliments, puis l'impression faite sur l'estomac par des substances qui lui conviennent, et enfin la sensation du bien-être provenant de la cessation de la faim.

La soif provient du manque de parties liquides dans le corps, et elle provoque le désir plus ou moins intense d'en absorber. Elle se fait surtout sentir dans la bouche, sur la langue et au gosier, par une sensation d'ardeur, de des-

Digitized by Google

sèchement, de constriction. Elle est encore plus douloureuse, plus impérieuse que la faim. C'est un des plus grands tourments des maladies inflammatoires, qui dessèchent les tissus, en portant le feu dans la masse des humeurs ou en les diminuant considérablement par des transpirations abondantes. Dans l'état ordinaire, la soif est ramenée périodiquement par l'excrétion des humeurs, et par l'ingestion des aliments solides qui ont besoin de liquides pour être dissous; elle est surtout excitée par une nourriture substantielle ou fortement relevée.

Il y a dans tout corps vivant, non-seulement une certaine capacité pour le calorique, mais encore une température actuelle, dont l'animal a la sensation agréable ou désagréable, en raison de la température de l'atmosphère où il est placé: car le bien dans notre organisme, comme dans le monde, comme dans les affaires du monde, résulte d'un certain tempérament ou juste milieu, en deçà et au delà duquel il y a disproportion, désordre et douleur. La sensation d'ardeur ou d'inflammation dans le corps irrite vivement l'activité, et la porte à s'exercer sans but et avec une vague inquiétude. La sensation d'une chaleur excessive au dehors abat singulièrement l'organisme, et le rend presque incapable de servir d'instrument à l'intelligence et à la volonté. De là l'inertie, la paresse, la mollesse qui règnent le plus ordinairement dans les climats très chauds; inertie qui se change brusquement en activité désordonnée, en une espèce de furie, quand l'aiguillon de la passion exaspère la sensibilité. La sensation extrême du froid entrave les fonctions, engourdit le système nerveux, ralentit la circulation, et devient aussi très nui-

Digitized by Google

sible à l'action de l'homme moral. Cependant le froid, quand il n'est pas excessif, est en général plus favorable au développement physique et intellectuel que la chaleur. Il resserre la fibre musculaire et lui donne du ton; il imprime de l'énergie aux fonctions vitales. Il refoule au dedans l'homme des sens, empêche l'esprit de s'évaporer, de s'épuiser au dehors, et augmente et renforce ainsi le travail de la réflexion et de la pensée. L'homme du Nord est en général plus méditatif et plus sérieux que l'homme du Midi. En outre il vit plus longtemps et se reproduit plus facilement.

Quand le corps a été réparé par la nourriture, refait par le sommeil et le repos, quand l'organisme est excité par la lumière, dilaté par la chaleur, la force expansive se fait sentir en excès, et il en résulte le besoin du mouvement et de l'action, annoncé par une sensation toute particulière qui pousse l'animal à changer de place, et à s'agiter dans l'espace. L'enfant éprouve cette sensation presque continuellement. Ses organes qui croissent, ses membres qui s'allongent, son corps qui se forme, l'excitent sans cesse à se mouvoir. Son sang qui circule plus rapidement et dégage plus de chaleur, lui permet à peine de rester en place, et en outre son esprit mobile et sans expérience est attiré au dehors par tout ce qui frappe ses sens, et réagit vers toutes les influences.

Après le mouvement vient le désir du repos, qui est amené par la sensation de la fatigue; sensation douloureuse, soit dans la maladie, quand elle provient de l'affaiblissement général des forces, soit dans l'état de santé, quand elle est causée par un exercice violent ou trop pro-

Digitized by Google

longé. La fatigue amène ordinairement après elle le besoin du sommeil, parce que le sommeil, outre le repos qu'il procure au corps par l'immobilité où il le plonge, a encore une action positive et réparatrice par la communication mystérieuse qu'il établit entre la vie particulière d'un être et la vie générale du monde dont il fait partie. La sensation qui accompagne l'appétence du sommeil ressemble jusqu'à un certain point à celle de la faim ; c'est une sensation de vide, d'inanité, de défaillance. Quand elle n'est point écoutée, ou quand par une cause quelconque nous ne pouvons dormir, elle devient très-pénible par l'accablement et la prostration où elle nous jette. Il est extrêmement difficile de lutter contre le sommeil lorsqu'il est réclamé par le besoin du corps, et c'est un vrai supplice auquel les convenances sociales et les amusements du monde condamnent souvent l'homme civilisé. Le sommeil est ordinairement suivi d'une sensation de réparation, de fraîcheur et de force, qui est agréable sans être très vive; et dans le retour du sommeil à la veille, dans cet intervalle de temps qui sépare la perte de la conscience du rétablissement complet de la présence d'esprit, il y a une sensation pleine de calme et de douceur, où l'activité humaine est comme enchaînée, et qui fait le plus grand charme du repos et le principal attrait de la paresse pour ceux qui ont l'habitude ou le besoin d'un long sommeil.

Enfin il y a une sensation spéciale, attachée à chaque nécessité naturelle, pour nous avertir de ses exigences ou de son contentement; sensation très-douloureuse quand le besoin n'est pas satisfait, plus ou moins agréable soit

Digitized by Google

par la cessation de la douleur, soit par une jouissance positive, quand on y fait droit. C'est ainsi que la nature a pourvu à la conservation et à la reproduction des êtres organisés, en les poussant à l'accomplissement régulier des fonctions nécessaires à la vie par la douleur et par le plaisir, les grands stimulants de tout être vivant et les deux principales modifications de la sensibilité.

§ 60.

Et voilà l'homme avec ses deux natures, avec sa raison ou l'esprit mixte qui résulte de leur union, posé en face du monde et au milieu de toutes les existences, pourvu de facultés, de sens et d'organes pour être actionné jusque dans son foyer le plus intime par tout ce qui coexiste avec lui, et réagir par sa volonté, par sa force centrale vers ce qui l'excite et jusqu'aux extrémités de l'univers.

Le voilà *voyant*, ou percevant par l'œil la lumière, l'espace, l'extrême dehors ou la manifestation des êtres; *goûtant*, ou percevant par le palais les qualités essentielles des choses, les saveurs et les sels; *entendant*, ou percevant par l'ouïe les vibrations de la vie, les sons, les tons, le rythme, la parole; *odorant* par les narines l'air, l'atmosphère générale et particulière; *palpant*, ou percevant par la main les masses, les surfaces et les limites des corps.

Le voilà par toute son enveloppe, par son orga-

Digitized by Google

nisme, par ses sens, en relation avec toute la nature physique; par la sensibilité spirituelle, en commerce avec le monde rationnel, avec les intelligences; et enfin pouvant entrer en rapport intime et central par le cœur, par l'âme et par le sentiment le plus profond avec le Principe de son être et de tous les êtres, avec Dieu lui-même.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

TABLE

DES

MATIÈRES DU PREMIER VOLUME.

DÉDICACE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

De l'enseignement de la Philosophie en France, au dix-neuvième siècle.

Pages.

État de la société en France; lutte des opinions; confusion des principes I
Remède au mal : Philosophie. XII
Trois écoles de Philosophie dans l'Université XV
1° École de Condillac . . . . . *Ibid.*
2° École écossaise. XXI
3° École éclectique XXIX
Deux écoles dans les séminaires XXXVII
1° Scolastique XXXVIII
2° Doctrine du sens commun. XLIV
Insuffisance de l'enseignement philosophique actuel . . LXIV
Besoin d'une science véritable . . . . . *Ibid.*
Parole de Dieu, source de la science LXVII
Tradition sacrée, base de la Philosophie LXXIX
Démonstration des vérités du Christianisme par les faits de l'homme et de la nature, par l'histoire du monde et de l'humanité, but actuel de l'enseignement philosophique LXXXVIII

INTRODUCTION.

De la Philosophie en général.

PREMIÈRE SECTION.

Définition de la Philosophie.

Philosophie, amour de la sagesse dans son principe . . . 1
Recherche de la vérité dans sa tendance 3

Digitized by Google

Pages.

Conscience du *moi* dans son premier effet 3
Science du *moi* et du *non-moi*, science de Dieu, de l'homme et du monde, dans son résultat et à son terme. 4

Du sujet de la Philosophie.

L'homme, sujet de la Philosophie, est le seul être de ce monde qui sache aimer. 5
Qu'est-ce que l'amour? 6
L'homme a besoin de vivre : du besoin naît le désir, du désir vient l'amour . . . . . *Ib.*
Amour de la vérité, moyen terme entre l'ignorance et la science 8

De l'objet de la Philosophie.

Qu'est-ce que la Sagesse, objet de l'amour du philosophe. . 9
Définition d'un philosophe ancien : Sagesse subjective . . . 10
Nécessité de l'existence d'une Sagesse objective 12
Ce qu'eût été la philosophie, si l'homme était resté dans son état primitif. 13
Chute de l'homme; antagonisme dans sa personne . . . . . *Ib.*
Diversité des doctrines philosophiques ressortant des divers degrés du développement humain auxquels elles répondent. 15
La vie de l'homme est le déploiement de toutes ses puissances. 16
Action et réaction constante de l'homme et du monde, l'un vers l'autre. 17
Enfance : goût des choses physiques . . . . . *Ib.*
Philosophie des sens : Sensualisme, Épicurisme, Matérialisme; *concupiscence de la chair*. 18
Adolescence : goût de la beauté 19
Philosophie de l'imagination : premier degré de l'initiation platonicienne; Poétique, Esthétique; *concupiscence des yeux* . . . . . *Ib.*
Jeunesse : besoin de la justice 21
Philosophie de la raison : second degré de l'initiation platonicienne; Rationalisme; *orgueil de la vie* 23
Age mûr : besoin de la vérité 24
Philosophie de l'intelligence : troisième degré de l'initiation platonicienne; Idéalisme, Spiritualisme, Panthéisme . . 26
Nécessité d'une philosophie plus profonde pour l'homme psychique; Christianisme; initiation aux mystères divins . . 27
Sagesse suprême, véritable objet de la philosophie. . . . 28

Digitized by Google

NOTES.

Pages.

1. Comment Pythagore et Platon concevaient la Sagesse . . 34
2. La loi de l'individu est celle du genre : la Philosophie, science de cette loi, est le flambeau de l'histoire. . . . 35
3. Deux nuances principales du Rationalisme chez les anciens : celui des Stoïciens, celui d'Aristote. Influence du Rationalisme sur la société chrétienne ; en religion, brisement de l'unité ; en philosophie, individualisme ; en politique, souveraineté du peuple 36
4. Doctrine platonicienne de l'idée 39
   Abandon de cette doctrine au moyen âge ; conséquences : Empirisme, Rationalisme. — Retour à l'Idéalisme : idées innées de Descartes ; idées divines de Mallebranche ; Spiritualisme de Berkeley 43
   Nouvel abandon de la voie platonicienne ; Criticisme de Kant ; Logique transcendantale de Hégel ; Panthéisme renouvelé 44
5. Sagesse de Platon, Σοφία ; Swadah des Indiens ; Chochma des Hébreux ; Raison universelle des modernes 45
6. De l'Éclectisme : il est impossible ou inutile 54

DEUXIÈME SECTION.

Division de la Philosophie.

Méthodes de l'enseignement philosophique : analyse, synthèse. 57
Enseignement philosophique chez les anciens. 58
Division de la Philosophie au moyen âge : *Logique, Métaphysique, Morale* . . . . . *Ib.*
Cette division, contraire à l'ordre de la nature et de la science, n'est plus guère usitée. 59
Division de la doctrine sortant de l'objet même de la science. 61
I. *Ontologie,* science de l'Être absolu manifesté par la création 62
II. *Anthropologie,* science de l'homme 64
Science de l'homme considéré en lui-même : *Psychologie* . *Ib.*
Science de l'homme considéré dans ses rapports : 1° avec Dieu : *Théodicée ;* 2° avec ses semblables : *Éthique ;* 3° avec le monde : *Logique* 65
III. *Cosmologie,* science de la nature physique en général. . 68
Ordre de l'enseignement, inverse de celui de la science . . 69

Digitized by Google

NOTES.

Pages.

1. Ordre des études philosophiques au moyen âge, calqué sur les écrits d'Aristote. Pourquoi Aristote a prévalu sur Platon. Platon a mieux compris qu'Aristote la vraie métaphysique. 72
2. Abandon de la division péripatéticienne et de la méthode argumentative au seizième siècle. Bacon, *Novum organum;* Descartes, Discours sur la méthode, Méditations; Mallebranche, Recherche de la vérité. — Division de la philosophie en Allemagne 74
   De l'usage de la langue latine dans l'enseignement philosophique 78
3. Explication du mot *rapport* 82

PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE.

PREMIÈRE PARTIE.

Psychologie intellectuelle.

CHAPITRE Ier.

Ce que c'est que la Psychologie.

Définition de la Psychologie 92
Méthode *à priori : Psychologie pure* 98
Méthode *à posteriori : Psychologie expérimentale.* 105
Division de la Psychologie expérimentale : *Psychologie intellectuelle, Psychologie morale* 110
Conditions de l'observation psychologique 119
On ne peut expliquer le développement de l'esprit humain, sans connaître ce que c'est que le monde, la nature, l'esprit de la nature et leur rapport avec l'homme. 121

CHAPITRE II.

Du monde, de la nature et de l'esprit de la nature.

Définitions diverses du mot *monde.* 122
Explications diverses du mot *nature* 127
Recherches sur le sens véritable du mot nature 132

Digitized by Google

Pages.

Ce qui constitue la nature des êtres 134
Le monde est le produit de la nature par l'esprit qui l'anime. 135
De *l'esprit;* son origine, son caractère. 138
Notions vagues de l'école empirique : erreur de Descartes et des écoles qui l'ont suivi . . . . . *Ib.*
De la dualité de nature et de substance : du *ciel* et de la *terre;* de l'âme et du corps 142
Opinion des philosophes anciens et modernes. — Doctrine chrétienne : hiérarchie des deux natures 143
De l'esprit de la nature. 147
Dualité de l'esprit : 1° esprit intelligent ; 2° esprit physique : animal, végétal, minéral 150
Caractères de l'esprit dans tous les règnes 154
Constitution de l'esprit. 165
Distinction de l'esprit et de l'âme. 168
Erreurs qui résultent de leur confusion : théorie des causes occasionnelles : de l'harmonie préétablie : du médiateur plastique 171

CHAPITRE III.

De la constitution de l'esprit humain.

Dualité de nature dans l'homme, abrégé de l'univers . . . 178
Dualité de vie et d'esprit dans l'homme 182
De l'harmonie des deux esprits 185
Du *grand esprit du monde,* esprit mixte, procédant du rapport de l'esprit céleste et de l'esprit terrestre dans l'univers . . *Ib.*
De la *raison humaine,* esprit intermédiaire, procédant de l'union de l'esprit intelligent et de l'esprit physique dans l'homme . . . . . *Ib.*
Raison, caractère spécifique de l'homme actuel 190
Rationalité de l'homme, conséquence de l'idée de sa création. 194
Rang de la raison. 200
Erreurs des psychologues allemands ; de Condillac, de Cabanis, des matérialistes. . . . . *Ib.*
Du *sens commun* base de la *raison naturelle* 205
De la *raison spéculative* et de la *raison morale* 208
Division et lutte de la raison en elle-même. 215

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Du développement de l'esprit humain: de la sensibilité et des sens.

Pages.

Quatre périodes du développement de l'esprit humain . . . 218
Développement des facultés résultant du commerce de l'esprit de l'homme avec le monde 221
Formation de la connaissance; divers systèmes 225
1° Philosophie *réaliste:* Aristote, Loke, Condillac, Rousseau, Montesquieu. — La France . . . . . *Ib.*
2° Philosophie *idéaliste:* Leibnitz, Fichté, Schelling, Hégel. — L'Allemagne. 228
3° *Scepticisme:* Hume: négation de la connaissance. 231
4° *Criticisme:* Kant: impossibilité de la science 235
Dictées du sens commun 237
Certitude de la perception externe 238
Le sens intime ni les sens externes ne trompent; l'erreur vient de la raison 243
Considérations physiques, physiologiques et psychologiques nécessaires pour résoudre la question de l'origine et de la formation de la connaissance 244
Cette question ramène à celle de la formation de la *conception* 248
De la *sensibilité* et de l'*entendement*, conditions nécessaires de la conception 249
Sensibilité en général 253
Son importance. Explication de la maxime : *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu* 254
Réaction du *moi* vers le *non-moi* 256
Conscience du *moi*. Expérience du *non-moi*. 257
Discernement des influences; mobiles de l'activité . . . . *Ib.*
Triple forme de la sensibilité 258
Sensation 259
Sensibilité spirituelle; sentiment 260
Sentiment pur. 261
Sensorium commune, foyer de la sensation 262
Sens. — Organes des sens. 263
Véritable classification des conceptions, ou fondement naturel des *catégories* 267
Des trois régions du corps humain 268
Du cerveau, organe général de l'esprit 272

Digitized by Google

Pages.
Origine des nerfs; trois classes de nerfs encéphaliques . . 275
De leurs fonctions 277
Coopération de l'encéphale aux fonctions de l'intelligence . 278
De la vision. — De la lumière; ses lois 281
Des corps visibles 283
De l'œil, pôle du cerveau. 284
Marche du rayon lumineux à travers l'œil 286
Fonction du sens de la vue 290
Faits psychologiques de la vision 291
Du regard; ses propriétés. 292
Perception de l'*extériorité*, de la grandeur, de la forme, de la distance des objets 295
Comment nous voyons les objets droits 296
Comment avec les deux yeux nous ne voyons qu'un seul objet. 301
Dignité hiérarchique des sens indiquée par l'ordre de la formation de leurs organes 302
L'œil est l'organe de perception qui se forme le premier; loi de la polarisation 303
La lumière est le premier besoin de l'homme 306
Force et dignité des conceptions formées par la vision. . . 308
Première catégorie: catégorie de la *substance*. 312
De l'abdomen; polarisation de l'estomac dans la bouche, organe du goût 317
La bouche est le second organe de perception qui apparaisse. La nourriture est le second besoin de l'homme . . *Ib.*
Rapport de l'œil avec l'extrême dehors des choses, avec le général; rapport de la bouche avec l'extrême dedans, avec le particulier 319
Vue, sens de la manifestation; science 323
Goût, sens du mystère; sagesse. . . . . *Ib.*
Goût instinctif du vrai, du Bien, du Beau . . . . . *Ib.*
Seconde catégorie: catégorie de la *qualité*. 327
L'homme ne vit pas seulement de lumière et de pain, il lui faut encore la parole de Vérité 331
De l'oreille. 332
L'oreille est l'organe de perception qui se forme le troisième. *Ib.*
De l'ouïe. — Du son. 334
Manière dont s'accomplit l'audition 339
Du rayon sonore. 341
De la parole, objet de l'ouïe. 342
Le développement de l'homme psychique se fait en sens inverse de celui de l'homme physique 345
Troisième catégorie: catégorie de la *quantité*. 350

Digitized by Google

Pages.

Division des conceptions en universelles, générales, individuelles 350
De l'odorat, sens auxiliaire du goût 354
Le nez est le quatrième organe de perception qui apparaisse. *Ib.*
Des odeurs : atmosphère des corps 357
Olfaction 358
Influence de l'odorat sur l'imagination 361
De l'odeur dans le sens moral 362
Du toucher. — Organes du toucher; de la main 363
De la peau 365
Objet du toucher; sensation de la résistance, de l'élasticité . 366
Perception des dimensions des solides 367
Sensation de la pesanteur. . . . . *Ib.*
Sensation des corps polis ou rudes. 368
Appréciation de la distance, du mouvement dans l'espace . 369
La sensibilité est répandue par tout le corps 371
Sensation de la santé 374
Sensation de la faim, de la soif. 375
Sensation de la chaleur, du froid 376
Sensation de la fatigue 377
Sensations qui annoncent le besoin du mouvement, du repos, du sommeil et toutes les nécessités de la nature 378
L'homme, par sa constitution, est en rapport avec tout l'univers; par les sens, avec la nature inférieure; par la sensibilité spirituelle, avec le monde des intelligences; par le sentiment le plus profond, avec Dieu. 379

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

JUN 21 1950

Digitized by Google

Digitized by Google